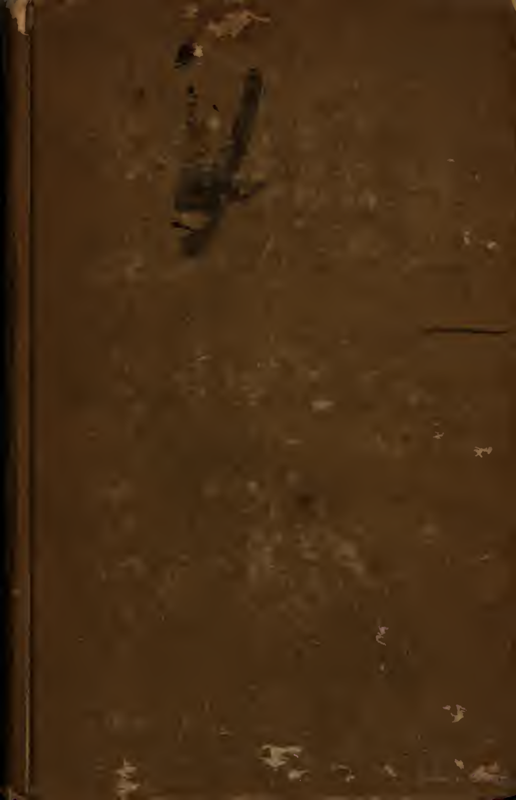


L'ILIADE.

II.

L'ILIADE,

TRADUITE EN VERS FRANÇOIS;

SUIVIE

DE NOTES CRITIQUES;
DES MORCEAUX EMPRUNTÉS D'HOMÈRE
PAR LES POËTES ANCIENS ET MODERNES LES PLUS CÉLÈBRES,
ET DE TABLES RÉDIGÉES SUR UN NOUVEAU PLAN.

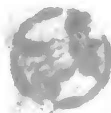
PAR E. AIGNAN.

SECONDE ÉDITION.

> Πολὺ γὰρ, ὦ γέρον, τὸ σὸν
> Ὄνομα διήκει πάντας.
> SOPHOCLE, *Œdipe à Colonne*, v. 309.

TOME SECOND.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE D'ADRIEN ÉGRON.
M. DCCCXII.



LIVRE DOUZIÈME.

II. 1

SOMMAIRE DU LIVRE DOUZIÈME.

I. Hector attaque les retranchemens des Grecs. — II. Passage du fossé; la muraille est emportée.

L'ILIADE.

LIVRE DOUZIÈME.

I. Hector attaque les retranchemens des Grecs.

Ainsi les soins touchans du compagnon d'Achille
Apaisoient aux vaisseaux les douleurs d'Eurypyle,
Et cependant Bellone a redoublé d'ardeur;
Des longs fossés déjà la vaste profondeur,
Déjà des murs épais le boulevard immense
Offrent aux coups d'Hector une foible défense.
  Un jour ils crouleront, ces murs audacieux (1
Que les Grecs ont construits sans consulter les cieux,
Sans que de l'hécatombe aux autels immolée
La vapeur ait monté vers la voûte étoilée.
Tant qu'Ilion pourra se reposer encor
Sur le courroux d'Achille et sur les jours d'Hector,
Les flots respecteront ce téméraire ouvrage;
Mais quand des Phrygiens l'inutile courage (2
N'aura pu détourner les flèches du trépas;
Alors que des vainqueurs échappés aux combats,
Dix ans déjà passés, la flotte vengeresse
Voguera vers les bords de la fertile Grèce,
Loin des champs d'Ilion dans la poudre fumant,
On verra de l'orgueil ce hardi monument,
Qui d'un peuple en son sein renfermoit la fortune,
Tomber sous Apollon, Jupiter et Neptune.

Par Phébus affranchis de leurs antiques lois,
Des sources de l'Ida descendront à la fois
Le fougueux Rhodius, le Xanthe, l'Heptapore,
L'Esèpe tortueux, incliné vers l'Aurore,
Et le fier Simoïs qui roule avec ses flots (3
Les dards, les boucliers et les corps des héros.
Neuf jours se succédant, leurs ondes conjurées
Sapperont à grand bruit ces masses abhorrées;
Jupiter, pour noyer ces insolens travaux,
Des urnes de l'Olympe épanchera les eaux;
Armé de son trident, des mers le roi suprême
A leur destruction présidera lui-même.
Les chênes et les rocs, par les Grecs entassés,
Dans les flots écumans nageront dispersés;
Les bords s'aplaniront; de cette énorme masse
Neptune effacera la plus légère trace,
D'un sable usurpateur ces lieux seront couverts;
Et bientôt, au signal du souverain des mers,
De vingt fleuves soumis la force comprimée
Reprendra dans les champs sa course accoutumée.

Tel est l'arrêt céleste; aujourd'hui ces remparts
Opposent leur barrière aux ravages de Mars;
Les airs ont retenti des cris de la mêlée;
Sous les assauts troyens la muraille ébranlée
Résonne avec fracas du choc des javelots.
Frappés par Jupiter, les Grecs de leurs vaisseaux
Ont imploré l'asile; Hector avec audace,
Ainsi qu'un tourbillon, les renverse et les chasse.

Tel, au milieu des chiens, roulant d'horribles yeux, (4
Combat, fier de sa force, un lion furieux;
Un cercle d'ennemis l'enveloppe et l'accable;
Mais il défend la crainte à son cœur indomtable;

Envain la mort s'avance, il la brave, et vingt fois
Reculent les chasseurs et la meute aux abois;
Tel au sein des remparts Hector cherche un passage,
Et, de ses Phrygiens enflammant le courage,
Il ordonne à leurs chars de franchir les fossés;
Mais les coursiers fougueux, par la peur repoussés,
A l'aspect des périls, reculent et frémissent;
De longs hennissemens les plaines retentissent.
Quel char pourroit franchir ou quel char traverser
Ces bords, que de longs pieux on voit se hérisser,
Ces gouffres menaçans dont la crête escarpée
N'offre qu'un précipice à l'audace trompée?
Le pied de l'homme à peine y peut risquer ses pas.
De ces périls frappé, l'ardent Polydamas
S'élance vers Hector, le retient et s'écrie :
« Hector, et vous, guerriers, vengeurs de ma patrie,
« Quelle témérité précipite nos chars? (5
« Regardez ces fossés, ces tours et ces remparts;
« Quand nous pourrions braver ces fortes palissades,
« Irons-nous, méditant de folles escalades,
« Dans l'intervalle étroit des remparts aux fossés,
« Livrer à l'ennemi nos chars embarrassés?
« Ah! si le dieu puissant qui commande aux nuages
« Veut de ces Grecs enfin délivrer nos rivages,
« Qu'il tonne et se révèle : à ce présage heureux,
« Je satisfais ma haine en m'élançant sur eux;
« Mais si le désespoir enflammoit leur courage,
« S'ils écrasoient nos chars en cet étroit passage,
« Quel Phrygien, sauvé de la destruction,
« Pourroit la raconter dans les murs d'Ilion?
« Suivez donc, ô guerriers, des conseils salutaires;
« Eloignons l'appareil de nos chars téméraires;

« Vers les retranchemens, sur les traces d'Hector,
« En bataillons serrés dirigeons notre essor,
« Et si le ciel permet que l'ennemi succombe,
« Voici l'instant fatal qui va creuser sa tombe. »
 Le vengeur de Pergame, à ce conseil prudent,
A modéré les feux de son courage ardent.
De son char sur la terre Hector se précipite;
La foule des Troyens le contemple et l'imite;
A la voix des héros, les sages écuyers
Près du fossé profond rangent les fiers coursiers,
Et de cinq bataillons les mouvemens rapides
Obéissent aux cris de leurs chefs intrépides.
 Le corps le plus nombreux, les plus hardis soldats
Suivent les lois d'Hector et de Polydamas.
Livrant à d'autres mains les coursiers de son maître,
Au combat près de lui Cébrion veut paroître.
 Pàris, Alcathoüs et le brave Agénor
Font marcher leurs soldats près des guerriers d'Hector.
 Hélénus a formé la troisième phalange;
Le bouillant Asius à ses côtés se range,
Asius qui, des bords du riant Selléis,
Guida ses beaux coursiers aux champs du Simoïs.
 Sous l'invincible Enée un autre corps s'avance.
Acamas, Archiloque, unissant leur vaillance,
Secondent du héros la bouillante chaleur.
 Enfin, des alliés dirigeant la valeur,
Sarpédon les conduit; Glaucus, Astéropée,
Avec lui vont franchir la barrière escarpée.
 Les Troyens, soutenant d'une robuste main
De leurs longs boucliers l'impénétrable airain,
S'approchent, et déjà leur audace enflammée
Croit poursuivre aux vaisseaux les débris de l'armée.

Seul, dédaignant l'avis par les dieux inspiré,
Sur son char imprudent Asius demeuré,
Ne connoît que l'orgueil pour conseil et pour guide.
Il presse ses coursiers; malheureux Hyrtacide!
Ton char présomptueux ne te portera plus
Près du figuier sauvage et du tombeau d'Ilus;
Il ne rentrera point aux murs sacrés de Troie;
Le fer d'Idoménée attend sa noble proie.
A la gauche il s'élance au pied de ces remparts
Où les portes du camp s'ouvrant pour les fuyards
Sauvoient les bataillons échappés au carnage;
Asius, emporté par son bouillant courage,
S'y plonge, et sur ses pas ses guerriers orgueilleux
Croyoient voir les vaisseaux s'écrouler dans les feux;
Espérance insensée! auprès des larges portes
Deux héros, protecteurs des tremblantes cohortes,
Vont dans son jeune essor arrêter Asius;
L'un est Polypétès, fils de Pirithoüs;
L'autre, l'égal de Mars, le divin Léontée.
Des Lapithes hardis la race si vantée (6
A donné la naissance à ces deux fiers géans;
Sur eux vient se briser le choc des assiégeans.
Tels deux pins, dont le tronc doit sillonner les ondes,
Sous la terre étendant leurs racines profondes,
Et fixés par cent nœuds à la cime des monts,
Opposent aux autans le calme de leurs fronts.
Asius fond sur eux; les héros qu'il entraîne,
OEnomaüs, Oreste, Acamas, Iamène,
Levant, d'un bras tendu, leurs solides pavois,
Terribles, l'œil en feu, sur le mur à la fois
Courent, en s'animant par le cri des batailles;
Mais le couple indompté qui, du sein des murailles,

Par ses nobles discours enflammoit les guerriers,
A vu les tours en butte aux assauts meurtriers;
Hors des retranchemens tout à coup il s'élance,
Et seul ose de tous affronter la vaillance.
Tels deux forts sangliers soutiennent sans terreur
Des chasseurs et des chiens la bruyante fureur;
Leur résistance oppose au fer aigu des lances
Les troncs déracinés par leurs fortes défenses,
Et, troublant à grand bruit les coteaux escarpés,
Enfin du trait fatal ils succombent frappés;
Tels ces deux chefs, couverts d'armes retentissantes,
Repoussent des Troyens les attaques puissantes,
Confians dans les Grecs qui couvrent les remparts,
Et dans leurs propres bras, leurs plus sûrs boulevards.
Les Grecs, pour préserver leurs vaisseaux et leurs tentes,
Faisoient voler les dards et les roches pesantes. (7
Comme, au souffle fougueux des rapides autans,
La neige, amoncelée en flocons éclatans,
Des nuages s'échappe et tombe sur la plaine,
Telle des javelots la fureur se déchaîne.
L'inévitable mort vole sur les guerriers;
Atteints avec fracas, casques et boucliers
D'un son lugubre et sourd font retentir le Xanthe.
Asius, indigné d'une lutte sanglante,
Pousse des cris de rage, et, frappant ses genoux,
Insulte à Jupiter en son bouillant courroux:
« Pourquoi m'as-tu flatté d'une vaine espérance,
« Dieu trompeur? je pensois qu'à l'aspect de ma lance
« Les plus hardis des Grecs fuiroient sans résister,
« Et deux seuls combattans m'oseront arrêter!
« Avec moins de fureur l'abeille menaçante (8
« Sur le roc où bourdonne une ruche naissante,

« Des chasseurs imprudens repoussant les efforts,
« Défend son cher asile et ses plus doux trésors. »
Il dit; mais ses clameurs aux vents abandonnées
Ne renverseront pas l'ordre des destinées;
L'honneur de ce grand jour attend le seul Hector.
Du combat cependant l'horreur redouble encor.
O! que ne suis-je un dieu pour chanter ces batailles,
Pour peindre la tempête ébranlant les murailles,
Par les traits, par les feux les peuples ravagés,
L'ardeur des assiégeans, l'effroi des assiégés,
Et les dieux immortels, protecteurs de la Grèce,
En impuissans regrets déplorant sa détresse?
Les Lapithes, jetés dans l'épaisseur des rangs,
Entassent autour d'eux les morts et les mourans.
Polypète en fureur sur Damasus s'élance,
A travers le cimier fait pénétrer sa lance,
Et plonge le Troyen dans le noir Phlégéton.
Plus loin, son javelot perce Ormène et Pylon.
Rival de ses exploits, cependant Léontée
Renverse Antiphatès de sa lance irritée,
Et Ménon, Iamène, Oreste, Hippomachus,
L'un sur l'autre ont roulé, par son glaive abattus.

Mais, tandis que leurs bras dépouillent les victimes,
Hector des longs fossés va franchir les abîmes,
Et, guidant sur ses pas ses plus braves amis,
Leur montre les vaisseaux à la flamme promis.
Au bord du vaste gouffre ils s'élançoient à peine,
Un prodige effrayant les glace et les enchaîne.
A leur gauche apparu, l'oiseau de Jupiter (9
Traîne un dragon sanglant dans les plaines de l'air.

II. Passage du fossé; la muraille est emportée.

Le monstre se débat, siffle, s'enfle, se dresse;
Il darde, à coups pressés, sa langue vengeresse.
Le vainqueur, déchiré de cruels aiguillons,
Rejette le reptile au sein des bataillons,
S'enfuit, et, perçant l'air d'une clameur aiguë,
S'élance sur les vents, et se perd dans la nue.

Consternés à l'aspect du présage ennemi,
De crainte et de stupeur les Troyens ont frémi.
Du redoutable Hector Polydamas s'approche :
« Prince, toujours ta bouche exhale le reproche,
« Lorsqu'un utile avis par Minerve dicté
« Fait éclater mon zèle et ma fidélité.
« Je ne suis qu'un soldat, qu'un citoyen vulgaire,
« Mais, aux conseils troyens, dans la paix, dans la guerre,
« Ce que ton intérêt aura su m'inspirer,
« Sans nul ménagement je dois le déclarer.
« N'attaquons point les Grecs; le roi des dieux lui-même
« Dans les airs a tracé sa volonté suprême.
« Nous avons vu son aigle au vol audacieux
« Enlever un serpent vers la voûte des cieux;
« Mais, pour ses chers aiglons espérance inutile!
« Des serres du vainqueur est tombé le reptile :
« Ainsi par nos efforts quand les Grecs repoussés
« Loin des murs abattus s'enfuiroient dispersés,
« Bientôt, payant trop cher une funeste gloire,
« Tes guerriers moissonnés maudiroient leur victoire,
« Et tu verrois jonchés de nos corps expirans
« Les chemins qu'en triomphe auroient franchis nos rangs.
« J'ai dit ce que dira tout augure sévère
« Que le peuple respecte et que le ciel éclaire. »

Le brave Hector s'irrite : « Est-ce Polydamas
« Dont la terreur descend à des conseils si bas?

« Que notre audace en toi trouve un plus noble guide ;
« Ou ta raison s'égare, ou ton cœur est perfide.
« Infidèle à ma gloire, infidèle aux destins,
« Moi, j'oublirois des dieux les oracles certains!
« Du roi des immortels ces promesses sacrées
« Qu'un signe irrévocable à nos yeux a jurées!
« Et j'irois, vil jouet de ma timidité,
« Dans le vol des oiseaux chercher la vérité!
« Qu'au gré des vents légers l'oiseau léger s'envole;
« Qu'importe à ma valeur un présage frivole?
« J'obéis à ce dieu qui seul tient dans ses mains
« Le sort des immortels et les jours des humains;
« Sa voix se fait entendre et crie à mon courage:
« Défendre son pays est le plus sûr présage.
« Mais toi, pourquoi crains-tu les belliqueux hasards?
« Dût la mort nous attendre au pied de ces remparts,
« Un lâche sait toujours à quel prix on l'évite.
« Et pourtant garde-toi de provoquer la fuite;
« Réprime tes discours, ou mon glaive vengeur
« Saura les réprimer en te perçant le cœur. »
En achevant ces mots, avec rage il s'élance,
Et du fossé profond franchit le gouffre immense.
Etincelans d'airain, ses courageux soldats
Dans l'abîme escarpé se plongent sur ses pas;
De leurs longues clameurs les vaisseaux retentissent.
Cependant, de l'Ida les sommets s'obscurcissent;
Le roi des airs, lançant ses rapides sillons,
Pousse sur les vaisseaux de poudreux tourbillons;
Et, tandis que des Grecs il glace la vaillance,
Ivres de sa faveur, rayonnans d'espérance,
Les fils d'Assaracus, par des assauts puissans,
Frappent à coups pressés les remparts gémissans.

Les créneaux abattus, les poutres écroulées,
Secondant des leviers les forces redoublées,
Les blocs, solide appui des hauts retranchemens,
Frémissent ébranlés jusqu'en leurs fondemens.
Mais les Grecs valeureux repoussent la tempête,
Et, des murs chancelans pour affermir le faîte,
Présentant un rempart de boucliers serrés,
Renversent les Troyens sous leurs dards acérés.
Les deux vaillans Ajax, debout sur les murailles,
Embrasent les guerriers de l'ardeur des batailles,
Et, gourmandant le foible, encourageant le fort :
« Compagnons, faites tous un généreux effort;
« Vous fameux, vous moins grands, et vous sans renommée,
« Vous tenez dans vos mains les destins de l'armée.
« N'allez pas, effrayés par de fougueux assauts,
« Chercher un vain asile au sein de vos vaisseaux;
« Sortez, sortez plutôt de cette étroite enceinte;
« Montrez au fier Hector un front libre de crainte,
« Et méritez qu'enfin le monarque des dieux
« Repousse les Troyens dans leurs murs odieux. »
A ces accens, s'allume un courage intrépide.
De pierres et de traits une grêle rapide
Se croise, s'amoncèle, et la rive a gémi;
La plaine, les remparts sous son poids ont frémi.
Ainsi, lorsqu'enchaînant son rapide tonnerre,
Jupiter aux frimas abandonne la terre,
Le dieu, qui dans leur antre endort les aquilons,
Déchire le nuage aux flancs noirs et profonds,
Et, des torrens de neige inondant les campagnes,
Couvrent les champs, les bois, les tours et les montagnes;
Les flots, en se brisant au rivage des mers,
Les poussent, refoulés loin des gouffres amers.

Hector n'eût point franchi la fatale barrière,
Si le grand Jupiter n'eût d'une ardeur guerrière
Embrasé Sarpédon, ce digne fils des dieux.
Des puissans alliés ce chef audacieux
S'élance sur les Grecs; en sa main redoutable
Brille d'un bouclier la masse impénétrable,
Dont les cuirs entassés sont affermis encor
Par un airain solide et d'épais cercles d'or.
Deux larges javelots qu'avec force il balance
Des Grecs épouvantés font pâlir la vaillance.
Tel, nourri sur les monts, un lion affamé (10)
Assiége le troupeau dans son parc enfermé;
En vain, du vaste enclos robustes sentinelles,
Sur lui courent les chiens et les bergers fidèles;
Seul à tous il résiste, ou cède avec honneur;
Aucun indigne effroi ne trouble son grand cœur;
Il tombe, ou dans son antre il emporte sa proie.
Tel combat Sarpédon pour les destins de Troie.
« Glaucus, s'écrioit-il, pourquoi dans les festins
« Savourons-nous l'élite et des chairs et des vins?
« Pourquoi, tels que des dieux, montés au rang suprême,
« Marchons-nous, honorés des droits du diadème?
« Pourquoi le Lycien nous a-t-il consacré
« Ces champs où croît la vigne et le froment doré,
« Champs vastes et féconds, arrosés par le Xanthe?
« C'est pour que les premiers, dans la plaine sanglante,
« D'un front audacieux nous bravions le trépas;
« C'est pour qu'à notre aspect, nos valeureux soldats
« Se disent l'un à l'autre au milieu du carnage :
« Nous n'obéissons pas à des rois sans courage.
« Sous leurs toits sont rangés les vins et les troupeaux,
« Mais leur lance intrépide ignore le repos. »

« O! si dans les langueurs d'une oisive mollesse,
« On pouvoit fuir la mort et tromper la vieillesse,
« On ne me verroit point, prompt à nous signaler,
« T'entraîner aux combats et moi-même y voler;
« Mais puisqu'enfin tout meurt; puisqu'en son noir empire
« Par cent chemins ouverts la Parque nous attire,
« N'écoutant tous les deux qu'un généreux transport,
« Marchons; allons donner ou recevoir la mort. »
Il parle; à ses destins le guerrier s'associe.
Sur leurs pas ont volé les peuples de Lycie.
Ménesthée assiégé dans la tour qu'il défend,
N'a pu voir sans frémir le destin qui l'attend.
Tandis qu'il cherche un bras dont la ferme assistance
Contre un fort ennemi seconde sa vaillance,
Trois combattans, nourris dans les sanglans hasards,
Les Ajax et Teucer ont frappé ses regards.
Mais dans les airs en vain ses accens retentissent;
Près de lui, les pavois et les casques gémissent;
Près de lui, sous les coups des nourrissons de Mars
Attaquant à la fois tous les vastes remparts,
Ebranlant à la fois toutes les tours altières,
Les robustes leviers fatiguent les barrières,
Et l'horrible tumulte est monté jusqu'aux cieux.
Un héraut vénérable enfin s'offre à ses yeux.
« Noble Thoos, va, cours; cherche dans la mêlée
« Le fils de Télamon et le fils d'Oïlée;
« De ce couple indomtable appelle le secours;
« Les chefs des Lyciens escaladent nos tours,
« Ces chefs impétueux dans les périls extrêmes;
« Ou si les deux Ajax sont menacés eux-mêmes,
« Qu'un seul te suive, aidé de ce jeune Teucer
« Dont la flèche rapide a le vol de l'éclair. »

Thoos, à ces accens, le long des murs s'élance:
« Fiers Ajax, accourez, et que votre vaillance
« Au brave Ménesthée apporte un prompt secours!
« Les chefs des Lyciens escaladent nos tours,
« Ces chefs impétueux dans les dangers extrêmes :
« Ou si de grands périls vous menacent vous-mêmes,
« Qu'un seul de vous me suive, assisté de Teucer
« Dont la flèche rapide a le vol de l'éclair. »
Ainsi parle Thoos, et de sa voix divine
Les accens ont ému le chef de Salamine;
Vers le fils d'Oïlée élevant son pavois :
« Demeure, ô Locrien, poursuis tes grands exploits.
« Reste aussi, Lycomède, et que votre présence
« Des soldats rassurés enflamme l'espérance.
« Je cours avec Teucer au poste menacé,
« Je triomphe et reviens. » Le héros empressé
S'élance avec ces mots, et son généreux frère
Teucer le suit, armé du carquois sanguinaire;
Pandion de son arc tient le bois recourbé.
Cependant Ménesthée a presque succombé.
Les Lyciens, pareils au ténébreux orage,
Sur les remparts franchis se frayant un passage,
Autour des combattans entassoient les débris,
Et l'air retentissoit de redoutables cris.
Soudain de Télamon le fils superbe approche;
Il enlève, eu courant, une effroyable roche
Qu'aujourd'hui deux mortels ne pourroient ébranler;
Sur le front d'Epiclès son bras la fait voler;
Du rempart il l'abat, tel qu'un plongeon rapide;
Son crâne est fracassé par la pierre homicide,
Et son âme indignée aux sombres bords s'enfuit.
Le fils d'Hippolochus, par la fureur conduit,

L'a remplacé : Teucer, d'une flèche cruelle,
Traverse son bras nu; Glaucus pâlit, chancèle;
Il s'éloigne, et, caché parmi les combattans,
Dérobe sa blessure aux discours insultans.
  Sarpédon sent bientôt que Glaucus le délaisse;
Il gémit; mais poussé d'une ardeur vengeresse,
Son bras pourra suffire aux destins d'Ilion.
Il lance un javelot, et du sein d'Alcmaon
Le retire fumant; le guerrier qu'il entraîne
Tombe, le front baissé, du rempart dans la plaine;
Son armure a mugi; l'impétueux héros
De ses deux bras nerveux saisit un des créneaux, (1)
L'arrache avec effort, et le mur sans défense
Aux fougueux assiégeans ouvre une bouche immense.
Ils alloient s'y plonger, lorsqu'Ajax et Teucer
Opposent leur audace au fils de Jupiter.
Perçant son baudrier d'une flèche sifflante,
Teucer a menacé sa gorge palpitante;
Mais du dieu souverain le secours paternel
Chasse loin de ses yeux le sommeil éternel.
Et cependant Ajax avec fureur s'élance,
Au pavois du héros fait pénétrer sa lance,
Et des murs assaillis le repousse accablé.
Ses Lyciens ont fui; lui-même a reculé;
Mais au mur il s'attache, enflammé de colère,
Et, gourmandant les siens par un discours sévère,
Il se tourne et s'écrie en élevant la main :
« Soldats, où courez-vous? voici votre chemin.
« Suivez-moi; franchissons ces routes aplanies;
« Venez; l'obstacle cède aux forces réunies. »
  De la gloire, à sa voix, les nobles aiguillons
Pressent autour du chef ses hardis bataillons.

Des Grecs, de leur côté, les phalanges serrées
A d'horribles combats s'avancent préparées.
Quels efforts acharnés! quels robustes assauts!
Ici Pergame en vain menace les vaisseaux; [12]
Là toute la vigueur des héros de la Grèce
Ne peut faire plier l'ennemi qui la presse.
Le mur est disputé par d'égales fureurs.
Dans un espace étroit, ainsi deux laboureurs,
La mesure à la main, débattent hors d'haleine
De deux champs contigus la limite incertaine.
Sur la forte muraille, assiégeans, assiégés,
Dans un choc effrayant corps à corps engagés,
Se poussent; sous leur poids le boulevard chancèle,
De leur sang confondu le noir torrent ruissèle.
La mort se multiplie, et l'épais bouclier
Ne peut du coup fatal défendre le guerrier.
Dans le champ des combats la victoire flottante
Cède et reprend vingt fois une palme inconstante;
Egale, elle a plané sur les peuples rivaux :
Telle une chaste veuve, en deux bassins égaux, [13]
Pour nourrir ses enfans, famille infortunée!
Pèse avec soin la laine aux fuseaux destinée.
  Enfin le roi des dieux veut couronner Hector.
Sous les coups du guerrier le mur s'ébranle encor;
Il s'écrie : « Accourez, nobles fils de Pergame;
« Abîmons ces vaisseaux dans des torrens de flamme. »
  Il dit; la lance en main, tout son peuple, à sa voix, [14]
Sur les larges créneaux pèse et tombe à la fois.
Soudain d'un bloc énorme il s'arme avec audace;
Deux mortels de nos jours sous cette lourde masse
Plîroient, si de son poids ils surchargeoient leurs bras;
Hector la porte seul, Hector ne fléchit pas.

Du monarque des dieux le secours tutélaire
En allége le poids dans sa main téméraire.
Il court, et l'on croit voir un jeune métayer
Courir en agitant la toison du bélier.
Tout à coup, balançant cette roche pesante, [15]
Aux portes du rempart le héros se présente;
Il écarte les pieds, il roidit les genoux,
Se courbe, et, rassemblant la vigueur de ses coups,
Sur les ais, protégés par deux poutres puissantes,
Lance l'énorme bloc; des portes mugissantes
Les gonds brisés, les bois dispersés en éclats
Laissent fuir les battans ouverts avec fracas;
Dans l'enceinte du camp roule le bloc immense,
Et, prompt comme la nuit, l'ardent Hector s'élance.
Des éclairs ont jailli de ses armes d'airain;
Il agite deux dards dans sa superbe main;
Le feu rougit ses yeux; sa fougueuse vaillance
De tout pouvoir mortel vaincroit la résistance;
Sa cohorte, à sa voix, inonde les remparts,
Et des Grecs éperdus les bataillons épars,
Jusqu'au fond des vaisseaux fuyant l'affreux ravage,
D'horreur et d'épouvante ont rempli le rivage.

FIN DU DOUZIÈME LIVRE.

NOTES

DU LIVRE DOUZIÈME.

Ce livre est un des plus beaux et des plus animés de l'*Iliade*. Il est consacré à l'attaque des retranchemens, qui cèdent enfin à la valeur impétueuse d'Hector, et cette action, conduite avec un art infini, a d'une manière très-marquée son exposition, son nœud et son dénoûment, sans qu'aucun objet étranger en dérange l'admirable économie. Le secours des épisodes étoit d'autant moins nécessaire dans ce livre, que le poète y a semé avec profusion les plus riches détails. La prédiction, qui en forme le début, le prodige qui se manifeste au passage du fossé, le beau discours d'Hector à Polydamas, celui de Sarpédon à Glaucus, et une foule de brillantes comparaisons, répandent sur ces grandes peintures la vie et la variété.

M. de La Harpe avoue qu'en voyant recommencer les combats de l'*Iliade* après l'ambassade des Grecs, son premier sentiment avoit été celui du regret; il lui paroissoit bien difficile que le poète ne se ressemblât pas en travaillant toujours sur le même fond. «Mais, dit-il, quand je le vis tout à coup devenir supérieur à lui-même dans le onzième chant et dans les suivans, s'élever d'un essor rapide à une hauteur qui sembloit s'accroître sans cesse, donner à son action une face nouvelle, substituer à quelques combats particuliers le choc épouvantable de deux grandes masses, précipitées l'une contre l'autre par les héros qui les commandent et les dieux

qui les animent, balancer long-temps avec un art inconcevable une victoire que les décrets de Jupiter ont promise à la valeur d'Hector, alors la verve du poète me parut embrasée de tout le feu des deux armées. Ce que j'avois lu jusque-là et ce que je lisois, me rappeloit l'idée d'un incendie qui, après avoir consumé quelques édifices, auroit paru s'éteindre faute d'aliment, et qui, ranimé par un vent terrible, auroit mis en un moment toute une ville en flammes ». Tels sont les grands tableaux que nous allons avoir à parcourir, jusqu'au moment où la mort de Patrocle amènera des scènes nouvelles, dont la grandeur, le pathétique et la variété couronneront admirablement ce vaste poëme.

[1]) Un jour ils crouleront, ces murs audacieux.

C'est ainsi que Milton prophétise la destruction du paradis terrestre :

All fountains of the deep
Broke up, shall heave the ocean to usurp
Beyond all bounds, till inundation rise
Above the highest hills : then shall this mount
Of Paradise by might of waves be mov'd
Out of its place, push'd by the horned flood,
With all its verdure spoil'd, and trees adrift,
Down the great river to the opening gulf,
And there take root an island salt and bare,
The haunt of seals, and orks, and sea-mews clang.

Les traits brillans et poétiques dont Homère a semé sa description de l'inondation des travaux des Grecs, n'ont pas été inutiles à Ovide pour la peinture du déluge. Neptune ordonne aux fleuves de briser leurs digues.

Jusserat; hi redeunt, ac fontibus ora relaxant,
Et defrænato volvuntur in æquora cursu.

Ipse tridente suo terram percussit : at illa
Intremuit, motuque sinus patefecit aquarum.
Exspatiata ruunt per apertos flumina campos.

Enfin, la colère céleste s'apaise :

Nec maris ira manet : positoque tricuspide telo
Mulcet aquas rector pelagi : supraque profundum
Exstantem, atque humeros innato murice tectum
Cæruleum Tritona vocat : conchâque sonaci
Inspirare jubet; fluctusque et flumina signo
Jam revocare dato.

Métam., I.

C'est par le récit de la destruction des retranchemens des Grecs, que Quintus Calaber termine le poëme en quatorze chants qu'il a composé sur la guerre de Troie, et qui commence au moment où finit l'*Iliade*. M. Tourlet, à qui nous devons une bonne traduction de l'ouvrage de Quintus, exalte beaucoup son original, selon l'usage des traducteurs, et paroît même incliner à croire que le véritable auteur du poëme connu sous le nom de Quintus, est Homère. « Tout lecteur « impartial, dit-il, qui aura examiné avec attention l'ou- « vrage que nous venons de traduire, conviendra qu'il ne « manque point d'intérêt; qu'il y a dans le style de l'auteur « de la noblesse, du feu, de l'enthousiasme, du génie; qu'il « y règne un goût sain, une touche nerveuse, en un mot « un ton qui convient à l'épopée ».

Je ne veux contester au poëme de Quintus aucune de ces qualités; j'en ai lu beaucoup de détails avec un grand plaisir, et en citant quelques-uns de ceux qui sont empruntés de l'*Iliade*, je mettrai le lecteur à portée d'en apprécier lui-même le mérite. Mais il manque à la *Guerre de Troie* ce qui distingue éminemment l'*Iliade* et l'*Odyssée*, l'unité d'action poétique. C'est une histoire rimée dont les parties ne

sont pas liées nécessairement entre elles, et dont plusieurs pourroient être supprimées sans nuire à l'intégrité de l'ouvrage. Pas un héros n'y plane constamment au-dessus des autres et n'attire à lui une attention suivie et un intérêt prédominant. Presque tous, au contraire, se montrent et disparoissent à la suite les uns des autres. Penthésilée meurt au premier chant, Memnon au second, Achille au troisième, Glaucus au quatrième, Ajax au cinquième, etc. C'est un nécrologe continuel dont les formes mêmes sont très-peu variées. Ce seul défaut de jugement dans la composition d'un poëme, dont plusieurs parties d'ailleurs sont très-recommandables, rend inadmissible la supposition qu'Homère en soit l'auteur; il explique aussi l'obscurité dans laquelle il est enseveli, malgré les efforts qu'ont faits en sa faveur le cardinal Bessarion qui l'a découvert, Constantin Lascaris, qui l'a loué sans mesure, Rhodoman et Paw, qui l'ont commenté, et enfin M. Tourlet, qui l'a traduit avec élégance.

²) Mais quand des Phrygiens l'inutile courage.

Barbaræ postquàm cecidère turmæ
Thessalo victore, et ademptus Hector
Tradidit fessis leviora tolli
Pergama Graiis.

Horace, ode 4, liv. 2.

³) Et le fier Simoïs qui roule avec ses flots.

Ubi tot Simoïs correpta sub undis
Scuta virûm, galeasque et fortia corpora volvit.

Enéide, 1, 104.

⁴) Tel, au milieu des chiens, roulant d'horribles yeux.

Virgile, en resserrant cette belle comparaison, lui a fait

perdre de ses richesses, mais lui a donné une application plus juste :

Ut fera, quæ densâ venantum septa coronâ
Contrà tela furit, seseque haud nescia morti
Injicit, et saltu supra venabula fertur ;
Haud aliter juvenis medios moriturus in hostes
Irruit, et quà tela videt densissima tendit.
Enéide, 9, 551.

Un autre imitateur du même morceau est le fameux Chapelain, dont les vers suivans, extraits de sa *Pucelle*, ne seront pas lus sans curiosité ni même sans plaisir.

Tel est un fier lion, roi des monts de Cyrène,
Lorsque, de tout un peuple entouré sur l'arêne,
Contre sa noble vie il voit de toutes parts
Unis et conjurés les épieux et les dards.
Reconnoissant pour lui la mort inévitable,
Il résout à la mort son courage indomtable ;
Il y va sans foiblesse, il y va sans effroi,
Et, la devant souffrir, la veut souffrir en roi.

Ces quatre derniers vers surtout ont de la force, de la noblesse et de l'harmonie.

[5]) Quelle témérité précipite nos chars?

Au premier acte du *Rhésus* d'Euripide, Énée tient à Hector un discours semblable : « Tu veux que l'armée franchisse les fossés et pénètre jusqu'aux Grecs ! Et quand elle « aura franchi ces fossés profonds, si, au lieu de trouver « l'ennemi fuyant en désordre, elle le voit préparé à le recevoir avec vigueur, vaincu, où feras-tu ta retraite? Comment franchiras-tu les palissades de nouveau ? Comment « les chars traverseront-ils les ponts sans briser leurs moyeux « dans la précipitation de la fuite ? » Act. 1, sc. 3.

6) Des Lapithes hardis la race si vantée.

Pandarus et Bitias, Idæo Alcanore creti,
Quos Jovis eduxit luco silvestris Hiera,
Abietibus juvenes patriis et montibus æquos,
Portam, quæ ducis imperio commissa, recludunt
Freti armis, ultroque invitant mœnibus hostem.
Ipsi intus dextrâ ac lævâ pro turribus adstant,
Armati ferro, et cristis capita alta corusci:
Quales aëriæ liquentia flumina circùm,
Sive Padi ripis, Athesim seu propter amœnum,
Consurgunt geminæ quercus, intonsaque cœlo
Attollunt capita, et sublimi vertice nutant.
Enéide, 9, 672.

Il est rare que Virgile fasse un pas sans l'appui d'Homère.

7) Faisoient voler les dards et les roches pesantes.

Sternitur omne solum telis: tum scuta, cavæque
Dant sonitum flictu galeæ: pugna aspera surgit;
Quantus ab occasu veniens pluvialibus Hædis
Verberat imber humum; quàm multâ grandine nimbi
In vada præcipitant, cùm Jupiter horridus austris
Torquet aquosam hiemem, et cœlo cava nubila rumpit.
Enéide, 9, 666.

8) Avec moins de fureur l'abeille menaçante.

La même comparaison se trouve au deuxième chapitre du *Deutéronome*.

9) A leur gauche apparu, l'oiseau de Jupiter.

Cicéron a traduit ce passage en vers harmonieux, dans son *Traité de la Divination :*

Hic Jovis altitoni subitò pinnata satelles,
Arboris e trunco, serpentis saucia morsu,

Subjugat ipsa feris transfigens unguibus anguem
Semianimum, et variâ graviter cervice micantem,
Quem se intorquentem lanians rostroque cruentans,
Jàm satiata animos, jàm duros ulta dolores,
Abjicit efflantem, et laceratum affligit in undâ,
Seque obitù a solis, nitidos convertit ad ortus.

Voici la brillante imitation que Voltaire en a faite :

Tel on voit cet oiseau qui porte le tonnerre,
Blessé par un serpent élancé de la terre;
Il s'envole, il entraîne au séjour azuré
L'ennemi tortueux dont il est entouré;
Le sang tombe des airs; il déchire, il dévore
Le reptile acharné qui le combat encore;
Il le perce, il le tient sous ses ongles vainqueurs;
Par cent coups redoublés il venge ses douleurs.
Le monstre, en expirant, se débat, se replie;
Il exhale en poisons les restes de sa vie;
Et l'aigle tout sanglant, fier et victorieux,
Le rejette en fureur et plane au haut des cieux.

On peut placer, sans désavantage, à côté de ces beaux vers, ceux de M. de Fontanes :

Ce reptile ondoyant que blesse la lumière,
Dont la trace à mes yeux sillonne la poussière,
Sous sa rampante écaille allongeant ses anneaux,
Se glissoit en silence à l'abri des roseaux;
Mais dans le champ de l'air qui lui suffit à peine,
Un aigle l'aperçoit et s'abat et l'entraîne.
Le serpent se redresse : il siffle en s'agitant,
Echappe, est ressaisi, s'entrelace ou s'étend.
Déjà, ployant ses nœuds sous les serres cruelles,
De l'aigle à longs replis il embrasse les ailes,
Lorsqu'en orbe à mes yeux le monstre balancé
Par le roi des oiseaux contre un roc est lancé,
Et sur la pointe aiguë où son corps se déchire,
Dans ses tronçons épars il se meut et respire.

Poëme de *l'Homme malheureux*.

Et ceux de M. Ducis :

Je sais qu'un vil serpent par un aigle enlevé
Loin de son sol impur jusqu'au ciel élevé,
S'agite en cent replis sous sa serre sanglante,
Qu'il s'attache à son sein, le serre, le tourmente,
Qu'il se gonfle de rage et siffle de courroux,
Et de son triple dard lui prodigue les coups ;
Oui ; mais le roi des airs planant dans son empire
En fait pleuvoir le sang, le perce, le déchire,
Dénoue, en les tranchant, ses replis odieux,
Les jète sur la terre, et se perd dans les cieux.
Tragédie de *Phédor et Waldamir.*

Virgile a reproduit cette même peinture sous la forme d'une comparaison ;

Utque volans altè raptum cùm fulva draconem
Fert aquila, implicuitque pedes, atque unguibus hæsit ;
Saucius at serpens sinuosa volumina versat,
Arrectisque horret squamis, et sibilat ore,
Arduus insurgens ; illa haud minùs urget obunco
Luctantem rostro ; simul æthera verberat alis :
Haud aliter prædam Tiburtum ex agmine Tarcho
Portat ovans.
Enéide, 11, 751.

Ovide en a pris aussi quelques traits :

Ut serpens, quam regia sustinet ales,
Sublimemque rapit ; pendens caput illa, pedesque
Alligat, et caudâ spatiantes implicat alas.
Métam., 4.

Ces présages empruntés de l'aigle et du serpent étoient familiers aux anciens. Plutarque rapporte dans la vie de Thémistocle, que ce héros « estant couché en son lict son-« gea qu'il avoit un serpent entortillé à l'entour du ventre,

« lequel se glissa contremont le long de son col, jusqu'à ce « qu'il l'atteignit à la face, et qu'alors soudainement il de- « vint aigle, laquelle l'embrassa entre ses aisles, et le sous- « levant en l'air l'emporta bien loin; etc. ».

10) Tel, nourri sur les monts, un lion affamé.

Isaïe, dans son trente-unième chapitre, emploie la même comparaison.

11) De ses deux bras nerveux saisit un des créneaux.

Labat ariete crebro
Janua, et emoti procumbunt cardine postes.
Fit via vi; rumpunt aditus, primosque trucidant
Immixti.
Enéide, 2, 492.

12) Ici Pergame envain menace les vaisseaux.

Expellere tendunt
Nunc hi, nunc illi; certatur limine in ipso
Ausoniæ. . . . .
. . . Trojanæ acies aciesque Latinæ
Concurrunt; hæret pede pes, densusque viro vir.
Enéide, 10, 154.

13) Telle une chaste veuve, en deux bassins égaux.

Cette comparaison, dans laquelle on croit que le poète a voulu désigner sa propre mère, est le germe de ces beaux vers de Virgile :

Cùm fœmina primùm,
Cui tolerare colo vitam tenuique minervâ
Impositum, cinerem et sopitos suscitat ignes,
Noctem addens operi, famulasque ad lumina longo
Exercet penso, castum ut servare cubile
Conjugis, et possit parvos educere natos.
Enéide, 8, 408.

La circonstance dans laquelle Homère emploie cette image, ne lui permettoit pas de tels développemens; il ne devoit appuyer que sur l'équilibre de la balance.

Térence a dit avec son élégante précision :

. . . Hæc pudicè vitam, parcè, ac duriter
Agebat, lanâ ac telâ victum quæritans.
Andrienne, acte 1.

14) Il dit; la lance en main, tout son peuple, à sa voix.

Accelerant, actâ pariter testudine, Volsci,
Et fossas implere parant, ac vellere vallum;
Quærunt pars aditum, et scalis ascendere muros.
Enéide, 9, 505.

Le Tasse a composé un beau tableau de l'assaut de Jérusalem :

E di machine e d'arme han pieno innante
Tutto quel muro a cui soggiace il piano.
E quinci, in forma d'orrido gigante,
Dalla cintola in su sorge il Soldano;
Quindi tra' merli il minaccioso Argante
Torreggia, e discoperto è di lontano :
E in su la torre altissima angolare,
Sovra tutti, Clorinda eccelsa appare.
Ch. 11, st. 27.

15) Tout à coup, balançant cette roche pesante.

Les portes de Jérusalem sont enfoncées de même par Renaud; seulement le Tasse a substitué une poutre au rocher :

In disparte giacea (qual che si fosse
L'uso a cui si serbava) eccelsa trave;
Nè così alte mai, nè così grosse

Spiega l'antenne sue Ligura nave.
Ver la gran porta il Cavalier la mosse
Con quella man, cui nessun pondo è grave;
E recandosi lei di lancia in modo,
Urtò d'incontro impetuoso e sodo.

Restar non può marmo o metallo innanti
Al duro urtare, al riurtar più forte.
Svelse dal sasso i cardini sonanti:
Ruppe i serraglj, ed abbattè le porte.
Non l' ariete di far più si vanti;
Non la bombarda fulmine di morte.
Per la dischiusa via la gente inonda,
Quasi un diluvio, e'l vincitor seconda.

Ch. 19, st. 36 et 37.

FIN DES NOTES DU DOUZIÈME LIVRE.

LIVRE TREIZIÈME.

SOMMAIRE DU LIVRE TREIZIÈME.

I. Neptune secourt les Grecs en l'absence de Jupiter; mort d'Imbrius et d'Amphimaque. — II. Entretien d'Idoménée et de Mérion. — III. Exploits d'Idoménée; mort d'Atryonée, d'Asius, d'Hypsénor, d'Alcathoüs, d'Œnomaüs. — IV. Mort d'Ascalaphe, d'Apharée, de Thoon, d'Acamas, de Déipyre, de Pisandre, d'Harpalion, d'Euchénor. — V. Hector passe à la gauche de son armée pour réparer ses pertes.

L'ILIADE.

LIVRE TREIZIÈME.

QUAND le fils de Saturne eut, de sa main puissante,
Poussé jusqu'aux vaisseaux les fiers enfans du Xanthe,
Il les laissa porter, sans terme et sans repos,
Sous le joug du destin, la peine et les travaux.
Détournant des combats ces ardentes prunelles
D'où jaillit un faisceau de flammes immortelles,
Il promène sa vue en ces champs nourriciers
Où le Thrace soumet les superbes coursiers;
Son œil, de la Mysie a parcouru les plages,
Et va se reposer sur les pieux rivages
Où l'Hippomolgue heureux, qui doit à ses brebis (1
Ses simples alimens et ses grossiers habits,
Par la frugalité conduit à la vieillesse,
Marche dans les sentiers frayés par la sagesse.
Ainsi, se délassant de l'horreur des combats,
Il oublioit Pergame, et ne présumoit pas
Qu'un seul des dieux, rebelle à ses lois souveraines,
Se mêlât dans les rangs de Troie ou de Mycènes.
Mais Neptune l'observe, et son regard divin
Sur Jupiter distrait ne veille pas en vain.
Assis sur l'un des monts de l'âpre Samothrace,
Le monarque des flots, d'un seul coup d'œil, embrasse (2

I. Neptune secourt les Grecs en l'absence de Jupiter; mort d'Imbrius et d'Amphimaque.

Du trop célèbre Ida les fertiles coteaux,
Les Troyens et leurs tours, les Grecs et leurs vaisseaux.
L'aspect des grands exploits du vengeur de Pergame
D'une douleur profonde a pénétré son âme.
Embrasé de courroux, palpitant de terreur,
De sa roche escarpée il s'élance en fureur.
Il marche, et des forêts il fait trembler les cimes; (3
La terre a tressailli jusque dans ses abîmes.
Il fait trois pas, et touche à son brillant palais (4
Que les assauts du temps n'ébranleront jamais.
Là, dans les mers il plonge; à son char il attèle (5
Ses coursiers aux crins d'or, nés de race immortelle,
Et dont le pied s'agite en appelant les airs.
De son armure d'or le souverain des mers
Se couvre, et part; soudain sous son élan rapide
Les flots respectueux courbent leur dos humide;
La pesante baleine, à l'aspect de son roi,
Saute d'aise et bondit; l'Océan, sous sa loi,
Se réjouit, s'entr'ouvre, et la route azurée
Par l'essieu fugitif est à peine effleurée :
Sur les rides des eaux légèrement porté
Le char vole à Pergame avec célérité.

Non loin de Ténédos et du rocher sauvage
Qui d'Imbros au pilote annonce le rivage,
Est un antre, ignoré des hardis nautonniers.
Là, réprimant l'ardeur des immortels coursiers,
Le dieu, plein du courroux dont son âme est saisie,
Les affranchit du char, leur offre l'ambrosie,
Assujettit leurs pieds par des entraves d'or,
Et vers le camp des Grecs dirige son essor.

Prompts comme la tempête, ardens comme la flamme,
Sur les pas de leur chef, les guerriers de Pergame

D'espérance enivrés se pressoient, et leurs cris
Menaçoient d'engloutir sous de vastes débris
Les vaisseaux et le camp dévoués au carnage,
Quand, du prêtre Calchas empruntant le visage,
D'une tonnante voix, le monarque des flots
Dans le cœur des Ajax fait retentir ces mots :
« Guerriers, sauvez le camp; son sort est dans vos armes.
« Chassez la pâle Fuite et les froides Alarmes.
« Ailleurs de nos soldats le bras mieux affermi
« Suffit pour repousser un plus foible ennemi;
« Ici tombe sur nous l'épouvantable orage;
« Ici combat Hector, qui, semblable en sa rage
« A ces feux sillonnant les plaines de l'éther,
« Ose se proclamer le fils de Jupiter.
« Si pourtant quelque dieu ranimoit votre audace,
« Vous pourriez, méprisant une indigne menace,
« Effacer notre honte, et rendre vains encor
« L'appui de Jupiter et la valeur d'Hector. »
En proférant ces mots, de son sceptre terrible
Le dieu puissant les touche; une ardeur invincible
Se répand tout à coup dans leurs robustes corps,
Et de leurs bras légers fait mouvoir les ressorts;
Leurs cœurs ont tressailli d'une fureur nouvelle.
Plus prompt que l'épervier qui, déployant son aile, (6
Du sommet escarpé de ses rochers déserts
Poursuit dans les vallons les habitans des airs,
L'immortel disparoît; et, d'une voix troublée :
« Ce n'est point là Calchas, dit le fils d'Oïlée;
« Sous les traits du pontife, en cet affreux danger,
« Quelque dieu bienfaisant vient nous encourager.
« Les traces de ses pas me l'ont fait reconnoître;
« Les belliqueux transports qu'en mon cœur je sens naître

« Et le frémissement dans mes sens répandu,
« Tout me révèle un dieu près de nous descendu. »
— « Oui, répond l'autre Ajax, oui, je sens sa présence ;
« Ma main brûle et frissonne en brandissant ma lance ; (7
« Je tressaille, entraîné par un fougueux essor ;
« J'appelle Hector, Hector ! je veux combattre Hector. »
Ainsi, remplis du dieu qui leur souffloit sa rage,
Ces deux chefs irritoient leur généreux courage.
Neptune cependant vole, au sein des vaisseaux,
Relever l'espérance et l'ardeur des héros.
A l'aspect des Troyens franchissant les murailles,
Les plus hardis guerriers, déserteurs des batailles,
Ont caché dans la flotte et leur épuisement,
Et de leurs fronts baissés le morne accablement.
Abattus, écrasés sous le poids de leurs armes,
De honte et de fureur ils répandent des larmes ;
Ils attendent la mort ; mais Neptune, à grands cris,
Des pâles bataillons rassemble les débris ;
Il enflamme des chefs la courageuse élite :
D'abord sa voix appelle et Teucer et Léite ;
Bientôt vers Déipyre, Antiloque et Thoas,
Enfin vers Pénélée il a porté ses pas.
« O honte ! vous fuyez, vous dans la fleur de l'âge !
« Ah ! de ce jour fatal pour réparer l'outrage,
« Il suffit que le fer brille encor dans vos mains ;
« Mais non ; vous préférez d'injurieux destins,
« Et, soldats avilis, traîtres à votre gloire,
« Aux javelots troyens vous cédez la victoire.
« Dieux ! quel prodige éclate à mon œil éperdu !
« Pour nous, pour la patrie, affront inattendu !
« Les Troyens aux vaisseaux apportent les ravages,
« Eux qui, tels que les daims et les chèvres sauvages,

« Pâture des lions, des loups, des léopards,
« A pas désordonnés fuyans sous leurs remparts,
« N'osoient un seul moment, dans les plaines du Xanthe,
« Soutenir de nos dards la fureur menaçante.
« Déplorables effets de nos sanglans débats!
« Les torts du souverain, le dépit des soldats
« Dont la foule aux vaisseaux va tomber sans combattre,
« Voilà les ennemis ligués pour nous abattre.
« Mais par l'orgueil d'un seul Eacide outragé
« Par la perte de tous doit-il être vengé?
« Rougissez, rougissez d'une indigne foiblesse.
« Vous surtout dont la force est l'espoir de la Grèce,
« Par des faits éclatans expiez vos terreurs;
« Un grand cœur sait bientôt réparer ses erreurs.
« Je laisse fuir le lâche, amoureux de la vie,
« J'épargne un vain reproche à son âme avilie;
« Mais vous, quand sur vos cœurs la gloire doit régner,
« Guerriers, votre mollesse a droit de m'indigner.
« Repoussez les affronts; rallumez dans votre âme
« Les brûlantes ardeurs d'une héroïque flamme.
« Déjà, multipliant ses insolens assauts,
« Hector franchit nos murs, menace nos vaisseaux;
« Mais si vous combattez, sa rage est impuissante.
Neptune échauffe ainsi leur valeur frémissante.
Autour des deux Ajax on voit se rallier
Un nombreux bataillon, dont l'appareil guerrier
Eût étonné Pallas et le dieu de la Thrace.
Sur le front menaçant de cette énorme masse
Les plus braves soldats par leurs chefs sont placés;
Les dards sont par les dards soutenus et pressés;
Le casque touche au casque, et la rive présente
D'un mur éblouissant la surface imposante.

On lit dans tous les yeux l'espoir de se venger,
Le mépris de la mort et la soif du danger.
Et déjà les Troyens, le héros à leur tête,
Dans le camp ravagé déchaînoient la tempête,
Quand du fond des vaisseaux le bataillon sorti
Vient opposer sa force à leur choc amorti.
Tel, du sommet des monts détaché par l'orage, (8
Un roc tombe, bondit, fait retentir la plage;
Il roule, et des forêts le front tremble agité;
Mais dans la plaine enfin le bloc précipité
S'arrête : ainsi d'Hector la rage est réprimée.
Des fils de Danaüs l'audace ranimée
Frappant, à coups pressés, et du glaive et des dards,
Le repousse en fureur aux portes des remparts.
Le guerrier frémissant se retourne et s'écrie :
« Troyens, Dardaniens, vengeurs de la patrie,
« Restez; ce mur vivant élevé contre nous
« Ne pourra soutenir la vigueur de nos coups;
« Nous le renverserons, si le dieu qui m'enflamme
« Est bien Jupiter même adoré dans Pergame. »
Ainsi parloit Hector, et ses accens vainqueurs
De beau feu de la gloire embrasent tous les cœurs.
Déiphobe, emporté par sa noble vaillance,
A pas impétueux contre les Grecs s'élance;
Mais l'ardent Mérion, réprimant sa fureur,
Lui darde avec colère un javelot vengeur;
De l'épais bouclier l'enveloppe percée
Retient le dard rapide, et la pointe émoussée
N'a pu boire le sang du vengeur d'Ilion.
Le bois tombe brisé; le triste Mérion,
Déplorant de son bras la valeur inutile,
Court choisir dans sa tente une arme moins fragile.

Mais quels cris effrayans retentissent dans l'air?
Imbrius est tombé sous les coups de Teucer.
Près de Médésicaste à ses vœux accordée,
Ce fils du vieux Mentor, aux remparts de Pédée,
Goûtoit d'un jeune hymen les tranquilles douceurs,
Quand Pergame appela ses braves défenseurs.
De l'illustre Priam Imbrius heureux gendre,
Armé du javelot, vole aux bords du Scamandre,
Et du vieux souverain l'amour reconnoissant
L'accueille en son palais comme son propre enfant;
Il meurt : tel sous le fer tombe un superbe frêne; (1
L'orgueil de ses rameaux se flétrit sur l'arène;
On ne les verra plus, caressés par les vents,
Parer leurs jeunes fronts des faveurs du printemps.

Le vainqueur s'élançoit pour ravir son armure,
Mais le fougueux Hector, repoussant cette injure,
Lance un dard, évité par l'agile Teucer;
Dans le sein d'Amphimaque a pénétré le fer;
Il chancèle, il expire, et le vainqueur avide
Alloit ravir son casque à sa tête livide,
Quand de la main d'Ajax un javelot lancé
Frappe l'airain d'Hector et tombe repoussé.
Le Troyen se retire, abandonnant sa proie.
Stichius, Ménesthée, aux défenseurs de Troie
Ravissent Amphimaque, et, joignant leurs efforts,
Ils portent aux vaisseaux son armure et son corps.

Cependant les Ajax, d'une main triomphante,
Entraînent d'Imbrius la dépouille sanglante.
Tels deux jeunes lions, la terreur des forêts,
Au fond de leur repaire, à travers les guérets,
Emportent, suspendu dans leur gueule irritée,
Le daim que leur céda la meute épouvantée.

A peine du Troyen le corps est dépouillé,
Le Locrien féroce, et d'un sang noir souillé,
Saisissant d'Imbrius la tête inanimée,
La tranche, et, d'une main par la rage enflammée,
Tel qu'un frondeur habile, au loin la fait voler;
Cet horrible débris près d'Hector va rouler.

Mais Neptune a frémi; sa douleur paternelle
D'Amphimaque immolé vengeant la mort cruelle,
Soutient l'effort des Grecs, et voue aux sombres dieux
Les fils d'Assaracus et leurs murs odieux.

A ses regards de feu se montre Idoménée;
D'un compagnon mourant la triste destinée
Détournoit des combats ce pasteur des humains,
Et déjà, le livrant à de savantes mains,
Terrible, il retournoit dans les champs du carnage;
Neptune, de Thoas empruntant le visage,
S'offre à ses yeux. Ce fils du superbe Andrémon
Aux champs étoliens règne sur Calydon,
Et comme un dieu puissant la Grèce le révère.
De ses traits revêtu, Neptune avec colère :
« Où sont, dit-il, où sont ces vainqueurs menaçans?
« Je les vois succomber, pâles et frémissans. »

— « Thoas, dit le Crétois, la crainte ou l'indolence
« N'a point de nos guerriers enchaîné la vaillance;
« C'est un dieu qui nous frappe; oui, nos cruels revers
« Font triompher le dieu qui tonne dans les airs.
« Mais toi que le danger vit toujours intrépide,
« Cher Thoas, que ta voix nous enflamme et nous guide;
« Redouble en nous l'ardeur des belliqueux travaux;
« Prie, exhorte, encourage à des efforts nouveaux. »

— « Malheur à tout guerrier transfuge des batailles, »
Dit le dieu; « que son corps privé de funérailles

« Soit le jouet affreux des dogues irrités!
« Le temps presse; arme-toi; combats à nos côtés.
« Marchons où du péril la clameur nous appelle;
« Que ta force me prête une force nouvelle;
« Deux foibles, s'unissant, se feroient respecter;
« Si je m'unis à toi, qui peut nous résister?
« Nos bras des Phrygiens vont moissonner l'élite. »
Dans les rangs, à ces mots, le dieu se précipite.

II. Entretien d'Idoménée et de Mérion.

Le fier Idoménée, à sa tente arrivé,
D'un airain redoutable aux périls éprouvé
Couvre son corps robuste, et, fidèle à Neptune,
Il couroit des combats relever la fortune :
Moins brillant, moins rapide, étincèle un éclair
De la voûte des cieux lancé par Jupiter,
Signe affreux qui, traçant sa sinistre carrière,
Sillonne l'horizon des jets de sa lumière.
Mérion tout à coup s'offre devant ses pas.
Le roi s'écrie : « O ciel! toi, quitter les combats!
« Es-tu blessé? viens-tu m'apporter un message?
« Hâte-toi; je revole au milieu du carnage. »
— « Roi, j'ai brisé ma lance, et d'un plus ferme airain
« Pour des coups plus hardis j'allois armer ma main,
« Si dans tes pavillons quelque dard brille encore. »
— « Ami, de dards nombreux ma tente se décore,
« Dépouilles des Troyens par mon bras terrassés. »
— « Ma tente aussi, grand roi, m'en offriroit assez;
« Mais elle est loin d'ici; sous les yeux de mon maître,
« Ma vaillance, je crois, s'est souvent fait connoître. »
— « Mérion, je connois la vigueur de ton bras.
« S'il falloit, conduisant l'élite des soldats,

« Dresser une embuscade ou défendre un passage,
« Quel chef se vanteroit d'effacer ton courage ?
« C'est là que du héros le lâche est distingué.
« L'un par un vil effroi frissonne subjugué :
« Il pâlit, il rougit, sur ses pieds il s'agite;
« Par bonds précipités son lâche cœur palpite;
« La mort, qu'il envisage avec des yeux ardens,
« Fait ployer ses genoux et fait heurter ses dents;
« L'autre, immobile et calme, appelle la victoire.
« Tu n'y recevras point de blessures sans gloire; (10
« Toujours des javelots défiant le courroux,
« Ta poitrine ou ton front seront offerts aux coups;
« Ton grand cœur m'est connu; mais viens, ami fidèle,
« Laissons les vains discours; le péril nous appelle. »
Il dit; d'un bois solide armant sa forte main,
Mérion a volé près de son souverain.
Tel le dieu Mars, ardent à frapper, à détruire, (11
Contre les Phlégyens ou les peuples d'Ephyre
Descend des monts, suivi de son fils abhorré,
Le dieu de la Terreur, de meurtres altéré :
Dans les champs de la mort, deux puissantes armées
Les invoquoient, d'espoir et d'ardeur enflammées;
Mais le couple effroyable, arbitre des combats,
Donne à l'une la gloire, à l'autre le trépas:
Tel le fils de Molus et tel Idoménée
Marchent, des bataillons portant la destinée.
« Où veux-tu pénétrer, fils de Deucalion? »
Dit au chef des Crétois le divin Mérion.
« A la droite? à la gauche? au centre? vois la rage
« Semer de toutes parts son funeste ravage. »
— « Au centre, dit le roi, sont des chefs belliqueux;
« J'y vois les deux Ajax et Teucer avec eux;

« Ce superbe Teucer, également habile,
« Soit que d'un bras robuste il lance un bois agile,
« Soit qu'il porte de près l'épouvante et la mort.
« Non, malgré son audace et son fougueux transport,
« Hector ne rompra point cette digue invincible,
« Et si de Jupiter la majesté terrible
« Ne descend dans la nue embraser nos vaisseaux,
« Ils braveront d'Hector la hache et les flambeaux.
« Nul bras, s'il peut de Mars éprouver la furie,
« Si des dons de Cérès sa vigueur est nourrie,
« Si le fer peut l'abattre ou les rocs le broyer,
« Ne sauroit vaincre Ajax ou même l'effrayer.
« Au combat de pied ferme il est l'égal d'Achille.
« Viens, portons à la gauche un secours plus utile;
« Cherchons y le triomphe ou le noble trépas. »
Il parle, et Mérion précipite ses pas,
Tel que Mars irrité. Les vengeurs de Pergame
A peine ont vu, pareils à la rapide flamme,
Fondre sur eux le prince et le guerrier Crétois,
Tous, pour les repousser, s'élancent à la fois.
Le couple fier résiste, et dans l'affreuse arène
Dispute avec fureur la victoire incertaine.
Comme, aux jours de l'été, sur les ailes des vents,
La poussière s'élève en tourbillons brûlans,
Les airs sont agités par le choc des orages :
Tels des peuples ardens se heurtent les courages.
Des casques, des pavois et des longs dards pressés (12
Les rivages fumans frémissent hérissés,
Et le brillant airain, dans ses chocs redoutables,
Fait jaillir par faisceaux des feux infatigables.
Nul homme, un triple fer protégeât-t-il son cœur,
Ne pourroit voir ces lieux sans trouble et sans horreur.

Deux puissans immortels, dans leur lutte sanglante,
Répandent sur ces bords le deuil et l'épouvante.
Le monarque des cieux, pour consoler Thétis,
Venge l'indigne affront que pleure encor son fils,
Et, sans vouloir des Grecs consommer la ruine,
Il couvre les Troyens de sa faveur divine.
Mais, pour défendre un peuple, objet de son amour,
Le roi des mers, sorti de l'humide séjour,
Fait sur les Phrygiens éclater sa vengeance.
Quoique de Jupiter l'égal par sa naissance,
Des ans, de la sagesse il honore les droits,
Et n'ose à découvert signaler ses exploits.
Ce couple redouté serre, d'un bras terrible,
Des guerres, des fléaux la chaîne indestructible,
Réseau pernicieux où les peuples poussés
Se débattent long-temps et tombent entassés.

III. Exploits d'Idoménée; mort d'Othryonée, d'Asius, etc.

L'âge n'amortit point les feux d'Idoménée.
Dans les rangs dévastés il frappe Othryonée.
Par le bruit des combats ce héros attiré
Portoit un noble espoir en son cœur enivré,
L'espoir d'unir son sort aux destins de Cassandre. (13
Pour remplacer les dons de l'époux et du gendre,
A Priam il jura que sa noble valeur
Sauroit des Phrygiens détourner le malheur,
Et d'accomplir ses vœux Priam fit la promesse;
A ces rêves charmans d'une aveugle tendresse,
Superbe, il sourioit, lorsqu'à travers l'airain
Le fer d'Idoménée a pénétré son sein.
Il tombe, et du héros l'insultante colère
Par ces mots outrageans accable sa misère :

« Troyen, je vois en toi le plus grand des mortels,
« Si tu tiens à Priam tes sermens solennels.
« Il t'a promis sa fille; Atride à ton courage
« Offre encor par ma voix un plus brillant partage.
« Aide-nous à punir Ilion renversé;
« Ce magnanime exploit sera récompensé.
« Les augustes liens d'un royal hyménée
« Au sang d'Agamemnon joindront ta destinée;
« Viens jurer dans sa tente un si noble traité. »
Le vainqueur, à ces mots, l'entraîne ensanglanté.
De son char descendu, le fougueux Hyrtacide
Accourt à ce spectacle, et sa vengeance avide
Prépare un trait fatal dont l'effort est trompé.
Plus prompt, le fer crétois sous le col l'a frappé.
Il tombe avec fracas, comme le pin sauvage
Promis aux larges flots de la liquide plage.
Fier jusque dans la mort, il presse en frémissant
Le rivage homicide arrosé de son sang.
D'épouvante glacé, dans une horreur tranquille,
Son fidèle écuyer s'arrêtoit immobile.
Antiloque le voit, il s'élance, et soudain
D'un javelot rapide il traverse son sein;
Le char et les coursiers sont conduits sous sa tente.
Mais contre le Crétois, d'une main menaçante,
Déiphobe, en fureur, lance un dard meurtrier.
Le Grec cache son front sous son grand bouclier. (14
Le rempart arrondi qu'un triple airain couronne,
Par la pique effleuré, d'un bruit aigu résonne,
Et l'ardent javelot, poursuivant son essor,
Va percer dans le flanc l'intrépide Hypsénor.
Ses genoux sont brisés et la Parque l'entraîne;
Sa vie, en longs ruisseaux, s'écoule sur l'arène.

Déiphobe s'écrie : « Asius, sois vengé;
« L'ombre d'un ennemi, par mon bras égorgé,
« Va réjouir ton ombre aux rives du Cocyte. »
Ces mots ont de la Grèce épouvanté l'élite.
De rage et de douleur Antiloque a frémi.
Son bouclier défend les restes d'un ami,
Et, par vos soins pieux, Alastor, Mécysthée,
La sanglante dépouille aux vaisseaux est portée.
Rien ne peut du Crétois lasser le bras vainqueur.
Il veut par d'autres coups signaler son grand cœur,
Ou rougir de son sang une terre ennemie.
Il voit Alcathoüs, l'époux d'Hippodamie,
Couple dont la beauté, les talens, les vertus,
Jetoient un vif éclat sur la race d'Ilus.
Ministre de la Mort et de la Destinée,
Au devant du Troyen s'élance Idoménée.
Par Neptune aveuglé, le guerrier ne fuit pas.
L'immortel, arrêtant ses gestes et ses pas,
De son corps gracieux a roidi la souplesse.
En vain, pour échapper au péril qui le presse,
Le pâle Alcathoüs voudroit-il s'incliner;
Sous le céleste bras qui vient de l'enchaîner,
Immobile, semblable à la froide colonne,
Au javelot fatal la stupeur l'abandonne;
Il est tombé. Du sang de ce jeune héros,
La terre cependant buvoit les larges flots;
Son noble cœur, percé par le fer de la lance,
Bondissoit palpitant, et, dans sa violence,
Tant que d'un souffle encore il trembloit agité,
Faisoit du bois sanglant frémir l'extrémité.
— « Viens, Déiphobe, et vois, s'écrie Idoménée;
« Un guerrier a péri sous ta main forcenée;

« Mais de trois Phrygiens le sang par moi versé
« Venge-t-il bien le Grec que ton bras a percé?
« Troyen, tu t'applaudis de ta foible victoire;
« D'un plus noble combat je veux t'offrir la gloire;
« Viens, tu reconnoîtras le fils de Jupiter.
« Sur mes nombreux vaisseaux j'ai sillonné la mer,
« Avide d'entraîner vers leur moment suprême
« Et ta ville abhorrée, et ta race et toi-même. »
Le Troyen délibère en son cœur incertain
S'il doit d'un tel combat tenter seul le destin.
Mais quel bras sans appui peut vaincre Idoménée?
Aux derniers bataillons il va chercher Enée
Dont le cœur ressentoit, dévorant son courroux,
L'injurieux oubli de son prince jaloux.
« Fils de Vénus, dit-il, ô l'appui de Pergame,
« S'il est des nœuds sacrés que respecte ton âme,
« L'ombre d'Alcathoüs implore ton secours.
« Le fer d'Idoménée a moissonné ses jours;
« C'est l'époux de ta sœur, il soigna ton enfance;
« Viens; que de l'ennemi la barbare vengeance
« Ne déshonore pas son corps ensanglanté. »
Il parle, et de fureur le héros transporté
Marche sur le Crétois qui, toujours immobile,
Oppose à la tempête un courage tranquille.
Tel un vieux sanglier, dans le fond des forêts,
Méprisant les chasseurs, ose affronter leurs traits;
Il aiguise ses dents sur les troncs qui frémissent;
Ses yeux dardent la flamme et ses poils se hérissent:
Tel le Crétois résiste aux vengeurs d'Ilion.
De ses regards errans il cherche Mérion,
Déipyre, Ascalaphe, Antiloque, Apharée,
Des appuis de la Grèce élite révérée.

« Contre le fils d'Anchise, amis, secourez-moi.
« Jeune, au milieu des rangs il traîne un long effroi;
« Jeune aussi, j'oserois défier sa vaillance;
« Seul, je voudrois l'abattre ou tomber sous sa lance. »
La foule autour de lui se presse, et le Troyen
Des chefs, à son exemple, invoque le soutien.
Sortis, à cette voix, des rangs qu'ils abandonnent,
Déiphobe, Pâris, Agénor l'environnent.
L'orgueil, à cet aspect, enflamme le guerrier.
Ainsi lorsqu'un troupeau, sous les lois du bélier,
Désertant des coteaux la fertile pâture,
Court se désaltérer aux bords d'une onde pure,
Le pasteur, promenant ses regards satisfaits,
Sourit, et de la terre il bénit les bienfaits.
Autour d'Alcathoüs a fumé le carnage.
Son corps est défendu, pris, repris par la rage;
Le fer des combattans se heurte avec fracas.
Sur le Crétois fougueux le Troyen à grands pas
Se précipite, ému d'une ardeur effrénée.
Ainsi sont en présence et le superbe Enée
Et le fils indomté du grand Deucalion.
Sur le Grec furieux le guerrier d'Ilion
Fait tournoyer son dard; le héros qui s'incline
Trompe en son vol léger la prompte javeline,
Et le bois dans la terre en sifflant a frémi.
Ardent à se venger dans le sang ennemi,
Le vieillard à son tour darde un trait, dont l'audace
Déchire OEnomaüs à travers sa cuirasse.
Le pâle Troyen tombe, et le Grec empressé
Pour ravir son armure en vain s'est élancé;
Une grêle de traits fait céder son courage.
Tremblant, appesanti sous les fardeaux de l'âge,

Son bras sait vaincre encor, mais d'un essor léger
Ses pieds ne savent plus le soustraire au danger.

IV. Mort d'Ascalaphe, d'Apharée, etc.

Déiphobe l'a vu dans sa lente retraite.
Animé par la haine, il lance au roi de Crète
Un ardent javelot, qui, trompant son effort,
Dans le sein d'Ascalaphe a fait entrer la mort.
Mars, hélas! des sommets de la voûte azurée,
Ne peut voir de son fils la fin prématurée;
Le maître du tonnerre, enchaînant tous les dieux,
De nuages dorés environne leurs yeux.
Près du pâle Ascalaphe étendu sur l'arène,
Des combats renaissans la fureur se déchaîne.
Le fougueux Déipyre, arrachant son cimier,
Le portoit triomphant, quand du jeune guerrier
L'agile Mérion perce la main fumante.
Le casque rebondit dans sa chute pesante.
Plus prompt que le vautour, le Grec a retiré
Le bois encor tremblant de son dard acéré;
Il fuit; et cependant le Phrygien chancèle;
De sa large blessure un sang épais ruissèle.
Polytès accouru sur son char l'a placé;
Dans les murs paternels il rentre courroucé.
Le rivage est en feu; dans le sein d'Apharée
A pénétré le dard du fils de Cythérée.
Chargé de son armure, il tombe, et sur ses yeux
Roule du Phlégéton le nuage odieux.
Thoon troublé fuyoit; Antiloque s'élance,
Il l'atteint, et, d'un coup de sa terrible lance,
Près du flanc découvert il le frappe et l'abat.
Dans le sable enfoncé, le Troyen se débat,

Crie, et tend vers les siens une main défaillante.
Le vainqueur, pour ravir son armure sanglante,
Jetoit de tous côtés des regards inquiets;
Les Troyens l'entourant, hérissent de leurs traits
L'éclatant bouclier dont l'épaisseur l'ombrage;
Mais le fer dans son sein ne peut trouver passage.
Neptune, protecteur des enfans de Nestor,
Lui-même en amortit, en détourne l'essor.
Le Grec audacieux, dans la foule irritée
Marche sans épouvante, et sa lance agitée
Brûle de se plonger dans un cœur ennemi.
  De vengeance, à sa vue, Adamas a frémi.
Traversant d'un long dard son bouclier sonore,
Il eût tranché sa vie éteinte à son aurore,
Si du fils de Rhéa l'impétueux secours
N'eût ralenti le fer et préservé ses jours.
Le dard se rompt; la pointe au pavois enfoncée
S'y cramponne en tremblant, par l'airain rebroussée;
Le bois tombe. Acamas, honteux de son malheur,
Au sein des bataillons va cacher sa douleur;
Mais Mérion, plus fier que le dieu des batailles,
La lance en main, l'y suit et perce ses entrailles.
Frappé d'un coup mortel, Adamas palpitant
S'arrête, et près des siens roule en se débattant;
Tel, par des bras nerveux traîné vers le rivage,
Sous ses nœuds redoublés palpite un bœuf sauvage.
  Sur le corps du héros le vainqueur s'élançant
Arrache de son sein le dard souillé de sang;
Près du corps d'Asius, son fils superbe expire.
  Hélénus, cependant, atteignant Déipyre,
Du glaive fend sa tête à travers son cimier.
Le casque roule à terre, et de quelque guerrier

Va devenir la proie en l'horrible mêlée.
Des ombres de la mort la paupière voilée,
Le Grec tombe, abattu sous le glaive sanglant;
Il tombe, et de douleur Ménélas tressaillant
Contre le Phrygien fait tournoyer sa lance.
L'intrépide Hélénus tend son arc et s'avance.
La flèche siffle, part, et son fer repoussé
Loin d'Atride en courroux va se perdre émoussé.
Comme du large van les grains dorés jaillissent,
Quand sous deux bras nerveux les épis rebondissent
Dans la grange opulente où les vents ont sifflé;
Tel loin de Ménélas jaillit le trait ailé.
Le Grec perce le bras du Troyen téméraire
Qui, cherchant son salut dans sa course légère,
S'enfuit, avec le dard à sa plaie attaché.
Par l'habile Agénor le fer est arraché;
Du tissu de sa fronde il couvre la blessure.
Pisandre avec courroux sort de la foule obscure;
Un noir destin l'entraîne à braver Ménélas.
Insensé! vers sa perte il s'avance à grands pas.
Atride au Phrygien lance un dard inutile.
Dirigé par Pisandre, un trait non moins agile
Perce le pavois grec; mais le fer, en glissant,
Epuise sur l'airain son effort impuissant.
Cependant le Troyen, dans sa vaine allégresse,
D'un triomphe éclatant goûtoit déjà l'ivresse,
Lorsque le Grec sur lui fond le glaive à la main.
Pisandre, au même instant, sous son pavois d'airain
Saisissant une hache, en frappe un coup rapide;
Mais de son front, fendu par le glaive d'Atride,
Roulent ses yeux sanglans; Ménélas courroucé
D'un pied victorieux foule son corps glacé,

Arrache sa dépouille et, triomphant, s'écrie :
« Race injuste, qu'entraîne une aveugle furie,
« Parjures Phrygiens de combats altérés,
« Loin, bien loin des vaisseaux, ainsi vous périrez.
« Oui, j'ai par trop d'affronts éprouvé votre rage;
« Tigres, vous recevrez outrage pour outrage.
« Vengeur des saintes lois de l'hospitalité,
« Jupiter lancera son tonnerre irrité;
« Son bras fera crouler votre cité coupable.
« Reçus dans mon palais, accueillis à ma table,
« Vous ravissez Hélène et pillez ses trésors;
« Et, pour les réclamer, quand j'accours sur ces bords,
« Vous m'opposez le fer, vous m'opposez la flamme!
« Mais l'Olympe est lassé des forfaits de Pergame.
« Grand Jupiter, ô roi des mortels et des dieux,
« Le crime ainsi s'élève et triomphe à tes yeux!
« Et tu permets sa gloire! et ta faveur protège
« De ses coups sans repos l'audace sacrilége!
« Eh! quoi, tous les plaisirs lassent enfin nos sens;
« Du sommeil, des festins, des danses et des chants
« Dans la satiété s'amortissent les charmes,
« Et toujours les périls, les sanglantes alarmes
« Pour ce peuple cruel ont des attraits nouveaux. »
L'avide Ménélas, en proférant ces mots,
Dépouille sa victime et revole au carnage.

Harpalion s'avance; un généreux courage
Sur les pas de son père en ces champs l'a conduit.
Il fond sur Ménélas, lance son dard et fuit.
Il fuit, mais Mérion lui ravit la lumière,
Et, comme un vil insecte, il meurt dans la poussière.
Les amis consternés du noble Harpalion
Le conduisent sanglant aux remparts d'Ilion.

Son père appelle, hélas! d'un cri plaintif et tendre
Ce corps défiguré qui ne peut plus l'entendre ;
Il le suit à pas lents et le baigne de pleurs.
  Pâris a du Troyen partagé les douleurs.
Pâris étoit son hôte, il cherche une victime
Compagne de cette ombre au ténébreux abîme;
Il la trouve. Euchénor, dans Corinthe élevé,
Sait quel destin l'attend; son grand cœur l'a bravé.
« Tu peux, lui répétoit Polyide, son père,
« Dans ton lit douloureux terminer ta carrière,
« Ou périr devant Troie au milieu des combats. »
Mais fier, et s'indignant d'un vulgaire trépas,
Il a franchi les mers; dans les murs de Pergame
De ses jours condamnés Pâris coupe la trame ;
De la pâleur du Styx son visage est voilé.

  Ainsi des flots de sang dans la plaine ont coulé.
Mais Hector ne sait pas, entouré de sa gloire,
Que les Grecs, à sa gauche, arrachent la victoire,
Et que l'ardent Neptune échauffe leurs transports.
Ferme sur le terrain qu'ont franchi ses efforts,
Il étend de ses coups le funeste ravage.
Là, les vaisseaux d'Ajax occupent le rivage;
Un foible mur les couvre, et les Grecs consternés
Soutiennent mal l'assaut des Troyens acharnés;
La victoire pourtant flotte encore incertaine.
  Sur le front du rempart sont les héros d'Athène.
Ménesthée et Bias animent leurs exploits.
Du courageux Mégès l'Epéen suit les lois.
Médon guide auprès d'eux le Phtiote intrépide;
Loin du toit paternel, une marâtre avide

V. Hector passe à la gauche de son armée pour réparer ses pertes.

Exila sa jeunesse, et força ce guerrier
De chercher sur les mers un toit hospitalier.
Les deux Ajax, unis dans la mêlée horrible,
De ce fatal combat portent le joug terrible.
Tels deux taureaux nerveux que presse l'aiguillon,
Traçant à pas égaux un pénible sillon,
Plongent le soc tranchant dans la terre rebelle;
La sueur les inonde et de leurs fronts ruissèle.
Le grand Ajax, suivi de ses nombreux soldats,
Respire, et quelquefois sur leurs fidèles bras,
Alors que la fatigue enchaîne son audace,
Pose de son pavois l'épaisse et lourde masse;
Mais l'ardent Locrien, pour défendre ses jours,
De ses fiers combattans n'a point l'heureux secours;
Des dards, des boucliers ils ignorent l'usage;
La fronde, le carquois suffit à leur courage.
Tandis que les premiers, sous leur solide airain,
Affrontant de pied ferme un trépas plus certain,
Signalent corps à corps leur noble résistance,
Les autres, que sépare une longue distance,
Font voler, sous l'abri des bataillons épais,
Dans les rangs dispersés une grêle de traits.
Les Troyens éperdus imploroient un asile;
Polydamas courant vers Hector immobile :
« Mes conseils sont toujours l'objet de tes dédains.
« Ta force et ta valeur sont des présens divins,
« Mais crois-tu des mortels être aussi le plus sage?
« Ton orgueil s'est trompé; par un juste partage,
« Le ciel, dispensateur de ses dons opulens,
« Dispense à l'un la force, à l'autre les talens.
« Aux cœurs d'un petit nombre il place la sagesse,
« Doux trésor, des états la première richesse,

« Bienfait, source de gloire et de prospérité,
« Toujours plus précieux, plus son charme est goûté.
« Permets donc qu'un ami s'abandonne à son zèle.
« De Mars autour de nous la fureur étincèle;
« Tes malheureux Troyens, fugitifs et troublés,
« Vont périr sous tes yeux, par le nombre accablés;
« Faut-il braver ou fuir le péril qui s'élance?
« De nos chefs réunis consulte la prudence;
« Craignons de payer cher les grands exploits d'Hector.
« Au fond de ses vaisseaux un homme habite encor,
« Qui, toujours affamé de guerre et de carnage,
« N'a pas d'un long sommeil endormi son courage;
« Il peut sortir enfin de son obscur repos. »
  Polydamas se tait; à la voix du héros,
Du char retentissant Hector se précipite.
« Ami, retiens des chefs la courageuse élite;
« Je reviens, mais attends qu'aux postes éloignés,
« Pour diriger leurs coups, mes ordres soient donnés. »
  Il le quitte à ces mots; son aigrette flottante
S'agite avec orgueil sur sa tête éclatante;
On croiroit voir un mont de neige éblouissant.
Les soldats embrasés par son rapide accent,
Raniment dans leur sein l'audace et la vaillance,
Et des chefs empressés le cortège s'avance.
  Hector cherche à sa gauche Adamas, Asius.
Il appelle à grands cris Déiphobe, Hélénus;
Que voit-il? des débris échappés au carnage.
Les uns, du coup mortel ont éprouvé la rage;
D'autres au pied des murs gémissent expirans.
Pàris, le seul Pàris est ferme dans les rangs.
La colère d'Hector soudain s'est allumée.
« Malheureux! qu'as-tu fait des soutiens de l'armée?

« Où sont Othryonée, Hélénus, Adamas?
« Ton crime a d'Ilion moissonné les soldats;
« Mais le ciel va sur toi signaler sa vengeance. »
Son frère lui répond : « Cesse une injuste offense;
« Je ne suis point un lâche; un seul jour si j'ai fui,
« De moi-même et de toi je suis digne aujourd'hui.
« Depuis que par ton bras la muraille emportée
« Découvre à nos regards la flotte épouvantée,
« J'affronte avec audace un peuple furieux.
« Le vaillant Adamas a péri sous mes yeux,
« Le fer a d'Asius tranché la destinée,
« Le fer a renversé le brave Othryonée.
« Sauvés par Jupiter, Déiphobe, Hélénus
« Respirent, mais blessés, fugitifs, éperdus,
« Ils ont abandonné cette funeste arène.
« Poursuis, Hector, et marche où ta valeur t'entraîne;
« Quel que soit le péril, je vole sur tes pas;
« Mon bras va seconder les efforts de ton bras;
« Ma force mettra seule un terme à ma constance;
« La force peut trahir la plus noble vaillance. »
Ce discours a d'Hector désarmé le courroux.
Aux lieux où sont portés les plus terribles coups,
Ils joignent des Troyens la phalange indomtée.
Là sont Polydamas, Phalcès, Palmys, Orthée,
Et l'ardent Polyphète et le fier Cébrion!
Là sont encor tes fils, ô sage Hippotion;
Tes deux fils, qui, la veille, ont paru dans Pergame,
Lui portant les secours que son péril réclame.
Quand les noirs tourbillons, fougueux enfans des airs,
S'échappent de la nue au milieu des éclairs,
De ses flancs déchirés sort la foudre captive,
Les flots poussent les flots bouillonnans sur la rive;

Ainsi les bataillons serrent les bataillons;
L'airain trace dans l'air de lumineux sillons.
Pareil au dieu de Thrace, Hector marche à leur tête;
On voit de son cimier flotter l'énorme crête.
Un dard brille en sa main; sous son large pavois
Il s'avance; il espère, ivre de ses exploits,
Rompre, enfoncer les rangs terrassés d'épouvante:
Vaine espérance! Ajax à ses yeux se présente.
Ajax en mots altiers provoque son rival:
« Approche, viens tenter un combat inégal.
« Tu crois nous effrayer par ta vaine menace, [15]
« Toi! le seul Jupiter étonne notre audace.
« C'est son bras, non le tien, qui lance les fléaux;
« Ton orgueil s'est promis d'embraser nos vaisseaux;
« Mais nous repousserons ta cruelle furie.
« Avant que ton triomphe insulte à ma patrie,
« Ilion dormira sur la poudre étendu.
« L'instant fatal approche, où toi-même éperdu,
« Pâle, évitant des Grecs la rapide poursuite,
« Tu suppliras le ciel de protéger ta fuite.
« Percé de dards, trahi par tes coursiers trop lents,
« Tu voudras t'échapper sur les ailes des vents,
« Et les Grecs te verront, dévorant la carrière,
« Cacher ton déshonneur sous des flots de poussière. »
Ajax parloit encor; l'oiseau de Jupiter,
A sa droite, a volé dans les champs de l'éther.
Cet augure, des Grecs manifestant la gloire,
Fait monter jusqu'aux cieux le cri de la victoire.
« Voici ton dernier jour, discoureur insolent, »
Répond le Phrygien de rage étincelant.
« Jupiter, que ne puis-je, assis sur les nuages,
« De la terre avec toi partager les hommages,

« Comme il est sûr enfin que les Grecs vont périr!
« Et toi, superbe Ajax, à mes coups viens t'offrir;
« L'épaisseur de ton corps et ta haute stature
« Promettent à mes chiens une immense pâture. »
Il dit, et sur ses pas les bataillons pressés
Font retentir de cris les vaisseaux menacés.
Dans leur poste assailli, les Grecs inébranlables
Opposent aux clameurs des clameurs redoutables;
La terre s'en émeut, les airs en ont gémi,
Et des dieux immortels le palais a frémi.

FIN DU TREIZIÈME LIVRE.

NOTES
DU LIVRE TREIZIÈME.

Rien de plus brillant que le début de ce livre. Jupiter, assis sur le Gargare, détourne ses yeux des scènes du carnage, et les porte sur des contrées où fleurissent la paix et l'innocence. Neptune, du sommet d'un mont de Samothrace, épie les mouvemens de son frère; il voit son attention détournée des plaines d'Ilion; il se lève, fait trembler la terre sous ses pieds, et arrive en trois pas aux extrémités du monde, où son palais est situé. Il revêt ses armes d'or, attèle son char, y monte, et parcourant, dans le pompeux appareil d'un roi, la surface de son humide empire, il dépose son char entre Imbros et Ténédos, puis se rend au camp des Grecs pour relever leur courage et favoriser leurs exploits. Ces magnifiques peintures sont proposées par Longin comme des modèles de sublime.

« On n'a peut-être jamais imaginé, remarque M. Wood, que la géographie soit observée rigoureusement dans cette fable; et cependant, pour sentir tout le mérite du poète, on a besoin d'une carte. L'aspect de la terre et des eaux dont on parle ici, envisagé d'un certain point de vue, jette du jour sur l'action, et ce qui sembloit auparavant confus et embrouillé, est très-distinct et très-pittoresque. Un seul mouvement du corps du Jupiter amène un heureux contraste entre les scènes de l'innocence et de la tranquillité, et celles de la dévastation et du carnage; et il est d'ailleurs nécessaire à l'épisode de Neptune et de Junon. On a un nouveau

plaisir à suivre toutes les démarches de ces dieux; la vue du pays où s'est passée cette scène, et l'accord de la fable et de la position des lieux, font mieux sentir encore tout le prix de la description du voyage de Neptune, qui passe pour une des productions les plus heureuses d'une imagination poétique. »

Essai sur le génie d'Homère.

M. Wood écrivoit cela de cette terre classique consacrée par les monumens immortels du génie d'Homère; et placé, comme Jupiter, à la cime du Gargare, il voyoit tout ce que le poète dépeint. Son livre, que j'ai lu avec autant de plaisir que de fruit, rapporte une foule d'exemples de cette extrême exactitude d'Homère dans tous les détails de ses descriptions. J'ai cité celui-ci comme l'un des plus frappans. Quel homme prodigieux et surnaturel que celui qui non seulement a su s'élever aux plus hautes régions de la poésie avec les entraves du géographe et de l'historien, mais encore qui a su tirer de ces difficultés mêmes la source des plus grandes beautés!

Tout le reste de ce livre présente des détails continuels de combats, dont la traduction (et la lecture peut-être) est difficile.

L'entretien d'Idoménée et de Mérion est une nouvelle preuve de ce que j'ai observé au sixième livre, que, d'après la disposition de ces anciens combats, les chefs pouvoient s'absenter sans inconvénient.

Au moment où Hector passe à la gauche de son armée pour réparer ses pertes, le poète, dont toutes les descriptions sont de la plus scrupuleuse exactitude, rappelle que cette aile gauche étoit occupée par les vaisseaux d'Ajax, suivis de ceux des Béotiens, des Athéniens et des Phtiotes. J'ai cru inutile d'en reproduire ici l'énumération détaillée, qui intéressoit

beaucoup les Grecs, et qui se trouve déjà dans le dénombrement.

[1]) Où l'Hippomolgue heureux, qui doit à ses brebis.

M. Delille a transporté cette belle opposition dans le premier chant de son poëme de l'*Imagination*; il peint les sauvages des îles Pelew :

Les poissons de leurs eaux et les fruits de leur terre,
Voilà leurs simples mets; aussi l'affreuse guerre
Trouble bien rarement et leurs champs et leurs jours:
C'est pour le superflu que l'on combat toujours.
Etre justes et bons fait leur plus douce gloire;
Et quand des nations la désolante histoire
Nous a peint leurs malheurs, leurs combats, leurs forfaits,
Le lecteur fatigué, pour reposer en paix,
Se plaît à rencontrer ce peuple débonnaire,
Semblable à la tribu que nous a peinte Homère,
Qui de simple laitage, et de fruits et de miel,
Vivoit au bout du monde, et que le roi du ciel
Contemploit quelquefois de son trône sublime,
Pour délasser ses yeux du spectacle du crime.

C'est sur la peinture qu'Homère nous a tracée de la vie des Hippomolgues, que Fénélon a calqué celle des habitans de la Bétique. « La sobriété, dit-il, la modération et les « mœurs de ce peuple, lui donnent une vie longue et exempte « de maladies; on y voit des vieillards de cent et de six- « vingts ans, qui ont encore de la gaîté et de la vigueur. » *Télémaque*, liv. 8.

Les vers d'Homère ont servi de texte à une description charmante de la vie des Macrobes, autre peuple de l'Ethiopie, lesquels, ainsi que leur nom l'indique, parvenoient à à une grande vieillesse. Cette description se trouve vers la

fin du poëme des *Argonautes* attribué à Orphée, mais que l'on croit être d'Onomacrite, qui florissoit vers l'an 516 avant J. C., et fut chassé d'Athènes par Hipparque. J'invite les amis des lettres grecques à lire dans l'original ce morceau très-affoibli dans la traduction suivante :

Venimus ad dites omnique ex parte beatos
Macrobios, facilem qui vitam in longa trahentes
Sæcula, millenos implent feliciter annos,
Immunes vitiique omnis, sortisque malignæ.
Verùm ubi fatales æquârunt tempore Parcas,
Tùm somnos capiunt, et dulci morte quietem.
Non illis hominum sunt ulla negotia curæ,
Sed capiunt dulcesque cibos terrestribus herbis,
Ambrosiumque bibunt succum de rore perenni.
Par illos decorat ætatem splendor in omnem,
Arridentque illis facies, oculique sereni
Patribus ac pueris, tùm verò menti, animoque
Justitiæ cultus et inest prudentia verbis.

[2]) Le monarque des flots, d'un seul coup d'œil, embrasse.

Undè omnis Troja videri,
Et Danaûm solitæ naves et Achaïca castra.
Enéide, 2, 461.

[3]) Il marche, et des forêts il fait trembler les cimes.

Voici la version de Boileau :

Neptune, ainsi marchant dans ces vastes campagnes,
Fait trembler sous ses pieds et forêts et montagnes.

[4]) Il fait trois pas, et touche à son brillant palais.

Pindare, dans la troisième Pythique, représente Apollon volant au secours de Coronis; le poète dit qu'il arrive *d'un seul pas*. Sur quoi M. de Chabanon observe que Pindare, en imitant Homère, le surpasse, et que son génie est plus ar-

dent et se porte toujours plus loin. Je ne sais s'il y a beaucoup de justesse dans cette remarque, et si c'est un grand effort de génie d'avoir supprimé quelques pas de la marche d'un dieu.

Tel le chantre d'Hector a peint le dieu de l'onde,
Atteignant, en deux pas, jusqu'aux bornes du monde.
LA HARPE, *Epître au Tasse*.

Tels, à pas de géans, au sein des infinis,
S'avançoient les Newton, les Euler, les Leibnitz;
Tel Lagrange, sous lui voit ramper le vulgaire;
Ainsi, semblable aux dieux que fait marcher Homère,
Dans son sublime essor, des règles affranchi,
Il part, forme trois pas, et le monde est franchi.
M. DELILLE, *Imagination*, ch. 5.

Tels ces coursiers divins célébrés par Homère,
En trois pas ont franchi l'air, la terre et les mers;
Leur dernier bond s'arrête où finit l'univers.
THOMAS, *Pétréide*, chant de *la Hollande*.

La citation, comme on voit, n'est pas exacte; mais le dernier vers est fort beau. Il rappelle celui que gravèrent Regnard et ses compagnons sur un rocher de la Laponie:

Hîc tandem stetimus, nobis ubi defuit orbis.

[5]) Là, dans les mers il plonge; à son char il attèle.

Tout l'art de Virgile et tous les trésors d'harmonie qu'il prodigue dans l'imitation de ce magnifique passage ne peuvent l'élever à la hauteur de l'original:

Jungit equos auro genitor, spumantiaque addit
Fræna feris, manibusque omnes effundit habenas.
Cæruleo per summa levis volat æquora curru;
Subsidunt undæ, tumidumque sub axe tonanti

Sternitur æquor aquis; fugiunt vasto æthere nimbi.
Tum variæ comitum facies; immania cete,
Et senior Glauci chorus, Inoüsque Palæmon,
Tritonesque citi, Phorcique exercitus omnis.
Enéide, 5, 816.

Sic aït, et dicto citiùs tumida æquora placat,
. . . .
Et vastas aperit syrtes, et temperat æquor;
Atque rotis summas levibus perlabitur undas.
Enéide, 1, 146.

On regrette que Boileau, dans la belle traduction qu'il a faite du même morceau, en ait omis ou altéré plusieurs traits marquans.

Il attèle son char, et montant fièrement
Lui fait fendre les flots de l'humide élément.
Dès qu'on le voit marcher sur les liquides plaines,
D'aise on entend sauter les pesantes baleines;
L'eau frémit sous le dieu qui lui donne la loi,
Et semble avec plaisir reconnoître son roi.
Cependant le char vole, etc.

Fénélon a imité ce passage dans la description qu'il fait au quatrième livre de *Télémaque*, d'Amphitrite traînée sur son char par des chevaux marins.

L'onde s'enfloit dessous,

a dit Corneille dans le récit du *Cid*.

6) Plus prompt que l'épervier, qui, déployant ses ailes.

Quàm facilè accipiter saxo sacer ales ab alto
Consequitur pennis sublimem in nube columbam.
Enéide, 11, 721.

7) Ma main brûle et frissonne en brandissant ma lance.

Ossian a dit de même :

Mon glaive impatient frémit entre mes mains.
Poëme de *Minona*.

[5]) Tel, du sommet des monts, détaché par l'orage.

Ac veluti montis saxum de vertice præceps
Cùm ruit avulsum vento, seu turbidus imber
Proluit, aut annis solvit sublapsa vetustas;
Fertur in abruptum magno mons improbus actu,
Exsultatque solo, silvas, armenta, virosque,
Involvens secum : disjecta per agmina Turnus
Sic urbis ruit ad muros.
Enéide, 12, 684.

Ut saxa jugis abrupta, quibus mons
Subtrahitur, clivoque latus pendente recedit.
JUVÉNAL, sat. 6.

Qual gran sasso talor, che o la vecchiezza
Solve da un monte, o svelle ira de' venti
Ruinosa dirupa : e porta, e spezza
Le selve, e con le case anco gli armenti;
Tal giù traea della sublime altezza
L'orribil trave e merli, ed arme, e genti.
LE TASSE, ch. 18.

Ces imitations de la brillante comparaison d'Homère n'en rappellent pas la partie la plus pittoresque, celle de l'immobilité soudaine qui succède au mouvement précipité. Pour trouver la comparaison toute entière, il faut lire les vers suivans de Quintus de Smyrne, que je cite en original, en faveur des hellénistes, et dans lesquels, sans copier les expressions d'Homère, il profite adroitement de ses coupes et de ses tournures.

Le texte de cet auteur est peu connu, et son harmonie

pourra flatter même les oreilles familiarisées avec les chants mélodieux du père de la poésie :

ὡς δ' ὅτ' ἀπ' ἠλιβάτυ σκοπιῆς περιμηκέα λᾶαν,
Λαβρος ὁμῶς ἀνέμοισιν ἀποῤῥήξῃ Διος ὄμβρος,
Ὄμβρος ἄρ', ἠδὲ κεραυνὸς, ἐπεκτυπέυσι δὲ βῆσσαι
Λαῦρα κυλινδομένοιο, ὁδ' ἀκαμάτῳ ὑπὸ ῥείβδῳ
Εσσυτ' ἀναθρώσκων μάλα ταρφεια, μέχρις ἵκηται
Χῶρον ἐπ' ἰσόπεδον, σταίη δ' ἄφαρ, ὐκ ἐθελων περ.

En lisant ces vers et un grand nombre de passages du même auteur, calqués ainsi sur ceux du prince des poètes, on se convaincra de plus en plus qu'il est impossible que les poëmes de l'*Iliade* et de la *Guerre de Troie* soient de la même main. Homère, ce poète créateur et fécond, ne cherche point à déguiser par de petites précautions les emprunts qu'il se fait à lui-même ; ces artifices n'appartiennent ni à son siècle ni à son génie.

9) . . . Tel sous le fer tombe un frêne superbe.

Concidit : ut quondàm cavâ concidit, aut Erymantho
Aut Idâ in magnâ, radicibus eruta pinus.
Enéide, 5, 448.

10) Tu n'y recevras point de blessures sans gloire.

At non, Evandre, pudendis
Vulneribus pulsum aspicies.
Enéide, 11, 55.

11) Tel le dieu Mars, ardent à frapper, à détruire.

Qualis apud gelidi cùm flumina concitus Hebri
Sanguineus Mavors clypeo increpat, atque furentes
Bella movens immitit equos : illi æquore aperto

Ante Notos Zephyrumque volant; gemit ultima pulsu
Thraca pedum; circùmque atræ Formidinis ora,
Iræque, Insidiæque, dei comitatus, aguntur.
Enéide, 12, 331.

[12]) Des casques, des pavois et des longs dards pressés.

Sed ferro ancipiti decernunt, atraque latè
Horrescit strictis seges ensibus, æraque fulgent
Sole lacessita, et lucem sub nubila jactant.
Enéide, 7, 525.

Tum latè ferreus hastis
Horret ager, campique armis sublimibus ardent.
Id. 11, 601.

[13]) L'espoir d'unir son sort aux destins de Cassandre.

Illis ad Trojam fortè diebus
Venerat, insano Cassandræ incensus amore,
Et gener auxilium Priamo Phrygibusque ferebat.
Enéide, 2, 342.

[14]) Le Grec cache son front sous son grand bouclier.

Ille ictum venientem a vertice velox
Prævidit, celerique elapsus corpore cessit.
Enéide, 5, 444.

[15]) Tu crois nous effrayer par ta vaine menace.

Non me tua fervida terrent
Dicta, ferox; Dî me terrent, et Jupiter hostis.
Enéide, 12, 894.

Ce discours d'Ajax et la réponse d'Hector, ne sont pas seulement remarquables par leur grande beauté poétique; les réflexions qu'ils font naître donnent une haute idée de la philosophie d'Homère et de sa profonde connoissance du cœur humain. Ces deux guerriers, qui s'accablent de si

amères invectives, sont-ils bien les mêmes que nous avons vus, au septième livre, se séparer avec de mutuels témoignages d'estime et de courtoisie? Sans doute ce sont les mêmes; mais les circonstances sont bien différentes. Un combat singulier, que n'avoit provoqué nulle haîne personnelle et qui avoit fait briller la valeur et la générosité de tous les deux, ne leur laissoit que des dispositions bienveillantes : un assaut où il s'agit pour l'un et pour l'autre du destin et de la gloire de la patrie, les transporte de rage et leur fait oublier toute justice et tout égard.

J'ai déjà cité des fragmens de la version de M. Monti, peut-être sera-t-on bien aise de la comparer avec son illustre devancier; nous allons voir comment les discours d'Ajax et d'Hector ont été traduits par tous les deux. Je commence par Césarotti :

Or quà t'avanzà,
Gran campion di minacce; a che trascorri
Braveggiando gli Achei? me me combatti,
Meco t' affronta, ah mi conosci, e sai
S'è grave il braccio mio; folle, che speri?
D'arder le greche navi? insana speme!
Te te piuttosto e la tua Troja attende
Strage ed incendio a divorarvi, e molto
Non è lungi il gran giorno : allor focosi
Farai voti al tuo Giove, allor vorrai
Aver per corridori aquile e venti
Per salvarti nell aria. — Onde tai vanti,
Carnuta mole, e burbanzosa lingua?
Rispose Ettore, e non ripensi almeno
Ove parli, ove sei? non son di Troja
Queste le mura, che a guardar tant' anni
Stette l'oste de' Greci; oltre il suo fosso,
Oltre il suo muro a rineular t'astrinsi;
Per le tue tende, e pe'l tuoi tetti adesso
Io ti sforzo a pugnar : gira lo sguardo,

Hai dinanzi ruine, e'l mare a tergo
Che t'invita alla fuga; e vana e tarda
Questa sarà, chè con Ettore è Giove:
Chi resiste a tal coppia? al fatto, all' opra,
Son io, Trojani.

Voici maintenant le nouveau traducteur :

E che pretendi
Tu sciagurato? Spaventar gli Achivi?
Non siam nell' arte marzial fanciulli,
E chi ne doma non se' tu, ma Giove
Con funesto flagel. Pur se le navi
Strugger ti speri, a rintuzzarti pronte
E noi pur anco abbiam le mani, e tutta
Struggeremo noi pria la tua superba
Cittade. A te predico io poi che l'ora
Non è lontana, che tu stesso in fuga
Mandrai preghi a Giove e a tutti i divi
Che siam di penna di sparvier più ratti
I corridori che, diffuse al vento
Le belle chiome, porteranti a Troja
Entro un nembo di polve. Avea quel fiero
Ciò detto appena, che alla dritta in alto
Un' aquila gli apparve. Alzar le grida
Fatti più franchi a quell' augurio i Greci,
Ma non fu tardo alla riposta Ettore :
Stupida massa di carname, Ajace
Millantator, che parli? Eterno figlio
Così foss' io di Giove e dell' augusta
Giuno, e onorato al par di Palla e Febo,
Come son certo che funesto a tutti
Vi sarà questo giorno : e tu fra morti
Tu medesmo cadrai, se di mia lançia
Avrai l'ardire d'aspettar lo scontro.
Rotto da questa e qui disteso il tuo
Vizzo corpaccio di sua piogue polpa
Gli augei di Troja farà sazi e i caoi.

Ces citations font voir dans quel esprit les deux traduc-

tions ont été faites. Césarotti s'affranchit de toute fidélité; le texte d'Homère n'est pour lui qu'un canevas qu'il nuance à son gré de couleurs étrangères, toujours riches et brillantes, mais quelquefois disparates et hasardées. Son successeur, plus sage, suit religieusement tous les pas du poète grec, et ne paroît pas désirer d'avoir plus que lui d'énergie et d'éclat.

FIN DES NOTES DU TREIZIÈME LIVRE.

LIVRE QUATORZIÈME.

SOMMAIRE DU LIVRE QUATORZIÈME.

I. AGAMEMNON propose la fuite pour la troisième fois. — II. Jupiter et Junon sur le mont Ida. — III. Hector blessé par Ajax; mort de Satnius, de Prothénor, d'Archiloque, de Promachus, d'Ilionée, d'Hyrtius, etc.

L'ILIADE.

LIVRE QUATORZIÈME.

DANS la paix des vaisseaux et loin de la mêlée,
Seul avec Machaon, le vieux fils de Nélée
Savouroit le parfum des grappes de Myrtos,
Quand le cri des combats a frappé ces héros.
Et Nestor : « Je te quitte ; à l'égal du tonnerre
« N'entends-tu pas mugir les clameurs de la guerre?
« A ton corps tout souillé de poussière et de sang
« Ma captive prépare un bain rafraîchissant;
« Demeure, et que du vin la liqueur pétillante
« Ranime par degrés ta force défaillante. »
De Thrasymède alors saisissant le pavois,
Nestor, sa lance en main, revole vers les rois.
Mais, spectacle honteux ! il voit les Grecs en fuite,
Des fils d'Assaracus la rapide poursuite,
Les remparts abattus et le camp dévasté;
Le vieillard de Pylos s'arrête épouvanté. (1
Tel, au pressentiment des rapides orages,
L'Hellespont d'un bruit sourd attriste ses rivages;
L'onde obscure, incertaine, attend que Jupiter
Du choc des aquilons trouble la vaste mer;
Tel en son cœur flottant le vieux Nestor balance.
Ira-t-il de son bras signaler la vaillance,

I. Agamemnon propose la fuite pour la troisième fois.

Ou ranimer les rois par ses conseils prudens?
Vers Atride il s'avance, et sur ces bords ardens,
De sang et de débris voit la terre inondée.
Le fier Atride, Ulysse et le fils de Tydée,
Pâles de leur blessure et languissans encor,
Se montrent tout à coup aux regards de Nestor.
Leurs carènes, touchant aux campagnes humides,
N'entendoient que de loin les combats homicides,
Dans la pointe allongée où, sur un triple rang,
Sont couverts les vaisseaux d'un rempart impuissant.
Ces guerriers, déplorant leur vaillance captive,
Sur leurs dards appuyés, se traînoient vers la rive.
A l'aspect du vieillard, une froide terreur
Des nourrissons de Mars fait tressaillir le cœur.
« Ornement de la Grèce, ô fils du grand Nélée,
« Quel malheur te dérobe à l'affreuse mêlée? »
Dit le chef des héros; « Hector devant nos yeux
« Verra-t-il s'accomplir ses sermens odieux?
« A son peuple il promit que nos nefs écrasées
« Couvriroient de débris ces plaines embrasées,
« Avant que ses soldats de carnage enivrés
« Reparussent au sein de leurs remparts sacrés:
« Son orgueil le jura, sa fureur l'exécute.
« De mes grandeurs ainsi les dieux veulent la chute!
« Achille courroucé revit dans tous les cœurs,
« Et le dépit des Grecs m'abandonne aux vainqueurs. »
— « Des sévères destins telle est la loi suprême, »
Lui répond le vieillard, « et Jupiter lui-même
« Du passé qui s'enfuit ne peut changer le cours.
« La force a violé l'asile de nos tours.
« L'œil ne peut, dans l'horreur d'un si sanglant ravage,
« Démêler en quels lieux fume un plus grand carnage;

« L'effroi règne, et les cris s'élèvent jusqu'aux cieux.
« Mais n'usons pas sans fruit ces momens précieux,
« Et si des rois blessés le bras manque à la Grèce,
« D'un conseil salutaire invoquons la sagesse. »
Agamemnon s'écrie : « O généreux Nestor,
« Puisque des Phrygiens le téméraire essor
« A pu, de nos vaisseaux renversant la défense,
« Du retour à jamais nous ravir l'espérance,
« Jupiter a voulu, loin des champs paternels,
« Des flots de notre sang teindre ces bords cruels;
« Il a juré des Grecs la honte et la ruine.
« Jadis il nous couvroit de sa faveur divine;
« A présent il enchaîne et nos cœurs et nos bras:
« Pour Hector est la gloire et pour nous le trépas.
« Cédons; rendons sur l'heure à la liquide plage
« Les nombreux pavillons qui bordent le rivage,
« Et que la sombre nuit, descendant sur les eaux,
« Protége le départ du reste des vaisseaux.
« A des périls sans gloire échappons par la fuite:
« L'insensé les attend, le sage les évite. »
Mais Ulysse irrité le confond par ces mots :
« Est-ce Atride qui parle, et parle à des héros?
« Timide roi, commande à des soldats timides,
« Et cesse de régner sur des Grecs intrépides,
« Sur des Grecs, réservés par les décrets du sort
« A trouver dans les camps la vieillesse ou la mort.
« Après tant de fléaux versés sur notre tête,
« Tu veux abandonner l'opulente conquête
« Que les murs d'Ilion gardent à nos exploits!
« Tremble d'être entendu des soldats ou des rois.
« Tout mortel dont le cœur a connu la sagesse,
« Tout guerrier, commandant aux peuples de la Grèce,

« Tout prince enfin, du sceptre honoré par les dieux,
« Rougiroit d'avouer ce vœu séditieux.
« Frémis d'une pensée indigne de ta gloire.
« Quoi! nos soldats encor disputent la victoire,
« Et tu veux, des vaisseaux détachant les liens,
« Du triomphe d'Hector avertir les Troyens!
« Tu veux des bataillons précipiter la perte!
« A leur empressement si la fuite est ouverte,
« Tu verras vers la mer se tourner tous les vœux,
« Et d'un courage ardent s'anéantir les feux;
« La ruine des tiens deviendra ton ouvrage. »
— « Ah! dit Agamemnon, ton reproche m'outrage.
« De la fuite aux héros loin d'imposer la loi,
« S'il est quelque guerrier mieux inspiré que moi,
« Jeune ou vieux, qu'il s'explique; à sa prudence utile
« Je n'opposerai point un orgueil indocile. »
Diomède s'écrie : « Il est devant vos yeux
« Celui qui, combattant ce trouble injurieux,
« Va prendre la parole, et c'est moi; ma jeunesse
« Ne doit pas, quand la mort, quand la honte nous presse,
« Me contraindre au silence en ce conseil de rois,
« Et le sang dont je sors connoît aussi ses droits.
« D'ancêtres glorieux mon courage s'honore.
« Mon aïeul fut OEnée, aucun Grec ne l'ignore.
« Quand mon père, illustré par des exploits si grands,
« Eut fixé dans Argos ses Pénates errans,
« De l'opulent Adraste il épousa la fille.
« Ah! par l'autorité de ma noble famille;
« Par le sang de Tydée en mes veines transmis,
« Repoussez, repoussez des conseils ennemis!
« Chefs des Grecs, vous diroient les héros de ma race,
« Un extrême danger veut une extrême audace.

« Si Jupiter jaloux enchaîne encor nos bras,
« Que notre aspect du moins enflamme nos soldats.
« Que nos transports, nos cris, nos sanglantes blessures
« De la gloire outragée éveillent les murmures. »
Il a parlé, les chefs émus par ses accens,
Sur les pas de leur roi s'avancent dans les rangs.
L'immortel dont les coups font tressaillir la terre
Voit rentrer aux combats ces enfans de la guerre.
Sous les traits d'un vieillard il s'approche, et soudain
Du monarque des rois prenant l'auguste main :
« O noble Agamemnon, s'est écrié Neptune,
« Achille nous contemple, et de notre infortune
« Il jouit, le barbare ! il ne demande aux dieux
« Que de voir nos vaisseaux s'écrouler dans les feux.
« Périsse l'insensé dont l'ardente furie
« Voudroit à sa vengeance immoler la patrie !
« Puissent au déshonneur ses jours être livrés !
« Tous les dieux contre toi ne sont pas conjurés;
« Bientôt parmi le sang, la poudre et les ravages,
« Hector va s'éloigner de ces cruels rivages. »
L'immortel, à ces mots, jette un cri menaçant.
Telle une immense armée à grands pas s'élançant,
Quand des affreux combats le signal se déchaîne,
D'un long rugissement fait retentir la plaine;
Tel a rugi le dieu dont le fougueux trident
Ebranle l'univers en son courroux ardent;
Il souffle au cœur des Grecs une fureur guerrière.

Et cependant des dieux la souveraine altière (a
Voit, de son trône d'or, s'agiter ses soldats
Et sourit à Neptune échauffant les combats.

II. Jupiter et Junon sur le mont Ida.

Mais, ô crainte! ô douleur! plus loin brille à sa vue
Sur le Gargare en feu le maître de la nue;
Comment fermer des yeux incessamment ouverts,
Et tromper l'immortel qui régit l'univers?
Son piége est préparé; le pouvoir de ses charmes
Va prêter à Junon de redoutables armes;
Ses doux embrassemens vont du père des dieux
Assoupir la pensée et fasciner les yeux.

Elle vole au palais que Vulcain fit pour elle. ([3]
Seule entre tous les dieux, la superbe immortelle
Sait, tournant la clef d'or d'une éclatante main,
Sur ses gonds résonnans faire rouler l'airain.
Déjà la porte crie, à grand bruit refermée.
D'un bain pur de nectar la déesse embaumée ([4]
Sur son corps verse l'huile en précieux torrens,
Et la douce vapeur de ces parfums errans
Emplissant le palais du maître du tonnerre,
Va, sur l'aile des vents, jusqu'au sein de la terre
Réjouir les mortels par ses esprits heureux.
La fille de Saturne, assemblant ses cheveux, ([5]
Les courbe en longs anneaux; ses mains impatientes
Font courir sur son col leurs vagues ondoyantes;
Chef-d'œuvre de Pallas et d'un travail divin,
Sa tunique obéit aux contours de son sein,
Et par l'agrafe d'or légèrement serrée,
D'une écharpe à longs plis étincèle entourée.
Son oreille, ses bras, ses somptueux habits
Font jouer tous les feux du saphir, du rubis;
Son beau voile, jeté sur sa tête orgueilleuse,
Eclipse du soleil la splendeur glorieuse,
Et d'un cothurne enfin l'éblouissant éclat
S'enlace avec souplesse à son pied délicat.

De toute sa parure avec art décorée,
Junon mystérieuse aborde Cythérée.
« Souscriras-tu, ma fille, à mes justes désirs,
« Ou d'un cœur ulcéré les secrets déplaisirs
« Poursuivront-ils en moi le soutien de la Grèce ? »
Vénus alors : « O reine, éclatante déesse,
« Tes ordres sont mes lois; te plaire est mon devoir;
« Mon zèle n'est borné que par mon seul pouvoir. »
— « Donne-moi, dit Junon, ces attraits dont l'empire
« Soumet le ciel, la terre et tout ce qui respire.
« J'essaîrai leur puissance en ces lointains parvis
« Où les auteurs des dieux, l'Océan et Téthis,
« Dans les gouffres voisins des barrières du monde,
« Sous les flots ont assis leur demeure profonde.
« Ce couple m'a reçue, et ses généreux soins
« De ma plaintive enfance ont chassé les besoins,
« Alors que Jupiter, en son courroux barbare,
« Précipita Saturne aux antres du Tartare,
« Sous la terre féconde et les stériles mers.
« J'apprends que, divisés par les débats amers,
« Ces époux, dont l'Olympe envioit la tendresse,
« De leur lit nuptial ne goûtent plus l'ivresse!
« Si mes discours pouvoient, par un charme nouveau,
« De leurs feux assoupis ranimer le flambeau,
« Combien à leurs regards ce bienfait tutélaire
« Me rendroit à jamais et respectable et chère! »
— « Comment te refuser, toi dont les bras heureux
« Pressent le roi du monde et le maître des dieux? »
Cythérée, à ces mots, d'une main complaisante,
Détachant sa ceinture, à Junon la présente.
Dans les plis onduleux voltigent enfermés (6
Tous les puissans Attraits, les Désirs enflammés.

L'Amour, ses doux refus, sa ravissante ivresse,
Et les Discours pressans, vainqueurs de la Sagesse.
De la main de Vénus l'immortelle a reçu
De ce riche ornement le précieux tissu.
« Qu'il pare tes attraits, dit Cypris; sa puissance
« Accomplira, crois-moi, ta secrète espérance. »
Junon, en souriant, l'attache sur son sein,
Et Vénus se retire en son palais divin.

D'un vol précipité Junon perçant la nue,
Des champs Piériens traverse l'étendue.
Sans effleurer la terre, elle a franchi l'Athos,
Et le superbe Hémus qui sur les vastes flots
Lève son front blanchi d'une neige éternelle.
De là, rasant les mers, la rapide immortelle
S'élance, et dans Lemnos, sur un paisible bord,
Va trouver le Sommeil, ce frère de la Mort. (7
Junon, prenant sa main, mollement le réveille,
Et ces accens légers volent à son oreille :
« Sommeil, vainqueur puissant des mortels et des dieux,
« Sois, encore aujourd'hui, favorable à mes vœux.
« Qu'avec douceur dompté par ton charme propice,
« Dans mes bras caressans Jupiter s'assoupisse.
« Viens, aux banquets divins tu brilleras assis
« Sur un trône étoilé, chef-d'œuvre de mon fils,
« Et d'un marchepied d'or l'éclatante richesse
« De tes pieds délicats soutiendra la foiblesse. »

Le Sommeil lui répond : « Fille auguste du Temps,
« Je puis dompter les dieux de l'Olympe habitans;
« Le vieil Océan même, auteur de leur naissance,
« Dans ses gouffres profonds reconnoît ma puissance;
« Mais sans l'ordre sacré du monarque des cieux,
« Je crains de l'approcher et de fermer ses yeux.

« Il me souvient du jour où le vaillant Alcide
« De ses vaisseaux vainqueurs foulant la plaine humide,
« Voguoit loin des coteaux d'Ilion dévasté.
« Par ta puissante voix en secret suscité,
« J'approchai Jupiter, et mes ombres légères
« Osèrent obscurcir ses célestes paupières.
« Alors, dans le tumulte et des vents et des flots,
« Ta main jeta son fils sur les sables de Cos.
« Mais Jupiter s'éveille au bruit du sombre orage;
« Tous les dieux éperdus ont fui devant sa rage;
« Il me cherche, et son bras, de la voûte des airs,
« M'auroit précipité dans l'abîme des mers,
« Si, des mortels, des dieux souveraine tranquille,
« La nuit ne m'eût ouvert son respectable asile;
« Le monarque du ciel craignit de l'affliger:
« En des périls si grands veux-tu me replonger? »
— « Ne crois pas qu'aux Troyens, lui répond la déesse,
« Comme à son noble fils Jupiter s'intéresse.
« Calme un indigne effroi; l'hymen par ses doux nœuds
« Va soumettre à ton sort l'objet de tous tes vœux,
« Des grâces la plus jeune, en un mot, Pasithée. »
Il sourit, et d'amour son âme est transportée:
« Ose prendre à témoin le fleuve des enfers;
« D'un bras, touche la terre et de l'autre les mers;
« Que des dieux de l'Erèbe, autour du vieux Saturne,
« S'assemble, à tes sermens, la foule taciturne. »
La déesse, attestant tous les dieux des enfers,
D'un bras touche la terre et de l'autre les mers.
Le Sommeil satisfait à Junon s'abandonne,
Et d'un nuage épais l'ombre les environne.
Déjà Lemnos échappe à leurs célestes yeux.
Les mers ont fui; l'Ida de ses monts glorieux

Leur découvre le faîte, et des rives bruyantes
Leurs pas font tressaillir les forêts ondoyantes.
Sur le sommet sacré qu'en limpides ruisseaux
La féconde Naïade arrose de ses eaux,
S'élève un noir sapin dont l'antique feuillage,
Dominant sur le mont, verse un immense ombrage.
Là, d'un essor léger, le Sommeil s'élançant,
Du souverain des dieux fuit le regard perçant.
Du nocturne Chalcis, cet oiseau des ténèbres,
Il emprunte la forme et les couleurs funèbres,
Et, d'ombre enveloppé, taciturne, il attend,
Pour s'approcher du dieu, le favorable instant.

Cependant Junon vole aux cimes du Gargare.
Du cœur de Jupiter un prompt désir s'empare,
Désir vif, enflammé, qui de leurs vieux parens
Sut jadis éviter les regards pénétrans,
Et d'un bonheur nouveau leur révéler l'ivresse.
« C'est toi! dit Jupiter à la belle déesse;
« Ton char éblouissant n'a point frappé mes yeux. »
L'immortelle répond : « Je descends vers les lieux
« Qu'aux limites du monde ont choisis pour asile
« Téthis et l'Océan, couple autrefois tranquille.
« Troublant la douce paix de leurs longues amours,
« La Discorde infernale empoisonne leurs jours.
« De leurs divisions je vais calmer l'orage;
« Mais avant de s'enfuir sous la liquide plage,
« Aux vallons de l'Ida mon char s'est arrêté.
« Je viens, toujours soumise à ton autorité,
« Demander ton aveu pour traverser les ondes
« Et visiter des mers les cavernes profondes. »
—« A ces soins, dit le dieu, consacre un autre temps;
« Les douces voluptés réclament tes instans.

« Non, jamais nulle femme, ou déesse ou mortelle,
« A mes regards charmés ne parut aussi belle.
« L'épouse d'Ixion, qui jadis à mes feux (10
« Donna Pirithoüs, guerrier semblable aux dieux;
« La belle Danaé, mère du grand Persée
« Dont la gloire immortelle est partout retracée;
« La fille d'Agénor, qui, traversant les flots,
« Enfanta Rhadamanthe et le sage Minos,
« (Minos que chez Pluton la terreur environne);
« Et la tendre Cérès et la fière Latone,
« Et la mère d'Alcide et celle de Bacchus,
« D'un charme moins puissant troubloient mes sens émus,
« Et toi-même jamais, ravissante déesse, (11
« N'as pénétré mon cœur d'une semblable ivresse. »
—Modère ces transports, ô monarque des airs.
« Quoi! sur le mont Gargare, aux yeux de l'univers! »
Dit Junon. « De nos feux qu'un témoin trop fidèle
« Coure les révéler à la troupe éternelle,
« Sans trouble et sans rougeur puis-je revoir les cieux?
« Si ton heureuse épouse est si belle à tes yeux,
« Dans l'Olympe, un asile au jour impénétrable,
« Mystérieux réduit aux amours favorable,
« Peut du lit nuptial protéger les secrets. »
—« Ne crains point, dit le dieu, les regards indiscrets.
« Un nuage abaissé par mon ordre suprême (12
« Va couvrir de son voile et ce mont et nous-même,
« Et le soleil, levé sur les plus sombres bords,
« Ne pourra de ses feux éclairer nos transports. »
A ce discours sourit la déesse embrassée. (13
La terre, de leur poids avec amour pressée, (14
Ouvre son sein prodigue, et sous eux sont éclos
Le safran, l'hyacinthe et l'humide lotos.

Sur leur trône embaumé que la forêt couronne,
D'un nuage brillant l'azur les environne;
Cependant la rosée, en larmes de cristal,
S'épanchoit lentement sur le lit nuptial,
Et le dieu tout puissant de la voûte étoilée
Cède au sommeil vainqueur sa paupière accablée.

III. Hector blessé par Ajax; mort de Satnius, de Prothénor, etc.

Mais déjà le Sommeil, au camp d'Agamemnon
Vers Neptune descend : « Dans les bras de Junon
« Jupiter abusé cède à mon doux empire;
« Durant ces courts momens, que la Grèce respire;
« Avec sécurité dirige ses héros. »
Vers d'autres bords fameux le dieu vole à ces mots.
D'audace et de fureur le roi des mers palpite;
Il court parmi les Grecs, les presse, les irrite.
« Nos vaisseaux seront-ils la conquête d'Hector?
« Son orgueil les menace; il voit Achille encor
« Enchaîner loin de nous son courage immobile;
« Mais si nous combattons, que nous importe Achille?
« Soldats, à ma prudence osez vous confier.
« Du plus large pavois, du plus pesant cimier
« Couvrons les plus vaillans; que le foible consente
« A céder au héros son armure puissante.
« Marchons, et vous verrez, quand je conduis vos coups,
« L'insolence troyenne expirer devant vous. »
Il parle; on obéit. Oubliant leur foiblesse,
Ulysse, Diomède et le chef de la Grèce
Pour consommer l'échange ont fait un noble effort,
Et la plus forte armure est aux mains du plus fort.
Resplendissant d'airain, tout ce corps intrépide
Marchoit : un glaive ardent comme l'éclair rapide

Etincèle en la main de Neptune irrité;
L'orgueil des plus vaillans recule épouvanté.
Des Troyens sous Hector les bandes sont formées;
Le héros et le dieu, parcourant leurs armées,
Du feu qui les anime embrasent les soldats,
Et leurs fougueux accens réveillent les combats.
La vague débordée inonde au loin la plage;
On se heurte, on se mêle avec des cris de rage. (15
La mer, quand les Autans déchaînent leur fureur,
Hurle contre ses bords avec moins de terreur;
Une antique forêt, des flammes dévastée,
Porte un son moins sinistre à la plaine attristée;
Avec moins de courroux l'aquilon turbulent
Dans le chêne ébranlé tourbillonne en sifflant.
Du bras nerveux d'Hector sa lourde javeline
S'échappe, et va frapper le chef de Salamine;
Mais sur le sein d'Ajax un double baudrier
Amortit la vigueur de l'airain meurtrier.
Hector, de l'ennemi cherchoit à fuir l'approche,
Quand, par Ajax lancée, une pesante roche
Dans sa course l'arrête, et roule en tournoyant.
L'armure du Troyen pousse un son effrayant.
Son dard robuste a fui de sa main défaillante,
Il tombe avec fracas sur l'arêne sanglante.
Ainsi tombe un grand pin par la foudre écrasé;
Le soufre, en s'exhalant de son tronc embrasé,
Fume au loin dans les airs, et sous le dieu qui tonne,
Immobile et courbé, le voyageur frissonne.
A l'aspect du Troyen sur le sol renversé
Le bataillon d'Ajax vers lui s'est élancé:
L'espoir de conquérir une si noble proie
Fait pleuvoir mille dards sur le héros de Troie;

Mais nul ne l'a frappé; Sarpédon, Agénor,
Polydamas, Enée, accourent près d'Hector,
Et, repoussant des traits les atteintes cruelles,
Etendent devant lui leurs boucliers fidèles,
Tandis que vers son char, des amis empressés (17
Le portent gémissant sur leurs bras enlacés.
Dans ces champs, dévoués aux fureurs de la flamme,
Le char s'est arrêté près des murs de Pergame;
Aux bords où le Scamandre épand ses flots d'argent.
Des amis du héros le zèle diligent
L'étend sur le gazon qui couronne la rive,
Rappèle dans son sein son âme fugitive,
Et du cristal de l'eau baigne son front pâli.
Hector respire enfin; d'un regard affoibli
Il cherche la lumière, il la soutient à peine,
Et d'un bras incertain pressant la molle arène,
Sur ses genoux assis, languissant, affaissé,
Vomit le sang épais dont il est oppressé.
Mais il retombe; un voile est jeté sur sa vue;
Sa force expire, et cède à la douleur aiguë.
Et déjà dans les rangs par leur fatigue assaillis
Se sont précipités les Grecs enorgueillis.
Le plus impétueux, Ajax, fils d'Oïlée,
Sur Satnius s'élance au fort de la mêlée,
Le renverse, et le plonge au noir séjour des morts;
Deux partis acharnés combattent sur son corps.
Polydamas accourt, transporté de furie;
Il perce Prothénor, et, triomphant, s'écrie:
« Ce n'est pas vainement que d'un bras vigoureux
« J'ai fait siffler le fer au sein des rangs poudreux;
« A ma juste vengeance il n'est pas infidèle;
« Sans doute un ennemi dans son sein le recèle,

« Et ce dard, que ma force a lancé dans les airs,
« Lui servira d'appui pour descendre aux enfers. »
Les Grecs, en l'écoutant, ont frissonné de rage.
Le fils de Télamon, vengeur de cet outrage,
Fond sur Polydamas; mais le rapide airain
Du vaillant Archiloque a traversé le sein.
Condamné par les dieux, le Phrygien succombe;
Sa tête se renverse, il lutte encore et tombe.
L'ardent Ajax triomphe; il s'écrie à son tour :
« Polydamas, regarde et parle sans détour.
« Pour venger mon ami, versé-je un sang vulgaire?
« N'est-ce pas d'Anténor ou le fils ou le frère?
« Je trouve en lui ses traits; mon œil s'est-il trompé? »
Il sait trop de quel sang son dard fume trempé.
Tout Ilion frémit d'un revers qui l'accable.
Acamas, du guerrier ce frère déplorable,
Accourt, et par son bras Promachus immolé
Va joindre au Phlégéton le Troyen consolé.
Acamas a des Grecs méprisé la menace.
« Insolens ennemis, crioit sa jeune audace,
« Le deuil n'est pas toujours errant à nos côtés,
« Et la mort vole aussi dans vos rangs dévastés.
« Mon frère a peu de temps attendu sa victime;
« Son meurtrier le suit au ténébreux abîme;
« Celui qui laisse un frère, un vengeur de sa mort,
« Avec moins de courroux descend au sombre bord. »
Il a dit. Pénélée, en l'écoutant, s'irrite,
Et sa lance au Troyen porte un coup qu'il évite.
Sur le fils de Phorbas le long bois détourné
Va frapper au sourcil son œil déraciné;
Le crâne fume, ouvert par la pique tremblante,
Et, les bras étendus sur la rive sanglante,

Le guerrier tombe. Ainsi sous le toit de Phorbas
Un fils, son seul appui, ne reparoîtra pas.
Le vieillard vainement, des faveurs de Mercure,
Entre les Phrygiens fut comblé sans mesure;
En vain marche-t-il fier de ses nombreux troupeaux;
Le glaive a séparé la tête du héros,
Et, traînant le long dard dont la pointe s'avance,
Sur le sable elle roule avec son casque immense.
Le vainqueur, élevant ce trophée abhorré
Comme un frêle pavot par le soc effleuré,
Le montre aux ennemis palpitans d'épouvante.
Superbe, il s'écrioit d'une voix insultante :
« Phrygiens, allez dire à ses tristes parens
« Que leur tendresse éclate en regrets déchirans;
« Ils ne reverront plus leur cher Ilionée.
« De Promachus aussi l'épouse infortunée
« En vain l'appellera, quand de gloire enivrés
« Nous salûrons d'Argos les rivages sacrés. »
De la Mort, à ces mots, l'épouvantable image
Des Troyens fugitifs a glacé le courage.
Déesses d'Hélicon, chastes filles du ciel,
Dites, vous le savez, quel valeureux mortel,
Alors que de Pergame eut changé la fortune,
Seconda, le premier, le courroux de Neptune.
Ce fut Ajax! Ajax, héros des Locriens.
Il immole Hyrtius au milieu des Troyens.
Le fougueux Antiloque étend sur la poussière
Mermérus et Phalcès, privés de la lumière.
L'intrépide Morys, l'ardent Hippotion
Succombent sous le fer du divin Mérion.
Au sein d'Hypérénor Teucer plonge sa lance.
Ménélas à grands cris sur Prothoon s'élance,

Et le Troyen, percé par le dard furieux,
Sent l'éternelle nuit s'abaisser sur ses yeux.
Mais rien ne peut d'Ajax égaler les ravages;
De sang et de débris il couvre ces rivages;
Nul ne sait, comme Ajax, frapper d'un glaive ardent
Les peuples poursuivis par le dieu du trident.

FIN DU QUATORZIÈME LIVRE.

NOTES
DU LIVRE QUATORZIÈME.

Ceux qui ont dit qu'Agamemnon ne prenoit la parole dans l'assemblée des Grecs, que pour proposer la fuite, n'ont pas voulu se souvenir des harangues animées et surtout des beaux exemples de valeur par lesquels il les enflamme si souvent. Sans doute il parle de retraite; il en parle trop de fois peut-être; mais il faut considérer quels ménagemens il avoit à garder avec une armée qui ne combattoit que pour sa cause, et que décourageoient neuf années de fatigues et de souffrances. Ne jugeons point Homère d'après les idées modernes. Ce qui prouve que les anciens n'étoient point choqués de tels discours dans la bouche d'Agamemnon, c'est que Quintus de Smyrne, au sixième chant de ses *Paralipomènes de l'Iliade*, prête un pareil langage à Ménélas lui-même. « N'espérez plus échapper aux ennemis de la « Grèce; vous périrez de leurs mains, en combattant pour « moi et pour cette Hélène que je ne regrette plus..... Pour « vous, ne songez qu'à un prompt retour, et préférez une « fuite nécessaire à une mort inévitable. » Le poète ajoute: « Ménélas ne parloit ainsi que pour découvrir la pensée des « Grecs; mais dans son cœur jaloux, il juroit la mort des « Troyens et la ruine entière de leur ville. » Puis, continuant d'imiter le début des neuvième et quatorzième livres de l'*Iliade*, il oppose les fiers accens de Diomède au discours timide du fils d'Atrée. Un emprunt de cette nature

concourt puissamment à la justification d'Homère; les passages frappés d'improbation ne sont pas ceux que copient les imitateurs.

Les combats n'occupent point exclusivement ce livre comme le précédent ; nous arrivons à ce charmant épisode de Jupiter et de Junon sur le mont Ida, l'une des plus gracieuses compositions de l'antiquité; je ne vois que la fiction de Pandore, chef-d'œuvre d'Hésiode, qui puisse être comparée à la ceinture de Vénus. Nous avons vu le chantre d'Achille ouvrir la carrière à tous les poètes; il ne lui restoit à devancer que le vieillard de Téos, et c'est encore de quelques fleurs détachées de la couronne immortelle d'Homère, que se compose la guirlande d'Anacréon.

[1]) Le vieillard de Pylos s'arrête épouvanté.

Ce morceau est traduit ainsi par Louis Racine :

Nestor, que tant de maux frappent d'étonnement,
Immobile et muet, les contemple un moment.
Ainsi, lorsque les vents, méditant le ravage,
Pour forcer leur prison réunissent leur rage,
Et sont prêts à s'ouvrir un chemin dans les airs,
Quoique, dans cet instant qui menace les mers,
Une épaisse noirceur couvre l'onde immobile,
Son empire jamais ne parut plus tranquille.
Les vents partent.... la mer se soulève en fureur:
Son empire est celui du trouble et de l'horreur.

Une comparaison à peu près semblable est employée par Milton.

As when two black clouds,
With Heav'n's artillery fraught, come rattling on
Over the Caspian; then stand front to front,
Hovering a space, till winds the signal blow
To join their dark encounter in mid air.

Paradis perdu, liv. 2.

[2]) Et cependant des dieux la souveraine altière.

M. Parseval a enrichi ses *Amours épiques* de la traduction de ce célèbre épisode. Ses vers sont assez connus pour que je n'aie pas besoin de les citer.

On peut voir au cinquième chapitre de l'*Essai sur la Poésie épique* de Voltaire, l'imitation des amours de Jupiter et de Junon, par le Trissin, précurseur du Tasse. La femme de l'empereur Justinien a les mêmes vues sur son époux, dans l'*Italia liberata*. Le bain, la toilette, les agaceries, la pudeur, etc., tous ces détails sont copiés d'Homère, mais dépouillés de leur grâce et de leur noblesse. On diroit des amours d'antichambre modelés grossièrement sur ceux du salon.

[3]) Elle vole au palais que Vulcain fit pour elle.

M. Delille a imité ce passage :

Il est entre la terre et la voûte des cieux
Un sanctuaire auguste où le maître des dieux
A déposé les plans de ses vastes ouvrages :
Des mondes qu'il médite immortelles images.
L'Imagination, avec une clef d'or,
Seule a le droit d'ouvrir ce céleste trésor.

Imagination, ch. 5.

Plusieurs traits de cette belle peinture se retrouvent dans le premier Hymne à Vénus, attribué à Homère, morceau charmant, où les amours de Vénus et d'Anchise sont décrits avec autant de grâce que de naïveté.

[4]) D'un bain pur de nectar la déesse embaumée.

Ambrosiæque comæ divinum vertice odorem
Spiravêre.

Enéide, I, 407.

[5]) La fille de Saturne assemblant ses cheveux.

La toilette de Junon a servi de modèle à celle d'Armide.

Poichè intrecciò le chiome, e che ripresse
Con ordin vago i lor lascivi errori,
Torse in anella i crin minuti, e in esse,
Quasi smalto su l' or, consparse i fiori:
E nel bel sen le peregrine rose
Giunse ai nativi giglj, e' l vel compose.
LE TASSE, ch. 6, st. 23.

La ressemblance est encore plus marquée dans le cantique de Judith, où elle est représentée empruntant tous les secours de la parure pour séduire Holopherne :

Des parfums reprenant l'usage,
Elle colore son visage
Pour exciter de tendres vœux,
Et sa main avec art déploie
Les diamans, l'or et la soie
Sur les boucles de ses cheveux.
Ses voiles flottans, sa chaussure,
Du barbare ont séduit les yeux;
Il conçoit dans son âme impure
Les désirs les plus furieux, etc.
POMPIGNAN, *Cantique* 10, liv. 2.

Pope déclare avoir soigné beaucoup ce passage, en faveur des dames; celles qui savent l'anglais me sauront gré d'avoir cité ses vers, qui en effet sont fort beaux.

Swift to her bright apartment she repairs,
Sacred to dress and beauty's pleasing cares:
With skill divine had Vulcan form'd the bow'r,
Safe from access of each intruding pow'r.
Touch'd with her secret key, the doors unfold:
Self-clos'd, behind her shut the valves of gold.

Here first she bathes; and round her body pours
Soft oils of fragrance, and ambrosial show'rs:
The winds, perfum'd, the balmy gale convey
Thro' heav'n, thro' earth, and all th' aërial way:
Spirit divine! whose exhalation greets
The sense of Gods with more than mortal sweets.
Thus while she breath'd of heav'n, with decent pride
Her artful hands the radiant tresses ty'd;
Part on her head in shining ringlets roll'd,
Part o'er her shoulders wav'd like melted gold.
Around her next a heav'nly mantle flow'd,
That rich with Pallas' labour'd colours glow'd:
Large claps of gold the foldings gather'd round,
A golden zone her swelling bosom bound.
Far-beaming pendants tremble in her ear,
Each gem illumin'd with a triple star.
Then o'er her head she casts a veil more white
Than new-fallen snow, and dazzling as the light.
Last her fair feet celestial sandals grace.

[6]) Dans les plis onduleux voltigent enfermés.

Valérius Flaccus a transporté cette charmante fiction au sixième livre de l'*Argonautique*. Junon va trouver de même Vénus, et la conjure de lui prêter sa ceinture magique. Le désir de ramener à elle le cœur de Jupiter est son prétexte, et celui d'embraser Médée pour Jason, son véritable dessein. Vénus ne peut refuser Junon :

Nec passa precari....
Ulterius, dedit acre decus, fecundaque monstris
Cingula, non pietas quibus aut custodia famæ,
Non pudor, at contrà levis et festina cupido,
Adfatusque mali, dulcisque labantibus error,
Et metus, et demens alieni cura pericli.

Si Valérius n'a pu emprunter à Homère ses magnifiques couleurs, il a du moins eu la sagesse d'imiter sa sobriété

d'ornemens, et le goût de choisir ceux qui convenoient le plus essentiellement à son sujet. Mais les poètes modernes qui ont voulu retracer cette charmante peinture, ont cru surpasser beaucoup leur modèle, en renfermant dans la ceinture de Vénus tous les essaims des jeux et des ris, et tout l'arsenal de Cythère.

Ma bel sovra ogni fregio il cinto mostra,
Che neppur nuda ha di lasciar costume.
Diè corpo a chi non l' ebbe; e quando il fece,
Tempre mischiò ch' altrui mescer non lece;

Teneri sdegni, e placide e tranquille
Repulse, cari vezzi, et liete paci,
Sorrisi, parolette, e dolci stille
Di pianto, e sospir tronchi, e molli bacj:
Fuse tai cose tutte, e poscia unille,
Ed al foco temprò di lente faci:
E ne formò quel si mirabil cinto,
Di ch' ella aveva il bel fianco succinto.

Le Tasse, ch. 16, st. 24 et 25.

Là, sont tous les appas, ces doux tyrans du cœur,
Enfans de la nature unie à l'art vainqueur:
La science de plaire et sa feinte ignorance,
Le Désir caressé des mains de l'Espérance,
Le séduisant Souris et la tendre Langueur,
Les Regards dont l'instinct fait parler le Silence.
La Sirène d'amour, l'enfantine Pudeur
Qui le combat, l'irrite et cède à son ardeur;
Enfin la Volupté que le Mystère invite,
Et qui cherche l'instant que l'on croit qu'elle évite:
C'est avec ce lien, qu'à son char glorieux
Vénus sait enchaîner et la terre et les cieux.

Belloy.

Parmi les plis de ce magique ouvrage
Erre toujours un essaim de plaisirs,
Les doux attraits et les ardens désirs,
Les ris, les jeux, le charmant badinage,

Les vœux secrets, les détours innocens,
Le feint courroux et les agaceries,
Piéges adroits qui surprennent les sens
Et livrent l'âme aux douces rêveries.

IMBERT, *Jugement de Pâris.*

M. Delille, dont la muse est toujours parée de cette magique ceinture, l'a comparée aux eaux, rapprochement que l'esprit peut trouver un peu bizarre, mais dont le cœur est satisfait.

De Vénus, nous dit-on, l'écharpe enchanteresse
Renfermoit les amours et les tendres désirs,
Et la joie, et l'espoir, précurseurs des plaisirs.
Les eaux sont ta ceinture, ô divine Cybèle!
Non moins impérieuse, elle renferme en elle
La gaîté, la tristesse, et le trouble et l'effroi.
Eh! qui l'a mieux connu, l'a mieux senti que moi?
Souvent, je m'en souviens, lorsque les chagrins sombres
Que de la nuit encore avoient noircis les ombres,
Accabloient ma pensée et flétrissoient mes sens,
Si d'un ruisseau voisin j'entendois les accens,
J'allois, je visitois ses consolantes ondes;
Le murmure, le frais de ses eaux vagabondes
Suspendoient mes chagrins, endormoient ma douleur,
Et la sérénité renaissoit dans mon cœur.

Jardins, ch. 3.

Lamotte a paraphrasé ainsi ce morceau, sans doute pour compenser tout ce qu'il enlève ailleurs à son original :

Vénus lui donne alors sa divine ceinture,
Ce chef-d'œuvre sorti des mains de la Nature,
Ce tissu, le symbole et la cause à la fois
Du pouvoir de l'amour, du charme de ses lois.
Elle enflamme les yeux de cette ardeur qui touche;
D'un sourire enchanteur elle anime la bouche,
Passionne la voix, en adoucit les sons,
Prête ces tours heureux plus forts que les raisons,

Inspire pour toucher ces tendres stratagèmes,
Ces refus attirans, l'écueil des sages mêmes,
Et la Nature enfin y voulut renfermer
Tout ce qui persuade et ce qui fait aimer.
En prenant ce tissu que Vénus lui présente,
Junon n'étoit que belle, elle devint charmante.
Les Grâces et les Ris, les Plaisirs et les Jeux,
Surpris, cherchent Vénus, doutent qui l'est des deux.
L'amour même trompé trouve Junon plus belle,
Et, son arc à la main, déjà vole après elle.

Ce qui m'étonne le plus, n'est pas que Lamotte ait fait ces vers, mais que Pope, en les citant, trouve cette imitation d'Homère *merveilleusement belle.* Une si forte méprise dans un tel homme, prouve avec quelle défiance on doit louer ou critiquer les auteurs étrangers. Aussi vais-je sans aucune réflexion, placer ici les vers que ce passage d'Homère a inspirés à MM. Césarotti et Monti; le lecteur fera lui-même la comparaison.

Cinto d'inenarrabile testura,
Di portenti fecondo: alle sue fila
Invisibili al guardo erano intorno
Quai susurranti pecchie a' fiori estivi.
Tutti i Genj d'Amore, i cari Vezzi,
Gli accorti Cenni, il tenero Sorriso,
E'l Desio tutto foco, e la Repulsa
Dolce-ritrosa, che negando invita,
E'l Silenzio che chiede, e'l bel Mistero
Col dito in su le labbra, e la soave
Sospirosetta amabile Tristezza,
E i vaghi Sdegni, e le animate Paci,
E i molli Scherzi, e Voluttà spirante
Ebbrezza di delizia, e quanto alfine
Forma il senso ineffabile per cui
Delira il saggio, e s' incatena il forte.

La magnificence de Césarotti joint au don de cette mer-

veilleuse ceinture, celui d'un collier non moins merveilleux, dont il a pris l'idée dans l'un des hymnes d'Homère. Le présent de M. Monti est incomparablement moins riche.

> Disse; e dal seno il bel trapunto e vago
> Cinto si sciolse, in che raccolte e chiuse
> Erano tutte le lusinghe. V'era
> D'amor la voluttà, v'era il desire,
> E delli amanti il favellio segreto,
> Quel dolce favellio, ch' anco de' saggi
> Ruba la mente.

Veut-on savoir de ces deux ceintures, l'une si modeste, l'autre si éclatante, laquelle est la *bonne*? qu'on lise dans la vingt-septième Idylle de Théocrite, de quelle manière se faisoit l'amour en ces temps-là.

Coluthus qui, dans son poëme grec de l'*Enlèvement d'Hélène*, remonte au jugement de Pâris, donne aussi à Vénus une ceinture, mais bien différente de celle d'Homère. Le temps où Coluthus écrivoit étoit celui d'une grande corruption du goût et des mœurs.

Le poète anglois Spencer a composé une ceinture d'indifférence, sur le modèle de la ceinture d'amour.

Les poètes anciens supposoient que Vénus frappoit avec sa ceinture ceux qu'elle vouloit favoriser d'amour; c'est dans ce sens que doivent être expliqués le fléau dont Horace la prie de frapper Chloë, et l'aiguillon dont elle touche Stella, dans Martial.

7) Va trouver le Sommeil, ce frère de la Mort.

Homère ne consacre point, comme Ovide et l'Arioste, une longue tirade à dépeindre la caverne du Sommeil; ses descriptions sont toujours fondues dans le récit. Les morceaux d'apparat, qui se détachent de la narration, appar-

tiennent à des époques moins anciennes. Ces variations de la poésie méritent d'être observées.

Dans la *Boucle de Cheveux enlevée*, le gnome Umbriel va trouver la déesse du Spleen ou des Vapeurs, et lui demande de s'emparer de Bélinde. Pope en décrivant l'antre de cette déesse, a encore enchéri sur le luxe d'Ovide.

8) D'un bras, touche la terre et de l'autre les mers.

Cette image gigantesque ressemble beaucoup à celle de l'ange, qui, au dixième chapitre de l'*Apocalypse*, pose son pied droit sur la mer, et son pied gauche sur la terre. Les hyperboles de cette sorte plaisent beaucoup aux Orientaux.

9) Du cœur de Jupiter un prompt désir s'empare.]

Ille repentè
Accepit solitam flammam, notusque medullas
Intravit calor et labefacta per ossa cucurrit.
. . . .
Sensit læta dolis, et forma conscia conjux.
Enéide, 13, 388.

10) L'épouse d'Ixion, qui jadis à mes feux.

Jupiter auroit pu allonger cette liste. Nonnus, au septième chant de ses *Dionysiaques*, poëme grec en quarante-huit chants, sur la naissance et les actions de Bacchus, raconte que Cupidon avoit dans son carquois douze flèches, sur chacune desquelles étoit gravé l'un des amours de Jupiter.

11) Et toi-même, jamais, ravissante déesse.

For never did thy beauty since the day
I say thee first, and wedded thee, adorn'd

With all perfections, so inflame my sense
With ardor to enjoy thee; fairer now
Than ever, bounty of this virtuous tree!

Milton, liv. 9.

[12]) Un nuage abaissé par mon ordre suprême.

Louis Racine rappelle ce passage dans son *Epître au chevalier Ramsay :*

Non, nous n'avons point fait les lois de la pudeur.
Au haut du mont Ida, quel nuage admirable
Au soleil tout à coup devient impénétrable?
Sage Homère, tu veux cacher à tous les yeux
Le souverain du monde et la reine des cieux.

[13]) A ce discours sourit la déesse embrassée.

Dixerat, et niveis hinc atque hinc diva lacertis
Cunctantem amplexu molli fovet.

Enéide, 8, 387.

[14]) La terre, de leur poids avec amour pressée.

Il est présumable que c'est ce passage d'Homère qui a inspiré à Virgile ces beaux vers :

Vere tument terræ, et genitalia semina poscunt.
Tum Pater omnipotens fœcundis imbribus æther
Conjugis in gremium lætæ descendit, et omnes
Magnus alit, magno commixtus corpore, fœtus.

Géorg. 2, 324.

Apollonius de Rhodes a puisé à la même source, lorsqu'il dépeint Rhée souriant au sacrifice des Argonautes, et la terre produisant d'elle-même sous leurs pas de la verdure et des fleurs :

Δένδρεα μὲν καρπὸν χέυν ἄσπετον, ἀμφὰ δὲ ποσσὶν
Αὐτομάτη φύε γαῖα τερείνης ἄνθεα ποίης.

Argonautique, liv. 1, v. 1141.

Les amours de Jupiter et de Junon ont servi de modèle à ceux d'Adam et d'Eve, au neuvième livre du *Paradis perdu*, et peut-être à ceux de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, dans la *Henriade*.

[15]) Cède au sommeil vainqueur sa paupière accablée.

Optatos dedit amplexus, placidumque petivit
Conjugis infusus gremio per membra soporem.
Enéide, 8, 404.

There they their fill of love and love's disport
Took largely, of their mutual guilt the seal,
The solace of their sin; till dewy sleep
Oppress'd them, wearied with their amorous play.
Paradis perdu, liv. 9.

[16]) On se heurte, on se mêle avec des cris de rage.

Tùm sonus auditur gravior, tractimque susurrant:
Frigidus ut quondam silvis immurmurat Auster,
Ut mare sollicitum stridet refluentibus undis,
Æstuat ut clausis rapidus fornacibus ignis.
Georg. 4, 260.

Rapido sì, che torbida procella
Da' cavernosi monti esce più tarda:
Fiume ch' alberi insieme, e case svella,
Folgore che le torri abbatta, ed arda,
Terremoto che'l mondo empia d' orrore,
Son picciole sembianze al suo furore.
Le Tasse, ch. 9, st. 22.

Homère ici répare avec éclat le tort qu'il a eu précédemment de se copier lui-même dans la description d'une mêlée. On peut lui comparer et les fragmens qui nous restent du fameux Tyrthée, et deux très-beaux passages des livres sixième et huitième de Quintus de Smyrne; on verra quelles

obligations lui ont ces deux poètes, surtout le dernier, qui le suit presque pas à pas.

17) Tandis que vers son char, des amis empressés.

L'imitation du Tasse est très-élégante :

Su le pietose braccia i fidi amici
Portàrlo, caro peso ed onorato.
Jérusalem déliv., ch. 3, st. 54.

FIN DES NOTES DU QUATORZIÈME LIVRE.

LIVRE QUINZIÈME.

SOMMAIRE DU LIVRE QUINZIÈME.

I. Réveil de Jupiter. — II. Hector franchit de nouveau les retranchemens des Grecs. — III. Combat auprès des vaisseaux; mort de Calétor, de Lycophron, de Clytus, de Laodamas, de Crœsmus, de Dolops, de Ménalippe. — IV. Hector porte la flamme aux vaisseaux.

L'ILIADE.

LIVRE QUINZIÈME.

Des murs et des fossés repassant la limite, | I. Réveil de Jupiter.
Les pâles Phrygiens précipitoient leur fuite
Loin des remparts jonchés de leurs débris sanglans,
Et près des chars poudreux ils s'arrêtoient tremblans,
Quand d'un repos trompeur Jupiter se réveille. (¹
Quel désordre a frappé ses yeux et son oreille!
Devant les Grecs vainqueurs par son frère entraînés
Il voit fuir les Troyens à pas désordonnés;
Il entend leurs clameurs; près de là, dans la plaine,
Le dieu contemple Hector se soulevant à peine,
Dont la poitrine exhale un souffle languissant,
Et dont la bouche encor vomit des flots de sang:
Tant le coup qu'il reçut partoit d'un bras terrible!
Au malheur du guerrier sa grande âme est sensible,
Et, lançant à Junon des regards irrités :
« Voilà donc quels desseins ta fourbe a médités,
« La perte d'un héros, d'un peuple magnanime!
« J'hésite à te choisir pour première victime,
« A faire retomber sur ton coupable front
« Ton artifice impie et mon indigne affront.
« Souviens-toi de ce jour où, tremblante, éperdue,
« A la voûte des cieux tu gémis suspendue.

« Deux enclumes de bronze et deux larges anneaux
« Accablèrent tes pieds de leurs pesans fardeaux ;
« L'indestructible airain pressa tes mains rebelles.
« Tous les dieux, accourus des voûtes éternelles,
« T'entouroient frémissans.... nul n'osa te venger.
« Celui qui de tes fers t'eût voulu dégager,
« Précipité par moi des plaines du tonnerre,
« Sans haleine et sans force eût roulé sur la terre.
« Ah! par ce châtiment, léger pour ton forfait,
« Mon courroux paternel étoit mal satisfait.
« Tu voulois perdre Alcide, et ton bras sur sa tête
« Déchaînant l'aquilon, soulevant la tempête,
« L'avoit jeté mourant sur les rochers de Cos.
« Je sus l'en arracher, et rendre aux murs d'Argos
« Un héros généreux qu'opprimoit l'injustice.
« Abjure enfin le crime, abjure l'artifice;
« Perfide, ne crois pas, trompant un foible époux,
« Au sein des voluptés endormir son courroux. »
Junon frémit. « J'atteste et l'Olympe et Cybèle, [a]
« Et les honneurs sacrés de ta tête immortelle,
« Et l'eau du Styx (serment redoutable et fatal),
« Et la sainte pudeur de ce lit nuptial,
« Ce lit que je craindrois de souiller d'un parjure !
« Ce n'est point à ma voix que, vengeant son injure,
« Contre les Phrygiens Neptune est animé ;
« Par son propre courroux le dieu des mers armé
« D'un peuple qu'il chérit n'a pu voir la détresse ;
« Mais je vais, dissipant son imprudente ivresse,
« Lui porter de son roi les ordres souverains. »
Jupiter la contemple avec des yeux sereins :
« Si tu ne répands plus dans le céleste empire
« Les haines, les fureurs que ton âme respire,

« Tu verras, abaissant son indocilité,
« Le roi des mers fléchir sous notre autorité.
« Pour gage de ton zèle et de la foi jurée,
« Remonte vers les cieux ; qu'à ta voix révérée,
« Descendent sur l'Ida, de nos riches lambris,
« Le dieu de la lumière et la brillante Iris.
« Iris au fond des mers fera rentrer Neptune.
« Apollon, des Troyens relevant la fortune,
« Rappellera la vie au sein du pâle Hector.
« Par son bras furieux les Grecs chassés encor
« Iront tomber sanglans aux vaisseaux d'Eacide;
« La pitié du héros, sur la rive homicide
« Fera courir Patrocle, et, vainqueur des Troyens,
« Teint du sang de mon fils, du chef des Lyciens,
« Patrocle sous Hector succombera lui-même.
« Alors s'accomplira ma volonté suprême.
« Infidèle aux sermens de son premier courroux,
« Achille s'armera; sous ses terribles coups
« Tombera cet Hector, dont la chute funeste
« Des grandeurs de Priam doit entraîner le reste.
« De ce fatal moment, les Grecs victorieux
« Rempliront à ma voix leurs destins glorieux,
« Et, de deuil, de débris couvrant ces tristes plages,
« N'arrêteront le cours de leurs sanglans ravages,
« Qu'au jour même où Pergame, en croulant sous leurs bras,
« Assouvira ta haine et celle de Pallas.
« Mais aux parvis sacrés ma céleste promesse
« Enchaîne encor les dieux protecteurs de la Grèce.
« Thétis, il m'en souvient, m'implora pour son fils;
« Je tiendrai les sermens que j'ai faits à Thétis. »
Il a dit. La déesse, abandonnant la terre,
Remonte, obéissante, au séjour du tonnerre.

Son vol impétueux franchit le sein des airs :
D'un essor moins léger parcourant l'univers, (3
Du voyageur savant la rapide pensée
Suit des lieux qu'il a vus l'image retracée;
Et, des objets absens cherchant à s'entourer,
De leur doux souvenir aime à se pénétrer.
L'immortelle, arrivant à la voûte étoilée,
Des dieux dans un banquet voit la troupe assemblée.
Tous, la coupe à la main, debout à son aspect,
Ont incliné leurs fronts avec un saint respect.
Thémis offre à Junon la divine ambrosie.
« Quels sont les noirs chagrins dont ton âme est saisie,
« Souveraine des cieux? d'où naît ce sombre effroi?
« Craindrois-tu les rigueurs d'un époux et d'un roi? »
— « Tu peux me demander quel poids affreux m'accable!
« Quoi, ne connois-tu pas ce despote implacable? »
Dit Junon. « Mais préside à la table des dieux;
« Je vais leur révéler ses décrets odieux;
« Je vais livrer la terre à la noire tristesse, (4
« Et des banquets divins exiler l'allégresse. »
Elle monte, à ces mots, sur son trône doré.
Tous les dieux ont frémi; Junon, le cœur navré,
Sourit; mais inhabile à cacher sa colère,
Le sourire expira sur sa bouche sévère (5
Et sut mal d'un front morne éclaircir les ennuis.
« Ah! dit-elle, insensés, par quelle erreur séduits,
« Cherchons-nous à lutter contre le roi suprême?
« Plaintes, gémissemens, clameurs, révolte même,
« Rien ne peut l'émouvoir; son calme dédaigneux
« Méprise également nos fureurs et nos vœux.
« Des hauts sommets du ciel, sa superbe puissance
« Des immortels à lui connoît trop la distance.

« Courbons nos fronts divins sous un sceptre usurpé.
« Dans un fils qu'il aimoit déjà Mars est frappé;
« Ascalaphe n'est plus. » Mars, à ces mots, frissonne;
A ses emportemens l'immortel s'abandonne.
« Dût m'écraser la foudre au milieu des débris,
« Dieux justes, je suis père et cours venger mon fils. »
A ces mots vers son char, que la Terreur attèle,
Il fuit; sur lui déjà son armure étincèle.
Contre les dieux alors quel orage eût tonné,
Si, plus calme et tremblant pour le ciel fortuné,
De son trône éternel avec force élancée,
Pallas n'eût contenu sa fureur insensée.
Pallas à ce rebelle arrache en frémissant
Sa lance, son pavois, son casque éblouissant.
« Furieux, que fais-tu? Calme ta violence.
« Ni crainte ni pudeur n'enchaînent ta vengeance! (6
« Les discours de Junon te laissent sans effroi!
« Tu te perds, malheureux, et l'Olympe avec toi.
« A quels affreux périls ta rage nous expose!
« Des Grecs et des Troyens abandonnant la cause,
« Jupiter sur les dieux détournera ses coups;
« Dans sa colère aveugle il nous confondra tous.
« Ne fais pas éclater ce redoutable orage;
« Tant de rois qui passoient Ascalaphe en courage,
« Tant de guerriers fameux, tributaires du sort,
« Dorment ou dormiront du sommeil de la mort!
« Tromper tous les décrets de la Parque inflexible,
« Est aux immortels même un prodige impossible. »
D'un bras ferme, soudain, l'altière déité
Sur son trône éclatant le repousse irrité.
Mais du vaste palais de la voûte éternelle
Sort la reine des dieux; en secret elle appelle

Et la brillante Iris et l'ardent Apollon.
« Jupiter sur l'Ida vous attend, dit Junon.
« Montrez-vous à sa vue, et que de sa puissance
« Les ordres soient remplis par votre obéissance.
« Hâtez-vous. » A ces mots, d'un pas majestueux,
L'immortelle est rentrée aux parvis somptueux.
Des deux divinités la course impatiente
Atteint du mont Ida la cime verdoyante.
Un nuage embaumé couvrant le roi des dieux,
Tempéroit la splendeur de son front radieux;
L'empressement d'Iris a calmé sa colère,
Et, désarmant ses yeux de leur regard sévère :
« Prompte Iris, a-t-il dit, va dans les champs d'Ilus
« Porter au roi des mers mes décrets absolus.
« Que rentré dans l'Olympe ou dans l'humide empire,
« De ses emportemens il calme le délire.
« Voudroit-il, téméraire et trop foible rival,
« Me disputer le sceptre et marcher mon égal?
« L'âge a des droits sacrés qu'on risque à méconnoître:
« Qu'il imite l'Olympe et tremble sous un maître. »
Iris aux pieds légers descend vers les vaisseaux,
Plus prompte que la neige, alors qu'en leurs assauts
Sur la cime des monts déchirant les nuages,
Les aquilons fougueux ont blanchi les rivages.
Elle aborde Neptune. « O souverain des mers,
« Voici l'ordre du dieu qui tonne dans les airs.
« Au sein du vaste Olympe ou de l'humide empire
« De tes emportemens va calmer le délire;
« A ce roi tout-puissant cesse de t'égaler;
« Tremble avec tous les dieux que sa voix fait trembler. »
— « Qu'entends-je? dit Neptune enflammé de colère.
« Serois-je devenu le sujet de mon frère?

« Aux trois fils de Saturne est échu l'univers :
« Le ténébreux Pluton règne sur les enfers,
« Moi, sur l'immensité de la liquide plaine,
« Jupiter sur les cieux ; voilà son seul domaine :
« La terre avec l'Olympe est commune entre nous.
« Non, je ne plîrai point sous un sceptre jaloux.
« Croit-il, par l'appareil de sa force puissante,
« Au trident formidable imprimer l'épouvante ?
« Que ce despote altier garde pour ses enfans
« Son ordre impérieux et ses cris menaçans. »
— « Modérateur des flots, faudra-t-il que j'annonce
« Au souverain des dieux ta superbe réponse ?
« N'adouciras-tu point ces sévères rigueurs ?
« Un sage repentir sied si bien aux grands cœurs !
« Sur les pas des aînés marchent les Euménides. »
Le dieu cède, apaisé par ces accens rapides.
« Ta douce voix, dit-il, calme un courroux ardent ;
« C'est un trésor sans prix qu'un messager prudent.
« En vain de mon égal la menace et l'outrage
« D'une juste fureur enflamment mon courage ;
« J'obéis. Si pourtant il doit, malgré les dieux,
« Epargner d'Ilion les remparts odieux,
« Loin de servir les Grecs, si son bras les accable,
« Notre dépit lui jure une haine implacable. »
L'immortel dans les mers se replonge à ces mots ;
Sa fuite a de la Grèce attristé les héros.
— « Cours ranimer Hector couché sur la poussière, »
Dit alors Jupiter au dieu de la lumière ;
« Cours, ô mon fils ; déjà le monarque des mers
« S'est retiré soumis au sein des flots amers.
« Quels chocs impétueux s'il eût osé m'attendre !
« Les cieux et les enfers auroient pu les entendre.

« Mais sans doute il vaut mieux que de ces grands combats
« Sa docile prudence évite les éclats.
« Toi, mon fils, prends en main mon égide puissante;
« Agite dans les airs sa frange éblouissante;
« Que les Grecs au trépas soient dévoués encor.
« A tes soins empressés ma pitié livre Hector;
« Ranime sa vigueur et soutiens son courage.
« Alors que je verrai vers la liquide plage,
« Les Grecs avec effroi tournant d'humbles regards,
« Tomber sans résistance au sein de leurs remparts,
« Ma main relevera leur espoir qui succombe. »
Le dieu, tel que l'autour poursuivant la colombe,
S'élance, et trouve Hector au trépas arraché.
Ce n'est plus un mourant sur la terre couché;
De Jupiter sauveur la rapide pensée
A ranimé déjà sa force terrassée;
Assis, Hector respire et reconnoît les siens.
Apollon, s'approchant du héros des Troyens :
« De Priam, lui dit-il, noble et chère espérance,
« Quelle douleur aiguë enchaîne ta vaillance? »
Hector vers Apollon lève un œil languissant.
« O des dieux protecteurs le plus compâtissant,
« Eh! quoi, ne sais-tu pas que ma lance intrépide
« Poursuivoit jusqu'aux mers les bataillons d'Atride,
« Lorsque d'un roc énorme Ajax m'a renversé?
« Sanglant et des combats par sa fureur chassé,
« J'entrevoyois le Styx et la pâle Euménide;
« Mon âme erroit déjà sur ma bouche livide. »
— « Renais, dit Apollon; l'ordre du roi des cieux
« M'a fait, du mont Gargare, apparoître à tes yeux.
« Jupiter favorise et ta ville et toi-même;
« Il place à tes côtés un dieu puissant qui t'aime.

« Presse vers les vaisseaux ton char et tes soldats;
« Je les précéderai; j'affermirai leurs pas;
« Suis-moi; viens de ces Grecs consommer la ruine. »
Il lui souffle, à ces mots, une force divine.

Tel de la riche étable un coursier généreux (7
S'enfuit, frappant le sol de son pied vigoureux;
Agitant à longs flots vers les plaines de l'onde
De ses crins ondoyans la fierté vagabonde,
Il court, d'indépendance et d'orgueil enflammé,
Plonger sa large croupe au fleuve accoutumé,
Part, effleure la plaine, et des coursiers sauvages
Dans l'épaisseur des bois cherche les pâturages;
Tel reparoît Hector, animant ses guerriers.

II. Hector franchit de nouveau les retranchemens des Grecs.

Comme un chasseur, suivi de ses ardens limiers,
Sur le front escarpé d'un rocher solitaire
Poursuivoit le haut cerf ou la biche légère,
Quand, du fond de son antre attiré par le bruit,
Un terrible lion se présente, tout fuit;
Ainsi les Grecs chassoient sur ces fatales rives
D'Ilion consterné les bandes fugitives;
Mais Hector a paru; les Grecs épouvantés
Reculent vers la flotte à pas précipités.
Thoas les fait rougir de leur trouble timide.
Aux combats de pied ferme, adroit, fort, intrépide,
Il savoit d'un bras sûr lancer les javelots:
Peu de ses compagnons surpassoient ce héros,
Lorsque, dans les conseils où siége la prudence,
Les Grecs se disputoient le prix de l'éloquence.
Le fier Etolien s'est écrié: « Grands dieux!
« Qu'ai-je vu? quel prodige apparoît à mes yeux!

« Hector, des mains d'Ajax couché sur la poussière,
« Hector, notre fléau, voit encor la lumière !
« D'un pouvoir ennemi les funestes secours
« Pour de nouveaux exploits ont ranimé ses jours;
« Son protecteur, son guide est le dieu du tonnerre.
« Grecs, suivez mes avis; que des champs de la guerre
« La foule, en s'éloignant, cherche un honteux repos;
« Les héros doivent seuls repousser les héros.
« Venez, et présentons au Troyen redoutable
« De nos longs dards unis la masse impénétrable.
« Un tel aspect, peut-être, étonnant sa fureur,
« Dans son sein palpitant jettera la terreur;
« Sa force va trembler devant notre courage. »
Tous les chefs sont émus par ce noble langage.
A la voix de Mégès, des Ajax, de Teucer,
Un épais bataillon tout hérissé de fer
Rassemble les guerriers noble appui de la Grèce,
Et la foule aux vaisseaux va cacher sa foiblesse.
Hector conduit son peuple altéré de combats;
Le dieu du jour précède et dirige ses pas.
Entouré d'un nuage, en sa main foudroyante
Il porte avec orgueil l'égide flamboyante,
Ouvrage de Vulcain, arme du roi des dieux,
Epouvante des camps terrassés par ses feux.
Les Grecs ont soutenu son attaque soudaine.
Un redoutable cri fait retentir la plaine;
Le fer croise le fer; les javelots pressés
Par de robustes bras dans les airs sont lancés.
Frémissans de courroux, les uns mordent la terre; (8
Des autres dans le sang la soif se désaltère.
Tant que la main du dieu, laissant agir le sort,
N'agita point l'égide, en ces champs de la mort,

Sur les peuples rivaux de force et de courage
La Parque également poursuivit son ravage;
Mais dès qu'il fit briller aux yeux des combattans
Du bouclier divin les rayons éclatans,
Les clameurs de sa voix et les feux de l'égide
Livrèrent à l'effroi les bataillons d'Atride.
Tel, devant deux lions, dans l'horreur de la nuit,
Un troupeau mugissant se disperse et s'enfuit;
Telle fond sur les Grecs immolés sans défense
D'Hector et d'Apollon la rapide vengeance.
Chaque Troyen s'illustre et lance le trépas,
Le noble Stichius, l'ardent Arcésilas
Ont éprouvé d'Hector la fureur effrénée.
Iasus et Médon succombent sous Enée;
Polytès à ses pieds fait tomber Echius;
La lance d'Agénor traverse Clonius;
Le fier Polydamas sur la sanglante arène
Renverse Ménesthée, et par l'amant d'Hélène
Déiochus d'un long dard à l'épaule est frappé.
A dépouiller les morts le soldat occupé
Laissoit imprudemment rentrer dans leurs murailles
Les débris de la Grèce échappés aux batailles.
Hector prescrit aux siens de franchir les fossés, (9
Et d'écraser les Grecs dans leur fuite pressés.
« Et si quelqu'un de vous, affamé de pillage,
« Osoit un seul moment s'écarter du rivage,
« Ma lance, en le plongeant dans la nuit des enfers,
« Livreroit sa dépouille aux habitans des airs. »
Il parle, et ses coursiers que l'aiguillon excite,
Des bataillons troyens ont parcouru l'élite.
L'air retentit au loin d'un effroyable son;
Les fossés ont croulé sous le pied d'Apollon.

De leurs bords aplanis il forme un pont solide
Egal, en sa largeur, au vol du trait rapide,
Alors qu'aux nobles jeux un athlète vainqueur
A de son bras robuste exercé la vigueur.
A travers ces débris conduisant les cohortes,
Le dieu du jour abat la muraille et ses portes.
Ainsi croule un palais qu'un enfant a dressé
D'un peu de sable humide avec peine amassé,
Quand, des pieds et des mains, par un nouveau caprice,
Il brise, en se jouant, le fragile édifice.
Par Apollon chassés, les pâles bataillons
S'arrêtent palpitans, auprès des pavillons,
Et, de tous les grands dieux accusant la promesse,
Font retentir les airs du cri de leur détresse.
Nestor, Nestor surtout, levant ses foibles bras,
Invoque Jupiter, arbitre des combats:
« Jupiter, souviens-toi des pompeux sacrifices
« Dans l'Aulide fumans sur tes autels propices!
« Par des signes certains si tu nous as promis
« D'abattre sous nos coups les remparts ennemis,
« Tu vois de tes enfans la perte inévitable;
« Fidèle à tes décrets, montre-toi secourable;
« Tonne, et ne permets pas que ces bords criminels
« Consument nos débris loin des champs paternels! »
Il dit. Le souverain du ciel et de la terre
Pour répondre à Nestor, fait gronder son tonnerre,
Et d'Hector abusé l'aveuglement fatal
Croit d'un présage heureux saluer le signal.
Comme la vague énorme, à grand bruit élancée,
Tourmente d'un vaisseau la poupe renversée,
Et, joignant sa fureur à la fureur des vents,
Surmonte enfin la nef et roule dans ses flancs,

Tels on voyoit, poussés par le dieu des batailles,
Les Troyens en tumulte assaillir les murailles.
Vers les nombreux vaisseaux précipitant leurs chars,
Ils présentoient aux Grecs la pointe de leurs dards;
Et les Grecs opposoient aux efforts de Pergame
Des pieux armés de fer et durcis par la flamme.

III. Combat auprès des vaisseaux; mort de Calétor, de Lycophron, etc.

Patrocle, cependant, tandis que les assauts
Retentissoient encore au-dehors des vaisseaux,
Près d'Eurypyle assis, sur ses douleurs cuisantes
Versoit les sucs amers des herbes bienfaisantes,
Lui prodiguoit son zèle, et des touchans discours,
Pour adoucir ses maux, empruntoit le secours.
Mais il a vu des Grecs la flotte menacée;
D'une sombre douleur son âme est oppressée.
Son désespoir éclate en longs gémissemens.
« Eurypyle, je perds de précieux momens;
« Hector touche aux vaisseaux; qu'un serviteur fidèle
« Apaise par ses soins ta souffrance cruelle;
« Moi, je vais sur Achille essayer mon pouvoir.
« Peut-être un dieu propice et prompt à l'émouvoir,
« Pour vaincre son courroux va se joindre à mes larmes:
« D'un ami suppliant la voix a tant de charmes! »
Il s'éloigne à ces mots. Mais les Grecs affermis
Soutenoient vaillamment le choc des ennemis,
Et des enfans d'Ilus l'impétueux courage
Ne pouvoit aux vaisseaux se frayer un passage.
Tous ont gardé leurs rangs; tel, armé du compas,
Le charpentier savant que dirige Pallas,
Construisant avec art une poupe légère,
D'un niveau rigoureux suit la loi nécessaire.

Assiégeans, assiégés, par des efforts égaux,
Poussent de la tempête et repoussent les flots.
Partout même vigueur; partout même courage.
Hector a contre Ajax fait éclater sa rage;
Par ces ardens rivaux un vaisseau disputé
Signale avec fureur leur intrépidité.
L'un ne peut vaincre, et l'autre en vains efforts s'épuise
Pour enchaîner un bras qu'Apollon favorise.
Calétor s'élançoit une torche à la main;
Le fils de Télamon plonge un fer dans son sein:
Il tombe, et le flambeau fuit de sa main mourante.
Hector voit son ami sur la poudre fumante,
Il s'écrie : « Enlevez ces restes d'un héros;
« Troyens, défendez-les des outrages d'Argos. »
Il parle, et contre Ajax il a tourné sa lance;
Mais, du courroux d'Hector trompant la violence,
Le javelot s'écarte et perce Lycophron.
Ce fidèle écuyer du fils de Télamon,
Expiant par l'exil un meurtre involontaire,
Trouvoit auprès d'Ajax un appui tutélaire;
Il meurt, en combattant près de son noble ami.
De rage et de douleur le héros a frémi.
Terrible et s'approchant de son valeureux frère :
« Teucer, guerrier fameux par ta flèche légère,
« Vois sur l'affreuse arène indignement foulé
« Notre cher compagnon par Hector immolé.
« Qu'as-tu fait de ces traits dont le vol redoutable
« Portoit dans les combats la mort inévitable ? »
Teucer l'entend; ses sens de courroux sont émus.
Il s'élance; un trait siffle; il a frappé Clytus.
Clytus, prompt à domter la cavale indocile,
Du fier Polydamas guidoit le char agile,

Et, pour plaire aux Troyens, pour être vu d'Hector,
Sans cesse aux premiers rangs dirigeoit son essor;
Sous le fer ennemi sa force enfin succombe;
Du char retentissant avec fracas il tombe.
Polydamas s'élance, arrête les coursiers,
Abandonne le char aux mains des écuyers,
Leur prescrit avec soin de s'approcher sans cesse,
Et de périls nouveaux court menacer la Grèce.
 Teucer sur Hector même aspire à se venger;
De son carquois sonore il tire un bois léger.
La flèche eût du Troyen réprimé la furie;
Mais le maître des dieux qui veilloit sur sa vie,
Rompt la corde infidèle, et le trait détourné
Sans force échappe aux mains du héros consterné.
Teucer, en frémissant, crie à son noble frère :
« Tu le vois; notre audace irrite un dieu contraire;
« Sa haine renversant nos généreux desseins,
« Brise le nerf robuste attaché par mes mains. »
 — « Ami, répond Ajax, abandonne une gloire
« Dont te dépouille un dieu jaloux de ta victoire.
« Arme-toi d'un long dard et d'un vaste pavois;
« Ne dois qu'à ta valeur tes éclatans exploits.
« Marchons, et si d'Hector le triomphe s'apprête,
« De nos vaisseaux du moins vendons cher la conquête. »
 Teucer suit ce conseil; armé pour les combats,
D'un bouclier, d'un dard il a chargé son bras.
D'un casque étincelant sa tête se couronne;
Près d'Ajax il se range, et l'effroi l'environne.
 Hector a vu Teucer désarmé du carquois.
Superbe, il crie aux siens d'une éclatante voix :
« De Tros, de Dardanus, ô descendans terribles,
« Rappelez la vigueur de vos bras invincibles;

« Soyez hommes; j'ai vu le monarque des dieux
« Du fils de Télamon briser l'arc odieux.
« Devant ceux qu'il soutient, devant ceux qu'il délaisse,
« Il veut que sa puissance à grands traits apparoisse.
« Des Grecs il se sépare et combat avec nous.
« Amis, droit aux vaisseaux réunissons nos coups;
« Et si plus d'un Troyen doit y laisser sa vie,
« Il est doux de mourir en vengeant la patrie, (10
« En repoussant les Grecs de nos bords triomphans,
« En sauvant nos foyers, nos femmes, nos enfans. »
Il les enflamme ainsi du beau feu de la gloire.
Ajax crioit aux siens : « La mort ou la victoire,
« Point d'autre asile. Hector, en brûlant nos vaisseaux,
« Nous ordonne de vaincre; il nous ferme les eaux.
« Entendez-vous ces cris? il montre à son armée
« Notre flotte envahie et bientôt consumée.
« Ce n'est pas à des jeux, c'est aux sanglans combats (11
« Qu'il appelle à grand bruit ses farouches soldats,
« Et de l'affront des Grecs sa menace est suivie!
« Qu'un seul moment nous donne ou la mort ou la vie;
« En de foibles efforts c'est trop nous épuiser;
« Un grand coup va nous perdre ou va les écraser. »
Il dit; au désespoir le courage succède.
Pour punir le trépas du fils de Périmède,
Ajax d'un coup rapide atteint Laodamas.
Otus livre sa tête au fier Polydamas.
De la main de Mégès un dard vengeur s'élance;
Mais Phébus le détourne, et, dans sa violence,
Il va frapper Crœsmus, dont l'éclatant airain
De l'avide Mégès a grossi le butin.
Le vainqueur, protégé par sa forte cuirasse,
Du glaive de Dolops a bravé la menace,

Et le sien sur Dolops avec force est tombé.
Sous ce terrible assaut le Phrygien courbé
Voit son panache d'or rouler sur la poussière;
Il poursuit le combat, et dans son âme altière
De la victoire encor l'espoir n'est pas éteint;
Mais d'un coup imprévu Ménélas qui l'atteint
Plonge au sein du guerrier son glaive impitoyable.
Il pâlit, tombe et meurt; le Grec insatiable
Lui ravit son armure et retourne aux combats.
Hector, à cet aspect, irritant ses soldats,
Reproche à Ménalippe une indigne mollesse.
Avant que Troie eût vu les vaisseaux de la Grèce,
Dans les champs de Percote, au sein d'un doux repos,
Pasteur, il conduisoit ses paisibles troupeaux;
Mais quand Thétis vomit sur les rives du Xanthe
Des fils de Danaüs la flotte menaçante,
De son destin tranquille interrompant le cours,
Ménalippe à son roi vint consacrer ses jours.
« Guerrier, s'écrie Hector, une lâche indolence
« A-t-elle donc éteint la soif de la vengeance?
« Verras-tu sans pitié ton ami, ton parent,
« Le généreux Dolops à nos pieds expirant?
« Sa dépouille déjà du vainqueur est la proie;
« Viens le venger; ce jour doit perdre ou sauver Troie. »
Ménalippe indigné s'élance sur ses pas.
Mais la fureur d'Ajax ne se ralentit pas.
« Grecs, crioit-il, craignez de vous couvrir de honte;
« Il n'est point de périls qu'un grand cœur ne surmonte,
« Et le destin du lâche est l'opprobre et la mort. »
Les soldats, à ces mots, tentent un noble effort.
De leurs longs boucliers la masse impénétrable
Forme autour des vaisseaux un mur inébranlable;

Mais Hector est guidé par le grand Jupiter.
Tout-à-coup Antiloque, éblouissant de fer,
S'élance hors des rangs. « Vole, s'écrie Atride;
« Ta valeur, ta jeunesse et ta course rapide
« Peuvent porter la crainte aux bataillons d'Hector;
« Frappe un de ses appuis. » Digne fils de Nestor,
Un javelot en main, le fougueux Antiloque
Fond sur les Phrygiens, les brave, les provoque;
Il cherche une victime, et d'un vol assuré
Dans les rangs éclaircis son dard a pénétré;
Ménalippe est frappé d'une atteinte mortelle.
Arrêté dans sa course, il pâlit, il chancèle;
Il tombe avec fracas, et la plaine a gémi.
Ardent à dépouiller son sanglant ennemi
Le Grec se précipite, étincelant de rage:
Tel un dogue acharné fond sur le daim sauvage
Que le trait du chasseur dans sa fuite a blessé.
Hector le voit; Hector s'élance courroucé.
Malgré sa noble audace et sa force intrépide,
Le superbe Antiloque a fui d'un pas rapide.
Tel, au sein des forêts, le loup, dans sa fureur, (12
A d'un troupeau bêlant égorgé le pasteur;
Le monstre, l'œil en feu, la gueule ensanglantée,
Des pâtres du vallon fuit la troupe irritée.
Sur les traces d'Hector, les fiers enfans de Tros
De dards victorieux accabloient le héros;
Antiloque, échappant au péril qui le presse,
Se confond dans les rangs des guerriers de la Grèce.

IV. Hector porte Par Hector en courroux les Troyens animés,
Pareils à des lions de carnage affamés,

Fondent sur les vaisseaux; le roi des dieux lui-même
(Ainsi l'avoit réglé sa puissance suprême)
De ces fiers combattans irrite le transport,
Et sur le camp des Grecs il fait planer la mort.
Il veut, envers Thétis dégageant ses promesses,
Voir monter aux vaisseaux les flammes vengeresses,
Et, quand l'embrasement aura frappé ses yeux,
Dans le sang des Troyens il éteindra les feux.

la flamme aux vaisseaux.

Du vengeur d'Ilion la force déchaînée
S'abandonne aux transports d'une rage effrénée.
C'est Mars, lorsqu'il brandit ou sa lance ou ses traits; (13
C'est la rapide flamme embrasant les forêts.
Une sanglante écume environne sa bouche;
Son œil darde des feux; sur sa tête farouche
Son casque retentit avec un long fracas,
Et lance des éclairs précurseurs du trépas.
Jupiter, lui livrant la victoire flottante,
Le couvre des rayons d'une gloire éclatante.
Gloire funeste! il touche au rivage infernal,
Et Minerve déjà presse l'instant fatal.

Hector fond sur les Grecs; mais sa lance inutile
Frappe, sans l'ébranler, la phalange immobile.
Tel un rocher superbe, au bord des vastes mers, (14
Rompt la course des vents, fougueux tyrans des airs,
Cependant qu'à ses pieds, sur les rives bruyantes
Expire le courroux des vagues écumantes.

Enfin, le fer levé, les yeux étincelans,
L'impatient Hector s'enfonce dans les rangs.
Comme l'on voit les flots soulevés par l'orage (15
Fondre sur un vaisseau qui s'oppose à leur rage;
Le vent avec fureur dans les voiles frémit;
La mer blanchit d'écume et l'air au loin gémit;

Le matelot troublé, que son art abandonne,
Croit voir dans chaque flot la mort qui l'environne;
Tels les Grecs sont livrés à la pâle terreur.
L'ardent Hector sur eux s'élance avec fureur.
Et tel le fier lion, près des ondes dormantes,
Fond sur un grand troupeau de génisses tremblantes;
Le pasteur court, s'agite et cherche à les sauver;
Mais le monstre l'observe, et, prompt à le braver,
Sur le bœuf le plus gras il assouvit sa rage;
Tel Hector, poursuivant son funeste ravage,
Du plus fougueux des Grecs a déchiré le flanc.
Digne d'un sort meilleur et d'un plus noble sang, (16)
Périphète, au courage alliant la sagesse,
Etoit par ses vertus l'ornement de la Grèce;
Mais son courage est vain; le malheureux guerrier
Du pied, en se tournant, heurte son bouclier,
Tombe; son casque épais rend un son effroyable.
Hector est accouru; sa lance impitoyable
Traverse Périphète, et, sans le secourir,
Ses tristes compagnons ont vu leur chef périr.
Vers la flotte ils ont fui : fidèle à sa vengeance,
Sur leurs pas égarés l'ardent Hector s'élance.
  Les Argiens alors, de terreur palpitans,
De leurs premiers vaisseaux abandonnent les rangs;
Mais leur vaillance encor s'indigne de la fuite,
Et la honte a vaincu l'effroi qui les agite.
Ils s'exhortent l'un l'autre à de plus nobles coups.
Le généreux Nestor embrasse leurs genoux:
« Ne craignez que l'opprobre, il flétriroit vos âmes.
« Qu'un tendre souvenir vous rappèle vos femmes, (17)
« Vos foyers, vos enfans, vos pères malheureux,
« Ou vivans, ou plongés au séjour ténébreux.

« Ils vous tendent les bras; leur douleur vous supplie
« D'effacer les affronts de la Grèce avilie. »
Cette voix les enflamme; un voile sur leurs yeux
Tomboit, appesanti par le maître des dieux,
Minerve le déchire et révèle à la Grèce
D'un groupe de Troyens l'audace et la foiblesse.
Dans la foule des Grecs honteux de se jeter,
Sur un banc de rameurs Ajax court affronter (18
L'ennemi menaçant, dont la fureur l'assiège.
Un long cône durci, qu'un fort airain protège,
Etincèle, agité dans ses terribles mains.
Ainsi qu'un voltigeur, à travers les chemins,
Guidant quatre coursiers domtés par son adresse,
Vole de l'un sur l'autre avec force et souplesse,
Et la foule applaudit à son agilité;
De vaisseaux en vaisseaux, tel Ajax irrité
S'élance, et, d'une voix comparable au tonnerre,
S'indigne de la fuite et réveille la guerre.
Non moins impétueux vole le fier Hector.
Tel le tyran des airs, l'aigle au plumage d'or,
Fond du haut de la nue, au sein des prés humides,
Sur un peuple tremblant de colombes timides;
Tel sur une carène est tombé le héros,
Des Troyens sur ses pas précipitant les flots.
Le combat se rallume; on diroit qu'il commence; (19
Rien ne peut étonner, ni lasser la vaillance.
Le Grec désespéré n'appelle que la mort;
Ivre d'un fol orgueil, en son bouillant transport,
Le Troyen croit saisir une victoire aisée;
Il voit les Grecs détruits et la flotte embrasée.
La nef qui sur ces bords jeta Protésilas,
Devient l'ardent foyer des plus affreux combats.

Ses flancs sont envahis, et, redoublant de rage,
Grecs, Troyens confondus, y portent le carnage.
On n'entend plus dans l'air siffler les javelots;
La hache meurtrière est l'arme des héros;
Le sang coule à torrents sous le glaive en furie.
  Hector saisit la poupe, il l'embrasse et s'écrie : [20]
« Accourez, accourez; que le fer et les feux
« Dévorent ces vaisseaux armés malgré les dieux.
« Ah ! que, depuis long-temps, mon bras sauveur de Troie,
« Sans nos lâches vieillards, eût conquis cette proie !
« Mais le jour est venu; Jupiter, notre appui,
« Nous aveugla jadis; il nous guide aujourd'hui. »
  Il parle, et souffle aux siens une fureur nouvelle.
Sous l'effort de leurs coups Ajax plie et chancèle.
Ce chef audacieux, sur un banc retiré,
Contemploit d'un œil calme un trépas assuré;
Debout, la lance en main, loin des poupes sanglantes
Il repousse le glaive et les torches brûlantes;
De la gloire aux guerriers il montre les chemins.
  — « Grecs, soldats, vous jadis la terreur des humains,
« Fils de Mars, rappelez votre vigueur première;
« Ranimez-vous; jetez vos regards en arrière.
« Est-il quelque rempart au-delà des vaisseaux, [21]
« Quelque ville entre nous et le gouffre des eaux?
« Il n'en est point; la mer, le Phrygien nous presse,
« Confions à nos bras le salut de la Grèce. »
  Il dit, et, rallumant un terrible combat,
La rage au cœur, il frappe, il renverse, il abat;
Il abat le premier des vengeurs de Pergame,
Qui s'avance au vaisseau pour y porter la flamme,
Et douze des plus fiers à ses pieds étendus
Dans les flots d'un sang noir expirent confondus.

FIN DU LIVRE QUINZIÈME.

NOTES

DU LIVRE QUINZIÈME.

Il faut en convenir de bonne foi, le réveil de Jupiter ne vaut pas son assoupissement. Son courroux, ses menaces désenchantent un peu les scènes de volupté décrites dans le livre précédent. Cependant quelques mots de Junon suffisent pour rendre à ses yeux la sérénité, et le pouvoir secret de la ceinture magique se fait encore sentir. Mais Neptune est forcé de quitter les champs troyens, et les désastres des Grecs n'ont été que différés. Hector franchit de nouveau leurs retranchemens, et parvient, après les plus grands efforts, à porter les flammes aux vaisseaux. Tel est l'instant marqué par la destinée pour ramener Achille sur la scène des combats, et préparer la catastrophe du poëme par l'enchaînement de circonstances que Jupiter vient de révéler à Junon. Plusieurs personnes, imbues des idées modernes sur l'intérêt qui naît du doute et de la suspension, blâment cette récapitulation anticipée des événemens de l'*Iliade*. En effet, je ne conseillerois pas à tous les poètes de déchirer ainsi le rideau sous lequel leur fable est cachée; mais Homère est assez grand, assez sûr de lui pour se permettre impunément ce tour de force; et après avoir annoncé sommairement les incidens de son poëme, il trouvera dans les développemens avec lesquels il doit les raconter, des moyens suffisans d'entretenir l'intérêt.

[1]) Quand d'un repos trompeur Jupiter se réveille.

Prospiciens, summâ placidum caput extulit undâ;
Disjectam Æneæ toto videt æquore classem,
Fluctibus oppressos Troas cœlique ruinâ.
Nec latuere doli fratrem Junonis et iræ.
Enéide, 1, 131.

[2]) . . . . . . J'atteste et l'Olympe et Cybèle.

Esto nunc, Sol, testis, et hæc mihi terra vocanti.
Enéide, 12, 176.

Adjuro Stygii caput implacabile fontis,
Una superstitio superis quæ reddita divis.
Id. 816.

Per connubia nostra, per inceptos hymenæos,
Si bene quid de te merui, fuit aut tibi quidquam
Dulce meum.
4, 316.

[3]) D'un essor moins léger parcourant l'univers.

Voici une comparaison toute différente de celles d'Homère, et en général des anciens poètes, qui empruntoient des objets matériels toutes leurs similitudes. Quintus de Smyrne, au douzième chant de sa guerre de Troie, dit de Thémis, d'après Homère, qu'elle fend les airs avec la rapidité de la pensée, et M. Tourlet en prend occasion de dire qu'il attribue ce douzième chant à un auteur plus moderne, attendu que cette comparaison n'est employée par aucun auteur ancien. En écrivant cela, il n'avoit pas présent à son souvenir le passage d'Homère qui a servi de modèle à celui de Quintus.

Cette ingénieuse comparaison a fourni plusieurs traits brillans à la muse de M. Delille, sous le double rapport

de la rapidité de la pensée et de l'accord de l'avenir avec le passé.

Que dis-je? quel essor égale la pensée?
Elle veut, et soudain jusqu'au ciel élancée
Vole, devance l'aigle et les vents et l'éclair.
M. Delille, *Trois Règnes*, 2.

Et dans ses souvenirs le présent retracé,
Lui montroit l'avenir écrit dans le passé.
Id., 5.

Croyez-vous, en effet, que, prompts à disparoître,
Nos jours soient pour jamais retranchés de notre être?
Non, non, le souvenir les reproduit toujours;
Le souvenir au temps fait rebrousser son cours;
Et, tel que ce serpent que tranche un fer barbare,
Fidèle à la moitié dont l'acier le sépare,
A ses vivans débris cherche encore à s'unir;
Ainsi vers le passé revient le souvenir.
M. Delille, *Imagination*, ch. 2.

[4]) Je vais livrer la terre à la noire tristesse.

Soon as th' unwelcome news
From earth arriv'd at heaven-gate, displeas'd
All were who heard; dim sadness did not spare
That time cœlestial visages; yet mix'd
With pity, violated not their bliss.
Paradis perdu, 10.

Ce dernier trait du poète anglois est admirable, et caractérise bien la différence des intelligences chrétiennes avec les divinités du paganisme, qui partageoient toutes les passions des hommes.

[5]) Le sourire expira sur sa bouche sévère.

Curisque ingentibus æger
Spem vultu simulat, premit altum corde dolorem.
Enéide, 1, 212.

6) Ni crainte ni pudeur n'enchaînent ta vengeance!

Le grec dit: « As-tu vainement des oreilles pour entendre?» C'est la propre expression du Psalmiste, laquelle est devenue proverbe parmi nous.

7) Tel de la riche étable un coursier généreux.

On a déjà vu à la fin du sixième livre, cette belle comparaison que le poète grec répète ici dans les mêmes termes. J'ajouterai aux imitations qui en ont été faites, et que j'ai précédemment indiquées, celle de Quintus de Smyrne, qui dans son septième chant représente Achille cherchant à s'échapper de l'île de Scyros. J'emprunte la traduction de M. Tourlet : « Tel un coursier fougueux qu'on a peine à « retenir, ronge le mors blanchi de flocons écumeux, qui « tombent de sa bouche, et qui mouillent sa poitrine; ses « pieds impatiens frappent la terre et lancent avec bruit le « sable et les cailloux; ses crins hérissés flottent épars sur « son col; il lève en hennissant une tête superbe, dont la « fierté rebelle plaît au maître qui le contraint d'obéir : tel « l'impétueux Achille veut se dérober aux tendres efforts « d'une mère à qui son intrépidité le rend encore plus « cher. »

8) Frémissans de courroux, les uns mordent la terre.

Racine fils a traduit ainsi ce vers, qu'il cite avec raison comme un modèle d'énergie :

Et sur la terre épars, de leur rage frustrés,
Ils demandent le sang dont ils sont altérés.

9) Hector prescrit aux siens de franchir les fossés.

Boileau a traduit les mêmes vers :

Mais Hector, qui les voit épars sur le rivage,
Leur commande à grands cris de quitter le pillage,
D'aller droit aux vaisseaux sur les Grecs se jeter ;
Car quiconque mes yeux verront s'en écarter,
Moi-même dans son sang je cours laver sa honte.

On l'a blâmé d'avoir supprimé de cette menace ce qu'elle contenoit de plus effrayant, d'après les idées des anciens, la privation de la sépulture.

[10]) Il est doux de mourir en vengeant la patrie.

Pulchrumque mori succurrit in armis.
Enéide, 2, 317.

Dulce et decorum est pro patriâ mori.
HORACE, ode 2, liv. 3.

[11]) Ce n'est pas à des jeux, c'est aux sanglans combats.

M. de Rochefort cite une strophe d'un ancien poëme danois, connu sous le nom de l'*Edda*, où cette idée singulière se retrouve :

Non excito vos ad bibendum vinum,
Nec ad colloquendum cum virginibus,
Sed excito vos ad durum
Prælium conferendum.

Voyez le *Traité de Bartholin sur le mépris des Danois pour la mort.*

[12]) Tel, au sein des forêts, le loup, dans sa fureur.

Ac velut ille, priùs quàm tela inimica sequantur,
Continuò in montes sese avius abdidit altos

Occiso pastore, lupus, magnove juvenco,
Conscius audacis facti, caudamque remulcens
Subjecit pavitantem utero, silvasque petivit;
Haud secus ex oculis se turbidus abstulit Aruns.
Enéide, 11, 809.

On a reproché à Virgile le *caudam remulcens*, comme un trait grotesque et indigne de l'épopée.

[13]) C'est Mars, lorsqu'il brandit ou sa lance ou ses traits.

Voici la traduction de Boileau:

Tel que Mars en courroux au milieu des batailles,
Ou comme on voit un feu jetant partout l'horreur,
Au travers des forêts promener sa fureur,
De colère il écume....

[14]) Tel un rocher superbe, au bord des vastes mers.

Ille, velut pelagi rupes immota, resistit;
(Ut pelagi rupes, magno veniente fragore,)
Quæ sese, multis circùm latrantibus undis,
Mole tenet: scopuli nequidquam et spumea circùm
Saxa fremunt, laterique illisa refunditur alga.
Enéide, 7, 586.

Ille, velut rupes vastum quæ prodit in æquor,
Obvia ventorum furiis, expostaque ponto,
Vim cunctam atque minas perfert cœlique marisque,
Ipsa immota manet.
Id., 10, 695.

Haud secus ac moles quam magno murmure fluctus
Oppugnant, manet illa, suoque est pondere tuta.
Ovide, *Métam.* 9.

[15]) Comme l'on voit les flots soulevés par l'orage.

J'ai conservé la belle traduction de Boileau.

Virgile a profité de cette comparaison dans sa tempête du premier livre de l'*Énéide* :

Stridens aquilone procella
Velum adversa ferit, fluctusque ad sidera tollit,
Franguntur remi : tum prora avertit, et undis
Dat latus; insequitur cumulo præruptus aquæ mons.

16) Digne d'un sort meilleur et d'un plus noble sang.

Dignus patriis qui lætior esset
Imperiis, et cui pater haud Mezentius esset.
Enéide, 7, 653.

17) Qu'un tendre souvenir vous rappèle vos femmes.

In manibus Mars ipse, viri. Nunc conjugis esto
Quisque suæ tectique memor : nunc magna referto
Facta, patrum laudesque.
Enéide, 10, 278.

Le Tasse a fait une belle imitation du discours pathétique de Nestor :

O valoroso, or via con questa
Faccia, a ritor la preda a noi rapita.
L'imagine ad alcuno in mente desta,
Gliela figura quasi, e gliel'addita
De la pregante patria e de la mesta
Supplice famigliuola sbigottita.
Credi (dicea) che la tua patria spieghi
Per la mia lingua in tai parole e preghi :

Guarda tu le mie leggi, e i sacri tempj
Fa ch'io del sangue mio non bagni, e lavi,
Assicura le vergini de gli empj,
E i sepolcri, e le cinere degli avi;
A te piangendo i lor passati tempi
Mostran la bianca chioma i vecchi gravi;
A te la moglie, e le mammelle, e'l petto,
Le cune, e i figli, e'l marital suo letto.
Ch. 10.

[18]) Sur un banc de rameurs Ajax court affronter.

E'l fero Argante a contrapporsi corre,
Pressa una trave, alla nemica torre:

E da se la respinge, e tien lontana,
Quanto l'abete è lungo, e'l brachio forte.
Le Tasse, ch. 11, st. 49 et 50.

Egli ferrata mazza a due man prende,
E si ripon la fida spada al fianco.
E stassi al varco intrepido, e difende
Il chiuso delle strade al popol Franco.
Eran mortali le percosse orrende:
Quella che non uccide, atterra almanco.
Già fugge ogn'un dalla sbarrata piazza,
Dove appressar vede l'orribil mazza.
Ch. 19, st. 42.

[19]) Le combat se rallume; on diroit qu'il commence.

Les deux vers d'Homère sont traduits ainsi par Boileau :

Vous diriez, à les voir pleins d'une ardeur si belle,
Qu'ils retrouvent toujours une vigueur nouvelle;
Que rien ne les sauroit ni vaincre, ni lasser,
Et que leur long combat ne fait que commencer.

[20]) Hector saisit la poupe; il l'embrasse et s'écrie.

Classem, quæ lateri castrorum adjuncta latebat,
Aggeribus septem circùm et fluvialibus undis,
Invadit; sociosque incendia poscit ovantes;
Atque manum pinu flagranti fervidus implet.
Enéide, 9, 69.

[21]) Est-il quelque rempart au-delà des vaisseaux?

Quò deindè fugam? quò tenditis? inquit.
Quos alios muros, quæ jam ultrà mœnia habetis?
Enéide, 9, 781.

Ecce maris magnâ claudit nos objice pontus;
Deest jam terra fugæ; pelagus, Trojamne petemus?
Hæc ait, et medius densos prorumpit in hostes.
Enéide, 10, 377.

Dove fuggite, turba spaventata?
Non è trà voi, chi'l danno suo contempli?
Che citta, che refugio più vi resta,
Quando si perda si vilmente questa?
Ariostе, ch. 17, st. 7.

FIN DES NOTES DU LIVRE QUINZIÈME.

LIVRE SEIZIÈME.

SOMMAIRE DU LIVRE SEIZIÈME.

I. Patrocle revêt les armes d'Achille et délivre les vaisseaux. — II. Mort de Sarpédon. — III. Mort de Patrocle.

L'ILIADE.

LIVRE SEIZIÈME.

TANDIS que le vaisseau, par Ajax défendu,
Sembloit tenir encor le destin suspendu,
Le front chargé d'ennuis, le cœur plein de tristesse,
Patrocle se présente au fils de la déesse.
Ses yeux versoient des pleurs, comme on voit d'un rocher
La source intarissable à flots noirs s'épancher.
Achille s'attendrit et se trouble à sa vue :
« Ami, de quels chagrins ton âme est-elle émue ?
« Parle ; il me semble voir un enfant éploré (1
« Qui, des bras de sa mère un instant séparé,
« S'attache à ses habits, dans sa course l'arrête,
« Sur le sein protecteur veut reposer sa tête,
« Et répète ses cris sans jamais se lasser.
« Pourquoi ce triste front ? que viens-tu m'annoncer ?
« Ménétius, Pélée, aux champs de la patrie,
« Respirent, me dit-on, pleins de gloire et de vie.
« Leur mort nous livreroit à d'amères douleurs.
« Est-ce le sort des Grecs qui fait couler tes pleurs ?
« Les Grecs subiroient-ils, au gré de ma vengeance,
« Le juste châtiment de mon indigne offense ?
« Parle, et de ton ami contente les désirs. »
Patrocle, de son sein tirant de longs soupirs :

I. Patrocle revêt les armes d'Achille, et délivre les vaisseaux.

« Achille, ô le plus fort des guerriers de la Grèce !
« Ne sois pas irrité du chagrin qui m'oppresse ;
« Jamais tant de périls ne nous ont menacés.
« Nos plus fameux héros, fugitifs et blessés,
« Ulysse, Agamemnon, Diomède, Eurypyle,
« Sont couchés aux vaisseaux, sans espoir, sans asile.
« Dieux puissants ! si des Grecs le sort ne t'émeut pas,
« Quels intérêts sacrés pourront armer ton bras?
« Non, tu n'es point sorti des flancs d'une déesse ; [2]
« Tu n'as jamais d'un père éprouvé la tendresse.
« Cœur dur et sans pitié ! dans ta haine affermi,
« Sur d'incultes rochers l'Océan t'a vomi.
« Si la voix d'un oracle, enchaînant ton courage,
« Te fait fuir de la mort l'épouvantable image,
« Permets que je répare, au milieu des combats, [3]
« La longue oisiveté qui fatigue mon bras.
« Pour détourner des Grecs la perte inévitable,
« Laisse-moi revêtir ton casque redoutable ;
« Hector croira te voir ; cette fatale erreur
« Dans ses rangs consternés portera la terreur,
« Et nos guerriers ardens disperseront sans peine
« Les restes épuisés de la force troyenne. »
Ainsi Ménétiade, en son noble transport,
Aveugle, s'agitoit pour accomplir son sort.
Achille, en l'écoutant, frissonne de colère :
« Qu'importent les terreurs et les vœux de ma mère?
« Moi foible, et palpitant sous l'oracle des dieux !
« Non, tu ne le crois pas. Un trésor précieux,
« L'objet de mon amour, le prix de mon courage,
« De ma tente est ravi ! je reçois cet outrage
« D'un mortel, mon égal, que ma crédule voix
« Fit le chef de la Grèce et le roi de ses rois !

« Ce lâche Agamemnon, dont la fierté me brave,
« Traite le fils des dieux comme on traite un esclave!
« Voilà l'indigne affront que j'ai voulu punir.
« Mais, enfin, du passé chassons le souvenir.
« D'un immortel courroux doit-on sentir l'atteinte?
« Ma colère a son terme, et devoit être éteinte
« Quand le cri des combats tonneroit jusqu'à moi:
« Le moment est venu; Patrocle, élance-toi;
« De mes armes couvert, au secours de la Grèce
« Conduis mes Myrmidons tressaillans d'allégresse;
« Vole; un nuage épais entoure les vaisseaux.
« Pressés par l'ennemi, resserrés par les eaux,
« Les Grecs vont succomber, et la superbe Troie
« S'élance tout entière en insultant sa proie.
« Ce temps, ce temps n'est plus, où de mon casque d'or
« Les feux étincelans faisoient pâlir Hector.
« Ah! si le roi d'Argos eût maîtrisé son âme,
« Ils fuiroient, ces vengeurs de l'altière Pergame;
« Ils fuiroient; leurs débris combleroient les fossés:
« Et les voilà debout sur les murs renversés!
« Quoi! le fer est-il mort dans la main de Tydide?
« Je n'entends plus la voix de l'odieux Atride;
« J'entends le seul Hector et les cris forcenés
« Des fils de Dardanus, par Hector déchaînés.
« Cours, et pour repousser le feu qui les menace,
« Précipite aux vaisseaux ta force et ton audace.
« Mais sois fidèle aux lois que je vais t'imposer,
« Aux vœux que dans ton cœur le mien va déposer.
« Je fie à mon ami l'intérêt de ma gloire.
« Si tu veux, sur les Grecs assurant ma victoire,
« Les forcer à fléchir, par de riches présens,
« La haine que l'Injure alluma dans mes sens;

« Si tu veux que, soumis, ils rendent ma captive,
« A peine Hector vaincu fuira loin de la rive,
« Arrête-toi : reviens; et dût le roi des cieux
« Seconder de ton bras l'essor audacieux,
« Crains les emportemens d'une valeur trop prompte;
« Vaincre sans ton ami, c'est le couvrir de honte.
« Surtout ne permets pas à ton ambition
« De guider mes soldats sur les murs d'Ilion;
« Apollon les protège; ardent à les défendre,
« De la céleste voûte Apollon peut descendre.
« Content d'avoir chassé les Troyens et la mort,
« Abandonne la plaine et laisse faire au sort.
« O Phébus ! ô Pallas ! ô maître du tonnerre ! (4
« Que nul Grec, nul Troyen, n'échappe à cette guerre!
« Et seuls, parmi les feux, le carnage et les cris,
« Faisons des murs de Troie un monceau de débris ! »
Et cependant Ajax succombe à la tempête; (5
Son casque fracassé retentit sur sa tête;
Son épaule a fléchi sous son lourd bouclier :
Jupiter et Pergame accablent un guerrier.
Mais tout couvert de traits, il lutte encore, il frappe;
Son souffle de ses flancs avec peine s'échappe;
La sueur à longs flots l'inonde, et du trépas
Le spectre épouvantable erre devant ses pas.
Muses, révélez-moi quelle attaque hardie
Sur le vaisseau d'Ajax déchaîna l'incendie.
La lance du héros soutenoit seule encor
Le fardeau des combats et les assauts d'Hector;
Le Troyen, balançant son glaive redoutable,
En frappe avec fureur cette lance indomtable;
Il la frappe et la brise, et l'airain acéré
Retentit en tombant, de son tronc séparé.

Le fier Ajax, privé de sa seule défense,
Agite avec colère un débris sans puissance;
Il frémit; sa terreur et sa confusion
Confessent Jupiter armé pour Ilion.
Que peut-il faire? Il cède, et ses mains désarmées
Livrent la large poupe aux torches enflammées.
Le feu, le long des mâts, en tortueux sillons
Roule, et couvre la nef de vastes tourbillons.

Achille a vu la flamme, et frappant sa poitrine :
« Patrocle, cours des Grecs empêcher la ruine;
« Arme-toi; moi je vais, assemblant mes soldats,
« Aux vaisseaux embrasés précipiter leurs pas. »

Il a parlé. Patrocle, à cette voix puissante, (6
Revêt du fils des dieux l'armure éblouissante.
Le cothurne d'Achille à ses pieds est fixé;
D'Achille sur son flanc le glaive balancé
Fait briller un or pur sur la riche cuirasse;
Du bouclier d'Achille il soulève la masse;
Puis, ombrageant son front du casque étincelant,
Saisit la lance enfin; mais son bras en tremblant,
En laisse retomber le poids insupportable;
Achille agite seul ce frêne redoutable
Dont jadis le Centaure arma ses fortes mains
Pour l'effroi de la terre et la mort des humains.

A préparer le char Automédon s'empresse,
Lui qu'après le héros, ornement de la Grèce,
Ménétiade honore entre tous les guerriers.
Au joug il asservit les célestes coursiers, (7
Xanthus et Balius, qu'aux plaines de l'Epire
A conçus Podargé du souffle de Zéphyre,
Et Pédase, conquis au sein des murs thébains,
Mortel, est attelé près des coursiers divins.

Achille, cependant, parcourant le rivage,
Arme ses fiers soldats, altérés de carnage.
Tels des loups, qui d'un cerf déchiroient les lambeaux, (*
S'élançant tout à coup vers le cristal des eaux,
En troupe vont calmer, au bord d'une fontaine,
La soif qui les dévore et brise leur haleine;
Une bouillante ardeur fait palpiter leurs flancs;
Un sang noir est vomi de leurs gosiers brûlans;
Et, souillant du ruisseau la limpide surface,
Ils poussent dans les airs des hurlemens d'audace:
Tels les chefs Myrmidons, des vaisseaux échappés,
Vers Patrocle à grands pas s'élançoient attroupés.
Eacide, au milieu, le fougueux Eacide,
Souffloit dans leurs esprits son ardeur intrépide.
Sa phalange indomtable est rangée à sa voix.
Les cinquante vaisseaux assemblés sous ses lois
Ont conduit de Larisse aux plaines de Pergame,
Ses généreux soldats que la vengeance enflamme.
On voit marcher d'abord, à la tête des rangs,
Mnesthée, enorgueilli de ses nobles parens,
Le divin Sperchius, la belle Polydore.
Ce héros est suivi du magnanime Eudore.
Parmi des chœurs légers, la fille de Phylas
Avec mollesse un jour cadençoit quelques pas:
Mercure en fut épris; ce fils de sa tendresse,
Par l'Hymen adopté, s'éleva dans la Grèce.
Le troisième est Pisandre, habile aux jeux sacrés
Où brillent les rivaux dans l'arène illustrés:
Patrocle seul l'efface au combat de la lance.
Phœnix, après Pisandre, impatient, s'avance;
Et, fils de Laërcé, le noble Alcimédon
Guide des combattans le dernier bataillon.

A peine ils sont armés, le vainqueur de Lyrnesse
Par ces discours brûlans redouble leur ivresse :
« Guerriers, n'oubliez pas quelles nobles fureurs
« Le repos de ma lance alluma dans vos cœurs.
« Vos cœurs impatiens, dans leur bouillant murmure,
« Prodiguoient aux Troyens la menace et l'injure;
« Vous accusiez ma haine et mes ressentimens.
« Cœur implacable et fier! dont les emportemens
« De nos bras, disiez-vous, enchaînent la vaillance,
« Thétis d'un fiel amer abreuva ton enfance !
« Que si nul immortel ne peut calmer tes sens,
« Rends-nous, rends-nous, barbare, à nos foyers absens. »
« Tels étoient les transports de votre ardeur guerrière :
« Eh bien, soldats, courez, il n'est plus de barrière.
« Je vous rends ces combats, l'objet de tous vos vœux;
« Allez; signalez-vous par des faits généreux. »
Il parle, et dans les cœurs ses accens retentissent,
D'audace et de fureur les rangs serrés frémissent.
Pavois contre pavois, soldats contre soldats
Forment un mur d'airain que le fer ne rompt pas,
Et des casques pressés les aigrettes flottantes,
Joignant avec orgueil leurs touffes éclatantes,
Balancent dans les airs l'or de leurs flots mouvans.
Telle, opposant sa masse à la course des vents,
Sur les tours d'un palais, chef-d'œuvre du génie,
La pierre est à la pierre étroitement unie.
Dès qu'il a vu, guidant le fougueux Myrmidon,
Patrocle s'élancer avec Automédon,
Dans sa tente enfermé, le magnanime Achille
Ouvre un cèdre, enrichi par un sculpteur habile.
Là sont amoncelés des manteaux, des tapis,
Des vases, des trésors, dons brillans de Thétis;

Eacide en retire une coupe dorée
Qu'aucun souffle étranger n'a jamais effleurée,
Et qu'au monarque seul de la terre et des cieux
Consacra du héros l'amour religieux.
A la vapeur du soufre, et dans une onde pure,
Du vase et de ses mains il lave la souillure;
Des grappes de Myrtos il répand la liqueur,
Et ces vœux inquiets s'échappent de son cœur:
« Jupiter, dans les cieux toi qui plaças ton trône, [9]
« Toi, dont le culte est cher à l'antique Dodone,
« Où tes prêtres, couchés devant les saints autels,
« Consultent les forêts sur le sort des mortels,
« Si mes premiers désirs t'ont vu si favorable,
« Prête encore à ma cause un appui secourable!
« Je demeure aux vaisseaux; mais, puissant roi des dieux,
« Patrocle et mes guerriers sont armés sous mes yeux:
« Couvre un mortel si cher des rayons de ta gloire!
« Au-devant de ses pas fais marcher la victoire!
« Puisse d'Hector vaincu la subite terreur
« Reconnoître l'ami que s'est choisi mon cœur,
« Et confesser à tous que sur les bords du Xanthe
« Patrocle, sans Achille, a semé l'épouvante!
« Mais, ô grand Jupiter! quand son fidèle bras
« Aura loin des vaisseaux repoussé le trépas,
« Tout-à-coup, indulgent à mes justes alarmes,
« Rends-moi mon tendre ami, mes soldats et mes armes! »
Ainsi prioit Achille, et le dieu, sans pitié,
Rejette de ses vœux la plus chère moitié. [10]
Par les mains du héros la coupe est renfermée.
D'un regard parcourant et l'une et l'autre armée,
Il contemple, agité, les horribles combats:
Il voit sous son ami marcher ses fiers soldats;

Impatiens de vaincre, ils respiroient la guerre.
Ainsi, quand le printemps vient rajeunir la terre,
S'échappent des frêlons les essaims irrités
Que la nuisible enfance a long-temps insultés.
Malheur, en ce moment, au voyageur tranquille
Dont l'innocente approche a troublé leur asile!
Sur lui, de tous côtés, dardant leurs aiguillons,
Ils brunissent les airs de bruyans bataillons;
Un peuple entier défend ses foyers et sa race.
Tels ils couroient. Patrocle, échauffant leur audace,
Souffle dans tous les cœurs ses transports généreux :
« O du fils de Thétis compagnons valeureux!
« De vos premiers travaux rappelez la mémoire.
« Achille entre vos mains a déposé sa gloire;
« Soyez hommes; sachez, par de nobles exploits,
« Du plus grand des guerriers justifier le choix.
« Puisse Atride, admirant votre noble vaillance,
« En regrets douloureux déplorer son offense! »
Il parloit, et déjà sur les enfans de Tros,
Comme un noir tourbillon, sont tombés les héros.
La flotte retentit de leur fureur bruyante.
Le Phrygien trompé croit, dans son épouvante,
Qu'un dieu ramène Achille : Achille le poursuit;
C'est lui-même, il le voit; il le voit, tremble et fuit;
Agité du fantôme et des armes d'Achille,
Ses yeux avec terreur implorent un asile.
Mais le dard de Patrocle aux vaisseaux est lancé;
Dans la nef qu'il brûloit Pyrechme renversé,
Sous les pieds des soldats jette un cri lamentable.
Frémissans, et privés de leur chef redoutable,
Les fiers Péoniens désertent les combats.
Parmi les pavillons, le vainqueur sur leurs pas

S'élance, et chasse au loin les guerriers de Pergame;
De la poupe embrasée il étouffe la flamme,
Et, sauvant ses débris à demi-dévorés,
Rend aux Grecs triomphans leurs vaisseaux délivrés.
Ainsi, quand Jupiter, dissipant les orages, (11)
Déchire sur les monts le rideau des nuages,
Le coteau, le vallon, la plaine reverdit,
Et d'un jour consolant l'horizon resplendit.

Cependant au milieu d'une plus vaste arène
Du redoutable Mars la fureur se déchaîne.
Contraint de reculer, le bataillon d'Hector
S'indigne de la fuite, et veut lutter encor;
Il résiste, il combat; son espoir se ranime;
Mais nul bras argien n'a manqué sa victime.
Par le fougueux Patrocle Arélycus atteint,
Du front frappe la terre; il pâlit, il s'éteint.
Ménélas, embrasé des feux de la vengeance,
Dans le sein de Thoas plonge sa forte lance.
Phylide lance un trait : par le fer acéré
Du genou d'Amphiclus le nerf est déchiré;
La sombre nuit s'étend sur sa vue obscurcie.

Deux héros que le sang, que la gloire associe,
Les fils du vieux Nestor ont réuni leurs coups.
Sous le fer d'Antiloque Atymnus en courroux
Succombe, et de Maris la vengeance irritée
Soudain sur le vainqueur tomboit précipitée,
Quand, du pâle Troyen brisant le large bras,
Thrasymède le livre à la nuit du trépas.
Ainsi cédoient ensemble à leurs destins contraires
Deux frères généreux, abattus par deux frères.

Par un fougueux transport Oïlide poussé
Dans les rangs phrygiens, ardent, s'est élancé.

Il saisit Cléobule, et sa brûlante épée
Au sang de la victime à loisir s'est trempée :
La Mort et le Destin viennent fermer ses yeux.
  Pénélée et Lycon s'attaquent furieux.
Leurs dards les ont trahis : leurs glaives étincèlent.
Sous des coups répétés les deux guerriers chancèlent;
Mais le Grec, du cimier rompant le dur lien,
Sépare enfin du tronc la tête du Troyen :
Il est tombé; Pluton roidit son corps livide.
  Le bouillant Mérion, d'un javelot rapide,
Immole, et de son char précipite Acamas.
Idoménée atteint, il renverse Erymas.
Le fer a traversé sa tête pâlissante;
Il vomit un sang noir de sa bouche béante,
Ses narines, ses yeux le versent à longs flots:
Un nuage éternel flotte sur le héros.
  Tels, en troupe assemblés, on voit les loups avides
Assouvir leur fureur sur des agneaux timides
Que, loin du vaste enclos de leurs rustiques toits,
Le pasteur imprudent laisse errer dans les bois:
Tels, dans les bataillons fuyans sur le rivage,
Les fils de Danaüs ont porté le ravage.
Les pâles Phrygiens, de fatigue épuisés,
Tombent confusément l'un sur l'autre écrasés;
Des hurlemens affreux ont précédé leur fuite.
  Dans le trouble où les jette une ardente poursuite,
Le fils de Télamon cherche le seul Hector.
Hector voit fuir les siens, mais il combat encor;
De son bouclier vaste il s'enveloppe, et prête
Au sifflement des traits une oreille inquiète.
Ce chef prudent, instruit dans les travaux de Mars,
Promène autour de lui ses avides regards,

Et, voyant des combats s'incliner la balance,
A sauver ses guerriers il borne sa vaillance.
Enfin, comme, à la voix du souverain des dieux,
Un nuage poussé fuit dans l'azur des cieux,
Des Troyens, dans les champs, la phalange emportée
Des vaisseaux affranchis s'éloigne épouvantée.
Lui-même, déplorant son peuple abandonné,
Par ses coursiers bientôt dans Pergame entraîné,
Hector fuit. Sur ses pas une foule éperdue
Se presse, et du fossé veut franchir l'étendue.
Les timons sont brisés; les chevaux haletans
Renversent sur la terre et chars et combattans.

II. Mort de Sarpédon.

Mais Patrocle, de gloire imprudemment avide,
Poursuivant à grands pas son triomphe homicide,
Versoit aux cœurs des Grecs sa bouillante fureur;
Les vaincus frappent l'air des cris de la terreur;
Les chars roulent confus, et des flots de poussière
Du ciel aux Phrygiens dérobent la lumière.
Le vainqueur, l'œil en feu, fond sur les rangs pressés.
Tout fuit : avec fracas les chars sont renversés;
Les guerriers, palpitans sous la roue enflammée,
De gémissemens sourds épouvantent l'armée.
Ménétiade alors va remplir ses destins;
Vers la plaine emporté par les coursiers divins,
Il franchit du fossé le redoutable abîme :
C'est Hector qu'il poursuit, grande et noble victime
Qu'aux mânes des héros il voudroit présenter.
Mais les flots Phrygiens roulent sans s'arrêter :
Tel, aux jours de l'automne (alors que sur nos têtes (12
Le roi des immortels déchaîne les tempêtes;

Quand son foudre punit les juges et les rois
Qui, foulant à leurs pieds la sainteté des lois,
Sans craindre des grands dieux la terrible vengeance,
Sous d'injustes arrêts font gémir l'innocence),
Un rapide nuage obscurcissant le jour
Menace d'engloutir le terrestre séjour;
L'urne immense des cieux, au sommet des montagnes,
S'épanche; les torrens inondant les campagnes,
Déracinent les rocs, et la vague en fureur
Abîme au sein des mers l'espoir du laboureur.
  Sur les débris sanglans de la bande troyenne
Patrocle se retourne, et leur ferme la plaine.
Des foyers paternels ces restes séparés
Du Scamandre aux vaisseaux combattent resserrés.
Vengeur de tant de Grecs engloutis dans la tombe,
Patrocle irrité frappe, et Pronoüs succombe.
A son aspect, en vain Thestor pâle et couché
Dans le fond de son char en tremblant s'est caché;
Le vainqueur l'y poursuit, le perce, et de sa lance
Sur le char fugitif l'enlève et le balance,
Comme, d'un haut rocher, l'hameçon dans les airs
Suspend l'hôte muet de l'empire des mers.
  Sur Patrocle à grands pas s'élançoit Eryale,
Eryale est plongé dans la nuit infernale.
Erymas, Amphotère, Echius, Epaltès,
Polymèle, Iphéus, Tlépolème, Pyrès,
Guerriers qu'a renversés sa lance meurtrière,
Entassés, confondus, roulent dans la poussière.
  Mais Sarpédon voit fuir ses peuples dispersés.
Il accourt et s'écrie : « O lâches, rougissez.
« Vous fuyez, Lyciens, foule errante et timide!
« Ranimez de vos bras la vaillance intrépide.

« Moi, je vais défier ce terrible vainqueur,
« Il tarde à mon courroux d'éprouver sa valeur. »
A ces mots, Sarpédon du char se précipite.
Patrocle l'aperçoit et Patrocle l'imite;
L'un sur l'autre, acharnés, croisent leurs javelots :
Tels deux vautours sanglans, sur le roc de Sestos,
De leurs becs recourbés, de leurs serres aiguës
Se déchirent; leurs cris font retentir les nues.
Jupiter s'en émeut. « Ah! dit-il à Junon,
« Les temps sont arrivés, et mon cher Sarpédon
« Subissant de la Mort la puissance fatale,
« Va descendre à mes yeux sur la rive infernale.
« Quel trouble affreux s'élève en mon cœur paternel!
« Sarpédon m'est plus cher que nul autre mortel.
« Dois-je, le dérobant aux guerres inhumaines,
« Vivant, le transporter sur ces plages lointaines
« Qui de son sceptre encor chérissent l'équité?
« Dois-je l'abandonner à Patrocle irrité?
« Ma pitié gémissante hésite et délibère. »
Mais Junon palpitante et pâle de colère :
« L'ai-je bien entendu? Jupiter balancer!
« Quels mots le roi du ciel ose-t-il prononcer?
« Nous te verrions soustraire au ténébreux abîme
« Un mortel qu'Atropos a choisi pour victime!
« Tu le peux; mais l'abus d'un pouvoir odieux
« Feroit frémir la terre et murmurer les dieux.
« Crains, en bravant ainsi le ciel qui te contemple,
« D'offrir aux immortels un dangereux exemple.
« Sous les murs d'Ilion, dévoués aux combats,
« Combien de fils des dieux subissent le trépas!
« Abandonne ton fils à la Parque éternelle.
« Mais veux-tu consoler ta douleur paternelle?

« Quand le ciseau funeste aura tranché son sort,
« Fils de Saturne, ordonne au Sommeil, à la Mort (13
« De rendre à son palais sa dépouille sacrée;
« Et là, que ses amis, sa famille éplorée,
« Lui dressent un tombeau, derniers honneurs offerts
« Aux livides sujets du tyran des enfers. »
Jupiter, fléchissant sous cette loi funeste,
Veut signaler du moins sa puissance céleste;
Pour honorer son fils que le trépas attend,
Sur la terre effrayée il fait pleuvoir du sang.
Cependant Sarpédon, d'une atteinte mortelle
A déjà vu frapper son écuyer fidèle;
Le long dard de Patrocle en son flanc s'est plongé:
Sarpédon lance un trait qui ne l'a pas vengé.
Pédase, un des coursiers que sa lance déchire,
En hennissant se dresse; il retombe, il expire.
Xanthus et Balius se cabrent effrayés.
Le char gémit; les traits se croisent sous leurs pieds.
Automédon les coupe, et, par des soins habiles,
Ramène aux lois du frein les coursiers indociles.
Le Lycien farouche, à Patrocle, soudain,
Lance d'un second trait le redoutable airain;
Mais le sort l'a trahi: son javelot s'égare;
Il reste sans défense, et l'ennemi barbare
En son sein déchiré fait pénétrer la mort;
Il tombe. Ainsi du fer le vigoureux effort, (14
Sur le sommet des monts, abat l'énorme chêne
Qui des profondes mers doit labourer la plaine.
Auprès de ses coursiers Sarpédon frémissant (15
Se débat sur le sol arrosé de son sang;
Indigné de mourir, il presse la poussière.
Tel, le flanc déchiré par la dent meurtrière,

Le taureau, qu'un lion dans la plaine a surpris,
S'agite, en prolongeant d'épouvantables cris.
Mais déjà Sarpédon touche au moment suprême.
Pâle, et tournant les yeux vers le héros qu'il aime :
« Si la gloire jamais fit palpiter ton cœur,
« Glaucus, ne permets pas que le cruel vainqueur
« Exerce sur mon corps un sacrilége outrage :
« Combats ; de nos guerriers ranime le courage. »
Il disoit, et, tranchant ses discours commencés,
La froide mort s'étend sur ses membres glacés.
Patrocle, ivre d'orgueil et de joie inhumaine,
D'un pied superbe, accourt le fouler sur l'arène,
Et, retirant le fer enfoncé dans son flanc,
En fait sortir son âme avec des flots de sang,
Tandis que ses coursiers, saisis sur le rivage,
D'un vainqueur orgueilleux vont grossir le partage.
Le généreux Glaucus, aux cris de Sarpédon,
Ressent de la fureur le brûlant aiguillon ;
Mais foible, et traversé d'une flèche cruelle,
Son bras est impuissant à venger sa querelle.
Las de ses vains efforts, enfin, dans son courroux,
Il s'écrie : « Apollon, rends la force à mes coups !
« Du fond de la Lycie, ou des murs de Pergame,
« Tu m'entends, et mes maux attendrissent ton âme.
« De ma large blessure un sang noir est sorti ;
« Mon bras sous la douleur retombe appesanti ;
« Je ne puis soutenir le glaive ni la lance,
« Et Sarpédon n'est plus ! Est-il mort sans vengeance !
« Ah ! puisque Jupiter abandonne ses fils,
« Je t'implore ! mes vœux ne seront point trahis.
« Cicatrise ma plaie et calme ma souffrance !
« Que mon bras se relève, armé par ta puissance !

« Qu'il frappe, et que mon peuple, à ma voix affermi,
« M'aide à sauver, du moins, les restes d'un ami! »
Ainsi prioit Glaucus. Le dieu de la lumière
Des remparts de Pergame entendit sa prière :
Sa force a du guerrier dissipé la langueur,
Et le bras affoibli recouvre sa vigueur.
Glaucus, rempli du dieu qui soutient son courage,
Allume aux cœurs des siens la vengeance et la rage.
C'est peu; d'un cri terrible il appelle Agénor,
Polydamas, Enée, et l'invincible Hector.
« Fils de Priam, dit-il, ta valeur se repose!
« Tes braves alliés expirent pour ta cause;
« Ils meurent, sans revoir leurs amis, leurs foyers,
« Et ton bras reste oisif! Le plus grand des guerriers,
« Ce divin Sarpédon, l'honneur de ma patrie,
« A du glaive de Mars éprouvé la furie.
« Compagnons d'un héros, Phrygiens, paroissez.
« Vengeant les flots de sang que nos bras ont versés,
« Le Grec veut nous ravir son corps et son armure :
« A sa gloire, à la nôtre, épargnons cette injure. »
Il dit : de ses accens la bouillante chaleur
Porte aux cœurs des Troyens une sombre douleur.
Ils pleurent un héros si grand dans les batailles,
Leur illustre allié, l'appui de leurs murailles.
Hector les guide; Hector, frémissant de courroux,
Venge son noble ami par de terribles coups.
Mais Patrocle s'avance, et sa voix irritée
Enflamme des Ajax la valeur indomtée.
« Magnanimes guerriers, venez, secondez-nous;
« Soutenez ce grand nom dont vous êtes jaloux.
« Voyez-vous, sans honneur, couché sur la poussière
« Le premier qui des tours a franchi la barrière?

« Enlevons sa dépouille; insultons à son corps,
« Et plongeons ses amis au noir séjour des morts. »
Les cris des deux Ajax à ses clameurs répondent.
Troyens, Thessaliens, se heurtent, se confondent,
Et près de Sarpédon rallument les combats.
Des dards, des boucliers le fer vole en éclats.
Jupiter à son fils errant aux noirs abîmes
Veut en foule immoler d'éclatantes victimes;
La nuit tombe à sa voix sur ce bord désolé.
Des fils de Danaüs la troupe a reculé.
Hector sur Epigès marche dans la mêlée.
Epigès fugitif, à la cour de Pélée
De l'hospitalité resserra les liens,
Et suivit Eacide aux rivages troyens:
Il entraînoit le corps du chef de la Lycie,
Quand d'un voile soudain sa vue est obscurcie;
Un rocher par Hector avec fureur lancé
Fait rouler sur sa proie Epigès renversé.
Mais Patrocle a vengé le guerrier d'Eacide.
Comme on voit l'épervier fondre d'un vol rapide
Sur un noir bataillon de geais épouvantés,
Ainsi, dans le transport de ses sens agités,
Patrocle s'élançant vers le fils d'Ithémène,
D'un éclat de rocher l'écrase sur l'arène.
Hector en frissonnant voit tomber Sthénélas.
Aussi loin qu'un guerrier, soit au sein des combats,
Soit aux funèbres jeux, peut diriger sa lance,
Aussi loin, des Troyens recule la vaillance.
Mais Glaucus, indigné d'un moment de terreur,
Le premier sur les Grecs se retourne en fureur.
Ni de nombreux palais aux champs de Thessalie,
Ni l'or de Bathyclès n'ont pu sauver sa vie;

Dans son sein Glaucus plonge un fer étincelant.
Le Grec roule à grand bruit; devant son corps sanglant
Les Troyens consolés tressaillent d'allégresse.
  Consternés de sa mort, les enfans de la Grèce
N'en sont point abattus, et l'ardent Mérion
D'un javelot vengeur a percé Laogon.
  Le pâle Troyen tombe; Enée inconsolable
Sur le fils de Molus lance un dard redoutable;
Soudain le Grec se courbe, et du fer impuissant
La pointe a pénétré dans le sol frémissant.
Transporté de courroux, le Phrygien s'écrie :
« Ah! si mon dard léger n'eût trompé ma furie,
« Enchaînant ta souplesse, ô superbe héros,
« La Mort t'alloit plonger dans l'éternel repos. »
  — « Crois-tu, dit Mérion, que devant ta vaillance
« Tout ennemi fléchisse et tombe sans défense?
« Tu naquis, comme moi, tributaire du sort,
« Et si mon javelot, par un heureux effort,
« Sait jusque dans ton sein se frayer un passage,
« Pluton te recevra sur le sombre rivage. »
  Mais Patrocle s'irrite : « Et tu viens, Mérion,
« Disputer par des cris le corps de Sarpédon!
« Garde pour les conseils tes harangues frivoles;
« La guerre veut du sang et non pas des paroles;
« Combattons. » Tel qu'un dieu, Mérion suit ses pas.
Le fer sur les pavois se brise avec fracas :
Telles des bûcherons les tranchantes cognées
Font gémir à grand bruit les rives éloignées.
  Sarpédon, tout souillé de poussière et de sang,
Seroit méconnoissable à l'œil le plus perçant.
En foule autour de lui les combattans se pressent;
D'insectes bourdonnans tels les essaims renaissent

Quand le lait savoureux dans l'argile a coulé.
Jupiter, cependant, de son trône étoilé,
Sur Patrocle déjà voit la mort abaissée;
Le doute absorbe encor sa profonde pensée.
Près du corps de son fils, le dieu va-t-il soudain
D'Hector sur le héros appesantir la main,
Ou doit-il prolonger, au gré de sa vengeance,
De ces combats sanglans la crainte et l'espérance?
Il se décide enfin; des Phrygiens épars
Les phalanges fuiront jusques à leurs remparts,
Et, dans ce jour de deuil, des victimes nouvelles
Calmeront, en tombant, ses douleurs paternelles.
Le dieu, dans ce dessein, trouble le cœur d'Hector.
Le héros, arrêtant son trop rapide essor,
Voit du maître des cieux la balance inclinée;
Il cède, et sur ses pas la foule est entraînée.
Les Lyciens eux-même, en ce commun effroi,
Sous des monceaux de morts abandonnent leur roi;
Tous ont fui, tous... Les Grecs, d'une main triomphante,
Arrachent au guerrier son armure sanglante;
Patrocle fait traîner ce glorieux butin.
Mais les lois du grand dieu vont s'accomplir enfin.
Apollon se présente à sa voix souveraine.
« Descends, dit Jupiter, sur la rive troyenne;
« Aux outrages des Grecs que mon fils enlevé,
« Des flots sacrés du Xanthe à l'écart soit lavé.
« Sur son corps, parfumé d'une douce ambrosie,
« Jette un voile brillant, et qu'aux champs de Lycie
« Le Sommeil et la Mort aillent le déposer;
« Du moins son ombre en paix y pourra reposer;
« Ses parens, ses amis, honorant sa mémoire,
« Par un riche tombeau consacreront sa gloire. »

Docile aux lois d'un père, à ces mots, Apollon
Des sommets de l'Ida descend vers Sarpédon,
Enlève le guerrier, le plonge au fond du Xanthe,
L'embaume, le revêt d'une robe éclatante;
Et le Sommeil, la Mort, couple silencieux,
Le portent au palais de ses nobles aïeux.

III. Mort de Patrocle.

Patrocle, palpitant d'orgueil et d'espérance,
Anime ses coursiers et poursuit sa vengeance.
Le souvenir d'Achille en lui s'est effacé;
Fatal aveuglement d'un orgueil insensé,
Qui fait tomber la mort sur sa tête rebelle!
Mais contre Jupiter et sa force éternelle (16
Que peuvent les conseils des fragiles humains?
La Victoire et la Fuite échappent de ses mains;
Il conserve, il détruit; il élève, il abaisse;
Allume le courage et le change en foiblesse.
Depuis l'instant, Patrocle, où ton sort est fixé,
Quel essaim d'ennemis par ton bras terrassé!
Adraste, Autonoüs roulent sur la poussière;
Ménalippe, Epistor, privés de la lumière,
Précèdent Mulius, Echéclus, Pylarté:
Le bataillon Troyen s'enfuit épouvanté.
Pergame alloit tomber sous Patrocle en furie;
Mais Apollon, tremblant pour sa ville chérie,
Sur la tour d'Ilion monte, et par de grands coups
Va sur Ménétiade assouvir son courroux.
Dans son rapide élan, le vainqueur sanguinaire
Sur les remparts trois fois porte un pied téméraire,
Trois fois, d'un bras divin frappant son bouclier,
Le dieu puissant du jour repousse le guerrier.

D'un quatrième assaut il répétoit l'audace;
D'une voix plus qu'humaine Apollon le menace :
« Patrocle, éloigne-toi, fuis; ton espoir est vain;
« Renverser Ilion n'est pas dans ton destin.
« L'honneur d'un tel triomphe, à tes yeux si facile,
« N'est pas réservé même à la force d'Achille. »
Patrocle cède; il fuit, de terreur agité.
Près de la porte Scée Hector s'est arrêté.
Doit-il cacher sa honte au sein de ses murailles?
Doit-il tenter encor le destin des batailles?
Tandis que ses desseins flottoient irrésolus,
Apollon s'offre à lui des hauts remparts d'Ilus.
Un noble Phrygien, d'Hécube auguste frère,
Vieillard que du héros la piété révère,
Asius, du Sangar a quitté les forêts :
Apollon, empruntant et sa taille et ses traits,
Fait entendre au guerrier la voix de la patrie :
« Tu fuis, Hector! tu fuis, et ta gloire est flétrie!
« Mon bras, s'il égaloit la vigueur de ton bras,
« Sauroit punir un chef déserteur des combats.
« Sors d'un honteux repos; redescends dans la plaine;
« Apollon te soutient : sa faveur n'est pas vaine.
« Tourne tes fiers coursiers, et, ministre du sort,
« Cours attaquer Patrocle et lui donner la mort. »
L'immortel, à ces mots, fuit des murs de Pergame;
Dans la mêlée il rentre, étincelant de flamme,
Et jette aux cœurs des Grecs le trouble et la terreur.
Hector fond sur Patrocle, et Patrocle en fureur,
A l'approche d'Hector, du char se précipite.
Dans sa main brille un dard qu'avec force il agite;
Une effroyable roche, armant son autre main,
Roule sur Cébrion qui se détourne en vain.

Entre les deux sourcils sa tête fracassée
S'ouvre; le frein brillant fuit de sa main glacée,
Et sous la pesanteur de ce coup furieux,
De son crâne sanglant on voit jaillir ses yeux.
Cébrion, de son char, sur la poudreuse arène
Tombe, ainsi qu'un plongeur dans la liquide plaine.
La Parque le saisit; le vainqueur irrité
Insulte à son trépas avec férocité. (17

Comme un lion, sortant de son affreux repaire,
Sur les taureaux nerveux assouvit sa colère,
Jusqu'au moment fatal où son bouillant transport
Dans la victoire, enfin, lui fait trouver la mort,
Tel, Patrocle, à grands pas tu fonds sur ta victime.
Mais l'intrépide Hector, que la vengeance anime,
S'élance de son char, et ces fiers combattans
Croisent sur Cébrion leurs glaives éclatans.
C'est ainsi qu'irrités par la faim dévorante,
S'acharnent deux lions sur la biche expirante;
Leurs fiers rugissemens, leurs vigoureux assauts
Dans l'épaisseur des bois disputent ses lambeaux.

Patrocle étreint les pieds, Hector saisit la tête;
L'un et l'autre s'obstine à garder sa conquête,
Et leur rage, passant dans le cœur des soldats,
Renouvelle autour d'eux les horribles combats.

Quand l'Autan, échappé de ses antres sauvages, (18
Arrache aux Aquilons l'empire des orages,
Dans un étroit vallon, ces rivaux en courroux
Ebranlent la forêt sous leurs terribles coups;
Les frênes, les cormiers et les robustes chênes,
L'un l'autre se frappant de leurs têtes hautaines,
Eclatent sous l'effort du fougueux tourbillon :
Tels s'entassent les coups autour de Cébrion.

Une grêle de traits se croise et s'amoncèle ;
La foule des guerriers tombe ; le sang ruissèle ;
Et cependant, couché sous les débris épars
Des casques, des pavois, des roches et des dards,
Le compagnon d'Hector, oubliant son audace,
Sur ces bords dévastés couvroit un long espace.

La valeur quelque temps balança le destin ;
Mais, dès que le soleil pencha vers son déclin,
La Victoire trahit les bataillons de Troie,
Et les Grecs en triomphe ont arraché leur proie.
Trois fois Patrocle a vu, dans son bouillant courroux,
Neuf guerriers abattus expirer sous ses coups.
Il lève encor sa lance.... et son heure est venue.
Terrible, enveloppé d'une profonde nue,
Apollon vole à lui dans les plaines de Mars,
Fend la foule, et s'approche en trompant les regards.
A côté du héros le dieu puissant s'arrête ;
D'une main redoutable il a frappé sa tête :
Un vertige soudain se répand sur ses yeux ;
Sous les pieds des chevaux son casque radieux
S'abat et retentit : le sang et la poussière
Impriment leur souillure à cette aigrette altière
Qui, lorsqu'elle ombrageoit le front victorieux,
Du superbe Eacide, illustre fils des dieux,
Jamais n'avoit roulé sur la sanglante arène.
Du roi des immortels la grandeur souveraine,
Favorisant d'Hector l'aveugle emportement,
Lui permet aujourd'hui ce fatal ornement.

Ménétiade a vu, dans sa main sans défense,
Se briser tout-à-coup sa formidable lance ;
Son pavois tombe, et manque à son corps désarmé.
Le fougueux Apollon, de fureur enflammé,

Le saisit, et du flanc détachant sa cuirasse,
A fait trembler sa force et frémir son audace;
Un noir pressentiment dans son cœur s'est glissé.
Tandis qu'il s'arrêtoit, d'épouvante glacé,
Euphorbe accourt; Euphorbe, également habile,
Soit qu'il faille d'un char guider l'essor agile,
Ou courir dans l'arène, ou, bravant le trépas,
Signaler son courage au milieu des combats.
Vingt guerriers, renversés loin de leur char rapide,
Furent le noble essai de sa force intrépide.
Vers Patrocle il s'élance, et sa furtive main
Lui porte un premier coup; mais il tremble, et soudain
Va cacher dans les rangs la terreur qui le glace;
Patrocle désarmé fait pâlir son audace.
Patrocle en butte aux coups d'une divinité,
Vers ses Thessaliens fuyoit épouvanté.
Mais son sort est rempli; l'ardent Hector s'avance;
Dans le sein du héros il fait voler sa lance;
C'en est fait.... à grand bruit Patrocle renversé
Ement d'un long effroi son peuple dispersé.
Tels, aux bords verdoyans d'une source limpide,
Le sanglier féroce et le lion avide
Combattent, palpitans de soif et de fureur.
Le sanglier, des bois naguère la terreur,
Succombe, et de son sang rougit l'onde bruyante
Où se précipitoit sa soif impatiente.
L'impétueux Hector s'approche du héros,
Insulte à sa victime, et triomphe en ces mots:
« Patrocle, tu devois, fléau de nos familles,
« Charger d'indignes fers nos veuves et nos filles;
« Aveugle! oubliois-tu que je défends leurs jours?
« Que j'ai promis ton corps à la faim des vautours?

« Oui; des monstres de l'air deviens l'horrible proie.
« Achille oisif t'a dit : Cours, et renverse Troie,
« Mais des armes d'Hector surtout charge ton bras...
« Achille oisif t'a dit de courir au trépas. »
Patrocle lui répond : « Sois fier de ta victoire;
« Jupiter a voulu ma ruine et ta gloire.
« Sans lui, sans Apollon secondant ton courroux,
« Vingt guerriers tels que toi seroient morts sous mes coups.
« Euphorbe et les destins, et le fils de Latone,
« M'ont couvert du trépas dont l'horreur m'environne.
« Ils ont frappé.... ta main sans gloire et sans effort
« Dans mon corps sans défense a fait entrer la mort.
« Mais ne crois pas jouir d'un triomphe tranquille; [19]
« La Mort et le Destin vont t'amener Achille. »
Il parloit, et soudain la lumière du jour [20]
Fuit de ses yeux glacés; son âme au noir séjour
S'envole gémissante, et laisse abandonnée
Sa jeunesse en sa fleur par le fer moissonnée.
Le vainqueur parle encore au héros expiré.
« Va, je n'accepte point ton présage abhorré;
« C'est mon glaive plutôt qui, trompant ta promesse,
« A mes pieds étendra le fils de la déesse. »
Hector foule, à ces mots, le cadavre sanglant.
Retirant de son sein le dard étincelant,
Sur l'écuyer d'Achille avec force il le lance;
Mais Automédon fuit sa redoutable lance,
Et, désertant ces bords funestes aux guerriers,
Pousse vers les vaisseaux ses rapides coursiers.

FIN DU SEIZIÈME LIVRE.

NOTES

DU LIVRE SEIZIÈME.

Ici commence à se dérouler le tableau des scènes les plus pathétiques de l'*Iliade*. Patrocle a vu les extrémités auxquelles la Grèce est réduite; il en est profondément ému. Le ressentiment d'Achille cherche à combattre cette émotion, et rien n'est plus admirable que l'attitude contrastée de ces deux personnages. Enfin la sensibilité de Patrocle triomphe de la fierté d'Achille.

Les accens d'un ami persuadent si bien!

a dit en deux endroits le poète, soigneux de motiver tout jusque dans les plus petits détails, et toujours plus étonnant, plus il est étudié. Patrocle se revêt des armes d'Achille; il mène les Thessaliens au combat; Achille les harangue, et, retiré dans sa tente, il offre des libations à Jupiter pour le succès de son ami. Toutes ces peintures sont d'une grande beauté. La mort de Sarpédon et celle de Patrocle occupent le reste du livre, et les ressources d'Homère, pour varier les descriptions de ce genre, sont infinies. Jupiter, attendri sur le sort de Sarpédon, hésite un moment à tromper la destinée en le dérobant au trépas; mais Junon lui fait sentir avec aigreur les conséquences d'un tel abus de son pouvoir, et Jupiter cédant à regret à la fatalité, ordonne au Sommeil et à la Mort de transporter au fond de la Lycie les restes sanglans du héros: fiction religieuse et attendrissante qui tem-

père agréablement l'horreur du carnage. Quant à Patrocle, emporté par le feu de la victoire, il a oublié la promesse qu'il avoit faite au fils des dieux, de se retirer dès qu'il auroit sauvé la flotte: sa mort est une punition de sa présomptueuse témérité: aussi le poète la décrit-il avec des circonstances particulières. Il est livré au trépas comme une victime conduite par les dieux. Apollon lui-même détache pièce à pièce son armure; Euphorbe lui porte un premier coup, et le javelot d'Hector achève aisément le sacrifice.

Les discours qui ornent le commencement de ce livre ne le cèdent en beauté à aucun de ceux de l'*Iliade*.

[1]) Parle; il me semble voir un enfant éploré.

Le charme et la naïveté de cette comparaison se retrouvent dans le passage du second chant de la *Lusiade*, où Vénus est comparée à un enfant qui pleure dans les bras de sa mère, et paroît s'affliger encore davantage au milieu des caresses qu'on lui prodigue.

Dans *les Troyennes* d'Euripide, Andromaque dit à son fils: « Pourquoi tes mains m'embrassent-elles? Pourquoi « t'attacher à ma robe et te réfugier comme un oiseau jeune « et timide sous l'aile de ta mère tremblante? »

[2]) Non, tu n'es point sorti des flancs d'une déesse.

Nec tibi diva parens, generis nec Dardanus auctor,
Perfide; sed duris genuit te cautibus horrens
Caucasus, hircanæque admôrunt ubera tigres.
Enéide, 4, 365.

Ben fu rabbiosa tigre a lui nutrice,
E'l produsse in aspr' Alpe orrida pietra,
O l'onda che nel mar si frange e spuma.
Le Tasse, ch. 4, st. 77.

Nè te Sofia produsse, e non sei nato
Dell' Azio sangue tu: te l'onda insana
Del mar produsse, e'l Caucaso gelato;
E le mamme allattar di tigre Ircana.
Id., ch. 16, st. 56.

Non, tu n'es point le sang des héros ni des dieux;
Au milieu des rochers tu reçus la naissance;
Un monstre des forêts éleva ton enfance.
POMPIGNAN, *Didon*, acte 3, sc. 6.

[3]) Permets que je répare au milieu des combats.

La Fontaine a placé cette situation dans sa tragédie d'*Achille*, et n'en a pas tiré meilleur parti que de celle de l'ambassade. Dans toute la scène, il a substitué ses idées à celles d'Homère; les vers suivans sont les seuls où l'imitation du poète grec se fasse sentir :

PATROCLE.

Donnez-moi votre armure, Hector me cherchera.
. . . .

ACHILLE.

Si tu crois en pouvoir tirer quelque avantage,
Je te l'accorde. Arbate, il faut la lui donner.
Prends garde, encore un coup, de trop t'abandonner.
Pousse les Phrygiens, redouble leurs alarmes;
Ne te va point aussi jeter seul dans leurs armes;
Reviens, pour ton ami ménager de tes jours.

Ce dernier vers a bien le caractère du style de La Fontaine; le même poète a dit ailleurs :

Le sage est ménager du temps et des paroles.

[4]) O Phébus, ô Pallas, ô maître du tonnerre!

Les imprécations d'Achille doivent être jugées non sur le raisonnement, mais sur la passion.

5) Et cependant Ajax succombe à la tempête.

La magnifique peinture d'un héros accablé par le nombre, a fourni de beaux vers à Virgile :

Ergo nec clypeo juvenis subsistere tantum
Nec dextrâ valet; injectis sic undique telis
Obruitur. Strepit assiduo cava tempora circùm
Tinnitu galea, et saxis solida æra fatiscunt,
Discussæque jubæ capiti; nec sufficit umbo
Ictibus; ingeminant hastis et Troes, et ipse
Fulmineus Mnesteus. Tum toto corpore sudor
Liquitur, et piceum (nec respirare potestas)
Flumen agit: fessos quatit æger anhelitus artus.

Virgile a plus soigné les détails; mais il me semble qu'Homère peint à plus grands traits. Cet accord du ciel et de la terre pour accabler un seul homme, est une image sublime. On sera bien aise de rapprocher de ces deux morceaux, celui où le Tasse représente Aladin dans une situation semblable.

Fatto intanto ha il Soldan ciò che è concesso
Fare a terrena forza, or più non puote;
Tutto è sangue e sudore, e un grave e spesso
Anelar gli ange il petto, e i fianchi scuote.
Langue sotto lo scudo il bracchio oppresso;
Gira la destra il ferro in pigre rote;
Spezza, e non taglia, e divenendo ottuso,
Perduto il brando omai di brando ha l' uso.

Ch. 9, st. 97.

Après avoir vu comment deux grands poètes ont imité un passage célèbre de l'*Iliade*, il pourra être agréable d'avoir sous les yeux le même fragment traduit par un homme dont l'ouvrage jouit d'une assez grande réputation, surtout en

Allemagne et en Angleterre, l'abbé Cunigh. Comme il a écrit dans la langue de Virgile, on verra qu'il s'est enrichi souvent de ses dépouilles.

Intereà baud quibat subsistere maximus Ajax
Ampliùs, et servare locum; sic grandine crebrâ
Telorum obruitur; lævo quem numine magnus
Jupiter adversisque premunt solum undique Troës
Densi armis: strepitu horrendo cava tempora circùm,
Assiduo pulsata ictu, sonat ærea cassis.
Lævum heros humerum torpet defessus, in omnem
Scutum ingens partem dùm versans objicit hosti.
Nec tamen urgentûm telis durâque repelli
Vi potis est; stat mole suâ defixus, anhelam
Ægrè animam ducens: proruptus corpore toto
It sudor rivis, nec respirare potestas
Ulla, malumque malo gravius super ingruit usquè.

[6]) Il a parlé; Patrocle, à cette voix puissante.

Cette description, qui revient souvent dans Homère, et dont il est difficile au traducteur de varier sans cesse les tournures, a servi de modèle à Virgile, lorsqu'il dépeint Turnus s'armant pour le combat.

Cingitur ipse furens certatim in prælia Turnus.
Jamque adeò Rutulum thoraca indutus ahenis
Horrebat squamis: surasque incluserat auro,
Tempora nudus adhuc, laterique accinxerat ensem;
Fulgebatque altâ decurrens aureus arce;
Exsultatque animis, et spe jam præcipit hostem.
Enéide, 11, 486.

Et au Tasse, lorsque Renaud, menacé du châtiment sévère de Godefroi, revêt ses armes:

Ciò detto, l'armi chiede, e'l capo e'l busto
Di finissimo acciajo adorno rende,

E fa del grande scudo il braccio onusto,
E la fatale spada al fianco appende:
E in sembiante magnanimo ed augusto,
Come folgore suol, nell' armi splende.

Jérus. déliv., 5, 44.

7) Au joug il asservit les célestes coursiers.

C'étoit une opinion des anciens naturalistes, que, sur les bords du Tage, des cavales avoient conçu du souffle seul des vents. (Voyez Varron, Columelle et Pline, *Histoire Naturelle*, liv. 8, ch. 42.) La fiction d'Homère, ou allégorique ou fondée sur cette tradition, présentoit des couleurs poétiques trop brillantes, pour que ses deux imitateurs, Virgile et le Tasse, omissent de s'en emparer.

Continuòque avidis ubi subdita flamma medullis,
Vere magis (quia vere calor redit ossibus) illæ
Ore omnes versæ in zephyrum, stant rupibus altis,
Exceptantque leves auras; et sæpè, sine ullis
Conjugiis, vento gravidæ (mirabile dictu!)
Saxa per et scopulos, et depressas convalles
Diffugiunt.

Géorg. 3, 272.

Sul Tago il destrier nacque, ove talora
L'avida madre del guerriero armento,
Quando l' alma stagion che n' innamora,
Nel cor le instiga il natural talento,
Volta l' aperta bocca incontra l' ora,
Raccoglie i semi del fecondo vento:
E de' tepidi fiati (o maraviglia!)
Cupidamente ella concepe, e figlia.

E ben questo Aquilin nato diresti
Di quale aura del Ciel più lieve spiri;
O se veloce sì, ch' orma non resti,
Stendere il corso per l'arena il miri.

Jérusalem déliv., 7, 77.

[8]) Tels des loups, qui d'un cerf déchiroient les lambeaux.

Inde, lupi ceu
Raptores, atrâ in nebulâ, quos improba ventris
Exegit cæcos rabies, catulique relicti
Faucibus exspectant siccis.
Enéide, 2, 355.

Virgile n'a fait là qu'une esquisse ; mais les tableaux suivans sont bien de la même touche que celui d'Homère.

Milton représente la Mort planant sur la création nouvelle, et assouvissant son insatiable voracité.

As when a flock
Of ravenous fowl, tho'many a league remote,
Against the day of battel, to a field,
Where armies lie encamp'd, come flying, lur'd
With scent of living carcasses design'd
For death, the following day, in bloody fight:
So scented the grim feature, and upturn'd
His nostril wide into the murky air,
Sagacious of his quarry from so far.
Liv. 10, 275.

Le Tasse décrit la fureur du soudan, qui, tout fumant de carnage, n'en est pas encore assouvi.

Come dal chiuso ovil cacciato viene
Lupo talor, che fugge e si nasconde :
Che sebben del gran ventre omai ripieno
Ha l' ingorde voragini profonde ;
Avido pur di sangue anco fuor tiene
La lingua e'l sugge dalle labbra immonde ;
Tale ei sen gìa, dopo il sanguigno strazio,
Della sua cupa fame anco non sazio.
Ch. 10, st. 2.

[9]) Jupiter, dans les cieux toi qui plaças ton trône.

Rien de plus beau que cette prière d'Achille à Jupiter.

Il ne veut point la perte des Grecs, mais il ne veut pas leur triomphe; il fait des vœux ardens pour la gloire de Patrocle, mais il n'est exempt d'inquiétude ni pour les jours de son ami, ni pour les intérêts de sa propre vengeance, et toutes ces nuances si fines et si délicates sont ménagées par le poète avec un art et une précision qu'on ne peut trop admirer. Je vais extraire la traduction de ce morceau, de l'ouvrage de l'abbé Alègre, moins connu que son rival Cunigh, et que peut-être on sera bien aise de comparer avec lui.

Summe Pelasgorum rector, Dodona nivalis
Cui parêt, cuique illoti vestigia Selli
Cœlitùs immissos carpunt in pulvere somnos,
Pelidæ si quaudò alias audita precantis
Vota tibi, et claro genitor dignatus honore
Graïorum domuisti animos, hoc perfice votum
Nunc mihi, pugnarum a strepitu procul ipse manebo;
Myrmidonum sed enim Trojana in prælia turmas
Fert Patroclus, charusque mihi, fidusque sodalis.
Hunc, pater, ab cœlo victoria læta sequatur,
Invictumque inspira animum : sciat inclytus Hector
An me etiam sine, pugnaceis compescere Teucros
Audeat : àb ratibus pulso clamore, metuque,
Incolumis tandem nostra ad tentoria sese,
Victricemque aciem referat, victriciaque arma.

10 Rejette de ses vœux la plus chère moitié.

Audiit, et voti Phœbus succedere partem
Mente dedit, partem volucres dispersit in auras.
Enéide, 11, 794.

11) Ainsi, quand Jupiter dissipant les orages.

As when from mountain tops the dusky clouds
Ascending while the north-wind sleeps, o'er-spread
Heav'n's chearful face; the low'ring element
Scowls o'er the darkned landskip snow, or shower;

If chance the radiant sun with farewel sweet
Extends his evening beam, the fields revive,
The birds their notes renew, and bleating herds
Attest their joy, that hill and valley rings.

MILTON, liv. 2, 489.

[12]) Tel, aux jours de l'automne, alors que sur nos têtes.

Virgile a puisé dans ces vers sa belle description d'une tempête, au premier livre des *Géorgiques*.

Sæpè etiam immensum cœlo venit agmen aquarum,
Et fœdam glomerant tempestatem imbribus atris
Collectæ ex alto nubes; ruit arduus æther,
Et pluvià ingenti sata læta, boumque labores
Diluit: implentur fossæ, et cava flumina crescunt
Cum sonitu, fervetque fretis spirantibus æquor.

V. 322.

Mais cette idée si grande et si morale des fléaux de la terre, considérés comme châtimens célestes, est perdue dans l'imitation.

[13]) Fils de Saturne, ordonne au Sommeil, à la Mort.

Post ego nube cavâ miserandæ corpus et arma
Inspoliata feram tumulo, patriæque reponam.

Enéide, 11, 593.

Quintus de Smyrne a profité deux fois de cette fiction, la première au deuxième livre de son poëme, lorsque les zéphyrs transportent aux bords de l'Esèpe le corps de Memnon; la deuxième, au livre quatrième, lorsque les restes de Glaucus sont déposés par les vents au fond de la Lycie.

[14]) Il tombe; ainsi du fer le vigoureux effort.

Concidit: ut quondam cava concidit, aut Erymantho,
Aut Idâ in magnâ, radicibus eruta pinus.

Enéide, 5, 448.

[15]) Auprès de ses coursiers Sarpédon frémissant.

Sanguinis ille vomens rivos cadit, atque cruentam
Mandit humum, moriensque suo se in vulnere versat.
Enéide, 11, 668.

[16]) Mais contre Jupiter et sa force éternelle.

M. de Pompignan, d'après le trente-deuxième chapitre du *Deutéronome*, a fait cette belle peinture de la puissance de Dieu :

Que deviendroient sans lui les trônes de la terre?
Il ordonne la paix, il commande la guerre;
Par lui seul tout s'élève et tout est renversé.
Le courage, la peur, la force, la foiblesse,
Et l'esprit de vertige et l'auguste sagesse,
Sont des présens de dieu propice ou courroucé.
Cantique 2, liv. 2.

La même pensée se trouve dans le poète persan Saahdy. « Dieu met à l'un la couronne sur la tête, jette l'autre dans la boue, pare l'un d'un manteau de félicité, couvre l'autre d'un sac de malheur; du bout du doigt porte le soleil d'orient en occident; d'un souffle fait voguer les grands navires, et de l'abîme du néant fait revenir dans les plaines de l'être. »

[17]) Insulte à son trépas avec férocité.

Le texte dit: « Et le raillant avec amertume, ô Patrocle, tu lui parlas en ces mots : « Grands dieux, quel homme « agile, et comme il plonge lestement! Certes, s'il s'élançoit « de son vaisseau dans la mer poissonneuse aussi facilement « que de son char il s'élance dans la plaine, il pourroit, « même dans un temps d'orage, pêcher assez d'huîtres pour « rassasier plusieurs convives. Il faut l'avouer, les Troyens

« sont d'habiles plongeurs. » Je me range entièrement à l'avis de madame Dacier, qui croit que ces vers ont été ajoutés au texte d'Homère par quelqu'un des rhapsodes; il est impossible que le prince des poètes soit descendu jusqu'à de si basses plaisanteries, et surtout qu'il les ait mises dans la bouche de Patrocle, qui tout à l'heure vient de reprocher à Mérion une jactance beaucoup plus pardonnable, en lui disant :

La guerre veut du sang et non pas des paroles.

Pope, quoiqu'il partage cette opinion, a traduit, en le corrigeant, le discours de Patrocle :

Good heavens! what active feats yon' artist shows?
What skilful divers are our Phrygian foes!
Mark with what ease they sink into the sand!
Pity! that all their practice is by land.

M. Monti a osé n'en rien retrancher :

Da vero è snello
Questo Trojano : ve' ve' come ei tombola
Con leggiadria! Se in pelago pescoso
Capitasse costui, certo ei saprebbe
Saltando in mar, foss' anche in gran fortuna,
Dalli scogli spiccar conchiglie e ricci
Da saziarne molte epe : sì lesto
Saltò pur or dal carro a capo in giuso.
Oh gli excellenti notator' che ha Troja!

La poésie italienne ne se refuse à aucun détail. Dans la description des blessures, elle nomme par leur nom toutes les parties du corps, l'*inguine*, la *ventraja*, le *poppe*, il *clune*, la *vescica*, etc. Les muses françoises parlent un langage tout différent; il ne seroit ni en mon pouvoir, ni au

pouvoir d'un homme d'un talent bien supérieur au mien, de rendre supportables parmi nous de pareilles choses.

[18]) Quand l'Aquilon sorti de ses antres sauvages.

Adversi rupto ceu quondam turbine venti
Confligunt, Zephyrusque, Notusque, et lætus Eois
Eurus equis; stridunt silvæ, sævitque tridenti
Spumens, atque imo Nereus ciet æquora fundo.
Enéide, 2, 416.

Ac veluti annoso validam cùm robore quercum
Alpini Boreæ nunc hinc, nunc flatibus illinc
Eruere inter se certant: it stridor, et altè
Consternunt terram, concusso stipite, frondes;
Ipsa hæret scopulis.
Id., 4, 441.

[19]) Mais ne crois pas jouir d'un triomphe tranquille.

Non me, quicumque es, inulto,
Victor, nec longùm lætabere; te quoque fata
Prospectant paria, atque eadem mox arva tenebis.
Enéide, 10, 739.

[20]) Il parloit, et soudain la lumière du jour.

Dal giovinetto corpo uscì divisa
Con gran contrasto l'alma, e lasciò mesta
L'aure soavi della vita, e i giorni
Della tenera età lieti ed adorni.
Le Tasse, ch. 9, st. 33.

Toute la grâce de la langue italienne se trouve dans cette imitation.

FIN DES NOTES DU SEIZIÈME LIVRE.

LIVRE DIX-SEPTIÈME.

SOMMAIRE DU LIVRE DIX-SEPTIÈME.

I. Mort d'Euphorbe. — II. Hector revêt l'armure d'Achille. — III. Combats près du corps de Patrocle. — IV. Le corps de Patrocle est enlevé par les Grecs.

L'ILIADE.

LIVRE DIX-SEPTIÈME.

Ménélas aperçoit, dans la plaine homicide, I. Mort d'Euphorbe.
De Patrocle abattu la dépouille livide.
Transporté de fureur, il vole, et, loin des rangs,
Autour de son ami porte ses pas errans.
Telle, exhalant au loin sa clameur lamentable,
La génisse inquiète erre au fond de l'étable,
Ardente à protéger, par des soins vigilans,
Le faon plaintif et nu qui déchira ses flancs;
Tel Atride, agité de pieuses alarmes,
Sur Patrocle étendoit ses redoutables armes,
Prêt à lancer la mort, si quelque audacieux
Venoit lui disputer ces restes précieux.
  Mais Euphorbe, animé d'une avide espérance,
Du vaillant fils d'Atrée ose braver la lance.
« Laisse ce corps sanglant, dit-il, retire-toi;
« C'est moi qui l'ai frappé : sa dépouille est à moi.
« Respecte ma victoire, ou crains sa destinée. »
  — « O puissant Jupiter! quelle audace effrénée! »
Dit Ménélas. « Le ciel n'est-il pas irrité
« De cet excès d'insulte et de férocité?
« Quoi de plus odieux que l'orgueil sans courage?
« Des monstres des forêts je connoissois la rage;

« Mais l'ours et la panthère, et le fougueux lion
« Le cèdent en fureur aux guerriers d'Ilion.
« Présomptueux, ton frère, outrageant ma vaillance,
« A cependant payé sa coupable insolence,
« Et de ses vieux parens, dévoués aux douleurs,
« Sa présence jamais ne tarira les pleurs.
« Fuis donc, un sort pareil puniroit ton audace;
« Dérobe ta jeunesse au fer qui la menace;
« Fuis; ne me force point d'abattre ton orgueil:
« L'insensé qui se brise a vu trop tard l'écueil. »
Euphorbe, toujours fier et toujours intrépide:
« Tu crois, dit-il, tu crois m'épouvanter, perfide!
« C'est à toi de trembler : du brave Hypérénor
« Je vais venger sur toi le sang qui fume encor.
« Ta main, tranchant les nœuds d'un nouvel hyménée,
« Livre aux gémissemens sa veuve infortunée.
« Par toi dans mon palais le deuil a pénétré;
« Mais d'un trop long tourment mon père est déchiré.
« Console-toi, mon père : Euphorbe te présente
« Du meurtrier d'un fils la dépouille sanglante;
« La force va juger entre deux fiers rivaux. »
Sur l'épais bouclier son dard vole à ces mots,
Mais l'airain le recourbe. Enflammé de colère,
Ménélas, invoquant Jupiter tutélaire,
Dans le front du Troyen plonge un fer meurtrier.
Renversé, palpitant, le superbe guerrier
Vomit un sang épais, dont la noire souillure
Flétrit sur son beau col sa blonde chevelure.
Ces longs anneaux flottans, d'un or pur décorés,
Qu'avec un soin si doux les Grâces ont parés,
Traînent dans la poussière, et leur éclat céleste
Se ternit sous la main de la Parque funeste.

Tel, aux bords parfumés d'un limpide ruisseau,
Croissoit un olivier, solitaire arbrisseau;
Protégé par les soins d'une heureuse culture,
Il respiroit des vents l'haleine douce et pure;
Ses rameaux, que l'Aurore abreuvoit de ses pleurs,
Se blanchissoient déjà de leurs naissantes fleurs:
Voilà que l'ouragan contre lui se déchaîne;
Il tombe: Euphorbe ainsi va mesurer la plaine;
Par le cruel vainqueur son corps est dépouillé.
Lorsqu'un affreux lion, de carnage souillé,
Dévastant un troupeau de timides génisses,
Dans les flots de leur sang se baigne avec délices,
Contre lui rassemblés, les pasteurs frémissans
De loin frappent les airs de leurs cris impuissans;
Aucun n'ose approcher, l'épouvante les glace;
Telle aux cœurs des Troyens s'évanouit l'audace;
La terreur les enchaîne, et le fier Ménélas
Va ravir son butin sans trouble et sans combats.

Mais Apollon, jaloux de la gloire d'Atride, H. Hector revêt l'armure d'Achille.
Du superbe vainqueur trompe l'espoir avide.
Sous les traits de Mentès, il s'approche d'Hector:
« Prince, où te précipite un imprudent essor?
« Toi, poursuivre le char du héros de la Grèce!
« Tu ne peux de sa fuite égaler la vitesse;
« Ses coursiers, affranchis de tout pouvoir humain,
« Du seul fils de Thétis reconnoissent la main.
« Tandis que ton ardeur se consume inutile,
« Ménélas a vengé le compagnon d'Achille;
« Vois le fils de Panthus frappé par ce héros. »
Au sein des bataillons l'immortel, à ces mots,

S'enfonce. Hector, saisi d'une douleur soudaine,
De son regard farouche a parcouru la plaine.
Il voit le fils d'Atrée à sa proie attaché,
Et sur la poudre Euphorbe indignement couché :
Il s'élance; il égale, en sa course rapide,
Des flèches de Vulcain le ravage homicide.
Au bruit de son approche, aux cris de sa fureur,
Ménélas éperdu frissonne de terreur.
Il se dit : « Que ferai-je en ces momens funestes?
« Je ne puis de Patrocle abandonner les restes;
« Il est mort pour ma cause, et d'éclatans mépris
« De mon indigne effroi seroient le juste prix.
« Mais, seul, du fier Hector affronter la vaillance!
« Seul, braver des Troyens le nombre et la vengeance!
« Non; quand d'un immortel Hector reçoit l'appui,
« Je peux sans déshonneur reculer devant lui.
« L'insensé qui combat ceux que le ciel protège,
« Appelle un grand malheur sur son front sacrilège.
« Ah! si l'ardent Ajax paroissoit à mes yeux,
« Je te délivrerois, même en dépit des dieux,
« Patrocle, et de mon bras j'illustrerois l'audace! »
Mais, déjà plus pressant, le péril le menace;
Le Phrygien paroît; du corps défiguré
Ménélas en courroux s'est enfin séparé;
Il fuit, comme un lion que de la bergerie
Chassent les chevriers et les chiens en furie;
Le monstre, en s'éloignant, de colère a frémi.
Honteux de délaisser le corps de son ami,
Atride au sein des rangs se rejette et s'arrête.
Ajax, non loin de là, calme dans la tempête,
Ranimoit ses soldats, d'épouvante frappés.
Ménélas proférant des mots entrecoupés :

« Viens ressaisir Patrocle ; ô douleur ! un barbare,
« Dit-il, l'affreux Hector de ses armes s'empare :
« Que son corps mutilé nous soit au moins rendu ! »
Il parle, et sur ses pas vole Ajax éperdu.
Le vainqueur, dépouillant sa superbe conquête,
Du compagnon d'Achille alloit trancher la tête ;
Aveugle, il espéroit, par la haine égaré,
Livrer aux noirs corbeaux ce corps déshonoré,
Lorsque, sous le rempart de son pavois immense,
Le fils de Télamon le défie et s'avance.
Sur son char fugitif le Troyen remonté
S'éloigne, et dans ses murs par son ordre est porté
Le trophée éclatant des armes d'Eacide.
Tandis que la douleur brisoit le cœur d'Atride,
Ajax a sur Patrocle étendu son pavois,
Pareil à la lionne, alors qu'au fond des bois,
Guidant de ses petits la marche encor tremblante,
Elle a vu des chasseurs la troupe menaçante :
La colère et l'effroi font palpiter ses flancs,
Et ses sourcils baissés voilent ses yeux brûlans.
Mais Glaucus sur Hector jette un regard farouche,
Et ces mots insultans s'échappent de sa bouche :
« Fantôme de guerrier que le péril abat, (1)
« Je te croyois un homme, et tu fuis le combat !
« Seul avec tes Troyens, cours sauver tes murailles.
« Mes peuples, pour ta cause, au milieu des batailles,
« Las d'épuiser leur force en stériles travaux,
« Ne se dévoûront plus à des périls nouveaux.
« Comment l'humble soldat peut-il de sa défense
« Sur la valeur d'Hector appuyer l'espérance,
« Quand je t'ai vu livrer au plus lâche abandon
« Ton hôte, ton ami, le divin Sarpédon ?

« Vivant, tu l'implorois; ce fut pour te défendre
« Qu'il vint chercher la mort aux plaines du Scamandre,
« Hector, et tu n'as pu, par un tardif secours,
« De sa dépouille au moins repousser les vautours!
« O Lyciens! partons; périsse enfin Pergame!
« Si ses enfans brûloient d'une héroïque flamme,
« S'ils aimoient, comme nous, la gloire et leur pays,
« Dans les murs d'Ilion, des bords du Simoïs,
« De Patrocle déjà je traînerois les restes;
« Déjà, pour les soustraire à leurs destins funestes,
« Les Grecs viendroient offrir la plus noble rançon,
« Leur terreur nous rendroit le corps de Sarpédon!
« Mais tu n'as pu d'Ajax soutenir la présence;
« Il est plus fort que toi. » — « Par cette indigne offense
« Que veux-tu? dit Hector; et quel est ton dessein?
« J'ai cru que la sagesse habitoit dans ton sein;
« Mais ta bouche indiscrète aime à verser l'outrage.
« Moi, fuir devant Ajax! connois mieux mon courage.
« Au milieu des combats, sous les dards accablé,
« J'ai vu la mort de près, et je n'ai pas tremblé.
« Le monarque des dieux, dont la loi souveraine
« Se rit des vains projets de la prudence humaine,
« Tour-à-tour nous condamne aux douloureux affronts,
« Ou d'une palme illustre environne nos fronts.
« Ami, reste avec moi; témoin de ma vaillance,
« Tu verras si mon bras peut soutenir sa lance,
« Et ravir aux efforts du Grec déshonoré
« De Patrocle sanglant le corps défiguré. »
Puis d'une voix terrible: « Enfans de la Lycie,
« Troyens, Dardaniens, que la gloire associe,
« Frappez; fier du butin qu'il a su conquérir,
« De l'armure d'Achille Hector va se couvrir. »

Il dit, vole, et rejoint, près des remparts de Troie,
Les guerriers qui portoient sa glorieuse proie.
Le héros se dépouille ; il revêt à leurs yeux
Cet airain que jadis Pélée obtint des dieux,
Et qu'à son fils Achille, aux jours de sa vieillesse,
Pour de trop courts moments a transmis sa tendresse.
De ces armes couvert, il marche, et s'applaudit
Du redoutable éclat dont son corps resplendit.
De Jupiter sur lui l'œil immortel s'arrête;
Le roi des dieux soupire, et, balançant sa tête:
« O jeune infortuné! sur les bords du cercueil
« Ton espoir s'abandonne aux rêves de l'orgueil,
« Et tu n'aperçois pas, en ta folle imprudence,
« Le Sort qui te condamne, et la Mort qui s'avance!
« Du plus grand des mortels tu renverses l'ami,
« Tu revêts son armure, et tu n'as point frémi!
« Ah! la chaste Andromaque, aux remparts de ta ville,
« Ne détachera point la cuirasse d'Achille.
« Ma pitié, qui ne peut adoucir son tourment,
« Veut, du moins, t'illustrer à ton dernier moment. »
Pour confirmer ces mots, le front du dieu s'incline;
Son noir sourcil s'abaisse, et l'armure divine
Modelant sur Hector son éclatant airain,
D'une rage inconnue a fait frémir son sein.
Mars tout entier bouillonne en ses brûlantes veines :
C'est Achille guidant les phalanges troyennes.
Dans l'épaisseur des rangs il marche à pas légers,
Echauffant par ses cris tous ces fiers étrangers
Qui, des champs de l'Asie armés pour sa défense,
Sont venus à Pergame apporter leur vaillance.
« Orsiloque, Médon, Phorcys, Thersilochus,
« Ennome, Astéropée, et toi, brave Glaucus,

« Vous tous, rois alliés, vengeurs de ma querelle,
« Aux rives d'Ilion quand ma voix vous appelle,
« Sans doute ce n'est point pour étaler aux yeux
« D'un stérile appareil l'éclat ambitieux;
« C'est pour me secourir, pour préserver des flammes
« Nos temples, nos palais, nos enfans et nos femmes.
« Que si, vous prodiguant les dons et les bienfaits,
« Mes libérales mains accablent mes sujets;
« Si, pour payer la honte et la mort des Atrides,
« J'entasse les trésors dans vos tentes avides,
« Jusqu'au dernier soupir avec moi combattez;
« Le triomphe ou la mort, ce sont là nos traités.
« Quiconque entraînera Patrocle dans la ville,
« Partagera ma gloire et les armes d'Achille. »

III. Combats près du corps de Patrocle.

De fureur transportés, les guerriers, à ces mots,
Sur les Grecs ont couru, levant leurs javelots.
Tous jurent d'arracher cette proie éclatante.
Les insensés! Ajax va tromper leur attente;
De nombreux combattans tomberont sous le fer.
« Ménélas, nourrisson du puissant Jupiter,
« S'écrie Ajax, tu vois quel effrayant nuage
« Va sur Patrocle et nous faire éclater l'orage.
« Il approche, il noircit: par d'impuissans efforts
« Aux vautours d'Ilion nous disputons ce corps.
« Ils vont le dévorer, et leur rage effrénée
« S'assouvira bientôt, sur nous-même acharnée.
« Appelle nos guerriers, échauffe leur courroux,
« Ou le dernier soleil aura brillé pour nous. »
Il parle, et Ménélas crie avec épouvante:
« O vous, illustres rois, vous la terreur du Xanthe,

« Qui, près des fils d'Atrée, assis aux doux festins,
« Dans l'or étincelant faites jaillir les vins,
« Sous ce noir tourbillon dont s'obscurcit la plaine,
« Mes regards incertains vous distinguent à peine;
« Mais si d'un noble feu vos cœurs sont enflammés,
« Venez ravir Patrocle aux corbeaux affamés. »
Le roi puissant de Crète et le fils d'Oïlée
Se pressent, à ses cris, du sein de la mêlée.
Mérion suit Ajax; la foule autour des rois
S'élance... O qui pourroit, d'une robuste voix,
Répéter tous ces noms chers au dieu de la Thrace!
Les Troyens sur les Grecs fondent avec audace:
Tel, du sommet des monts, un torrent orageux
Roule dans l'Océan ses flots noirs et fangeux;
Les eaux frappent les eaux, et le lointain rivage
Répond aux hurlemens de la liquide plage.
Les Grecs ont élevé sur Patrocle sanglant
De leurs longs boucliers le mur étincelant.
Jupiter les protège; à sa voix, la nuit sombre
Sur les casques brillans fait descendre son ombre:
Il chérissoit Patrocle, et veut ravir son corps
Aux oiseaux attroupés sur ces horribles bords.
Et déjà, cependant, les bataillons de Troie
Aux Grecs ont dérobé cette superbe proie.
Du soin de la défendre uniquement jaloux,
Ils ne s'épuisent point en de stériles coups;
Mais aux Troyens encore elle n'est pas cédée.
Ralliant des soldats la troupe intimidée,
Le redoutable Ajax ranime leur vigueur.
Ajax, que sa stature et sa noble valeur
Font le premier des Grecs après l'ardent Achille,
Dans les rangs phrygiens s'ouvre un chemin facile.

Non moins impétueux que le fier sanglier
Qui, perçant l'épaisseur d'un tortueux hallier,
Se tourne et pousse au loin la meute épouvantée,
Il chasse des Troyens la phalange irritée.
En vain, sur des monceaux de mourans et de morts,
Du compagnon d'Achille osant traîner le corps,
De liens flétrissans Hippothoüs le presse,
Et marche aux yeux d'Hector, enivré d'allégresse :
Ajax perce la foule, accourt, et du guerrier
Fait voler en éclats le robuste cimier;
Le fer, en pénétrant dans sa tête sanglante,
Ravit sa proie illustre à sa main défaillante :
La mort voile ses yeux; il tombe, moissonné
Près de ce corps fatal que son bras a traîné;
Il tombe, loin des bords si chers à son enfance,
Loin des tendres parens dont sa reconnoissance,
Sous le toit paternel, ne pourra pas un jour
Payer les tendres soins et l'inquiète amour.
Hector a contre Ajax dardé sa javeline;
Habile à l'éviter, son fier rival s'incline :
Le bois fatal, glissant sur Ajax effleuré,
Vers Schédius a fui, dans sa course égaré.
Ce chef des Phocéens, fameux par son courage,
Qui régnoit dans Crissa sur un vaste héritage,
Atteint du coup mortel, est renversé.... l'airain
Traverse son pavois, son épaule et son sein.
Ajax court le venger; à travers sa cuirasse
Il a frappé Phorcys, et puni son audace.
Phorcys, d'Hippothoüs défenseur imprudent,
Tombe, et son bras roidi sur la poudre s'étend.
L'espoir vient ranimer les enfans de la Grèce.
Les Phrygiens, domtés par l'effroi qui les presse,

Poussent vers Ilion leurs bataillons épars.
Les Grecs, avant le temps, renversant leurs remparts,
Alloient dans ses décrets tromper la Destinée,
Lorsqu'Apollon soudain s'offre aux regards d'Enée.
Du sage Périphas, vieilli dans son palais,
Le dieu de la lumière a revêtu les traits.
« Enée, il fut des cœurs dont l'audace aguerrie
« Contre l'arrêt des dieux protégea leur patrie ;
« Et toi, livrant ta ville au vainqueur furieux,
« Tu la laisses périr contre l'arrêt des dieux !
« La peur étouffe en toi tout sentiment de gloire.
« Jupiter à nos vœux accorde la victoire,
« Et, lorsqu'un noble effort va la fixer sur nous,
« La fuite et la terreur ont enchaîné tes coups ! »
Enée a reconnu le dieu qui l'aiguillonne.
De honte et de fureur sa grande âme frissonne;
Il crie aux siens : « Restons, mourons en combattant;
« Dans les murs d'Ilion l'opprobre nous attend.
« Un dieu m'est apparu; son auguste promesse
« Me fait voir Jupiter armé contre la Grèce.
« Ne souffrons pas du moins qu'avec impunité,
« De Patrocle aux vaisseaux le corps soit emporté. »
Il parle, et le premier sur les Grecs il s'élance.
Aux cœurs des Phrygiens il souffle sa vaillance.
Leur bataillon, saisi d'un généreux transport,
Repousse sur les Grecs l'épouvante et la mort.
Le javelot d'Enée a frappé Léocrite;
Lycomède l'a vu; Lycomède s'irrite,
Il vole, et, menaçant les guerriers d'Ilion,
Perce d'un dard vengeur le fier Apisaon.
Ce héros, sur les pas du brave Astéropée,
Illustroit tour à sour sa lance et son épée;

La rage au fond du cœur, les larmes dans les yeux,
Astéropée accourt; son bras audacieux
Aux mânes d'un ami promet quelques victimes;
Intrépide, il combat; mais les Grecs magnanimes,
Sur Patrocle avançant les pavois et les dards,
Couvrent son corps sanglant d'invincibles remparts.
Enflammant ses guerriers par ses cris redoutables,
Ajax veut qu'à leur poste unis, inébranlables,
Ils répriment l'excès d'un courage imprudent,
Et que leur bataillon frappe en se défendant.
Le sang, à flots de pourpre, inonde au loin la plage.
Grecs, Troyens, alliés, dans un affreux carnage
Tout périt confondu; mais des Grecs plus serrés
Les bras sont plus nerveux, les coups mieux assurés.
On diroit que Phébus s'éteint dans sa carrière,
Que la triste Diane a perdu sa lumière;
La nuit couvre Patrocle, et ses voiles trompeurs
Entourent le guerrier de funestes vapeurs.
Ailleurs un jour brillant se répand sur la plaine;
Des guerriers éclairés l'ardeur moins inhumaine
Permet de repousser, d'éviter le trépas;
Ici, point de salut; point de trève aux combats;
La Mort, couvrant ces lieux de ses ailes funèbres,
Règne avec plus d'effroi dans l'horreur des ténèbres.
De Patrocle éloignés, les deux fils de Nestor
N'ont pu voir sa ruine et la gloire d'Hector.
Aux ordres paternels ces deux guerriers dociles
Résistent vaillamment, à leur poste immobiles,
Tandis que sur Patrocle un combat obstiné
Se répète, et poursuit son ravage effréné.
Les soldats haletans de la Grèce et de Troie
Arrosent de sueur et s'arrachent leur proie.

Dans ce choc prolongé des combats inhumains,
La poussière et le sang souillent leurs fortes mains.
Leurs genoux ont fléchi; leurs ardentes prunelles,
Leurs casques, leurs pavois dardent des étincelles.
  Tels on voit, dépouillant un superbe taureau, (a
Les nerveux corroyeurs en humecter la peau;
A ses bords onctueux en cercle se suspendent
Vingt esclaves roidis dont les efforts l'étendent:
Tels, saisissant Patrocle en leurs transports bouillans,
Dans un espace étroit, défenseurs, assaillans,
Vers les murs d'Ilion, vers la flotte l'entraînent;
Des combats effrénés les fureurs se déchaînent;
Mars, fléau des mortels, et Pallas en courroux
Applandiroient eux-même à ces terribles coups.
  Achille, cependant, sur sa nef solitaire,
Du sort impitoyable ignoroit la colère.
Aveugle, il attendoit, de momens en momens,
Qu'un dieu rendît Patrocle à ses embrassemens.
Il sait que ce héros (quelquefois la déesse
Des lois de Jupiter instruisit sa jeunesse)
Avec lui, ni sans lui sur les murs d'Ilion,
Ne peut porter la faux de la destruction;
Mais cet oracle obscur ne lui fit pas comprendre (3
Que le fer dût frapper son ami le plus tendre.
  Autour du corps glacé, les hardis combattans
Signalent leur fureur par des coups éclatans.
Les morts sont entassés, et de l'affreux carnage
L'ardeur s'échauffe encore aux accens de la rage.
« Grecs, » crioient les héros aux bataillons serrés,
Sur Patrocle étendant leurs longs dards acérés,
« Grecs, si nous succombons sous l'audace ennemie,
« Au sein de nos vaisseaux nous portons l'infamie.

« Sans ce dépôt sacré n'y reparoissons pas;
« Que la terre plutôt s'entr'ouvre sous nos pas! »
— « Phrygiens, » s'écrioient les défenseurs de Troie,
« Plutôt, plutôt mourir qu'abandonner sa proie. »
Des glaives, à ces mots, jaillissent mille éclairs;
Les clameurs des guerriers font retentir les airs.
Et cependant, privés de leur illustre guide,
Loin des cruels combats, les coursiers d'Eacide
Pleuroient... Automédon, accusant leur langueur,
En vain du fouet noueux les presse avec vigueur;
Ils ne veulent revoir l'Hellespont ni la plaine;
La douleur les roidit, les glace, les enchaîne;
Telle apparoît, fixée au sommet des coteaux, (4
La colonne immobile, ornement des tombeaux.
Leurs fronts sont inclinés; la sanglante poussière
A bu les larges pleurs qui mouillent leur paupière,
Et leurs crins ondoyans, sans honneur répandus,
Couvrent le joug du char où Patrocle n'est plus.
Jupiter attendri les contemple et soupire :
« O vous qui de la mort méconnoissez l'empire,
« Est-ce pour vous livrer aux destins ennemis,
« Qu'au pouvoir d'un mortel mes lois vous ont soumis?
« De tout ce qui respire ou rampe sur la terre, (5
« L'homme a le plus d'orgueil et le plus de misère ;
« Mais Hector vainement veut courber votre front;
« Je saurai vous soustraire à cet indigne affront.
« N'est-ce donc point assez qu'à vos yeux un barbare
« De l'armure d'Achille insolemment se pare,
« Et que ce jour entier (mes décrets l'ont permis)
« Eclaire le triomphe à son orgueil promis?
« Je vais, d'Automédon favorisant la fuite,
« Tromper du Phrygien l'imprudente poursuite;

« Je vais vous dérober aux horribles combats,
« Car les Troyens encor semeront le trépas,
« Jusqu'à l'heure où, tombant aux gouffres de Nérée,
« Le soleil s'enfuira devant la nuit sacrée. »
Les immortels coursiers, brûlant d'un nouveau feu,
S'élancent dans la plaine à ce discours d'un dieu,
Et, de leurs crins épars secouant la poussière,
Suivent au sein des rangs leur rapide carrière.*
Automédon franchit les bataillons ouverts,
Tel que l'affreux vautour qui poursuit dans les airs
Un nuage léger de colombes tremblantes:
Tantôt il se dérobe aux lances menaçantes;
Tantôt, semant l'effroi dans le cœur des fuyards,
Il revient se livrer à la fureur des dards.
Mais son char vainement fait tressaillir les plaines;
Sa main ne peut guider et la lance et les rênes;
Heureux dans son malheur, s'il évite la mort!
Tandis qu'il se consume en ce stérile effort,
Alcimédon l'a vu. — « D'une lutte insensée
« Quel dieu t'inspire, ami, la fatale pensée?
« Toi, braver les Troyens, quand Patrocle expiré
« Aux outrages d'Hector sans défense est livré! »
— « Je cède à mes coursiers, dit l'écuyer d'Achille.
« C'est à toi de régler leur vigueur indocile,
« Toi que par son adresse auroit seul effacé
« L'ami que nous pleurons, du coup mortel percé.
« Prends les rênes; je cours signaler ma vaillance. »
Il descend à ces mots; Alcimédon s'élance.
D'Enée, à cet aspect, enflammant la valeur,
L'impétueux Hector s'écrie avec chaleur:
« Le char d'Achille, ami, redescend dans l'arène.
« Un obscur combattant approche et le ramène;

« Ose me seconder; ses coursiers sont à nous;
« Un si foible ennemi va tomber sous nos coups.
Il parle, et, secondant sa grande destinée,
A sa voix généreuse accourt le noble Enée.
Tous deux marchent, couverts de leurs larges pavois.
Chromius, Arétus, veulent de leurs exploits
Partager les périls, la gloire et le salaire:
Mais le sort punira leur espoir téméraire;
L'un d'eux va succomber sous le tranchant du fer.
Automédon s'approche, invoquant Jupiter.
Terrible, et respirant une vigueur nouvelle,
Il couvre du pavois son compagnon fidèle.
« Par le frein contenus, que toujours sur mes pas
« S'avancent ces coursiers; ne les détourne pas.
« Qu'ils humectent mon dos de leur brûlante écume.
« Du redoutable Hector la fureur se rallume;
« Ce héros sur le char va se précipiter;
« Il vient; le coup mortel pourra seul l'arrêter. »
Il appelle, à ces mots, les vengeurs de la Grèce.
« Nobles Ajax, Atride, accourez; le temps presse.
« Laissez ce bataillon de colère enflammé,
« Ravir aux mains d'Hector un corps inanimé;
« Nous qui vivons encore, accourez nous défendre;
« Venez, déjà sur nous je vois la mort s'étendre;
« Mais je veux l'affronter; j'attends l'arrêt des cieux;
« Mon triomphe ou ma perte est dans la main des dieux. »
Son fer vole à ces mots; fidèle à son audace,
Du fougueux Arétus il perce la cuirasse,
Et dans son large flanc se plonge tout entier.
Couvert d'un voile épais, le malheureux guerrier
Tressaille et tombe; ainsi sous la hache tranchante (6
Roule, en se débattant, la génisse expirante,

Quand de son front sanglant le nerf est séparé.
A ce spectacle, Hector, de douleur déchiré,
Lance son dard vengeur; mais l'écuyer d'Achille
Se courbe, et de l'airain la fureur inutile
De la terre, en sifflant, va pénétrer le sein.
L'un sur l'autre tous deux couroient le glaive en main,
Lorsque des deux Ajax la terrible présence
A d'Hector fugitif étonné la vaillance.
Enée et Chromius s'élançant sur ses pas,
Volent tenter ailleurs le destin des combats,
Loin du pâle Arétus étendu sur la plaine.
Près de son char superbe Automédon l'entraîne,
Lui ravit sa dépouille, et triomphe en ces mots:
« Guerrier, ton sang obscur venge mal un héros,
« Mais j'aime à le répandre, à l'offrir à la Grèce,
« A soulager ainsi le tourment qui m'oppresse. »
Il dit, et sur le char ces restes sont placés.
Il y monte sanglant, les cheveux hérissés,
Pareil au fier lion qu'on voit sur les montagnes
Déchirer du taureau les tremblantes compagnes.
Cependant le combat, source amère de pleurs,
Près de Patrocle encor redouble ses fureurs.
C'est Pallas qui, du sein des demeures célestes,
Vient rallumer l'ardeur de ces assauts funestes.
Elle apparoît, semblable à l'écharpe d'Iris
Qui flotte à plis légers sur les sacrés lambris,
Lorsqu'au présage sourd des turbulens orages,
On a vu les troupeaux quitter les pâturages,
Le laboureur s'enfuir devant les aquilons,
Et le soc oublié dormir dans les sillons.
D'un nuage d'azur Minerve revêtue,
A ranimé des Grecs la phalange éperdue.

Sous les traits de Phœnix abordant Ménélas :
« Quel opprobre pour toi, dit la fière Pallas,
« Si du divin Patrocle, au pied de ces murailles,
« Le vautour, à tes yeux, déchire les entrailles !
« Combats ; que ta valeur lui serve de rempart. »
— « O mon père ! ô Phœnix, vénérable vieillard !
« De Pallas seulement que l'appui me protège !
« Qu'elle écarte ces traits dont la fureur m'assiège !
« Non, je ne livre point à ce funeste sort
« Les restes du guerrier dont nous pleurons la mort ;
« Mais Hector fond sur nous, aussi prompt que la flamme ;
« Jupiter nous accable et relève Pergame. »
Minerve, dont l'orgueil est flatté par ces mots,
D'une fureur nouvelle embrase le héros.
Elle enferme en son cœur la constance obstinée
Que donne un grand courage à la guêpe acharnée,
Insecte audacieux qui, cent fois repoussé,
Cent fois sur l'ennemi revient plus courroucé.
Podès auprès d'Hector signaloit sa vaillance :
Ménélas a sur lui fait tournoyer sa lance.
Ce prince infortuné, fils du noble Etion,
Et le plus opulent des vengeurs d'Ilion,
Tombe frappé ; le Grec lui ravit son armure.
Mais soudain de Phénops empruntant la stature,
Et son air et ses traits, et ces hardis accens
Pour l'amitié d'Hector si doux et si puissans,
Apollon crie : « O toi ! fier défenseur du Xanthe,
« Quel guerrier te fuira ? Ménélas t'épouvante !
« Il perce ton ami de son dard furieux,
« S'avance avec audace, et l'enlève à tes yeux. »
Hector, à ce discours, sent frémir son courage ;
La douleur sur son front jette un sombre nuage.

A la tête des rangs conduits par sa fureur,
Son armure éclatante a semé la terreur.
Soudain, favorisant son ardeur intrépide,
Jupiter prend en main la redoutable égide.
La foudre a retenti; des nuages épais
Couvrent du mont Ida les glorieux sommets.
La montagne a tremblé sous le courroux céleste;
La phalange des Grecs, en son trouble funeste,
Recule, se disperse, et le fougueux Hector
Poursuit, sans s'arrêter, son orgueilleux essor.
Chef des Béotiens, le vaillant Pénélée,
Qui, long-temps invincible au fort de la mêlée,
Avoit sur les Troyens appesanti son bras,
Fuit, blessé par l'airain du fier Polydamas.
Hector, perçant la main du courageux Léite,
Loin des affreux combats, sanglant, le précipite.
Désormais inhabile à diriger les dards,
Le Grec promène au loin ses douloureux regards.
Hector fondoit sur lui; le héros de la Crète,
De Léite irrité protégeant la retraite,
Au baudrier d'Hector enfonce un dard pesant;
Mais le bois à ses mains échappe en se brisant.
Le bataillon troyen pousse un cri d'allégresse.
Hector, ferme et tranquille, au vengeur de la Grèce
Lance un trait qui s'égare, et frappe Céranus
Dans les rangs dispersés des Crétois éperdus.
Ami de Mérion, ce guerrier plein d'audace,
Des rives de Lyctos accouru sur sa trace,
Conduisoit du héros le char éblouissant.
Ses destins sont remplis : le javelot perçant
A traversé sa langue et ses dents fracassées.
Loin de son char il roule, et de ses mains glacées

Le frein d'or est tombé; l'agile Mérion
Se courbe et le saisit : « Fils de Deucalion,
« Dit-il, le sort jaloux trahit notre courage;
« Fuis aux vaisseaux. » Il parle, et le long du rivage
Le Crétois, de son char précipitant les bonds,
Pousse ses fiers coursiers aux longs crins vagabonds.
Mais Ajax reconnoît la main toute puissante
Qui livre à la terreur sa troupe pâlissante.
Il s'écrie : « Un dieu même est armé contre nous.
« Qui peut de Jupiter méconnoître les coups?
« De chaque bras troyen, courageux ou timide,
« Tous les traits sont mortels sous la main qui les guide;
« Les nôtres dans la terre expirent frémissans.
« Mais que le calme enfin renaisse dans nos sens;
« De Patrocle enlevons les déplorables restes;
« Chargés d'un tel dépôt, quittons ces lieux funestes,
« Et, rendant aux vaisseaux nos débris menacés,
« Consolons nos amis, d'épouvante glacés.
« N'est-il point de héros qui d'une mort cruelle
« Porte au fils de Thétis la terrible nouvelle?
« Il ignore sa perte et les fureurs de Mars.
« Je jette autour de moi d'inutiles regards :
« Nul guerrier ne paroît, et la nue enflammée
« Me dérobe nos chars, et la flotte et l'armée.
« Grand Dieu ! perce le voile abaissé sur nos yeux, (7
« Et ne nous frappe au moins qu'à la clarté des cieux! »
Jupiter du héros exauce la prière :
Les nuages ont fui; des torrens de lumière
Resplendissent, versés sur le champ des combats.

IV. Le Le chef de Salamine appelle Ménélas ;

« Que tes regards, ami, parcourent la mêlée ;
« Si tu vois Antiloque, au fils du vieux Pélée
« Qu'il coure de la Grèce annoncer le malheur. »
A sa voix, Ménélas s'éloigne avec douleur;
Il craint, dans le péril dont les Grecs sont la proie,
Qu'ils ne cèdent Patrocle aux vengeances de Troie.

corps de Patrocle est enlevé par les Grecs.

Comme un affreux lion, de carnage affamé,
Assiège en son bercail un troupeau renfermé ;
Des bergers et des chiens la vigilante audace
Du monstre en vains efforts épuise la menace;
Les brandons enflammés, les rocs, les javelots
Etonnent son courage, arrêtent ses assauts;
L'aube paroît, il fuit; mais sur la bergerie
De ses regards encore il tourne la furie:
Tel Atride à regret s'est éloigné des rois,
Et, les encourageant du geste et de la voix,
Il s'écrie : « O guerriers! notre appui, notre gloire,
« De Patrocle en vos cœurs rappelez la mémoire!
« Amis, vous chérissiez ce mortel généreux
« Qui ne fut jamais sourd aux cris des malheureux:
« Hélas! il ne vit plus. » A ces mots, sur la plaine
Avec rapidité son regard se promène.
Tel que l'aigle superbe, à l'œil étincelant,
Du haut sommet des airs voit le lièvre tremblant,
Le suit dans les détours de sa course inquiète,
Et, sous les noirs buissons découvrant sa retraite,
S'abat sur lui, l'atteint d'un vol précipité,
L'emporte, et lui ravit la céleste clarté :
Tel, embrassant de l'œil une immense étendue,
Sur Antiloque Atride arrête enfin sa vue.
D'un gros de combattans ce prince environné,
Soutenoit par ses cris leur courage effréné.

Ménélas vole à lui : « Connois notre misère :
« Le plus grand des guerriers ne voit plus la lumière ;
« Par le courroux des dieux Patrocle est immolé ;
« Le désespoir accable un peuple désolé.
« Mais cours sur notre perte éclairer Eacide ;
« Qu'il ravisse aux Troyens ce cadavre livide,
« Ces restes nus.... Déjà, d'allégresse enivré,
« De l'armure d'Achille Hector s'est décoré. »
Antiloque est saisi d'une douleur farouche ;
La parole glacée expire sur sa bouche.
De l'airain qui le charge il désarme son bras,
Et vers le fils des dieux tourne, en pleurant, ses pas. (8
Ses guerriers fléchissoient ; la prudence d'Atride
Les livre à Thrasymède, et, de vengeance avide,
Vers Patrocle il revient d'un pas audacieux.
Il cherche Ajax ; Ajax est offert à ses yeux :
« A tes désirs, dit-il, Antiloque fidèle
« Porte au fils de Thétis la fatale nouvelle ;
« Mais d'un bouillant courroux Eacide enflammé
« Reparoîtroit en vain : son bras est désarmé.
« Privés de son appui, faisons tête à l'orage ;
« Que ce corps soit sauvé par notre seul courage. »
— « Que j'aime, dit Ajax, un si noble transport !
« Aidé de Mérion, fais un dernier effort ;
« Porte au sein des vaisseaux ces dépouilles glacées ;
« De nos longs boucliers les masses avancées,
« Nos glaives et nos traits protégeront vos pas,
« Et des fureurs d'Hector soutiendront les éclats. »
Dans leurs bras, à ces mots, les deux chefs intrépides
Ont enlevé Patrocle. Hector, à pas rapides,
Sur eux se précipite, et, le fer à la main,
A leur fuite, à grands cris, veut fermer le chemin ;

Mais l'aspect des Ajax, écumans de colère,
Etonne et fait pâlir le Troyen téméraire.
Blessé par les chasseurs, tel le sanglier fuit;
En vain dans les buissons la meute le poursuit:
L'animal en fureur se tourne, et sa menace
Des limiers dispersés épouvante l'audace.

Des combats, cependant, le feu s'est rallumé;
Chars, guerriers, tout s'ébranle, au carnage animé.
Avec moins de courroux, dans les airs déchaînée,
S'échappe en tourbillons la flamme inopinée,
Ravageant des cités les fastueux palais.

Tels, de sueur baignés, deux robustes mulets
Traînent dans les détours d'une pente escarpée
La masse d'un sapin, que le fer a frappée,
Tel le couple, enflammé d'un courage constant,
Sous son noble fardeau s'avance haletant.
Des terribles Ajax les piques meurtrières
Opposent aux Troyens d'invincibles barrières.
On les voit, redoublant leurs vigoureux efforts,
Pour sauver le héros, le couvrir de leurs corps.
Ainsi la forte digue, embrassant la prairie,
Des torrens débordés réprime la furie,
Et, soutenant le choc de leurs flots orageux,
Les repousse en leur lit, turbulens et fangeux.

Mais du bouillant Hector et du superbe Enée
L'infatigable ardeur, sur leurs pas acharnée,
Les poursuit sans relâche, et les Grecs éperdus
Font gémir les vaisseaux de leurs cris confondus.
Tel, devant le vautour altéré de carnage,
Fuit des geais effrayés le ténébreux nuage;
De douloureux accens ils remplissent les airs.

De dards, de boucliers les fossés sont couverts;

Et les morts entassés sur le sanglant rivage
De Bellone en fureur attestent le ravage.

FIN DU DIX-SEPTIÈME LIVRE.

NOTES
DU LIVRE DIX-SEPTIÈME.

Voici encore un de ces livres de l'*Iliade* où l'unité d'action est visiblement marquée, et dont la conduite savante excite, à l'examen, une vive admiration. Les Grecs délivreront-ils le corps de Patrocle? Tel est le problème que le poète va résoudre, à travers les continuelles alternatives de revers et de succès qui signalent les derniers efforts des Grecs, avant que l'arrivée d'Achille leur imprime un mouvement extraordinaire. On ne conçoit pas qu'après tant de descriptions de mêlées, de morts, de blessures, un homme puisse trouver dans son imagination des ressources suffisantes pour reproduire encore les mêmes scènes avec des couleurs différentes et sans le secours d'aucun épisode. Ces répétitions sont le déscspoir du traducteur. Pope lui-mêmc avoue qu'il craint d'y avoir échoué; il s'applaudit de la concision avec laquelle il a traduit ce livre, dans lequel il n'a, dit-il, que soixante-cinq vers de plus que l'original, quoiqu'il n'ait rien omis d'essentiel. Avec un nombre de vers beaucoup moindre, mais qu'on trouvera peut-être encore trop considérable, je me suis également efforcé de ne rien omettre d'important.

Le début du livre est fort beau; le caractère de Ménélas s'y montre avec beaucoup d'intérêt. Le discours de Glaucus à Hector est un des plus éloquens que le grand orateur Homère ait composés, et plusieurs autres détails pleins de

charme et de poésie délassent agréablement de l'uniformité des exploits guerriers.

Les combats sur le corps d'Achille au troisième livre de la *Guerre de Troie*, de Quintus de Smyrne, sont une imitation très-marquée et souvent une copie presque littérale de ceux-ci.

[1]) Fantôme de guerrier, que le péril abat.

On admire beaucoup les harangues de Tite-Live, dont l'apprêt et l'uniformité s'accordent cependant assez mal avec les temps, les hommes et les circonstances. Combien leur sont supérieures celles d'Homère, qui ne sont jamais que le cri de la nature et du sentiment, modifié selon les personnages et les situations! Que l'on compare ce discours de Glaucus avec celui que Sarpédon adresse au même Hector au cinquième livre; la donnée est la même: c'est le cri des alliés, qui se plaignent que leur valeur soit mal secondée; mais quelle force, quelle énergie la mort de Sarpédon n'ajoute-t-elle pas aux reproches de Glaucus? Combien ses *morsures*, comme dit Homère, sont plus profondes et plus vives! Les deux discours reposent sur une pensée qui leur est commune, et ils n'ont pas un mouvement, pas une expression qui soient les mêmes. L'observation de ces nuances délicates est le triomphe de l'éloquence.

[2]) Tels on voit, dépouillant un superbe taureau.

Valérius Flaccus a transporté au sixième livre de l'*Argonautique* cette comparaison d'une grande justesse, mais qui ne paroîtroit pas assez noble à la poésie moderne, plus dédaigneuse des professions utiles et plus éloignée des usages communs de la vie:

Ut bovis exuvias multo qui frangere olivo

Dat famulis, tendunt illi, tractuque vicissim
Taurea terga domant, pingui fluit unguine tellus;
Talis utrimque labos, raptataque limine in arcto
Membra viri miseranda meant.

Ces vers sont une traduction aussi fidèle qu'élégante de ceux d'Homère.

[3]) Mais cet oracle obscur ne lui fit pas comprendre.

Nec vates Helenus, cùm multa horrenda moneret,
Hos mihi prædixit luctus.
Enéide, 3, 712.

[4]) Telle apparoît, fixée au sommet des coteaux.

M. Delille s'est approprié cette comparaison :

Un long accablement le tenoit immobile :
Tels qu'on voit enchaînés dans leur triste repos,
Ces simulacres vains pleurant sur les tombeaux.
Imagination, ch. 2.

[5]) De tout ce qui respire ou rampe sur la terre.

De tout temps les philosophes et les poètes ont déploré les misères de la condition humaine; mais ces plaintes ont surtout dans les écrivains des jours primitifs un caractère touchant et mélancolique. C'est ainsi qu'on ne peut lire sans attendrissement le quatrième chapitre de l'*Ecclésiaste* et le quarantième de l'*Ecclésiastique*.

[6]) . . . . Ainsi sous la hache tranchante.

Quales mugitus, fugit cùm saucius aram
Taurus, et incertam excussit cervice securim.
Enéide, 2, 223.

7) Grand dieu, perce le voile abaissé sur nos yeux,
Et ne nous frappe au moins qu'à la clarté des cieux.

Cette traduction presque littérale détruit le reproche d'impiété qu'avoit fait naître la version de Boileau; il fait dire à Ajax :

Grand dieu! chasse la nuit qui nous couvre les yeux,
Et combats contre nous à la clarté des cieux.

C'est pour n'avoir connu que par les vers de Boileau ce passage d'Homère, que Rousseau s'exprime ainsi au quatrième livre d'*Emile*: « Ajax eût craint de se mesurer avec « Achille, et défie Jupiter au combat, parce qu'il connoît « Achille et ne connoît point Jupiter. » Cette distinction subtile est dénuée de toute justesse; Ajax connoissoit très-bien Jupiter pour le souverain des dieux et des hommes, et loin d'avoir la démencee de le provoquer, nous avons vu que, dans son combat contre Hector, il recommande à ses amis de l'implorer.

[8]) Et vers le fils des dieux tourne, en pleurant, ses pas.

Nous avons vu, au neuvième livre, une ambassade pompeuse et solennelle, précédée des hérauts sacrés, se rendre aux vaisseaux d'Achille, épuiser pour le fléchir toutes les ressources de la plus riche éloquence, et échouer dans son entreprise; ici un jeune guerrier, seul et avec quelques mots, va précipiter au combat le fils des dieux; mais ces mots magiques sont : « Patrocle n'est plus, » et l'extrême simplicité dont Homère présente ici le contraste, atteste de plus en plus combien toutes les délicatesses de l'art lui sont familières.

FIN DES NOTES DU DIX-SEPTIÈME LIVRE.

LIVRE DIX-HUITIÈME.

SOMMAIRE DU LIVRE DIX-HUITIÈME.

I. Désespoir d'Achille en apprenant la mort de Patrocle. — II. Achille désarmé fait fuir les Troyens. — III. Thétis va demander à Vulcain des armes pour son fils. — IV. Description du bouclier d'Achille.

L'ILIADE.

LIVRE DIX-HUITIÈME.

I. Désespoir d'Achille en apprenant la mort de Patrocle.

TANDIS que le combat, dans ces champs pleins d'horreur,
Comme un feu dévorant promenoit sa fureur,
Antiloque, à grands pas côtoyant le rivage,
Porte au superbe Achille un funeste message.
Seul, devant ses vaisseaux, pensif et consterné,
Aux noirs pressentimens Achille abandonné, (1)
Se disoit : « Quoi! des Grecs les bandes fugitives
« Dans un désordre affreux révolent vers ces rives!
« O terreur! ô destin contre moi courroucé!
« Luit-il, ce jour fatal, par Thétis annoncé,
« Ce jour où, moi vivant, une lance ennemie
« Du plus brave des miens doit moissonner la vie?
« Malheureux! c'en est fait, Ménétiade est mort.
« Il a trop écouté son funeste transport;
« Insensible à mes vœux, rebelle à ma défense,
« Il a du fier Hector affronté la vaillance. »
  Ainsi d'un doute horrible il flottoit combattu,
Quand le fils de Nestor se présente abattu :
« Achille, je t'apporte et le deuil et les larmes :
« Patrocle est sur la poudre; Hector a pris ses armes;
« Le fer dispute encor les restes du héros. »
  Un voile de douleur, à ces rapides mots,

S'étend sur Eacide ; il meurtrit son visage ;
Son grand corps, en tombant, couvre un vaste rivage ;
Et de ses blonds cheveux son beau front dépouillé
De poussière et de sang par ses mains est souillé.
Bientôt du fils des dieux on eût vu les captives
En foule l'entourer, gémissantes, plaintives,
Et de leurs doigts sanglans se déchirer le sein,
Tandis que, prévenant un sinistre dessein,
Antiloque, au milieu des femmes éplorées,
Retenoit du héros les mains désespérées.
Du fond de son palais battu des larges flots, (a)
Thétis a de son fils entendu les sanglots.
La déesse y répond de ses voûtes humides.
Par ses cris attiré, l'essaim des Néréides,
Amphithoé, Spio, Méra, Cymodocé,
La tendre Dynamène et la vive Glaucé,
Et Doris et Proto, que suit Callianire,
Galathée aux yeux bleus, Clymène au doux sourire,
Phéruse dont le bras mollement s'arrondit,
Thoa qui sous les flots d'un pied léger bondit,
Et la brune Mélite et la blonde Amathée,
S'élancent à la fois dans sa grotte argentée;
Leur douleur vient s'unir à ses chagrins amers.
« Mes sœurs, dit en pleurant la déesse des mers,
« A quels maux ma tendresse est-elle condamnée!
« Déplorable immortelle et mère infortunée,
« De mon sang j'ai formé le plus grand des héros
« Qu'ait endurci Bellone aux périlleux travaux.
« Comme une plante heureuse au sein d'un champ fertile,
« J'élevai son enfance en mon palais tranquille.
« Hélas! trop indulgente à son ambition,
« J'ai permis son départ aux plaines d'Ilion,

« Funestes bords, qui vont dévorer sa jeunesse !
« Sous le toit paternel, aux rives de la Grèce,
« Je ne le verrai plus, c'en est fait, et mes bras
« Ne pourront le presser au retour des combats.
« O regrets déchirans ! et, tandis qu'il respire,
« La terre avec l'Olympe à ses douleurs conspire.
« Je vole auprès de lui ; je saurai quels malheurs
« Des yeux de mon Achille ont arraché des pleurs. »
De son antre, à ces mots, s'élance la déesse.
Son cortège autour d'elle à pas légers s'empresse.
Sous leurs pieds délicats l'onde s'ouvre, et les flots
Les portent jusqu'aux bords où gémit le héros :
Le rivage a reçu les filles de Nérée.
La nymphe aux pieds d'argent, s'avançant éplorée,
Soulève avec amour la tête de son fils.
« Eacide, pourquoi ces sanglots et ces cris ?
« Epanche dans mon sein les douleurs de ton âme.
« Tes vœux sont accomplis : vois triompher Pergame ;
« Vois les Grecs fugitifs, de terreur agités,
« Tendre vers tes vaisseaux leurs bras ensanglantés. »
Mais Achille éperdu : « De ces dieux, ô ma mère !
« Dit-il en sanglotant, la faveur est amère.
« Et quelle volupté puis-je goûter encor,
« Quand Patrocle est tombé sous la lance d'Hector,
« Patrocle, mon seul bien ?.. Jour de honte et de larmes !
« Hector l'a dépouillé des éclatantes armes
« Que jadis ton époux reçut des immortels,
« Alors que de l'hymen il toucha les autels.
« Hymen fatal ! Pourquoi ce jour que je respire ?
« Abandonnant l'orgueil de ton humide empire,
« Dans le lit d'un mortel falloit-il donc entrer ?
« De tes embrassemens devoit-il s'honorer ?

« Tu ne me verras plus au palais de mon père ;
« Je meurs, je veux mourir ; j'abhorre la lumière,
« Et si la vie encor fait palpiter mon sein,
« C'est pour venger Patrocle, et punir l'assassin. »
Mais Thétis : « Imprudent ! tu sais l'arrêt sévère (3
« Qu'a prononcé sur toi la céleste colère.
« Tu sais par quels destins tes destins sont bornés ;
« Qu'aux jours de ce Troyen tes jours sont enchaînés ;
« (Ainsi du sort jaloux l'a voulu le caprice.)
« Que s'il périt, tu meurs. — « Mourons, et qu'il périsse !
« Mourons, puisque le sort ne me permettoit pas
« De secourir Patrocle aux portes du trépas.
« Patrocle ! il est tombé loin du ciel de la Grèce,
« Implorant ma vaillance, appelant ma tendresse
« Pour repousser de lui le javelot fatal....
« Et moi, qui sur ces bords n'eus jamais de rival,
« Moi qui ne dois revoir mes foyers ni mon père,
« Cependant que faisois-je, oisif et solitaire,
« Tandis que Mars livroit tant de cruels assauts ?
« Vain fardeau de la terre, assis sur mes vaisseaux,
« Je savourois des Grecs la douleur méprisée ;
« Je refusois mon bras à leur flotte embrasée.
« Périsse la Discorde ! et d'un souffle odieux (4
« Qu'elle n'infecte plus les mortels ni les dieux !
« Périsse le Courroux ! cet enfant de l'Outrage,
« Aussi doux que le miel, gonfle le cœur du sage,
« Et de son noir poison distille les vapeurs.
« Devois-je succomber à ses charmes trompeurs ?
« Contre le fils d'Atrée il excita ma haine :
« N'en parlons plus ; cédons au pouvoir qui m'entraîne.
« Entre les mains des dieux mon sort est suspendu ;
« Marchons au meurtrier par qui j'ai tout perdu.

« Je cours frapper Hector; j'y cours, rien ne m'arrête ;
« Quand les dieux la voudront, je leur livre ma tête.
« Hercule, favori du souverain des cieux,
« Ne put tromper du sort les décrets envieux ;
« La haine de Junon l'entraîna dans la tombe :
« Succombons comme lui, s'il faut que je succombe,
« Et ne balançons pas à descendre au tombeau
« Lorsque j'y puis entrer par un chemin si beau.
« Oui, la gloire ornera mes dernières journées.
« Epouses des Troyens, mères infortunées,
« Soupirez, gémissez, déchirez votre sein:
« Vos guerriers me verront; ils connoîtront enfin
« Combien Mars a langui dans l'absence d'Achille....
« Pour toi, cesse, ô ma mère! un effort inutile;
« Ne me détourne point des glorieux combats;
« Tes prières, tes pleurs ne me fléchiroient pas. »
— « Mon cher fils, il est beau, lui répond la déesse,
« De repousser des siens le péril qui les presse!
« Mais tes armes, brillant de leur éclat divin,
« D'un superbe vainqueur ont grossi le butin ;
« L'arrogance d'Hector déjà s'en est parée.
« Aveugle! son triomphe est de courte durée;
« Le spectre de la mort s'apprête à le saisir.
« Ne sois donc pas rebelle à mon juste désir;
« Attends, pour reparoître au milieu de la plaine,
« Que demain près de toi l'Aurore me ramène,
« Et qu'un airain forgé par le père des feux
« Te rende à ces combats, l'objet de tous tes vœux.
« Vous, dit-elle à ses sœurs, rentrez au sein des ondes;
« Allez revoir Nérée en ses grottes profondes;
« Dites-lui que je cours aux célestes parvis
« Demander à Vulcain des armes pour mon fils. »

Les déesses de l'onde, à son ordre dociles,
Des mers légèrement fendent les flots tranquilles,
Tandis que l'immortelle, aux monts sacrés des cieux,
Va visiter des arts le père industrieux.

II. Achille désarmé fait fuir les Troyens.

Cependant l'Hellespont a vu vers son rivage
Fuir les Grecs dispersés par un affreux ravage.
Pour le bûcher pieux Patrocle réservé,
Des assauts ennemis n'est point encor sauvé;
Les fils d'Assaracus disputent sa conquête.
Plus ardent que la flamme, Hector marche à leur tête.
Trois fois, près d'accomplir son funeste dessein,
Sur les pieds du héros il étendit la main;
Trois fois les deux Ajax, unissant leur courage,
Ont trompé son espoir et repoussé sa rage.
Tantôt il fond sur eux, tantôt, par ses clameurs,
Des Troyens ralentis il presse les fureurs.
Tel s'élance un lion, dont la faim dévorante,
Pour s'assouvir du sang de sa proie expirante,
Méprise des pasteurs les impuissans efforts.
Il triomphoit, au gré de ses fougueux transports,
Si la céleste Iris, descendant sur la terre,
N'eût fui l'œil vigilant du maître du tonnerre.
Par l'ordre de Junon, la courrière des dieux
Vole au vaisseau d'Achille, et, s'offrant à ses yeux:
« O guerrier, le plus grand de la race mortelle!
« Viens, une ombre chérie à son secours t'appelle.
« Délivre d'un ami le corps défiguré,
« Par mille bras rivaux tour-à-tour déchiré.
« Le sacrilège Hector, acharné sur sa proie,
« Veut l'attacher sanglante aux murailles de Troie,

« Et livrer sans pudeur à la faim des corbeaux
« De ces restes glacés les livides lambeaux.
« Lève-toi, fils des dieux, combats; que la victoire
« Sauve d'un tel affront et Patrocle et ta gloire. »
— « Iris, dit le héros, quelle divinité
« A commis ce message à ta fidélité? »
L'immortelle répond : « C'est Junon vengeresse,
« Junon, dont tes destins alarment la tendresse.
« A l'œil des autres dieux j'ai dérobé mes pas. »
— « Puis-je, s'écrie Achille, affronter les combats?
« Au malheureux Patrocle ils ont ravi mes armes.
« Ma mère m'interdit les sanglantes alarmes;
« Elle veut m'apporter, de sa divine main,
« Une armure nouvelle, ouvrage de Vulcain.
« Le seul Ajax pourroit, dans ces champs du carnage,
« D'un assez fort airain revêtir mon courage;
« Mais ce guerrier combat; son généreux effort
« Sème autour de Patrocle et le deuil et la mort. »
— « Montre-toi désarmé, lui répond la déesse;
« Parois : ton seul aspect va ranimer la Grèce.
« Les pâles Phrygiens, d'épouvante glacés,
« Reconnoîtront Achille, et fuiront dispersés. »
Iris, développant la splendeur de ses ailes,
Est rentrée, à ces mots, aux voûtes éternelles.
Le héros obéit, il s'est levé : Pallas
Attache sur son dos l'égide des combats,
Ceint d'un nuage d'or sa tête rayonnante,
Et sur son front allume une flamme éclatante.
Tels de brillans signaux s'élèvent dans les airs,
Des tours d'une cité qu'environnent les mers;
Tout le jour, l'ennemi, par d'horribles ravages,
Menace ses remparts, désole ses rivages,

Et quand la Nuit étend ses sombres pavillons,
La flamme qui s'agite en épais tourbillons,
Eveillant les vaisseaux des prochaines contrées,
Les appelle au secours des rives éplorées.
  Aux ordres de sa mère Achille obéissant,
Sur le bord du fossé s'arrête frémissant.
Il pousse un cri; Pallas, Pallas impitoyable,
A la voix du guerrier joint sa voix effroyable,
Et des Troyens a fui le pâle bataillon.
De sa bouche d'airain, tel le bruyant clairon,
Quand l'assaut menaçant prépare le carnage,
Des guerriers enivrés irrite le courage.
  A ce cri, que l'écho répète avec horreur,
Les Troyens consternés frissonnent de terreur.
Les coursiers, hérissant leur flottante crinière,
Détournent les timons sous des flots de poussière.
Les feux que de son casque Eacide a vomis
Frappent d'un long effroi les tremblans ennemis.
Trois fois près du fossé rugit sa voix tonnante;
Trois fois aux rangs troyens il porte l'épouvante,
Et de leurs propres dards douze chefs sont percés
Sur les débris fumans de leurs chars fracassés.
  Dans cet affreux désordre, aux défenseurs de Troie
Enfin les Grecs vainqueurs ont arraché leur proie.
Sur un funèbre lit Patrocle déposé,
Dort au milieu des siens, de larmes arrosé.
A leurs cris accouru, l'inconsolable Achille
Verse un torrent de pleurs; il voit pâle, immobile,
Déchiré par le fer et souillé d'un sang noir,
Le héros qu'il arma, brûlant d'un autre espoir.
  Mais le char du soleil, que Junon précipite,
S'abîme avec regret dans le sein d'Amphitrite.

Egalement frappés par le courroux des dieux,
Grecs, Troyens, tout s'éloigne et fuit d'horribles lieux.
  Debout, sans prendre place au banquet salutaire,
L'élite des Troyens s'assemble et délibère.
L'effroi montre sans cesse au peuple épouvanté
D'Achille menaçant le fantôme irrité.
Polydamas, enfin, rompt un morne silence.
Tous les temps sont soumis à sa vaste science;
La même nuit vit naître Hector, Polydamas:
L'un triomphe aux conseils, comme l'autre aux combats.
  « Phrygiens, consultons le péril qui nous presse.
« Croyez-en mes avis; c'est trop braver la Grèce.
« Vers nos murs éloignés hâtons notre retour;
« Auprès de ces vaisseaux n'attendons pas le jour.
« Tant que de son affront la vengeance éclatante
« Retint ce fier mortel enchaîné sous sa tente,
« Aux belliqueux travaux j'encourageois vos cœurs,
« Et vers les vaisseaux grecs nous marchions en vainqueurs;
« L'espoir de les détruire animoit notre audace:
« Mais Achille se lève, Achille nous menace.
« Dans les bornes d'un champ mille fois disputé
« Laissera-t-il languir son intrépidité?
« Non; sa main sur nos murs ira porter la flamme.
« Tandis qu'il en est temps, retournons dans Pergame;
« La nuit condamne encor sa vengeance au repos;
« Mais si nous attendons le réveil du héros,
« Plus d'un fameux Troyen, contre l'ardent Achille
« Volera dans nos murs implorer un asile,
« Et plusieurs (dieux puissans, ne le permettez pas!)
« Trouveront dans leur fuite un horrible trépas.
« Cédez à mon effroi : replions nos cohortes;
« Contre l'assaut des Grecs fortifions nos portes;

« Demain, d'armes couverts, sur nos murs affermis
« Dès l'aurore attendons nos bouillans ennemis :
« Alors honte et malheur à ce fier Eacide,
« S'il ose jusqu'à nous pousser son char rapide ;
« Avant que sa furie ait ébranlé nos tours,
« Il y pourra laisser leur pâture aux vautours. »
Mais Hector lui lançant un regard de colère :
« Moi, fuir ! et tu prétends que Minerve t'éclaire,
« Polydamas ! J'irois sous l'abri de nos murs
« Cacher mon épouvante ou mes exploits obscurs !
« Ne sommes-nous point las, après neuf ans de crainte, (5)
« D'emprisonner la guerre en une étroite enceinte ?
« La ville de Priam, avant nos longs revers,
« Du bruit de sa splendeur remplissoit l'univers ;
« Jupiter nous frappa ; sa funeste vengeance
« Fit écouler au loin notre antique opulence ;
« Et, quand du roi des dieux le courroux est calmé,
« Entre les mers et moi quand le Grec enfermé
« Périt, j'enchaînerois la gloire de mes armes !
« Non ; nous ne cédons point à de lâches alarmes.
« Amis, de votre chef écoutez les accens ;
« Réparez votre force et conservez vos rangs.
« Si quelqu'un parmi vous, esclave des richesses,
« De l'avarice en lui redoutoit les foiblesses,
« Offerts à nos soldats, que ses biens dangereux
« Soient dérobés aux Grecs par un don généreux.
« Demain, dès que l'aurore embellira ces rives,
« Allons éveiller Mars sur les poupes craintives,
« Et s'il est vrai qu'Achille ait élevé son front,
« Que le jour qui va naître éclaire son affront.
« J'oserai le braver ; je serai sa victime,
« Ou ce fier ennemi verra le noir abîme.

« Mars est le dieu de tous, et souvent ses fureurs
« Sous le fer des vaincus font tomber les vainqueurs. »
Tout le camp s'abandonne à des transports de joie.
Par Minerve égarés, les défenseurs de Troie
Repoussent l'avis sage avec emportement;
L'avis fatal plaît mieux à leur aveuglement.
Mais tandis que la Nuit déployoit ses ténèbres,
Les Grecs, emplissant l'air de leurs clameurs funèbres,
Environnoient Patrocle et pleuroient sur son corps.
Achille, à leurs sanglots unissant ses transports,
Fait retentir les cieux de ses plaintes amères,
Et presse son ami de ses mains sanguinaires.
Tel le lion farouche à qui, sur les coteaux, (6
Le chasseur déroba ses tendres lionceaux,
Le soir les cherche en vain dans son antre sauvage.
Palpitant, il s'élance avec un cri de rage,
Du chasseur suit la trace, à grands pas le poursuit,
Et de ses hurlemens épouvante la Nuit;
Tel, au milieu des siens, le guerrier de Larisse
Du sort, en gémissant, accusoit l'injustice.
Il s'écrioit : « Ainsi mes funestes discours
« Ont de Ménétius abusé les vieux jours !
« Je promis, pour calmer sa plaintive tendresse,
« De ramener Patrocle aux rives de la Grèce;
« Comblé d'honneurs, de biens, il devoit le revoir:
« Mais Jupiter se rit de notre vain espoir.
« L'inflexible Erinnys sur la plage troyenne
« A creusé, cher Patrocle, et ta tombe et la mienne.
« O Pélée, ô Thétis, vos vœux sont superflus;
« Sous le toit paternel vous ne me verrez plus;
« Ce rivage homicide engloutira ma cendre.
« Dans la tombe avec toi, si je ne puis descendre,

« Patrocle, à ta grande ombre errante aux sombres bords, (7
« Avant de décerner les froids honneurs des morts,
« D'Hector, je le promets, les armes et la tête
« Vont de mon bras vainqueur devenir la conquête,
« Et de fers, par mes mains, douze Troyens chargés
« Sur ton bûcher sanglant tomberont égorgés.
« Restes chers d'un ami, reposez sur ces rives;
« Nuit et jour près de vous pleureront les captives
« Que, dans l'embrasement des puissantes cités,
« Ravirent aux Troyens nos bras ensanglantés. »
Ainsi parle Eacide, et cependant les ondes (8
Vont laver du héros les blessures profondes.
Pour ce devoir pieux par Achille ordonné,
Dans le bronze fumant l'eau pure a bouillonné.
L'huile à flots onctueux sur Patrocle est versée,
Et bientôt, par les soins d'une foule empressée,
Dans ses flancs déchirés le baume est répandu.
Sur la couche funèbre il repose étendu,
Pâle, couvert d'un lin de blancheur éclatante.
L'élite des guerriers remplit la vaste tente,
Et consume à pleurer avec le fils des cieux
Des heures de la nuit le cours silencieux.
Tandis que par ces soins leur tristesse est nourrie,
Jupiter en ces mots, de son âme attendrie
Révéloit à Junon les secrets déplaisirs :
« Enfin, Junon, le sort a comblé tes désirs;
« Achille va combattre; ah! les fils de la Grèce,
« Ce peuple, objet constant de ta vive tendresse,
« Sans doute jusqu'à toi font monter leurs aïeux. »
— « Où tendent ces discours, ô monarque des dieux? »
Lui répond la déesse; « un mortel misérable
« Peut dans de vains projets traverser son semblable,

« Et moi, qui marche au ciel, ton épouse et ta sœur,
« Je ne puis sur Pergame assouvir ma fureur! »

Mais dans son vol déjà la fille de Nérée
A franchi de Vulcain la demeure éthérée,
Palais vaste et brillant, d'étoiles parsemé,
Que d'un solide airain le dieu même a formé,
Et qui surpasse encore en sa riche structure
Des célestes palais la noble architecture.
Dans le profond réduit de son antre embrasé,
L'œil ardent, les bras nus, de sueur arrosé,
Sur sa forge brûlante avec force il déchaîne
Des vents emprisonnés la turbulente haleine;
Vingt superbes trépieds se forment sous sa main.
Ces chefs-d'œuvres d'un art au-dessus de l'humain
Roulant, sans nul secours, sur la voûte étoilée,
D'eux-mêmes se rendront à l'auguste assemblée,
Et leurs anses, sortant des célestes fourneaux,
S'assouplissoient déjà sous les pesans marteaux.

III. Thétis va demander à Vulcain des armes pour son fils.

L'épouse de Vulcain, brillante de jeunesse,
Charis, à pas légers, vole vers la déesse.
Ses voiles éclatans flottoient au sein des airs;
Elle saisit la main de la nymphe des mers:
« Objet de notre amour, vénérable immortelle, (9
« Quel soin, que je bénis, auprès de nous t'appelle?
« Viens, prends place aux festins prêts à te recevoir. »
Sur un trône, à ces mots, Charis la fait asseoir,
Chef-d'œuvre que du dieu l'adresse merveilleuse
Forma d'un or brillant; une estrade orgueilleuse
Supporte la blancheur de ses pieds délicats.
Charis vers son époux soudain presse ses pas:

« Accours, dit-elle, accours ; ô faveur désirée !
« Notre asile a reçu la fille de Nérée. »
— « Thétis, répond Vulcain, Thétis dans mon palais !
« Jour heureux ! je dois tout à ses pieux bienfaits.
« Quand je naquis, Junon, dans son dépit funeste,
« Me fit précipiter de la voûte céleste.
« La fille de Doris (le pourrois-je oublier ?)
« M'ouvrit des vastes mers le gouffre hospitalier.
« Neuf ans j'habitai seul une grotte profonde
« Que battoit l'Océan du fracas de son onde.
« Là, paisible, ignoré des mortels et des dieux,
« J'essayois les travaux d'un art industrieux.
« Pour embellir Thétis, ma main reconnoissante
« Donnant à l'or ductile une forme brillante,
« Savoit le façonner en tortueux anneaux,
« L'assouplir en colliers, ou l'étendre en réseaux.
« Puis-je payer jamais ses généreux services ?
« Du nectar savoureux offre-lui les délices,
« Va, cours, précède-moi ; je ne veux que le temps
« D'éteindre les grands feux dans ma forge brûlans.
« Je te suivrai bientôt. » Il finissoit à peine,
Sur ses pieds inégaux son vaste corps se traîne.
De leurs métaux rougis désarmant ses fourneaux,
Il fait rentrer la paix dans ses vieux arsenaux.
L'onde a lavé son front noirci par la fumée,
Son col, ses bras nerveux, sa poitrine enflammée.
De pourpre il se revêt, et s'appuie à pas lents
Sur deux esclaves d'or, automates vivans,
Où d'un art merveilleux la puissance exercée
Fixa le sentiment, la voix et la pensée.
L'immortel, abordant la fille de Doris,
Saisit sa main divine : « O toi que je chéris,

« Quel soin dans mon palais amène ta présence?
« Que viens-tu demander à ma reconnoissance? »
— « Dieu puissant, ô Vulcain, dit la nymphe des eaux;
« Faut-il te fatiguer du récit de mes maux?
« Le sort jaloux m'accable. Hélas! quelle déesse
« Voit dans les pleurs ainsi s'obscurcir sa jeunesse?
« C'étoit peu que le roi des dieux et des humains
« Eût au sort d'un mortel attaché mes destins;
« Il me falloit encore, aux plaines de Neptune,
« De ma fécondité déplorer l'infortune.
« J'ai porté dans mon sein le plus brave guerrier; (10
« Il croissoit sous mes yeux, comme un tendre olivier
« Du sol qui l'a nourri l'orgueil et l'espérance.
« Sur les bords Phrygiens conduit par sa vaillance,
« Il doit y succomber... O regrets superflus!
« Sous le toit paternel il ne dormira plus,
« Et sa vie éphémère aux larmes est livrée!
« De ce jeune héros une esclave adorée,
« Don brillant de la Grèce et prix de ses exploits,
« Est ravie à ses feux par le chef de vingt rois.
« Achille, pour punir cette injure éclatante,
« Se retire, indigné, dans le fond de sa tente,
« Et ses ressentimens l'éloignent des combats.
« En vain le fils d'Atrée, aux portes du trépas,
« Par de riches présens veut fléchir sa colère;
« Long-temps dans ses refus le héros persévère.
« Mais le péril s'accroît, et de puissans assauts
« Des Grecs épouvantés menacent les vaisseaux.
« Mon fils aimoit Patrocle; attendri par ses larmes,
« Il lui rend les combats, le couvre de ses armes.
« Sous ce guerrier, les Grecs, jusqu'au pied des remparts,
« Repoussent des Troyens les bataillons épars.

« Contre Hector, ô douleur! Patrocle se mesure;
« Il meurt, et de mon fils la redoutable armure
« D'un vainqueur orgueilleux a grossi le butin.
« J'embrasse tes genoux, je t'implore, ô Vulcain! (11
« Donne à ce fils que j'aime et que la mort menace,
« Un bouclier superbe, un casque, une cuirasse.
« Etendu sur la terre, il pleure désarmé;
« D'un impuissant courroux son cœur est consumé. »
— « Thétis, répond le dieu, dissipe tes alarmes.
« Pour ton généreux fils je vais forger des armes
« Dont le céleste éclat frappera tous les yeux.
« Hélas! pourquoi, trompant les destins envieux,
« Ne puis-je le ravir à la Parque cruelle? »
Il rentre, en se traînant, à sa forge immortelle.
Sur vingt fourneaux brûlans, déchaînés à la fois,
Les vents, au gré du dieu qui leur donne des lois, (12
Ménageant avec art leur haleine embrasée,
La font mugir fougueuse ou gémir apaisée.
La flamme tournoyante enveloppe en son sein (13
Des barres, des monceaux d'or, d'argent et d'airain,
Et dans les feux ardens quand leur masse s'allume,
Sur sa base de fer dressant l'énorme enclume,
Armé de la tenaille et des pesans marteaux,
L'immortel, de sa forge enlève les métaux.

IV. Description du bouclier d'Achille.

D'abord, d'un art divin, le roi des feux commence (14
Un bouclier brillant, impénétrable, immense.
Cinq lames qu'il entasse en composent le corps;
Par un triple métal il affermit les bords;
Un travail merveilleux enrichit la surface.
Les mers, le ciel, la terre y roulent dans l'espace. (15

Sur un char de rubis Phébus décrit les jours;
Diane au front d'argent suit son paisible cours;
Les astres, parcourant leur carrière ordonnée,
Tracent par les saisons le cercle de l'année.
La Pléiade s'y montre, et l'Ourse, à l'horizon,
Fuit toujours Amphitrite et poursuit Orion.
Deux puissantes cités étalent à la vue
Le faste de leurs tours qui se perd dans la nue.
L'une offre de l'hymen les festins et les jeux.
Des flambeaux sont portés; à l'éclat de leurs feux
Les chants, retentissans sous les vastes portiques,
Mènent la jeune épouse à ses dieux domestiques.
Un groupe de danseurs la précède et la suit.
Les femmes, les enfans, attirés par le bruit,
Sur le seuil des maisons vont contempler la fête.
Ailleurs le peuple ému court en foule et s'arrête.
Un violent débat dans la place excité
Appelle des vieillards la sage autorité.
D'un meurtre encor fumant la rançon réclamée
Divise en deux partis une foule animée.
Le long tumulte, accru par des témoins rivaux,
Se calme tout à coup à la voix des hérauts,
Et sur la pierre assis, dans l'enceinte sacrée,
Prenant le sceptre d'or de leur main révérée,
En présence des dieux, les juges tour à tour
Prononcent leur avis sans haine et sans amour.
Deux talens vont payer le plus juste suffrage.
La guerre à l'autre ville apporte le ravage.
De deux camps ennemis descendus sur ses bords
La fierté s'abandonne à de bouillans discords.
L'un veut que sa richesse, en deux parts divisée,
Satisfasse aux fureurs de Bellone apaisée;

L'autre en ses fondemens voudroit la renverser.
Mais sous le joug d'un maître avant de s'abaisser,
L'assiégé tentera le destin des batailles.
Il s'échappe en secret, confiant ses murailles
Aux femmes, aux enfans, aux débiles vieillards.
A la tête des rangs brillent Minerve et Mars;
L'or de leurs vêtemens et leur taille imposante
Révèlent des grands dieux la majesté présente.
L'embuscade sans bruit se cache au bord des eaux
Où vont des assiégeans s'abreuver les troupeaux.
Deux citoyens, assis sur la hauteur prochaine,
Préparent le signal en observant la plaine;
Un perfide repos enchante au loin ces bords.
Deux bergers, modulant de champêtres accords,
Vers l'ennemi caché marchoient sans défiance;
Du fond de sa retraite il se lève, il s'élance;
Et pasteurs et troupeaux, tout périt égorgé.
L'assiégeant court au bruit, il frappe, il est vengé.
On se mêle; on combat d'une ardeur effrénée,
Et d'un fleuve de sang la colline est baignée.
Dans les rangs abattus triomphent réunis
La pâle Mort, le Deuil et l'affreuse Erinnys.
Là le Sort tient captif un soldat sans blessure;
Ici d'un chef blessé sa main rougit l'armure;
Ici d'un guerrier mort il traîne les lambeaux;
Tout se meut, tout respire en ces vivans tableaux.

Plus loin, dans des guérets d'une vaste étendue
Le troisième labour a plongé la charrue.
De nombreux métayers, armés de l'aiguillon, (16
Suivent des bœufs pesans le pénible sillon.
La coupe en main, le maître animant leur ouvrage,
Aux limites du champ leur offre un doux breuvage.

Pour le retour bientôt les voit-il s'agiter?
Une coupe nouvelle accourt les exciter.
Un or bruni retrace à la vue étonnée
La terre par le soc fraîchement sillonnée.
Ailleurs le pur froment surcharge de son poids
Un immense domaine, héritage des rois.
Les moissonneurs, armés de faucilles brillantes,
Abattent des épis les tiges ondoyantes;
Des enfans, recueillant les légers chalumeaux,
Les offrent à la main qui les lie en faisceaux.
Sur son sceptre appuyé, le roi de ces contrées
Sourit aux flots mouvans de ses moissons dorées.
Cependant ses hérauts, sous l'épais tamarin,
Préparent au monarque un champêtre festin.
Ils égorgent un bœuf; aux immortels propices
De sa chair palpitante ils offrent les prémices,
Et pour les métayers brûlés par la chaleur, (17)
Les femmes, du froment ont détrempé la fleur.
Non loin, sur le penchant d'une riche colline,
L'or découpe en festons la grappe purpurine.
Sur des appuis d'argent les ceps sont élancés;
L'étain trace à l'entour, des buissons, des fossés.
Un sentier tortueux, sur la fertile pente,
Conduit des vendangeurs la troupe pétulante,
Portant dans les paniers qui surchargent leurs mains
Le fruit dont la liqueur réjouit les humains.
Par un jeune garçon la marche est précédée;
La cithare légère, à sa voix accordée,
Répète dans les airs des sons mélodieux,
Et la danse y répond par des transports joyeux.
Mais un troupeau superbe, et des ondes avide,
Ici sort de l'étable à la voix de son guide.

Les bœufs, qu'on voit mugir et gonfler leurs naseaux,
Se hâtent vers le fleuve entouré de roseaux.
Quatre bergers, neuf chiens occupoient les rivages,
Quand sur un bœuf, du fond de leurs antres sauvages,
Courent deux fiers lions de fureur pantelans.
De leurs ongles vainqueurs ils déchirent ses flancs,
Et bravent, acharnés sur leur proie expirante,
Des pasteurs et des chiens la colère impuissante.
Là d'un riant vallon le rustique tableau
Charme l'œil délassé, qui contemple un hameau,
Des moutons, bondissans dans un gras pâturage,
Et de rustiques toits enveloppés d'ombrage.
Du céleste artisan l'ingénieux burin,
Poursuivant son ouvrage, a gravé sur l'airain
Ces danses des Crétois par Dédale inventées,
Qu'Ariadne avec Phèdre a souvent répétées.
Là, des jeunes amants les groupes fortunés,
Le front paré de fleurs, sont en cercle enchaînés.
D'un tissu transparent la danseuse est vêtue,
Et l'agile danseur fait briller à la vue,
Sur un lin moins serré, le glaive étincelant.
Des filles, des garçons le cercle pétulant (18)
Egale en son essor le mouvement rapide
Que la roue, en tournant, prête à l'argile humide.
Mais le cercle se rompt; les groupes enlacés
Ont formé cent replis à pas vifs et pressés.
Avec enchantement la foule les admire,
Et deux légers sauteurs, aux accords de la lyre,
Par leur témérité frappant tous les regards,
Chantent en voltigeant dans ces groupes épars.
Enfin de l'Océan l'ondoyante ceinture
Du bouclier céleste enrichit la bordure.

L'ouvrage est terminé; Vulcain façonne encor
Et le brillant panache et l'épais casque d'or
Dont un burin savant décore la surface.
De feux resplendissans il sème la cuirasse,
Et du léger cothurne arrondit le contour.
Il les offre à Thétis : plus prompte que l'autour,
L'immortelle s'élance, et, d'une course agile,
Les porte aux pavillons où gémissoit Achille.

FIN DU LIVRE DIX-HUITIÈME.

NOTES

DU LIVRE DIX-HUITIÈME.

Si les beautés du chant qui précède offrent un peu de monotonie, Homère se hâte de nous en dédommager, en prodiguant dans celui-ci les richesses les plus variées. Le début nous montre Antiloque annonçant au fils des dieux la mort de son ami. On a justement admiré l'énergique concision de son discours; cet exorde :

Achille, je t'apporte et le deuil et les larmes!

qui, surprenant le héros au milieu de ses douloureux pressentimens, le fait frissonner et le prépare à recevoir une affreuse nouvelle; l'adresse avec laquelle Antiloque glisse sur ce qui étoit le plus difficile à dire :

Patrocle est sur la poudre;

il ne prononce pas même le mot de mort; enfin son empressement à ajouter :

Hector a pris ses armes;
Le fer dispute encor les restes du héros,

afin de fixer la douleur d'Achille sur les idées de fureur et de vengeance, et de l'entraîner au combat. Quatre vers, que j'ai resserrés en deux et demi, suffisent pour exprimer toutes ces choses; on voit qu'Homère sait être concis à propos.

Le désespoir d'Achille, la douleur de ses captives, les soins touchans d'Antiloque, forment le tableau le plus attendrissant. Mais il convenoit au plan d'Homère d'amener ici Thétis; et déjà nous l'avons vue au premier livre sortir du sein des flots pour venir consoler son fils. Avec quel art le poète sait créer des détails nouveaux dans la répétition de cette scène, et quelle intelligence il y fait éclater! Au premier livre, la douleur d'Achille étoit morne, concentrée; il avoit à rougir d'un affront, il demandoit vengeance: tout cela vouloit de la solitude, du mystère; Thétis lui apparoît seule, et lui promet qu'il sera vengé. Mais ici le désespoir du héros a tout un autre caractère; son cœur n'est plus blessé dans son orgueil, il est déchiré dans ses plus tendres affections; ses gémissemens éclatent sans ménagement; alors ce n'est plus Thétis solitaire, c'est Thétis entourée de ses nymphes qui vient le consoler, c'est tout le cortége des Néréides qui vient se grouper autour de lui.

Cependant le corps de Patrocle va tomber au pouvoir des Troyens, et le fils des dieux est désarmé; mais il se montre sans armes, et sa seule présence, son seul cri disperse les phalanges d'Hector. Ainsi, par une admirable progression, le poète ramène au camp des Grecs, d'abord les armes d'Achille sans sa personne, puis sa personne sans ses armes, avant de le présenter couvert d'un airain céleste et semant la mort sur ses pas.

Ce livre est terminé par l'arrivée de Thétis au palais de Vulcain, et par la description du fameux bouclier, dont il sera parlé plus bas.

[1]) Aux noirs pressentimens Achille abandonné.

Agnovit longè gemitum præsaga mali mens.
Enéide, 10, 843.

[2]) Du fond de son palais battu des larges flots.

Voyez au quatrième livre des *Géorgiques*, quel parti Virgile a tiré de ce passage dans le bel épisode d'Aristée. Cyrène et les Nymphes de la mer sont la copie de Thétis et de ses sœurs, et quelque belle que soit cette copie, elle ne peut, surtout pour la grandeur des objets, être mise en parallèle avec l'original.

Les amateurs de poésie portugaise compareront avec plaisir la peinture charmante des Néréides nageant sur la surface des flots, avec l'imitation que le Camoëns en a faite au deuxième chant de la *Lusiade*; c'est un de ses morceaux les plus gracieux et les plus poétiques.

[5]) Mais Thétis: « Imprudent, tu sais l'arrêt sévère.

Ces paroles de Thétis amènent une réponse d'Achille dont la beauté est égale, à mon avis, à tout ce que la poésie dramatique a de plus fort et de plus éclatant, dans quelque langue que ce soit. Je vais citer encore ici la traduction de M. Monti; on aime à voir comment un beau talent sait faire valoir de semblables passages :

Figlio, nol dir (riprese lagrimando
La Dea) nol dirlo, chè tua morte affretti:
Dopo quello d'Ettor pronto è il tuo fato.
E lo sia (ripiglia con un profondo
Gemito Achille,) che si muoja, e tosto,
Se giovar mi fu tolto, il morto amico.
Ahi che lontano dalla patria terra
Il misero perì desideroso
Del mio soccorso nella sua sciagura.
Or poichè il fato riveder mi vieta
Di Ftia le care arene, ed io crudele
Nè Patroclo aitai, nè gli altri amici,

De' quai molti domò l'ettorea lancia,
Ma qui presso le navi inutil peso
Della terra mi seggo, io frà gli Achei
Nel travaglio dell' armi il più possente,
Benchè me di paroli altri pur vinca.
Pera nel cor de' Numi e de' mortali
La Discordia fatal, pera lo Sdegno,
Ch' anco il più saggio a inferocir costinge,
Che più dolce del miel stilla, e qual fumo
Si dilata ne' petti, e forza acquista.
Tal si fu l'ira che da te mi venne,
Agamemnon. Ma su l'andate cose,
Benchè ne frema il cor, l' obblio si sparga,
E l'alme in sen necessità ne domi.
Si corra in traccia di colui che il caro
Capo m' uccise, si raggiunga Ettorre,
Poi quando a Giove ed agli Dei sia grado,
Venga pur, ch'io l'accetto, il mio destino.
Alcide stesso vi soggiacque, Alcide
Dilettissimo al Giove, e la sua forza
Dalla Parca fu doma, e dallo sdegno
Dell' acerba Giunon. Così pur io,
Se ugual m'aspetta inevitabil fato,
Estinto giacerò. Questo frattanto,
Tempo è di gloria. Sforzerò qualcuna
Delle Dardanie spose ad asciugarsi
Colle due mani su le gote il pianto,
E a trar dal largo petto egri sospiri.
Sappiano alfin, che il braccio mio dall' armi
Abbastanza cessò; nè dalla pugna
Tu, madre, mi sviar, chè indarno il tenti.

4) Périsse la Discorde, et d'un souffle odieux.

Voici la traduction de ce morceau par M. de La Harpe :

Ah ! périsse à jamais la Discorde barbare !
Qu'à jamais replongée aux cachots du Ténare,
Elle n'infecte plus de son souffle odieux
Le séjour des mortels et les palais des dieux !

Périsse la Colère et ses erreurs affreuses!
Périsse la Vengeance et ses douleurs trompeuses!
Son miel empoisonneur assoupit la raison;
Il nous plaît; mais bientôt la vapeur du poison
Monte et noircit le cœur d'une épaisse fumée.
Ah! l'on hait la Vengeance après l'avoir aimée.
J'en suis la preuve, hélas! Où m'a précipité
De mes emportemens la bouillante fierté?
Qu'il m'en coûte aujourd'hui! cruelle expérience!
Injuste Agamemnon! j'ai vengé mon offense,
En suis-je assez puni?

5) Ne sommes-nous point las, après neuf ans de crainte.

Non pudet obsidione iterùm valloque teneri?
Enéide, 11, 149.

E insino a quando ci terrai prigioni
Frà queste mura in vile assedio, e lento?
Jérus. déliv., ch. 6, st. 3.

6) Tel le lion farouche, à qui sur les coteaux.

Qual tigre, a cui dalla pietrosa tana
Ha colto il cacciator suoi cari figli:
Rabbiosa il segue per la silva ircana,
Che tosto crede insanguinar gli artigli.

Ces vers, que n'auroit pas désavoués l'Arioste, sont tirés des stances de Politien sur le tournoi de Julien de Médicis. On peut les rapprocher de ceux de l'Arioste lui-même, lorsqu'il compare Médor défendant le corps de son roi Dardinel, avec l'ourse attaquée par les chasseurs dans la tanière où elle nourrissoit ses petits.

Come orsa che alpestre cacciatore
Ne la pietrosa tana assalit' habbia,
Stà sopra i figli con incerto core
E fremi insieme di pietà e di rabbia.

Cette touche est sans doute plus large et plus vigoureuse, mais le coloris de Politien n'est ni moins pur ni moins brillant.

7) Patrocle, à ta grande ombre errante aux sombres bords.

Au douzième chant de la *Jérusalem délivrée*, le soudan jure de même de venger sur Tancrède la mort de Clorinde :

Odi, Gerusalem, ciò che prometta
Argante : odil tu, Cielo; e, se in ciò manco,
Fulmina sul mio capo : io la vendetta
Giuro di far nell' omicida Franço,
Che per la costei morte a me s'aspetta :
Nè questa spada mai depor dal fianco,
Insin ch' ella a Tancredi il cor non passi,
E'l cadavero infame ai corvi lassi.
Ch. 12, st. 104.

8) Ainsi parle Eacide, et cependant les ondes.

Pars calidos latices et ahena undantia flammis
Expediunt, corpusque lavant frigentis et ungunt.
. . . . Tum membra toro defleta reponunt,
Purpureasque super vestes, velamina nota,
Conjiciunt.
Enéide, 6, 220.

9) Objet de notre amour, vénérable immortelle.

Excipit Uranie : quæcumque est caussa videndi
Has tibi, diva, domos, animo gratissima nostro.
Ovide, *Métam.*, 5.

10) J'ai porté dans mon sein le plus brave guerrier.

Oscar comme un beau lis fleurissoit sous mes yeux,
Et cette tendre fleur, ornement de ces lieux,
Séchée à son matin, est réduite en poussière.

11) J'embrasse tes genoux, je t'implore, ô Vulcain !

Ergò eadem supplex venio, et sanctum mihi numen
Arma rogo genitrix nato.

Enéide, 8, 382.

[12]) Les vents, au gré du dieu qui leur donne des lois.

M. Delille a imité cette description :

De l'outre mugissante il déchaîne les vents;
Par leur souffle irrité l'ardent fourneau s'allume ;
J'entends le lourd marteau retentir sur l'enclume.

Imagination, ch. 5.

[13]) La flamme tournoyante enveloppe en son sein.

Fluit æs rivis, aurique metallum,
Vulnificusque chalybs vastâ fornace liquescit.

Enéide, 8, 445.

[14]) D'abord, d'un art divin, le roi des feux commence.

Voici encore une de ces belles et heureuses créations qui sont devenues un des lieux communs de l'épopée. L'explication ingénieuse que M. Boivin a donnée de la structure du bouclier d'Achille, qu'il divise en douze tableaux, dont six consacrés aux exercices de la guerre et six à ceux de la paix, a fourni la preuve que tous les objets décrits par Homère pouvoient y être renfermés. On a demandé comment il pouvoit se faire que ces tableaux représentassent quelquefois des actions successives, et comment plusieurs des figures pouvoient avoir la mobilité qu'Homère leur suppose. Il est évident que les cadres du bouclier n'offroient que des points et des personnages fixes, et que cette mobilité, cette succession introduites par l'imagination d'Homère, ont seulement pour objet de rendre les peintures plus vives, et d'en compléter l'explication.

M. Court de Gébelin a essayé de donner de ce même bou-

clier une interprétation allégorique, qu'on peut lire au huitième volume de son *Monde primitif.*

Les boucliers d'Hercule, d'Enée, d'Annibal, de Renaud et de Télémaque, ont été faits sur le modèle de celui d'Achille. Je vais donner une idée de chacun d'eux.

Celui d'Hercule, attribué à Hésiode, est un fragment qui pourroit être intitulé, le *Combat d'Hercule contre Cycnus.* Le poète, servile imitateur d'Homère, dont il copie souvent les vers, y représente comme lui les combats, l'embrasement des villes, les assemblées, les jeux, le labourage, les moissons, les danses, les chants, etc., et ce vaste tableau de l'univers a également l'Océan pour bordure; cependant on y remarque plusieurs peintures originales d'une grande beauté.

Virgile a perfectionné l'invention d'Homère, en liant à son sujet les peintures du bouclier d'Enée, qui représentent les traits les plus brillans de l'histoire de Rome. Cette idée a pu lui être fournie par Hésiode, qui a tracé sur le bouclier d'Hercule plusieurs événemens intéressans pour son héros. Quoi qu'il en soit, et sans vouloir ôter à Virgile le mérite d'avoir flatté ingénieusement Auguste et les Romains, je ne puis convenir que le bouclier d'Enée soit d'une exécution supérieure à celui d'Achille. « L'ensemble de ces tableaux, « dit, en parlant de celui-ci, M. Bitaubé, offre en raccourci « l'image de la société civile, image bien intéressante dans « ce siècle, plus voisin du temps où les hommes virent naître « le labourage, les arts et les lois qui devoient en être les « fondemens. Leur admiration fut telle à la naissance de ces « arts, qu'elle enflamma leur imagination, et leur fit inven- « ter un grand nombre de fables qui en sont des emblèmes. « Sous ce point de vue, le bouclier d'Achille est un monu- « ment précieux, puisqu'il nous représente les liens de la

« civilisation, et la joie que causa cette espèce de seconde « création..... Je ne parlerai point de la richesse de ces ta- « bleaux, et de la manière agréable dont ils contrastent. » J'ajouterai qu'Homère n'avoit aucune nation, aucun prince à flatter, et que les temps qui se sont écoulés entre le siége de Troie et l'époque à laquelle il chantoit, ne présentoient pas d'événemens d'un haut intérêt : d'où l'on doit conclure qu'il a choisi judicieusement les sujets les plus propres à enrichir et à varier ses peintures.

Ce charme des scènes pastorales opposées par Homère au tumulte et à l'horreur des combats, a inspiré de beaux vers à M. Delille.

Homère, qui d'Achille a chanté la colère,
Qui nous peint la terreur attelant ses coursiers,
Le vol sifflant des dards, le choc des boucliers,
Le trident de Neptune ébranlant les murailles,
Se plaît à rappeler au milieu des batailles
Les bois, les prés, les champs; et de ces frais tableaux
Les riantes couleurs délassent ses pinceaux.
Et lorsque pour Achille il prépare des armes,
S'il y grave d'abord les siéges, les alarmes,
Le vainqueur tout poudreux, le vaincu tout sanglant,
Sa main trace bientôt, d'un burin consolant,
La vigne, les troupeaux, les bois, les pâturages;
Le héros se revêt de ces douces images,
Part, et porte à travers les affreux bataillons
L'innocente vendange et les riches moissons.

Jardins, ch. 4.

Silius Italicus s'est approprié l'idée de Virgile, en gravant sur le bouclier d'Annibal des scènes relatives à son sujet, telles que les amours et le bûcher de Didon, le supplice de Régulus, les exploits d'Amilcar, etc.

Le bouclier de Renaud, dans la *Jérusalem délivrée*,

n'est qu'une galerie de portraits qui représentent les principaux personnages de la maison d'Est. On voit combien il doit être moins intéressant que ceux d'Achille et d'Enée.

La gloire et les attributs de Minerve, ou plutôt le génie doux et suave et l'âme céleste de Fénélon, respirent sur le bouclier de Télémaque.

D'autres imitations moins célèbres, ou moins directes, du bouclier d'Achille, peuvent encore être indiquées.

Quintus de Smyrne, en chantant les derniers exploits d'Achille, ne s'est pas contenté pour lui du bouclier décrit par Homère; il a cru nécessaire de lui en donner un autre de sa façon. La description qu'il en fait dans son cinquième livre est, comme toutes ses compositions, une copie très-affoiblie de celle du prince des poètes. Seulement par une idée très-heureuse, il y a fait entrer les noces de Thétis et de Pélée; mais ce germe qui pouvoit être développé de la manière la plus brillante en amenant le jugement de Pâris, première source de la guerre de Troie, avorte et ne produit rien.

Le même poète dépeint au livre sixième, sur le bouclier d'Eurypyle, les douze travaux d'Hercule; et ces deux fictions uniformes, ainsi rapprochées, sont encore un défaut de goût et de jugement, tel qu'on n'en trouve point dans Homère.

Nonnus, auteur grec du cinquième siècle, dans le vingt-cinquième livre de son poëme des *Dionysiaques*, donne à Bacchus, conquérant des Indes, un bouclier formé sur celui d'Homère, et dont la description n'offre rien qui intéresse directement ce dieu, si ce n'est la fondation de Thèbes, sa patrie, et les merveilles de la lyre d'Amphion, l'un de ses ancêtres.

Stace, au neuvième livre de la *Thébaïde*, a peint sur le

bouclier d'un jeune Thébain, l'enlèvement d'Europe, sœur de Cadmus, fondateur de Thèbes.

Claudien, Sidonius, etc., nous offrent encore des boucliers ornés d'attributs, à l'imitation d'Homère.

Apollonius de Rhodes, dans ses *Argonautes*, a représenté sur le manteau donné à Jason par Minerve, les Cyclopes qui fabriquent un foudre pour Jupiter, la ville de Thèbes non encore couronnée de tours; Vénus s'appuyant sur le bouclier de Mars, et Apollon dans un âge encore tendre, perçant d'une flèche le téméraire qui vouloit entraîner sa mère en la tirant par son voile.

Ovide, au sixième livre des *Métamorphoses*, a brodé sur la toile d'Arachné une foule de scènes historiques.

Euripide, dans sa tragédie d'*Electre*, parle du bouclier d'Achille. La description abrégée qu'il en donne n'est point conforme à celle d'Homère. « Sur le cercle extérieur, dit-il, « on voyoit Persée planant sur les mers, porté par ses talonnières ailées, et tenant dans sa main la tête sanglante de « la Gorgone. » Cette image est empruntée du bouclier d'Hercule. Euripide se rapproche d'Homère, lorsqu'il ajoute : « Au milieu du bouclier brilloit le disque radieux « du soleil, emporté dans les airs par de rapides coursiers, « tout le chœur des astres éthérés, les Pléiades, les Hyades, « objet d'effroi aux yeux d'Hector. »

Le même poète a imité la description du bouclier d'Achille, dans la peinture qu'il fait des ornemens d'une salle de festin. *Ion*, acte 4, sc. 1.

On voit par ces nombreuses citations, qu'il seroit possible de pousser encore plus loin, combien sont fécondes les grandes idées des grands poètes.

15) **Les mers, le ciel, la terre, y roulent dans l'espace.**

Ulysse reprochant à Ajax son ignorance, lui observe qu'il

a tort de solliciter un bouclier dont les tableaux seroient inintelligibles pour lui.

Neque enim clypei cælamina norit,
Oceanum, et terras, cumque alto sidera cœlo,
Pleïadasque, Hyadasque, immunemque æquoris Arcton,
Diversasque urbes, nitidumque Orionis ensem.
Ovide, *Métam.*, 13.

[16]) De nombreux métayers, armés de l'aiguillon.

M. Delille a fait une heureuse allusion à cette agréable peinture :

Quelquefois, des leçons interrompant la chaîne,
Suspendez votre course, et, reprenant haleine,
Au lecteur fatigué présentez à propos
D'un épisode heureux l'agréable repos.
Homère, en décrivant les soins du labourage,
Offre de ce précepte une charmante image.
Chaque fois que du bœuf pressé de l'aiguillon,
Le conducteur lassé touche au bout du sillon,
Chaque fois d'un vin pur abreuvé par son maître,
Il retourne gaîment à son labour champêtre.
Homme des Champs, ch. 4.

[17]) Et pour les métayers brûlés par la chaleur.

Thestylis et rapido fessis messoribus æstu
Allia serpyllumque, herbas contundit olentes.
Virgile, *Eglogue* 2, v. 10.

[18]) Des filles, des garçons le cercle pétulant.

Cette danse s'exécute encore en Provence. Voici comment M. Millin l'a décrite :

« La danse vraiment nationale est la *farandoulo*, qui « paroît être grecque d'origine. Dix, vingt, trente, et même

« cent personnes, se tenant par la main, forment une chaîne « où les sexes sont quelquefois confondus; cette chaîne alors « est menée par un homme ou par une femme; d'autres « fois la chaîne est entièrement composée d'hommes ou de « femmes. Lorsque ces bandes joyeuses viennent à se ren-« contrer, elles passent rapidement l'une devant l'autre en « sens contraire. Tous ceux qui la composent sautent au son « du galoubet et du tambourin, ou en répétant un air qu'en-« tonne celui qui les conduit. On parcourt ainsi les rues, « et l'on vient former plusieurs cercles autour du mai ou « du gros noyer sous lequel le bal est établi. Souvent il ar-« rive que l'impétuosité de la course fait rompre en plusieurs « points cette chaîne mobile; on diroit alors un ver partagé « en différentes parties, dont toutes remuent et paroissent « vouloir se rejoindre. En effet, chaque portion de la *fa-« randoulo* se rapproche, les mains désunies s'unissent de « nouveau, et la danse recommence.

« Le beau bas-relief antique, qui est connu sous le nom « de la danse *Borghèse*, représente réellement une espèce « de *farandoulo*, dans la manière dont on l'exécute au-« jourd'hui. »

Voyage dans les départemens du midi de la France, tome III.

FIN DES NOTES DU DIX-HUITIÈME LIVRE.

LIVRE DIX-NEUVIÈME.

SOMMAIRE DU LIVRE DIX-NEUVIÈME.

I. Réconciliation d'Achille et d'Agamemnon. — II. Gémissemens de Briséis et d'Achille sur la mort de Patrocle. — III. Achille conduit les Grecs au combat.

L'ILIADE.

LIVRE DIX-NEUVIÈME.

I. Réconciliation d'Achille et d'Agamemnon.

THÉTIS, aux premiers feux de l'astre du matin,
Revient armer son fils des présens de Vulcain.
Tandis qu'environné d'un cortége fidèle,
Le héros sur son sein tient Patrocle et l'appelle,
Sa mère, en l'embrassant, se présente à ses yeux.
« Patrocle a succombé sous le courroux des dieux;
« Soumettons-nous, mon fils; faisons trève à nos larmes.
« Lève-toi, viens; reçois ces éclatantes armes;
« Vulcain te les destine; un pareil bouclier
« Ne resplendit jamais sur le bras d'un guerrier. »
A ces mots, échappant des mains de la déesse,
Avec fracas, aux pieds du vainqueur de Lyrnesse,
L'airain céleste tombe, et nul des Myrmidons
N'a soutenu l'aspect de ces terribles dons;
Tous ont fui, pénétrés d'une sainte épouvante.
Mais dans le cœur d'Achille une colère ardente
Bouillonne, et se révèle en transports effrayans;
Des éclairs ont jailli de ses yeux flamboyans;
Il contemple ces dons, de l'œil il les dévore,
Les agite vingt fois et les agite encore,
Et des brillans tableaux qu'un dieu vient de tracer
Ses avides regards ne peuvent se lasser.

Vers sa mère il se tourne, étincelant de rage :
« Oui, des dieux immortels cette armure est l'ouvrage ;
« Les arsenaux humains ne la forgeroient pas.
« Je la revêts ; Hector, c'est pour toi le trépas.
« Mais avant qu'un bûcher mette Patrocle en cendre,
« Des essaims dévorans qui pourra le défendre ?
« Je crains que leur outrage, à la corruption
« Ne livre mon ami, sous les tours d'Ilion. »
— « J'empêcherai, mon fils, que d'avides morsures
« Ne souillent du guerrier les profondes blessures, »
Lui répond la déesse, « et son corps précieux,
« Dût-il encore un an reposer sous tes yeux,
« Pourroit braver du temps la redoutable atteinte.
« Chasse donc de ton âme une frivole crainte ;
« Cours, assemblant les rois au milieu des vaisseaux,
« Abjurer ton courroux, source de tant de maux !
« Revêts ta force, Achille : une juste vengeance
« Au milieu des combats ramène ta vaillance. »
Thétis par ces accens flattant son noble cœur,
Du nectar sur Patrocle épanche la liqueur ;
Le fier Achille marche, et sa clameur sauvage,
Ses bonds précipités font trembler le rivage ;
Il marche, et des vaisseaux s'élancent à grands pas
Pilotes et rameurs, esclaves et soldats ;
Des princes et des rois l'élite les précède.
Tous veulent voir Achille ; Ulysse et Diomède
Sur leur pique appuyés, pâles et chancelans,
Dans le conseil des rois prennent les premiers rangs,
Et, de son mal aigu domtant la violence,
A pas majestueux Agamemnon s'avance.
A peine ils sont assis, au milieu des héros
Le fils des dieux se lève, et leur parle en ces mots :

« Qu'avons-nous fait, Atride, et quel fruit déplorable
« Avons-nous recueilli de notre orgueil coupable,
« Lorsqu'une femme esclave allumant nos fureurs,
« Nous ouvrions tous deux la source de nos pleurs?
« Ah! si de Briséis, aux remparts de Lyrnesse,
« Diane eût moissonné la plaintive jeunesse,
« Ils vivroient ces guerriers, que mon fatal repos
« En foule a fait tomber loin des remparts d'Argos.
« J'ai servi les Troyens; illustre fils d'Atrée,
« La querelle des rois sera long-temps pleurée.
« Mais chassons du passé le cruel souvenir,
« Et cédons au destin qui veut nous réunir.
« Mon courroux est calmé; dans mon âme rebelle
« Je ne nourrirai point une haine éternelle.
« Fais marcher au combat tes soldats et les miens;
« Je cours au milieu d'eux me montrer aux Troyens.
« Si, bravant ma vengeance et le dieu qui m'amène,
« Leur insolence encor les retient dans la plaine,
« Celui qui de mes dards aura fui la fureur,
« Ira cacher bien loin son trouble et sa terreur. »
Le peuple entier répond par des cris d'allégresse.
Mais Atride, opposant le calme à cette ivresse,
De son trône a parlé : « Suspendez vos éclats;
« La plus sonore voix n'y résisteroit pas.
« Votre monarque veut, par un discours tranquille,
« Expliquer sa conduite au généreux Achille.
« Trop souvent de l'excès de sa calamité
« La Grèce gémissante accusa ma fierté.
« Non, je suis innocent des maux de la patrie. (2
« Jupiter en courroux, le Sort, une Furie,
« S'insinuant dans l'ombre et troublant ma raison,
« Dans mon cœur orgueilleux répandit son poison,

« Le jour que l'on me vit, par une injuste offense,
« Priver le fils des dieux du fruit de sa vaillance.
« Mortel, qu'aurois-je fait contre une déité?
« Fille de Jupiter, la redoutable Até
« De son pied délicat n'effleure pas la terre;
« Sur nos fronts elle marche, et sème au loin la guerre.
« L'auguste souverain des mortels et des dieux
« Lui-même fut blessé de ses traits odieux.
« De Junon contre Alcide elle enflamma la haine.
« Alcide respiroit au noble sein d'Alcmène;
« A l'Olympe assemblé, Jupiter triomphant
« Annonce qu'en ce jour un glorieux enfant
« Va de son sang divin recevoir la naissance;
« Que les peuples soumis plîront sous sa puissance,
« Et Junon, qui déjà dresse un piége secret,
« Lui fait par un serment confirmer ce décret.
« Pour servir les desseins que sa fraude médite,
« Des sommets de l'Olympe elle se précipite,
« Donne un fils, avant l'âge, au roi puissant d'Argos,
« S'enfuit, et de Lucine enchaînant les travaux,
« Dans les flancs maternels retient le jeune Alcide.
« Puis, remontant aux cieux d'une course rapide:
« Père des immortels, de ton sang il est né
« Cet enfant glorieux au trône destiné;
« Argos, en ce moment, s'honore d'Eurysthée. »
« Jupiter, d'une main de fureur transportée,
« Saisit l'horrible Até; dans le vague des airs
« Il la lance, et la plonge aux gouffres des enfers;
« De là sur les mortels sa rage se déchaîne.
« Cependant Jupiter, tourmenté par sa haine,
« Vit au lâche Eurysthée Alcide obéissant
« Courber son noble front sous un joug menaçant.

« Comme Alcide, asservi par un maître inflexible,
« J'ai de l'affreuse Até subi la loi terrible,
« Tandis que le Troyen, poursuivant ses exploits,
« Jusque sur leurs vaisseaux venoit frapper les rois.
« Mais puisqu'enfin du ciel le monarque propice
« Ne m'abandonne plus à l'aveugle injustice,
« Puisqu'un orgueil fatal cesse de m'égarer,
« Mes torts par des présens doivent se réparer.
« Lève-toi donc, combats, fils divin de Pélée;
« Fais marcher ta phalange à ta voix ébranlée.
« Tous les dons précieux par Ulysse annoncés
« Seront sur tes vaisseaux fidèlement versés,
« Et, si ta noble ardeur peut être suspendue,
« Leur richesse soudain va briller à ta vue. »
— « Roi, dit le fils des dieux, livre ou retiens ces dons;
« Je suis trop irrité du temps que nous perdons.
« Tout retard inutile et m'indigne et m'offense.
« Viens voir les bataillons moissonnés par ma lance;
« Viens, et que ma victoire enflamme nos soldats. »
Mais le prudent Ulysse enchaîne encor ses pas :
« De foiblesse épuisés, nos corps, fils de Pélée,
« Succomberoient bientôt dans l'horrible mêlée.
« Le combat sera long, dès qu'un dieu dans les cœurs
« Aura soufflé le feu des sanglantes fureurs.
« Sans Bacchus et Cérès nos bras s'appesantissent;
« Le plus brave succombe et ses genoux fléchissent.
« Mais a-t-il de ses sens réparé la langueur,
« Tout le feu des combats échauffe sa vigueur.
« Ne blâme pas ces soins d'une sage prudence;
« Dans les corps affoiblis il n'est point de vaillance.
« Souffre donc qu'aux regards de nos chefs assemblés,
« Tous les trésors promis soient en pompe étalés.

« Que ton triomphe, Achille, ait pour témoin la Grèce!
« Le noble Agamemnon, fidèle à sa promesse,
« Va jurer devant toi que jamais son ardeur
« Du lit de Briséis n'offensa la pudeur.
« Qu'un festin, pour les rois préparé dans sa tente,
« Du nœud qui vous unit soit la marque éclatante;
« Apprends, ô fils d'Atrée, à régler tes transports;
« Un roi, sans s'avilir, peut réparer ses torts. »
— « Sage Ulysse, à ta voix fuit la superbe Injure, »
S'écrie Agamemnon; « je pourrai, sans parjure,
« Par un serment auguste apaiser nos débats.
« Qu'Achille, impatient de voler aux combats,
« Tempère cette ardeur, et qu'aux yeux de la Grèce
« Des présens à ses pieds éclate la richesse.
« Scellons notre amitié par des sermens nouveaux.
« Prends, Ulysse, avec toi l'élite des héros.
« Fais sortir de ma tente et conduis sur ces rives
« L'or et l'airain promis et les jeunes captives.
« Que de Talthybius l'empressement pieux
« Apporte un sanglier pour le maître des dieux. »
— « O pasteur des humains, dit le bouillant Achille,
« Consacre à de tels soins un moment plus tranquille.
« Le combat nous appelle; attends qu'il soit livré;
« Ne retiens plus mon fer de carnage altéré.
« Quand les chefs, par Hector privés de la lumière,
« Sanglans et déchirés, dorment sur la poussière,
« Vous parlez de banquets! Ah! ces Grecs que je voi,
« S'ils étoient embrasés des mèmes feux que moi,
« Iroient, bravant la faim, bravant la soif brûlante,
« Fondre tous à l'instant sur les vengeurs du Xanthe,
« Et vainqueurs, triomphans, ils pourroient, au retour,
« Consumer en festins la fin de ce grand jour.

« Loin de moi, jusque-là, tout mets et tout breuvage.
« Patrocle me poursuit de sa sanglante image.
« Sur le seuil étendu, pâle, défiguré,
« Il me montre son sein par le fer déchiré,
« Et les affreux combats que détestent les mères,
« Offrent seuls quelque charme à mes douleurs amères. »
Mais Ulysse : « Des Grecs Eacide est l'appui;
« Il est plus fort que moi; moi, plus prudent que lui;
« La longue expérience éclaire ma vieillesse.
« Fils des dieux, sois docile aux lois de la sagesse.
« Le carnage bientôt fatigue les humains;
« Bientôt de Jupiter, en ses fatales mains,
« La balance s'incline, et la faulx de la guerre
« De cruelles moissons ensanglante la terre.
« Quel terme mettrons-nous à nos devoirs sacrés, (3
« Si par la pâle faim les morts sont honorés?
« Donnons-leur des tombeaux, des regrets et des larmes;
« Mais d'un bras vigoureux ressaisissons nos armes.
« Par un repas guerrier ranimez-vous, soldats;
« Nous volerons bientôt des banquets aux combats;
« Unissons tous nos coups contre un peuple perfide:
« Malheur à qui suivroit d'un pas lent et timide! »

II. Gémissemens de Briséis sur le corps de Patrocle.

Ulysse a dit; il marche, environné des rois
Que, pour ce saint office, a désignés sa voix;
Mélanippe, Thoas, Mérion, Thrasymède,
Antiloque, Mégès et le fier Lycomède
Vont du grand roi d'Argos chercher les dons brillans.
Sept riches trépieds d'or, vingt vases, dix talens,
Douze coursiers de Thrace exercés aux batailles
Et couronnés vingt fois aux jeux des funérailles,

Voilà par quels tributs il honore un héros.
Briséis a paru; (4 sept femmes de Lesbos
Précèdent à pas lents la captive éplorée;
D'un appareil nouveau la rive est décorée.
Déjà Talthybius avec force a traîné
Le sanglier farouche aux autels destiné.
Le roi, dans l'appareil des pompeux sacrifices,
De la victime aux dieux consacrant les prémices,
En émonde les crins sous le tranchant du fer,
Et, les bras élevés vers le grand Jupiter,
Parmi les Grecs assis en un profond silence:
« Toi, dit-il, dont l'Olympe adore la puissance,
« Père des immortels et roi de l'univers,
« Terre, Soleil, et vous, déesse des enfers,
« O vous qui chez Pluton châtiez le parjure,
« Vous savez si mon cœur respire l'imposture!
« J'ose attester des cieux l'éternelle splendeur,
« Que j'ai de Briséis respecté la pudeur.
« Si mon serment est faux, dieux, punissez mon crime! »
Il dit, et plonge un glaive au sein de la victime;
Talthybius la jette aux abîmes des mers.
« Jupiter, crie Achille, ô souverain des airs,
« Quels malheurs sur nos fronts verse ta main divine!
« Si tu n'avois des Grecs médité la ruine,
« La Discorde jamais n'eût égaré mes sens,
« Ni dans le cœur du roi soufflé ses feux ardens.
« Mais réparez, soldats, votre force épuisée;
« Le combat nous attend dans la plaine embrasée. »
Il parle, on se disperse, et les dons opulens
Aux tentes du héros sont conduits à pas lents.
Ses vaisseaux ont reçu les fiers coursiers d'Elide,
Des femmes de Lesbos le cortége timide,

Et sur leurs pas, enfin, la fille de Brisès,
De la blonde Cypris égalant les attraits.
Briséis, s'avançant vers le seuil de la tente, [5]
Voit le corps de Patrocle; elle tombe expirante,
Arrache son beau voile et se meurtrit le sein.
Ses longs gémissemens accusent le destin :
« O d'une infortunée ami cher et fidèle,
« Le sort te réservoit une fin si cruelle!
« Plein de gloire et de jours, je te quitte en ces lieux,
« J'y rentre, et ta dépouille est offerte à mes yeux!
« Ainsi de maux en maux je traîne ma jeunesse. [6]
« Mon époux a péri sous les murs de Lyrnesse;
« Mes trois frères, plus loin, sur la poudre étendus,
« Sanglans, se sont montrés à mes yeux éperdus...
« Toi seul, dans les horreurs du meurtre et du pillage,
« Dissipois mon effroi, soutenois mon courage,
« Et, de l'hymen d'Achille osant flatter mes vœux,
« Montrois à ma tristesse un destin plus heureux.
« Il me sembloit déjà, dans Larisse amenée,
« Voir les brillans festins de ce noble hyménée.
« Oui, généreux ami, je pleurerai toujours
« Et ta pitié si douce et tes nobles secours. »
Briséis a parlé; cependant les captives
Répondoient par des cris à ses clameurs plaintives,
Et, cachant de vrais maux sous de feintes douleurs, [7]
Sembloient pleurer Patrocle, et pleuroient leurs malheurs.
Mais des chefs empressés la prière inutile
Au banquet des héros veut entraîner Achille.
L'illustre fils des dieux s'écrie en gémissant :
« Ah! s'il reste à ma peine un cœur compatissant,
« Guerriers, n'exigez point, dans l'ennui qui m'accable,
« Que je cède à Bacchus, à Cérès secourable;

« Jusqu'à la fin du jour je dois leur résister;
« J'en ai fait le serment, et j'y veux persister. »
La foule obéissante, à ce discours, s'écarte.
Et cependant les rois de Mycène et de Sparte,
Ulysse, Idoménée, et Phœnix et Nestor,
N'osoient à ses tourmens l'abandonner encor.
Achille est insensible aux soins d'un tendre zèle;
C'est la guerre et le sang que sa vengeance appelle.
« Patrocle, cher objet des rigueurs du destin, »
S'écrioit-il, « toi-même, aux rayons du matin,
« Quand les Grecs méditoient, sur la sanglante arène,
« Contre les murs troyens une attaque soudaine,
« Sous la tente apprêtois mon modeste repas.
« Et ton front est voilé des ombres du trépas!
« Non, victime sanglante à mes regards offerte,
« Je ne m'assiérai point à ma table déserte.
« Un plus cruel tourment briseroit-il mon sein,
« Si la mort sur mon père avoit porté sa main?
« En ce moment peut-être, abîmé dans sa peine,
« Il pleure un fils, mourant pour l'odieuse Hélène.
« Un fils!... et si la Parque avoit frappé mon fils,
« Plus d'horreur pourroit-elle accabler mes esprits?
« Patrocle, ah! j'espérois que ces plaines fatales
« M'auroient vu seul tomber aux rives infernales;
« Alors ta main fidèle eût, des murs de Scyros,
« Conduit Néoptolème au trône des héros:
« Car l'auteur de mes jours, sans doute, à la lumière
« A fermé pour jamais sa débile paupière;
« Ou, courbé sous le poids des maux et des hivers,
« Il attend mon trépas pour descendre aux enfers. »
Ainsi du fils des dieux gémissoit la tendresse,
Les rois à ses soupirs unissent leur tristesse;

De leurs parens chéris, de leurs pieux foyers
Le touchant souvenir agite ces guerriers.
Jupiter est ému des tourmens d'Eacide.
« O Minerve, dit-il, déesse de l'égide,
« Ton amitié délaisse un guerrier généreux !
« Vois Achille, accablé d'un désespoir affreux,
« Tandis que les festins sont dressés sous les tentes,
« S'abreuver, se nourrir de ses larmes brûlantes;
« Descends, et de la faim repoussant la rigueur,
« Par tes célestes soins dissipe sa langueur;
« Que la douce ambrosie en son corps répandue
« Ranime son courage et sa force abattue. »
D'une flamme subite embrasée à ces mots,
Pallas se lève, et vole au secours du héros.
Plus rapide que l'aigle aux ailes étendues,
La déesse a percé la profondeur des nues.
Dans le sein d'Eacide épanchant de sa main
L'immortelle ambrosie et le nectar divin,
Elle anime son corps d'une vigueur nouvelle,
Et revole en triomphe à la voûte éternelle.

III. Achille conduit les Grecs au combat.

Des Grecs impétueux déjà les bataillons (8
S'élançoient à grands flots loin de leurs pavillons.
En flocons moins nombreux, de la voûte azurée
La neige tombe, et vole au souffle de Borée.
Les casques éclatans, les dards, les longs pavois
Enveloppent de feux les soldats et les rois.
Le ciel en resplendit, et la plaine enflammée
Sourit au vif éclat de cette immense armée.
Eacide, au milieu, levant son front hautain,
De l'artisan céleste a revêtu l'airain.

La colère étincèle en son regard farouche,
Hérisse ses cheveux, et frémit sur sa bouche.
Appelant le carnage et la destruction,
D'un geste épouvantable il menace Ilion.
A ses pieds éclatans son cothurne s'enlace;
Sur son sein s'assouplit la robuste cuirasse;
Le glaive arme son flanc d'un homicide airain;
A son bras suspendu, le bouclier divin
Darde au loin de ses feux la mobile lumière:
Telle, au milieu des airs Phébé suit sa carrière,
Ou tel, du haut d'un mont, apparoît sur les flots
Le phare solitaire, espoir des matelots,
Quand sur les vastes mers la tempête en furie
Les pousse loin des champs de leur douce patrie.
Sur son front rayonnant enfin le fils des dieux
Pose avec majesté le casque radieux,
Immense, étincelant comme l'astre d'automne,
Et qu'un flottant panache embellit et couronne.
Couvert de cette armure, il meut ses larges bras,
Marche, frappe les airs, et s'essaie aux combats.
Loin de l'appesantir, ses armes immortelles
A son corps plus léger semblent prêter des ailes.
Il presse avec fureur en ses vaillantes mains
Ce frêne que, jadis, pour la mort des humains,
Aiguisa le Centaure, et que porta Pélée.
Toute force mortelle en seroit accablée;
Il l'agite en courant. Fidèles écuyers,
Alcime, Automédon, attelant ses coursiers,
Asservissent au mors leurs bouches écumantes.
Automédon soudain prend les rênes flottantes;
Armé du fouet noueux, sur le char le premier
Ce serviteur s'élance; après lui, le guerrier

Monte, resplendissant d'une fierté nouvelle;
Sur son trône embrasé tel Phébus étincèle.
Il parle à ses coursiers, et ces mots menaçans
S'échappent de sa bouche en terribles accens:
« Quand mon fer languira fatigué de carnage,
« Fils des airs, ayez soin de me rendre au rivage.
« Trahi par vous, Patrocle a trouvé le trépas; (9
« Dans ces champs, comme lui, ne m'abandonnez pas. »
Xanthus, baissant son front, répand sur la poussière (10
Les flots désordonnés de sa longue crinière,
Et Junon lui permet d'articuler ces mots :
« Oui, dans ce jour encore, intrépide héros,
« Nous te ramènerons; mais la Parque ennemie
« A nos efforts bientôt va disputer ta vie.
« Pourquoi de notre fuite accuser la lenteur?
« De la mort de Patrocle Apollon fut l'auteur;
« Par le glaive d'Hector il l'a frappé... Sa haine
« Prépare aussi ta chute, et ta chute prochaine.
« En vain j'égalerois la course de Zéphyr;
« La Mort est sur ta tête, et tu ne peux la fuir. »
Sa prophétique voix, qu'étouffe l'Euménide, (11
Tombe à ces mots. — « Xanthus, lui répond Eacide,
« Réprime un vain discours; va, ce n'est pas à toi
« De m'annoncer la Mort prête à fondre sur moi.
« Crois-tu que je l'ignore? Oui, la Parque m'appelle;
« Loin d'un père adoré, d'une mère immortelle,
« Mon sort est de périr; mais du sang phrygien
« Que de flots vont couler, expiateurs du mien ! »
Il dit, et tout couvert des rayons de la gloire,
Il pousse, en s'élançant, le cri de la victoire.

FIN DU DIX-NEUVIÈME LIVRE.

NOTES

DU LIVRE DIX-NEUVIÈME.

Enfin nous arrivons à ce grand événement depuis si long-temps attendu, la réconciliation d'Achille et d'Agamemnon. Il faut se dépouiller entièrement des idées modernes, pour apprécier Homère dans ce livre, où l'on désireroit plus de chaleur et de mouvement. Quoique les caractères d'Achille et d'Agamemnon y soient parfaitement conservés, le discours long et embarrassé du roi des rois, les excuses détournées dont il se sert, et qui, très-conformes à la fatalité des anciens, ont beaucoup moins de poids à nos yeux; enfin l'insistance d'Ulysse sur les banquets qui doivent précéder le combat, toutes ces choses ralentissent et refroidissent l'action. Il semble qu'on s'est fait une autre idée du retour d'Achille dans le camp des Grecs, après une si longue et si funeste absence; on voudroit qu'il embrasât tous les cœurs par son aspect, et que le premier mouvement de l'armée fût de courir aux armes.

Homère a considéré cette circonstance sous un point de vue tout différent. De même qu'il a consacré un chant presque entier à la querelle des deux rois, il veut, par une juste proportion entre les parties d'un grand tout, donner un grand développement à leur réconciliation. Moraliste profond, il est bien aise de faire triompher la prudence de l'impétuosité; passionné pour l'honneur de la Grèce, il cherche à relever le caractère national par les sages tem-

péramens que les Grecs eux-mêmes apportent aux secours qui leur sont offerts. Mais la force de ces motifs n'empêche pas que, dans ce livre, l'effet poétique ne soit très-affoibli pour nous.

Le discours d'Achille à ses coursiers, et surtout la réponse de l'un d'eux, est un des endroits sur lesquels Pope n'entreprend pas de justifier Homère. J'avoue que je ne suis point choqué de ce prodige, conforme aux idées de l'antiquité, et dont l'Ecriture sainte offre, comme on sait, des exemples. Les coursiers d'Achille sont des dieux, et une prophétie, qui relève merveilleusement le caractère du héros par la fierté dédaigneuse avec laquelle il la repousse, ne me paroît point déplacée dans leur bouche.

[1]) A ces mots échappant des mains de la déesse.

Ille, deæ donis et tanto lætus honore
Expleri nequit, atque oculos per singula volvit;
Miraturque, interque manus et brachia versat
Terribilem cristis galeam....

Enéide, 8, 617.

[2]) Non, je suis innocent des maux de la patrie.

Non tibi Tyndaridis facies invisa Lacænæ,
Culpatusve Paris; divûm inclementia, divûm,
Has evertit opes.

Enéide, 6, 601.

C'est ainsi qu'au neuvième livre de la *Guerre de Troie*, Ulysse se réconciliant avec Philoctète, lui dit : « N'accuse « aucun de nos guerriers, les Parques seules sont la cause « véritable de nos maux. Quoique invisibles, elles sont avec « nous, et nous poursuivent dès que nous entrons dans le « monde. Elles filent à notre insu la trame de nos destinées,

« et se trouvent en tout lieu sur nos pas. Quelquefois pro-
« pices, souvent impitoyables, elles disposent à leur gré des
« revers et de la prospérité des hommes. » On ne peut disconvenir que cette belle et courte fiction ne soit préférable à la longue histoire d'Até; mais Homère ici doit être considéré plutôt comme historien que comme poète.

[3]) Quel terme mettrons-nous à nos devoirs sacrés?

Cicéron a imité ce passage :

Namque nimis multos atque omni luce carentes
Cernimus, ut nemo possit mœrore vacare :
Quò magis est æquum tumulis mandare peremptos
Firmo animo, et luctum lacrymis finire diurnis.

[4]) Briséis a paru.

Properce, en rapportant, *Elégie* 8, liv. 2, les événemens de l'*Iliade* relatifs à Briséis, attribue la colère d'Achille à l'enlèvement de cette captive. Rien de plus faux, rien de plus contraire au caractère de l'Achille grec. Il ne voit en elle qu'un butin donné, repris et rendu. Lorsqu'au neuvième livre il exalte son amour pour Briséis, ce langage est celui de la colère, qui exagère tout et cherche à se prendre à tout. L'image de Briséis l'occupe si peu, qu'on veut la lui rendre, et qu'il refuse de la recevoir; et lorsque les députés se seront retirés, il ira passer la nuit dans les bras d'une autre captive. Loin d'attendre pour combattre que Briséis lui soit rendue, il la reçoit sans prendre garde à elle; il ne lui adressera pas un seul mot pendant tout le cours du poëme; Patrocle, le seul Patrocle l'absorbe tout entier. Properce savoit très-bien tout cela; ses raisonnemens sont ceux d'un amant qui ne cherche qu'à justifier sa passion par de grands exemples.

C'est ainsi qu'Ovide, dans son héroïde de *Briséis à Achille*, exagère beaucoup l'importance de cette esclave aux yeux de son vainqueur, parce que cela convenoit au texte que le poète s'étoit fait. Ces observations sont utiles à faire, pour assigner aux différens poètes le caractère qui convient à leur degré d'antiquité.

[5]) **Briséis, s'avançant vers le seuil de la tente.**

Unguibus ora soror fœdans, et pectora pugnis,
Per medios ruit, ac morientem nomine clamat.
Enéide, 4, 673.

Properce peint le désespoir de Briséis à la vue des restes d'Achille; ce tableau est la copie de celui d'Homère :

Nec non exanimem amplectens Briseis Achillem,
Candida vesanâ verberat ora manu.
Et dominum lavit mœrens captiva cruentum,
Appositum fluviis in Simoenta vadis,
Fœdavitque comas.
Elégie 9, liv. 2.

[6]) **Ainsi de maux en maux je traîne ma jeunesse.**

An miseros tristis fortuna tenaciter urget,
Nec venit incæptis mollior aura meis?
Diruta marte tuo Lyrnesia mœnia vidi,
Et fueram patriæ pars ego magna meæ.
Vidi consortes pariter generisque necisque,
Tres cecidisse: tribus quæ mihi mater erat.
Vidi, quantus erat, fusum tellure cruentâ
Pectora jactantem sanguinolenta virum.
Tôt tamen amissis, te compensavimus unum.
Tu dominus, tu vir, tu mihi frater eras.

Ovide, dans ces vers de son héroïde de *Briséis*, a profité, comme on voit, non seulement du discours de Briséis sur

le corps de Patrocle, mais des adieux d'Andromaque et d'Hector.

7) Et, cachant de vrais maux sous de feintes douleurs.

Observation d'une grande finesse, qu'on retrouve au dixième livre de Quintus de Smyrne. « Les femmes troyen-« nes, dit-il, feignant de regretter Pâris, n'étoient touchées « en effet que de la mort de leurs pères, de leurs maris, de « leurs enfans. »

8) Des Grecs impétueux déjà les bataillons.

Prætereà magnæ legiones cùm loca cursu
Camporum complent, belli simulacra cientes,
Et circumvolitant equites, mediosque repentè
Tramittunt valido quatientes impete campos;
Fulgur ibi ad cœlum se tollit, totaque circùm
AEre renidescit tellus, subterque virûm vi
Excitur pedibus sonitus, clamoreque montes
Icti rejectant voces ad sidera mundi.
LUCRÈCE, 2, 335.

Ces beaux vers n'ont pas été inutiles à Virgile pour le passage suivant du deuxième livre des *Géorgiques* :

Ut sæpè ingenti bello cùm longa cohortes
Explicuit legio, et campo stetit agmen aperto,
Directæque acies, ac latè fluctuat omnis
AEre renidenti tellus.

9) Trahi par vous, Patrocle a trouvé le trépas.

Colligit amentes et adhuc terrore paventes
Phœbus equos, stimuloque domans et verbere sævit,
Sævit enim, natumque objectat et imputat illis.
OVIDE, *Métam.* 3.

[10]) **Xanthus, baissant son front, répand sur la poussière.**

Oppien fait allusion à ce passage, au premier livre de ses *Cynégétiques*, lorsqu'il parle de l'intelligence des chevaux.

Un poète anglois, Woolcott, plus connu sous le nom de Peter Pindar, a fait un poëme héroï-comique en cinq chants, intitulé la *Lousiade*. Le sujet de ce poëme est l'aventure d'un insecte immonde trouvé sur l'assiette du roi d'Angleterre, et l'ordre donné de raser tous les cuisiniers et marmitons. Le poète s'appuyant de l'autorité de la bible et de celle d'Homère, fait tenir à cet insecte un long discours, à la suite duquel il est métamorphosé en astre, sous le nom d'*astre géorgien*. On ne sait ce qu'on doit admirer le plus, ou du bon goût de cette fiction, ou du respect qu'elle fait voir pour la majesté royale.

[11]) **Sa prophétique voix, qu'étouffe l'Euménide.**

Prævertunt, inquit, me fata, vetorque
Plura loqui, vocisque meæ præcluditur usus.
Ovide, *Métam.*, 2.

FIN DES NOTES DU DIX-NEUVIÈME LIVRE.

LIVRE VINGTIÈME.

SOMMAIRE DU LIVRE VINGTIÈME.

I. Descente des dieux dans les champs troyens. — II. Énée défie Achille. — III. Exploits d'Achille; mort d'Iphition, de Démoléon, d'Hippodamus, de Polydore, de Dryops, de Démochus, de Dardanus, de Laogon, etc.

L'ILIADE.

LIVRE VINGTIÈME.

NOBLE fils de Pélée, ainsi près des vaisseaux, I. Descente des dieux dans les champs troyens.
Les Grecs, autour de toi, brûlans de feux nouveaux,
S'armoient, et les Troyens, rangés sous leurs murailles,
Comme eux, se préparoient aux sanglantes batailles.
Jupiter les contemple; il ordonne à Thémis ([1]
D'assembler tous les dieux à son pouvoir soumis.
Thémis vole; à sa voix, et Fleuves et Naïades,
Satyres et Sylvains, et Faunes et Dryades,
Vers l'Olympe ont couru des bouts de l'univers;
L'Océan reste seul en ses gouffres déserts.
Les dieux ont du palais inondé les portiques;
Pour eux sont préparés des trônes magnifiques,
Chefs-d'œuvres que Vulcain façonna dans Lemnos.
Assis au milieu d'eux, le monarque des flots:
« En quel dessein, dit-il, roi puissant de la foudre,
« Nous as-tu convoqués? que viens-tu de résoudre?
« Des Grecs et des Troyens les feux sont rallumés;
« Ce grand jour verra-t-il leurs destins consommés? »
Jupiter lui répond : « Qui peut aux noirs abîmes
« Voir tomber, sans gémir, tant de nobles victimes?
« Tandis que, reposant sur le ciel radieux,
« A ces sanglans tableaux j'attacherai mes yeux,
« Allez; chacun de vous à son peuple fidèle
« Pourra prêter l'appui de sa force immortelle.

« Que feroient les Troyens contre Achille en fureur,
« Lorsque son seul aspect les livre à la terreur?
« Je crains que ce héros, forçant la destinée,
« N'avance d'Ilion la dernière journée. »
Il parle; à ces accens qui font trembler les cieux,
L'effroyable Discorde a saisi tous les dieux.
Le bataillon céleste, entouré d'un nuage,
Sur les bords phrygiens descend et se partage.
Vers la flotte des Grecs s'élancent aux combats,
Et Junon souveraine, et la fière Pallas,
Neptune, du trident monarque redoutable,
Mercure enfin, des arts cet inventeur aimable.
Vulcain, roulant des yeux de colère brûlans,
Se traîne à leurs côtés sur ses pieds chancelans.
Cependant on a vu s'avancer vers Pergame
Le dieu Mars, dont le casque étincèle de flamme,
Diane au carquois d'or, Phébus aux longs cheveux,
Et Latone et le Xanthe, et la reine des jeux.
Avant que le rivage eût senti leur présence,
Les Grecs enorgueillis palpitoient d'espérance.
A leur tête marchoit Eacide irrité,
Terrible, et réparant sa longue oisiveté;
Et, lorsqu'il brandissoit sa lance éblouissante,
L'effroi faisoit pâlir les défenseurs du Xanthe;
Tel Mars apparoissoit, allumant les combats:
Mais dans les champs troyens tout l'Olympe à grands pas
Accourt, et vient semer le deuil et le ravage.
Du rivage au rempart, du rempart au rivage,
Pallas se précipite, et jette un cri perçant.
Le cruel Mars, pareil à l'Auster rugissant,
Y répond, ranimant la phalange troyenne.
De la tour de Pergame il descend dans la plaine;

De la colline, il vole aux bords du Simoïs,
Et fait gémir les airs ébranlés par ses cris.
Ainsi des immortels la phalange céleste
Embrasoit les deux camps en sa course funeste.
Tandis que sur leurs fronts, dans un nuage ardent,
La foudre gronde et roule, armé de son trident,
Neptune, sous leurs pieds agitant les campagnes, [2]
Soulève d'Ilion les tours et les montagnes.
La flotte en a frémi; le Xanthe en est troublé;
Jusqu'en ses fondemens le Gargare a tremblé.
  Le roi des sombres bords, à ce tumulte horrible, [3]
S'élance de son trône; il pousse un cri terrible;
Il pâlit; il a peur que le tyran des mers,
Séparant en éclats la voûte des enfers,
Par le centre béant de la terre ébranlée,
Ne découvre du Styx la rive désolée,
Et ne montre aux vivans cet empire odieux
Abhorré des mortels et craint même des dieux;
Tant l'Olympe à grand bruit prépare le carnage!
  Minerve, du dieu Mars a défié la rage; [4]
Diane ose braver le courroux de Junon;
Neptune a pour rival le fougueux Apollon,
Vulcain, pour ennemi le Xanthe téméraire;
Mercure a de Latone affronté la colère:
Non moins terrible qu'eux, Achille cherche Hector;
Contre lui, de son char il dirige l'essor;
Dans les champs paternels, et devant ses murailles,
Il veut d'un fer vengeur déchirer ses entrailles.

II. Enée défie Achille.

  Cependant, sous les traits du jeune Lycaon,
Apollon s'élançoit dans les rangs d'Ilion.

Sa voix excite Enée à tenter contre Achille
D'un combat glorieux l'épreuve difficile :
« Fils superbe d'Anchise, où sont les grands exploits
« Qu'au milieu des festins, dans le palais des rois,
« A nos peuples charmés a promis ton audace?
« Tu menaçois Achille.... imprudente menace ! »
— « Pourquoi, dit le héros, égarer ma valeur,
« Et d'un cœur généreux irriter la douleur?
« Contre Achille autrefois ma vaillance emportée
« Est d'un tel souvenir encore épouvantée.
« J'ai vu cet ennemi, l'auteur de tous nos maux,
« Au Gargare indigné ravir nos grands troupeaux,
« Renverser, en courant, et Pédase et Lyrnesse.
« Pallas le précédoit ; l'implacable déesse
« Contre les Phrygiens échauffoit son courroux,
« Et Jupiter lui seul m'a soustrait à ses coups.
« Quel mortel insensé pourroit combattre Achille ?
« Sur lui, pour repousser notre attaque inutile,
« Un dieu veille, et toujours le trait qu'il a lancé
« S'est abreuvé du sang par son bras menacé.
« Sans cet appui du ciel et de la destinée,
« Sous l'airain qui le couvre il pourroit craindre Enée. »
— « De quelques dieux aussi tu reçois le soutien, »
Dit Apollon, « son sang est moins beau que le tien.
« Si sa mère est Thétis, ta mère est Cythérée,
« Et Jupiter sans doute est plus grand que Nérée.
« Va, marche contre lui ; marche sans t'effrayer ;
« Montre-toi fils des dieux en l'osant défier. »
Il parle, et le remplit d'une ardeur homicide.
A pas précipités, le héros intrépide,
Pour chercher son rival, s'avance aux premiers rangs.
Mais Junon l'aperçoit ; ses rapides accens

Retentissent aux cœurs de Pallas, de Neptune.
« Que deviendrout, dit-elle, Achille et sa fortune?
« Voyez-vous, hors des rangs par Apollon poussé,
« Levant son front superbe, et de fer cuirassé,
« Enée au fils des dieux apporter la menace?
« Venez; que notre aspect fasse fuir son audace;
« S'il reste, signalons notre éclatant appui.
« Avertissons Achille, en marchant près de lui,
« Que les plus grands des dieux embrassent sa défense,
« Et que ceux d'Ilion sont des dieux sans puissance.
« Nous avons déserté les hauts sommets des cieux
« Pour couvrir du pavois son front victorieux,
« Pour ne permettre pas que la fureur de Troie
« Du fils des immortels fasse aujourd'hui sa proie,
« Et, trompant les destins, retranche un seul des jours
« Dont l'avare fuseau lui veut filer le cours.
« S'il ne marche escorté d'un appui tutélaire,
« Pourra-t-il d'Apollon soutenir la colère?
« Rien n'est terrible à l'homme autant que l'œil d'un dieu. »
Mais le roi du trident: « Déesse, il nous sied peu,
« Quand la force à nos coups assure la victoire,
« D'appeler un dieu foible à des combats sans gloire.
« Spectateurs de ces jeux, à ces jeux étrangers,
« Laissons aux bras mortels les vulgaires dangers.
« Que si Mars ou Phébus, sur les rives du Xanthe,
« A la valeur d'Achille imprimoient l'épouvante,
« Ou donnoient contre nous le signal des combats,
« Notre courroux alors ne sommeilleroit pas.
« Alors s'allumeroit une terrible guerre,
« Et, chassés par nos mains des plaines de la terre,
« Ces dieux, d'un vol rapide, aux lambris éthérés,
« Iroient ensevelir leurs fronts déshonorés. »

Il dit. Les dieux des Grecs, à la voix de leur guide,
Se rangent fièrement sur le rempart d'Alcide,
Boulevard que Pallas et les enfans de Tros
Opposèrent jadis aux périls d'un héros,
Lorsque, pour l'engloutir, la pesante baleine
Du rivage étonné bondissoit dans la plaine.
Devant eux, aux côtés de Mars et d'Apollon,
Sur le riant coteau qui domine Ilion,
Bientôt des dieux Troyens le groupe altier se place.
D'un nuage azuré la vapeur les embrasse;
Ainsi dans leurs décrets, les immortels encor
Des combats inhumains ralentissoient l'essor.

Mais, sur son trône assis, le maître du tonnerre
A pressé le signal; et les cieux et la terre
Par leurs frémissemens répondent à sa voix.
Les chars roulent; la plaine a gémi sous leur poids;
Les nombreux bataillons qui couvrent le rivage,
Se mêlent, confondus dans un vaste carnage.

Tout à coup, l'un sur l'autre, au milieu des héros,
S'élancent à grands pas deux terribles rivaux,
L'audacieux Enée et le fier Eacide.
Brandissant un long dard dans sa main intrépide,
Couvert de son pavois, agitant son cimier,
Le Troyen menaçant s'avance le premier.
Mais le fils de Thétis, que tant d'audace irrite,
Sur le Dardanien court et se précipite.
Tel le fougueux lion, la terreur des forêts, (5
Que des hardis chasseurs ont effleuré les traits,
Furieux, se retourne; il rugit, il écume;
Dans son sein généreux la colère s'allume;
Il court, le poil dressé, les yeux étincelans;
De sa queue irritée il bat ses larges flancs,

Et des chasseurs, des chiens bravant la violence,
Cherche, au travers des pieux, sa perte ou sa vengeance.
 Tel Achille a volé, tel son fier ennemi
L'ose attendre, et d'effroi son cœur n'a point frémi.
« Quel espoir, dit Achille en s'approchant d'Enée,
« Pousse ainsi hors des rangs ta vaillance entraînée?
« Crois-tu par de grands coups, par de divins exploits,
« Au trône de Priam obtenir quelques droits?
« Mais Priam a des fils, des fils dont sa tendresse
« Protège obstinément la criminelle ivresse.
« Peut-être, en m'immolant, voudrois-tu conquérir
« Les grands biens qu'à ce prix Ilion va t'offrir:
« Le projet en est beau; mais le crois-tu facile?
« Ne suis-je plus pour toi ce redoutable Achille
« Qui, sur le mont Ida poursuivant tes troupeaux,
« Te vit presser ta fuite à travers ses coteaux?
« La frayeur te poussa jusqu'aux murs de Lyrnesse,
« Je t'y suivis, portant la flamme vengeresse.
« Jupiter et Pallas, en me livrant ses tours,
« T'ont sauvé de mes mains; crois-tu que leur secours
« Sans cesse à tes dangers oppose un sûr asile?
« Va, fuis; à ma pitié ne sois pas indocile;
« Fuis, lorsqu'il en est temps; évite encor mon dard;
« Quelquefois l'insensé voit le péril trop tard. »
 Mais le Troyen : « Fais trève aux insultes frivoles; (6
« On effraie un enfant par de vaines paroles.
« Le superbe Pélée et la nymphe Thétis,
« Au rapport des mortels, te proclament leur fils;
« Soit; mais ce Phrygien, que ta fierté méprise,
« Est né d'une déesse et de l'illustre Anchise.
« L'éternel Jupiter, père de Dardanus,
« Est mon aïeul deux fois, si ma mère est Vénus.

« Est-il chez les humains quelque nom qui ne cède
« Aux noms d'Assaracus, d'Ilus, de Ganymède?
« Ilion n'étoit pas, et déjà mes aïeux
« Du Gargare occupoient les coteaux glorieux.
« Le fondateur puissant des murs de Dardanie
« Enfanta le héros, orgueil de la Phrygie,
« Cet Erichtonius, qui vécut autrefois
« Et le plus opulent et le plus grand des rois.
« Trois mille fiers coursiers et trois mille cavales
« Broyoient le doux lotos en ses plaines royales.
« Borée, au bord des eaux, vit ces belles jumens;
« Sous l'aspect d'un coursier, le plus fougueux des vents,
« Les suit et les féconde; et leurs filles légères,
« Lorsqu'elles folâtroient près de leurs nobles mères,
« Dans les guérets couverts d'abondantes moissons,
« Couroient sur les épis sans en courber les fronts, (7.
« Ou, se précipitant sur les plaines de l'onde,
« Sans sillonner les flots, rasoient la mer profonde.
« Ganymède est célèbre, et tu sais que les dieux
« En firent l'échanson du monarque des cieux.
« Capys... Mais à quoi bon te vanter ma naissance?
« Le roi des immortels, au gré de sa puissance,
« Etend sur les héros ou retire son bras;
« En lui seul est la force et le sort des combats:
« Que sert de prolonger un discours inutile?
« En mots injurieux la dispute est fertile;
« Des reproches errans d'un et d'autre côté,
« Rien ne peut contenir la volubilité:
« Deux guerriers, s'attaquant au milieu des armées,
« Doivent-ils imiter des femmes animées,
« Qui, pâles du courroux dont frémissent leurs sens,
« Par leurs discours grossiers ameutent les passans?

« Entre deux fiers rivaux c'est le fer qui prononce;
« Ce javelot fatal te porte ma réponse. »
Son dard vole à ces mots; du bouclier divin
Le contour a mugi sous le choc de l'airain.
Le Grec sent tressaillir sa valeur étonnée;
Par son bras étendu la pique est détournée;
Sa crainte ne sait pas que les présens du ciel
Ont un pouvoir vainqueur de tout pouvoir mortel.
Cinq lames, du pavois composoient la structure;
L'or brillant, qui formoit la lame la plus dure,
Derrière un double airain se cachoit, et Vulcain
Deux fois sous l'or solide avoit plié l'étain;
L'airain fléchit; sur l'or le javelot expire.
A des coups plus certains le héros grec aspire:
La lance qu'à son tour il darde en sa fureur,
Tombe au pavois d'Enée agité de terreur,
Brise les cercles d'or qui bordoient son armure,
L'effleure, et dans le sol s'enfonce avec murmure.
Enée a tressailli; la nuit couvre ses yeux:
Sur lui, le glaive en main, vole le fils des dieux.
Privé de son pavois, le défenseur du Xanthe
Arrache de la plaine une roche pesante:
Deux mortels de nos jours ne l'enleveroient pas.
Sur le casque divin la pierre avec fracas
Roule, sans le briser; alors aucun asile
N'eût dérobé sa proie à la fureur d'Achille,
Si Neptune aux grands dieux en ces mots n'eût parlé:
« Enée est en péril, et mon cœur est troublé.
« Ce héros, égaré par son céleste guide,
« Va tomber à nos yeux sous le fer d'Eacide,
« Et le dieu qui sur lui fait descendre la mort,
« A ses affreux dangers n'oppose aucun effort.

« Mais Enée, innocent des forfaits de l'Asie,
« Pour un crime étranger doit-il perdre la vie?
« De ses tributs constans nos autels sont chargés;
« Que par nos soins heureux ses jours soient protégés!
« De Jupiter ainsi détournons la colère,
« La famille d'Enée au roi des dieux est chère,
« Et celle de Priam excite son courroux;
« Le sang dardanien retomberoit sur nous.
« Tel est l'ordre du ciel et de la destinée :
« La race de Capys doit vivre dans Enée;
« Le trône est son partage, et les siècles futurs (*
« Verront ses fils régner sur ces paisibles murs. »
Mais l'altière Junon : « Fais à ton gré, Neptune;
« Troyen, je le comprends dans la haine commune;
« Ainsi Minerve et moi l'avons promis aux dieux :
« Guerre, guerre éternelle à ce peuple odieux!
« Sans pitié nous verrions et le fer et la flamme
« Dans un carnage immense envelopper Pergame. »
Elle parloit encor; le monarque des flots
S'élance vers les lieux où les ardens rivaux
Par de terribles coups signaloient leur courage.
Sur Achille étendant un ténébreux nuage,
De sa lance il saisit le bois embarrassé
Dans le pavois d'Enée à grand bruit traversé,
Le jette aux pieds d'Achille, et jusqu'aux bords du Xanthe,
Au milieu des fureurs de la plaine sanglante,
Portant le Phrygien, le cache aux derniers rangs.
Le roi des mers alors : « Quels conseils imprudens
« Contre Achille ont armé ton audace insensée?
« Quel dieu t'en suggéra la fatale pensée?
« Plus cher aux immortels et plus vaillant que toi,
« Du sort, par ton trépas, il peut tromper la loi.

« Fuis, et lorsque la mort fermera sa paupière,
« Des combats inhumains viens rouvrir la carrière;
« Nul autre bras mortel ne pourra t'immoler. »
Près d'Achille, à ces mots, ardent à revoler,
Il déchire le voile abaissé sur sa vue:
Du héros irrité la grande âme est émue.
Il jette autour de lui des regards étonnés.
« Ciel! quel prodige éclate à mes yeux fascinés!
« Ma lance est à mes pieds; mon rival téméraire
« Comme une ombre s'échappe et trompe ma colère!
« Il est donc vrai qu'Enée est protégé des dieux!
« Fuis, timide guerrier, mon bras victorieux;
« Fuis pour jamais, et moi, je cherche des victimes. »
Il enflamme, en courant, ses peuples magnanimes:
« Marchez, braves amis, et redoublez vos coups.
« Seul, puis-je résister à la valeur de tous?
« Mars et Minerve unis y suffiroient à peine.
« Enfoncez avec moi la phalange troyenne;
« Malheur à tout guerrier qui va sentir mon bras! »
Mais Hector embrasant ses généreux soldats:
« Ne craignez point Achille et sa vaine menace.
« Je pourrois, comme Achille, en ma superbe audace,
« Braver les dieux, aux dieux, comme Achille, insulter;
« Ils sont plus forts que moi, je dois les respecter.
« Que d'orgueil et de fiel Achille se nourrisse;
« Tout ce qu'il s'est promis, croit-on qu'il l'accomplisse?
« Son bras fût-il d'airain, son cœur fût-il de feu,
« Je cours le défier; voyons s'il est un dieu. »
Des Troyens, à ces mots, les phalanges pressées,
Marchent, poussant des cris, et les lances dressées.
Mais du bouillant Hector Phébus s'est approché.
« Au sein des bataillons sois constamment caché; »

Dit-il ; « au fils des dieux crains de livrer ta tête. »
A cette voix céleste, Hector troublé s'arrête.

III. Exploitsd'Achille ; mort d'Iphition, etc.

Dans les rangs phrygiens Achille s'est plongé;
Terrible, il jette un cri dans les airs prolongé.
Le premier qui succombe à sa fougueuse atteinte
Est cet Iphition, né du superbe Otrynte.
Dans les remparts d'Hyda, près du Tmole glacé;
Par le dard furieux son crâne est traversé.
« Meurs, crie Achille; meurs, loin des plaines fécondes
« Que le fertile Hémus arrose de ses ondes,
« Loin des champs où tes yeux se sont ouverts au jour,
« Loin des tendres parens, objet de ton amour. »
Des ombres de la mort la victime voilée
Déjà ne l'entend plus, et les chars l'ont foulée.
Sous la lance d'Achille on voit tomber encor
Le fier Démoléon, l'un des fils d'Anténor.
Son casque est pour sa tête une vaine défense;
Des ossemens brisés par le fer de la lance
Un sang épais jaillit; domté par le trépas,
Sur l'arène homicide il roule avec fracas.
De son char dans la plaine Hippodamas se jette;
Il fuyoit; le vainqueur l'atteint dans sa retraite,
Et du fer le traverse; il tombe en mugissant :
Tel un taureau, baigné des flots noirs de son sang, (9
Sous la hache mugit dans les remparts d'Hélice;
Le monarque des mers sourit au sacrifice.
Achille, brandissant le frêne redouté,
Vole, et sur Polydore il s'est précipité.
En vain Priam, son père, ému de sa jeunesse,
Défendit les combats à sa bouillante ivresse;

Il s'élance, poussé d'un aveugle transport,
Où l'attendoit Achille, où l'attendoit la mort.
Le frêne dans son sein pénètre et le déchire;
Sur le sable il se roule, il gémit, il soupire;
Ses entrailles qu'il presse échappent de ses mains,
Et la mort l'abandonne à ses dieux inhumains.

Hector en a pâli; sur sa vue éclipsée
D'une profonde nuit l'ombre s'est abaissée.
Dans l'ardeur qui s'allume en son cœur irrité,
Le conseil d'Apollon ne peut être écouté;
Contre le fils des dieux le vengeur de Pergame
Accourt, et de son dard fait ondoyer la flamme.
De quel plaisir féroce Eacide a frémi!
« Voilà le meurtrier, voilà mon ennemi, »
Dit-il en lui lançant des regards pleins de rage.
« Celui que je cherchois dans les champs du carnage,
« Je l'ai trouvé! » — « Fais trève aux discours insultans, »
Dit Hector; « la menace est l'arme des enfans.
« Que me fait ta vigueur, ton audace effrénée?
« Dans la main des grands dieux est notre destinée;
« Plus foible que le tien, ce bras peut te percer. »

Le trait qu'avec ces mots Hector vient de lancer,
D'un souffle, par Minerve, est poussé loin d'Achille;
Rebroussé dans sa course, il retombe inutile.
Achille s'élançoit, de courroux transporté;
Apollon, d'un nuage, avec légèreté,
Couvre Hector et l'enlève; Achille, à cette vue,
De son fer impuissant trois fois frappe la nue;
Vaine fureur! son bras ne peut atteindre Hector.

— « Lâche, dit-il enfin, tu m'échappes encor;
« Apollon te ravit à mes mains meurtrières;
« Il récompense bien ton culte et tes prières;

« Ose t'offrir à moi dans l'absence des dieux,
« Et d'un sommeil de fer j'accablerai tes yeux;
« Cependant vois ton peuple assouvir ma vengeance. »
Il dit; déjà Dryops est tombé sous sa lance,
Et par le même airain Démochus renversé
De son épée immense expire traversé.
Dardanus, Laogon, ces déplorables frères,
Vont dire aux sombres dieux ses fureurs sanguinaires;
Mulius, Echéclus les suivent aux enfers;
Et toi, fils d'Alastor, tu demandes des fers!
Etouffe dans ton sein la prière stérile;
La pitié n'entre point dans la douleur d'Achille.
Tandis qu'il embrassoit les genoux du vainqueur,
Le glaive inexorable est plongé dans son cœur.
Pâle, et le bras percé de la lance homicide,
Deucalion s'arrête; au courroux d'Eacide
Il cède; il se soumet au fer victorieux.
D'un seul revers du glaive, Achille furieux
Tranche avec le cimier sa tête ensanglantée;
Son corps tombe, étendu dans la plaine irritée.
Rhigmus, que de la Thrace ont vu naître les bords,
Pour tromper son destin s'épuise en vains efforts;
Achille, de son char dans la plaine brûlante,
L'abat; son écuyer, que sa chute épouvante,
Sur la terre, en fuyant, tombe précipité;
Par les coursiers fougueux le char est emporté.
Mais ce n'est plus le temps de compter les victimes;
Les Phrygiens en foule ont vu les noirs abîmes.
L'impitoyable Achille est le dieu des combats,
La Terreur le précède et la Mort suit ses pas.
Telles dans les guérets les flammes élancées (10
Promènent leurs fureurs par l'aquilon poussées,

Dévorent les forêts, et, du creux des vallons,
Montent en serpentant jusqu'au sommet des monts:
Tel Eacide, armé de sa terrible lance,
Dans les rangs dévastés promène la vengeance.
Comme de forts taureaux dans l'aire mugissans
Ecrasent sous leurs pieds les épis jaillissans,
Tels les coursiers divins, entourés des Alarmes,
Foulent les ossemens, les débris et les armes.
L'essieu fume, inondé du sang noir et fangeux
Que le char fait jaillir en son essor fougueux,
Et le fils de Pélée, étincelant de rage,
Parmi les hurlemens, la poudre et le carnage,
Pâle, défiguré, la terreur des humains,
De meurtres assouvit ses invincibles mains.

FIN DU VINGTIÈME LIVRE.

NOTES

DU LIVRE VINGTIÈME.

Pour peindre dignement le retour d'Achille aux combats, le poète déploie toute la richesse des fictions et toute la grandeur des images. Jupiter n'enchaîne plus les ressentimens des dieux; il leur est permis de descendre dans les plaines de Troie et d'imiter les fureurs des mortels. Remarquons que pour leur déclarer ses intentions, il les fait convoquer par Thémis, emblème manifeste de la justice de la cause des Grecs contre un peuple ravisseur et parjure. Le moment où la Discorde sortant du Ténare et les dieux descendant du ciel, font à la fois une irruption sur la terre, offre une de ces peintures à la hauteur desquelles Homère seul peut atteindre. Le reste du livre est consacré aux exploits d'Achille; et quoiqu'ils paroissent grands encore après ces magnifiques tableaux, ils ne sont que le prélude de ceux que le poète décrira dans le livre suivant.

¹) **Jupiter les contemple, il ordonne à Thémis.**

Cette convocation des dieux est à peu près la même au premier chant de la *Lusiade.*

²) **Neptune, sous leurs pieds agitant les campagnes.**

Quo bruta tellus et vaga flumina,
Quo Styx et invisi horrida Tænari
Sedes, Atlanteusque finis
Concutitur.

Horace, ode 34, liv. I.

[5]) Le roi des sombres bords, à ce tumulte horrible.

En profitant des vers de Boileau, je m'y suis permis plusieurs changemens qui m'ont été indiqués, les uns par les critiques de Racine fils, de Rollin et de La Harpe, et les autres par le texte même d'Homère. Ainsi je me suis efforcé de donner quelque idée du Γαῖαν ἀναῤῥήξειε, image également admirable par la pensée et par l'expression.

Vainement chercheroit-on les mêmes beautés de style et les mêmes prodiges d'harmonie dans la foible imitation que Tryphiodore a faite de ce sublime passage, vers 559 et suivans de son poëme sur la guerre de Troie. Je me dispense de citer ces vers en original; la traduction que voici suffira pour faire connoître jusqu'à quel point ils sont empruntés d'Homère :

Latèque remugit
Neptuni ferro quassata tricuspide tellus,
Horruit et Pluto, sedesque reliquit Averni,
Irati metuens animum Jovis, omne per orbem
Ne genus hoc hominum Stygias detrudat ad undas
Mercurii ductu : namque omnia sedibus imis
Eruta miscentur, surgitque miserrima cædes.

Remarquez que ce n'est pas la verve seule qui manque à l'imitateur, c'est aussi le jugement. Pluton craignant dans Homère que le déchirement de la terre ne découvre les sombres bords à l'œil épouvanté des vivans, offre une image aussi juste que magnifique; Pluton craignant, dans Tryphiodore, que l'extinction subite de la race humaine n'accroisse la population des enfers, cesse d'être le dieu inexorable et jaloux. Un sentiment aussi faux, fût-il exprimé en plus beaux vers, cesseroit d'être de la poésie.

Ne nous étonnons point que Tryphiodore soit resté à une

si prodigieuse distance d'Homère, puisque Virgile et surtout Ovide n'ont pu le suivre eux-mêmes que de loin dans l'essor sublime qu'il prend ici :

Non secus ac si quâ penitùs vi terra dehiscens
Infernas reseret sedes, et regna recludat
Pallida, dîs invisa, superque immane barathrum
Cernatur, trepidentque immisso lumine Manes.
Enéide, 18, 243.

Dissilit omne solum, penetratque in Tartara rimis
Lumen, et infernum terret cum conjuge regem.
Ovide, *Métam.*, 2, 260.

Indè tremit tellus, et rex pavet ipse silentûm,
Ne pateat latoque solum retegatur hiatu,
Immissusque dies trepidantes terreat umbras.
Id. 5, 356.

Les poètes modernes peuvent à peine être cités à côté de ces grands modèles :

Jusques au fond de leurs abîmes
Les flots émus se sont ouverts,
Et dans leur cavité profonde,
Des remparts ébranlés du monde
Les fondemens sont découverts.
Pompignan, *Cantique* 7, liv. 2.

Je vois la foudre qui s'éveille
Au cri du monarque des cieux;
A ce cri les mortels frémissent;
Le ciel tremble, les mers mugissent,
Neptune en pâlit sous les flots;
Pluton s'élance de son trône;
Tout s'épouvante : Tisyphone
Applaudit seule à ces complots.
Le Brun, ode 5, liv. 2.

[4]) **Minerve, du dieu Mars a défié la rage.**

Ni madame Dacier, ni M. Bitaubé n'ont entendu ce passage. Leur traduction met aux prises tous ces dieux : ce n'est point la pensée d'Homère; il annonce seulement que telle divinité est destinée à marcher contre telle autre, et se sert pour chacune d'elles des seules expressions de ἵσταν' et ἀντίστη, qui excluent toute idée de mouvement. Le combat des dieux ne commence qu'au vingt-unième livre, et nous verrons alors qu'Apollon, loin de mettre tant d'empressement à lutter contre Neptune, refusera de répondre à son défi. Je n'ai pas cru devoir passer sous silence un contre-sens si grave, qui pourroit égarer les élèves.

[5]) **Tel le fougueux lion, la terreur des forêts.**

Ut fera, quæ densâ venantum septa coronâ
Injicit, et saltu supra venabula fertur;
Haud aliter juvenis medios moriturus in hostes
Irruit, et quà tela videt densissima tendit.

Enéide, 9, 551.

Pœnorum qualis in arvis
Saucius ille gravi venantûm vulnere pectus
Tum demum movet arma leo, gaudetque comantes
Excutiens cervice toros, fixumque latronis
Impavidus frangit telum, et fremit ore cruento:
Haud secus accenso gliscit violentia Turno.

Id., 12, 4.

Sic cum squalentibus arvis
AEstiferæ Libyes viso leo cominus hoste
Subsidit dubius, totam dùm colligit iram;
Mox ubi se sævæ stimulavit verbere caudæ
Erexitque jubam, et vasto grave murmur hiatu
Subgemuit: tum torta levis si lancea Mauri
Hæreat, aut latum subeant venabula pectus,
Per ferrum tanti securus vulneris exit.

LUCAIN, *Pharsale*, 1, 205.

6) Mais le Troyen : « Fais trève aux insultes frivoles.

Rispose Mandricardo : indarno tenta
Chi mi vuol impaurir per minacciar me;
Così fancinlli, o femmine spaventa,
O altri, che non sappia, che sieno arme;
Me non, cui la battaglia più talenta
D'ogni riposo; e son per adoprarme
A piè, e cavallo, armato, e disarmato,
Sia a la campagna, o sia ne lo steccato.

Arioste, ch. 24, st. 98.

7) Couroient sur les épis sans en courber les fronts.

Illa, vel intactæ segetis per summa volaret
Gramina, nec teneras cursu læsisset aristas;
Vel mare per medium, fluctu suspensa tumenti,
Ferret iter, celeres nec tingeret æquore plantas.

Enéide, 7, 808.

8) Le trône est son partage, et les siècles futurs.

Cette prédiction gênoit Virgile pour jeter les fondemens de son poëme, qui décrit l'avénement d'Enée en Italie; il s'y est permis une légère altération, qui consiste à promettre à la race d'Enée l'empire de toute la terre, au lieu du sceptre de la Phrygie.

Hic domus Æneæ cunctis dominabitur oris
Et nati natorum, et qui nascentur ab illis.

9) Tel un taureau, baigné des flots noirs de son sang.

Quales mugitus, fugit cùm saucius aram,
Taurus, et incertam excussit cervice securim.

Enéide, 2, 222.

10) Telles dans les guérets les flammes élancées.

La traduction de ce passage par M. Cabanis, se trouve dans les notes du poëme des *Mois*.

FIN DES NOTES DU VINGTIÈME LIVRE.

LIVRE VINGT-UNIÈME.

SOMMAIRE DU LIVRE VINGT-UNIÈME.

I. MORT de Lycaon et d'Astéropée. — II. Combat d'Achille et du Xanthe. — III. Combat des dieux. — IV. Achille poursuit Apollon caché sous les traits d'Agénor.

L'ILIADE.

LIVRE VINGT-UNIÈME.

Jusqu'aux bords verdoyans de ce fougueux Scamandre, I. Mort de Lycaon et d'Astéropée.
Qui du grand Jupiter s'honore de descendre,
Ont fui des Phrygiens les débris dispersés.
Les uns vers Ilion, par la terreur chassés,
Précipitent leur course, en foulant cette plaine
Où la veille éclatoit l'insolence troyenne :
Un tourbillon lancé par la reine des cieux,
A d'une ombre funeste épouvanté leurs yeux;
Les autres, se pressant vers les gouffres des ondes,
Tombent avec fracas dans les vagues profondes;
Epars et tournoyans, les hommes, les chevaux
Mêlent leurs cris de rage aux hurlemens des flots.
  Lorsqu'apportant la mort aux insectes avides,
Sur de vastes guérets brillent les feux rapides,
Le redoutable essaim, par les flammes poussé,
Se heurte vers les eaux et s'y plonge entassé;
Tels, poussés par Achille et frappés d'épouvante,
Chefs, soldats et coursiers roulent au sein du Xanthe;
Avec un bruit affreux les flots rejaillissans
Font gémir les échos des bords retentissans.
  Au tronc d'un tamarin, posant sa forte lance,
Le héros sur leurs pas, le glâive en main, s'élance;
Pareil au dieu de Thrace, il frappe, furieux,
Les pâles bataillons que lui livrent les dieux;

L'eau roule ensanglantée, et les cris du carnage,
Les accens de la mort font retentir la plage.
Tels, devant le dauphin, sous les rocs entr'ouverts,
Se cachent en tremblant les habitans des mers;
Il s'avance, il saisit, il engloutit sa proie:
Tels les sanglans débris des défenseurs de Troie,
Sans cesse fugitifs et poursuivis toujours,
Implorent des rochers l'inutile secours.
De meurtres fatigué, l'impitoyable Achille, (1
Du Scamandre en courroux a profané l'asile;
Il arrache du fleuve, et charge de liens,
Comme des faons craintifs, douze jeunes Troyens.
Dans sa fureur, il veut qu'une affreuse hécatombe
De Patrocle irrité satisfasse la tombe.
Tremblans, il les envoie au fond de ses vaisseaux,
Et, bouillant de courroux, revole vers les eaux.
A ses regards soudain, sortant des flots du Xanthe,
Un des fils de Priam, Lycaon se présente.
Sous ses chaînes déjà s'est courbé Lycaon.
Au milieu de la nuit, le fléau d'Ilion
Le surprit, façonnant dans les bois de son père,
Pour le contour d'un char une branche légère. (2
Vendu par le héros, l'or a brisé ses fers,
Et, des remparts d'Arisbe, il a fui sur les mers.
Onze jours fortunés sont écoulés à peine,
Depuis que de Pergame il a revu la plaine;
Dans le sein des banquets, son père lui sourit;
Le douzième, il combat, trouve Achille, et périt.
De son brillant cimier, de sa forte cuirasse
Lycaon loin de lui jetoit la lourde masse;
Accablé de fatigue et de sueur trempé,
Il montoit haletant sur le bord escarpé;

D'Achille, en le voyant, la fureur s'est émue.
« Quel prodige, grands dieux, vient s'offrir à ma vue!
« La foule des Troyens moissonnés par mon bras
« Sortira donc aussi de la nuit du trépas!
« Ce captif reparaît; il a brisé ses chaînes;
« L'Hellespont n'a pour lui que des barrières vaines!
« Mais fuira-t-il encor, par ma lance frappé?
« Voyons s'il renaîtra, du cercueil échappé,
« Ou si la tombe enfin, demeure universelle,
« Saura mieux sous son poids contenir ce rebelle. »

Lycaon, qui l'a vu palpitant de courroux,
Cherche d'un bras timide à toucher ses genoux.
Le Grec darde sur lui sa longue javeline;
Mais, prompt à l'éviter, le Phrygien s'incline;
Le bois impétueux sur son dos a glissé, (3
Et dans le sol tremblant va frémir enfoncé.

Lycaon, d'une main, tient les genoux d'Achille,
Et, s'attachant, de l'autre, à la lance immobile :
« Je t'implore, ô guerrier, respecte mes malheurs!
« Ne vois pas sans pitié ma jeunesse et mes pleurs.
« Toi-même, fils des dieux, hélas! qu'il t'en souvienne,
« M'as nourri de ton pain sur la rive troyenne,
« Et, dans Lemnos vendu, cent superbes taureaux
« De ma rançon brillante ont chargé tes vaisseaux.
« Permets qu'un si grand prix soit triplé par mon père;
« Que l'or à ton courroux puisse encor me soustraire!
« A peine sur ces bords, des rivages lointains,
« Les mers m'ont ramené, la rigueur des destins,
« L'inimitié des dieux te rendent ta victime :
« Je me débats en vain sous la main qui m'opprime.
« O toi qui m'enfantas aux champs du Satnion,
« Laothoé, ma mère, ainsi, près d'Ilion,

« Tes deux fils, moissonnés dans leur courte carrière,
« Devoient perdre à la fois la céleste lumière !
« Fier Achille, déjà sous ton bras furieux
« Polydore est tombé, mortel égal aux dieux;
« Et moi je vais le suivre aux rives infernales !
« Comment puis-je échapper à des mains si fatales,
« Quand le sort de nouveau vient m'y précipiter?
« Si ma plainte pourtant peut encor t'agiter,
« Songe bien que l'auteur de ta souffrance amère
« N'a pas puisé le jour dans le sein de ma mère. »
Mais Achille : « Tais-toi, c'est trop m'importuner; (4
« Quand Patrocle vivoit, j'aimois à pardonner.
« Vendus par ma pitié sur ce même rivage
« Plusieurs captifs troyens vivent dans l'esclavage;
« Aujourd'hui nul de ceux qu'un dieu livre à mon bras,
« Nul enfant de Priam ne peut fuir le trépas.
« Plus de pardon; la mort pour un peuple perfide.
« La plainte, malheureux, sort de ton sein timide!
« Eh! quoi, Patrocle est mort, qui valoit mieux que toi, (5
« Et tu crains de mourir! Jette les yeux sur moi,
« Vois tout ce que je suis: un héros est mon père;
« La déesse des mers se proclame ma mère,
« La gloire et la beauté, du ciel illustres dons,
« Sur mon front éclatant confondent leurs rayons;
« Pourtant je descendrai dans la sombre demeure;
« Je ne sais en quel jour, je ne sais à quelle heure,
« Si, percé de la flèche ou des dards ennemis;
« Je sais que je mourrai; meurs donc, et sois soumis. »
La victime frémit, d'épouvante frappée.
De ses tremblantes mains la lance est échappée.
Les deux bras étendus, Lycaon renversé
Par le glaive homicide est soudain traversé.

Les ombres de la mort ont voilé sa paupière;
Son sang à gros bouillons coule sur la poussière;
Achille au sein des flots jette ce corps fumant.
« Lâche, aux monstres muets va servir d'aliment;
« Qu'ils rongent ta blessure; une plaintive mère
« Ne te placera pas au bûcher funéraire;
« Le Xanthe impétueux, jusques aux flots amers
« Te roulera sanglant; la baleine des mers,
« Levant son large dos sur la vague écumante,
« Engloutira ta chair de blancheur éclatante;
« Et vous, Troyens, fuyez, fuyez un sûr trépas;
« Courez dans Ilion, j'y vole sur vos pas;
« Ce Scamandre orgueilleux qui, dans vos sacrifices,
« Dévore tout vivans vos coursiers, vos génisses,
« Ne peut ni ralentir la vigueur de mes coups,
« Ni sauver vos remparts prêts à crouler sur vous:
« Des enfers sous vos pieds je vois s'ouvrir l'abîme;
« Vous expirez le sang d'une illustre victime;
« Votre mort vengera ces Grecs infortunés
« Qu'aux jours de mon repos Hector a moissonnés. »
Le Scamandre, indigné d'un tel excès d'audace,
De ce présomptueux veut tromper la menace;
Il veut sauver son peuple, et cherche quels efforts
Vont du fils de Pélée enchaîner les transports.
Mais Eacide a vu sur la rive escarpée
Sauter légèrement le jeune Astéropée;
La lance en main, le Grec a volé sur ses pas.
Armé d'un double dard, le Troyen ne fuit pas;
Le fleuve, impatient d'arrêter le carnage,
A versé dans son sein la force et le courage.
« Quel es-tu, dit le Grec, qui m'oses provoquer?
« Les fils des malheureux viennent seuls m'attaquer. »

Le Troyen lui répond : « Qu'importe ma naissance?
« Sur les Péoniens j'exerce ma puissance;
« Des guerriers, sur ces bords accourus à ma voix,
« Le douzième soleil éclaire les exploits.
« Le limpide Axius est l'auteur de ma race;
« Ce grand fleuve eut pour fils Pélégon, dont l'audace
« Aux ennemis troublés inspire un juste effroi;
« Pélégon est mon père... A présent, défends-toi. »
Il parle, et dans ses yeux la menace étincèle;
Ses deux bras, animés d'une vigueur nouvelle,
Lancent leur double dard au héros courroucé:
Sur le bouclier d'or l'un s'arrête émoussé;
L'autre, effleurant la main qui prépare sa perte,
A fait jaillir le sang de la veine entr'ouverte.
Achille furieux, plus prompt que les éclairs,
Darde à son tour l'airain qui, sifflant dans les airs,
S'en va frapper la rive aux pieds d'Astéropée;
Puis il accourt, armé de sa puissante épée.
Trois fois du Phrygien les vigoureux efforts,
Pour arracher la lance, ont ébranlé ces bords.
Il la brisoit; Achille, en son sein qu'il déchire,
Plonge à l'instant le glaive, à l'instant le retire.
Ses entrailles ont fui de son corps frémissant,
Et son âme aux enfers s'envole en gémissant.
Le vainqueur en courroux le dépouille et l'outrage :
« Te voilà sans honneur couché sur ce rivage;
« Il t'en coûte, ô d'un fleuve enfant audacieux,
« D'avoir bravé le fils du monarque des cieux.
« Autant sur chaque fleuve il l'emporte en puissance,
« Autant sur leurs enfans je l'emporte en vaillance.
« Le Xanthe a vu mon fer pénétrer dans ton sein;
« Que ce fleuve fameux t'arrache à ton destin !

« Que dis-je? Achéloüs et l'Océan lui-même
« N'oseroient pas lutter contre le dieu suprême.
« Oui, l'antique Océan, qui de ses flots amers
« Nourrit les noirs torrens, les fleuves et les mers,
« Craint que le roi du ciel ne lui livre la guerre,
« Et le trident se cache au bruit de son tonnerre. »
A ces mots il s'éloigne, en retirant du bord
Le frêne ensanglanté qui cède sans effort,
Et, des vagues battu, ce corps sans sépulture
Offre aux monstres muets une immense pâture.

Sur les Péoniens, reste pâle et tremblant, (8 II. Combat d'Achille et du Xanthe.
Le vainqueur a volé, le long du bord sanglant;
Mais tandis qu'Ophéleste, Enius, Astypyle,
Tandis qu'un peuple entier succomboit sous Achille,
Superbe, et se levant du sein de ses grands flots,
Apparut le Scamandre aux regards du héros:
« Achille, grâce aux dieux qui secondent ta rage,
« Ta féroce amitié s'abreuve de carnage.
« Que si par Jupiter mon peuple t'est livré,
« Frappe-le dans la plaine et loin du bord sacré.
« De morts et de débris vois regorger mes ondes; (7
« J'ai peine à les rouler au sein des mers profondes;
« Je succombe, et mes cris n'enchaînent point ton bras!
« L'étonnement d'un dieu ne te suffit-il pas? »
Achille aux pieds légers répond : « Fleuve céleste,
« Avant que je m'arrête, en leurs murs, je l'atteste,
« Les parjures Troyens seront poussés encor,
« Et je serai la proie ou le vainqueur d'Hector. »
Sur la foule, à ces mots, il fond avec furie,
Tel qu'un dieu; le Scamandre, en sa terreur, s'écrie:

« Apollon, toi dont l'arc étincèle en tes mains,
« Que du grand Jupiter tu sers mal les desseins !
« Jusqu'à l'heure où la nuit doit déployer ses ailes,
« Il commit les Troyens à tes secours fidèles. »
Mais le fils de Thétis se plonge au sein des flots.
Le Scamandre irrité gonfle ses noires eaux,
S'élève, et mugissant tel qu'un taureau sauvage,
De ses gouffres profonds vomit sur le rivage
Les livides fardeaux des corps défigurés,
Qu'en son onde fumante Achille a massacrés.
A ceux qu'éclaire encore un reste de lumière
Il prête de ses rocs la voûte hospitalière,
Et repousse loin d'eux la mort qui les poursuit.
La vague entoure Achille et le presse à grand bruit.
Sur son bouclier vaste elle pèse et retombe;
Le sol fuit sous ses pieds; il chancèle, il succombe.
Un orme s'élevoit, parure de ces bords;
Achille, l'ébranlant par de puissans efforts,
L'arrache avec la rive où plongeoient ses racines,
Et sur le pont flottant de ses longues ruines
S'élance, l'œil en feu, les cheveux hérissés.
Le Scamandre, au-delà de ses bords courroucés
Se précipite, et, noir de ses vagues gonflées,
Sur Achille éperdu les pousse amoncelées,
Avide de chasser loin des murs d'Ilion
Le mortel qui les voue à la destruction.
Chaque bond du guerrier franchit l'espace immense
Que décrit dans les airs ou le vol de la lance,
Ou le rapide essor de l'aigle généreux,
Des oiseaux le plus vite et le plus vigoureux.
Mais le dieu le devance, et ses eaux mugissantes
Soulèvent du héros les armes frémissantes.

Tel le cultivateur, du sommet d'un coteau, (8
Vers ses champs altérés détourne un clair ruisseau;
Au fond d'un lit pierreux, dès que la bêche active
A frayé le passage à la source captive,
Agitant les cailloux dans son cours entraînés,
Avec un doux murmure, en ces champs inclinés,
Légère, elle s'échappe, et, précédant son guide,
Inonde ses canaux de sa fraîcheur limpide.
Le Xanthe (tant les dieux surpassent les héros!)
Pousse, repousse Achille et le bat de ses flots.
Le guerrier se retourne, et, bravant la tempête,
Demande aux immortels s'ils ont proscrit sa tête;
Mais l'onde le subjugue et le frappe à grands coups;
Par d'obliques assauts fatiguant ses genoux,
Elle enlève à ses pas la terre fugitive.
Le fier Achille exhale une clameur plaintive,
Et, les yeux attachés sur la voûte des cieux:
« O mon père, dit-il, roi suprême des dieux,
« Qu'un bras puissant m'arrache à cet affreux abîme,
« Et sans regret au sort je livre sa victime.
« C'est toi qui m'as trompé, toi, ma mère... ô Thétis,
« Tous tes oracles vains, les voilà démentis.
« Les seuls traits d'Apollon, sous les remparts de Troie,
« A la mort qui m'attend devoient livrer sa proie.
« Que sous le fer d'Hector ton fils n'est-il tombé? (9
« Héros, sous un héros il auroit succombé;
« Il meurt au sein des flots, il meurt avec outrage,
« Ainsi qu'un pâtre obscur emporté par l'orage. »
Mais Neptune et Pallas, sous un aspect humain
Se montrent à sa vue, et, lui prenant la main:
« Calme-toi, fils des dieux, va, tes frayeurs sont vaines, »
Dit le maître puissant des humides domaines,

« Vois Pallas, vois Neptune; un fleuve audacieux
« Ne triomphera pas du noble fils des cieux;
« Tu vas voir à tes pieds expirer sa furie.
« Crois-en les immortels qui veillent sur ta vie:
« Point de trève aux Troyens, avant que ton courroux
« Dans leurs murs assiégés les ait renfermés tous;
« Point de trève aux Troyens, avant que ton épée
« Du sang de leur Hector fume à la fin trempée;
« La gloire va briller sur ton front radieux. »
Il s'éloigne, et, rempli des promesses des dieux,
Achille avec fierté s'empare de la plaine.
En vain, gros des débris que sa fureur entraîne,
Le Xanthe fait rouler sur ses flots turbulens
Les armes des guerriers et leurs restes sanglans;
La force que Pallas a mise au sein d'Achille
Trompe d'un dieu jaloux la fureur inutile.
Le Scamandre, au secours de ses flots envahis,
Appelle, épouvanté, les flots du Simoïs.
« Viens, ô mon frère, accours; nos ondes conjurées
« Peut-être éloigneront des murailles sacrées
« Un mortel furieux qui frappe nos guerriers,
« Et de feux destructeurs menace leurs foyers.
« Accours me seconder; que, pour couvrir ces plaines,
« Sortent de leurs prisons tes sources, tes fontaines;
« Amoncèle sur lui tous tes flots déchaînés;
« Traîne à grand bruit les rocs, les troncs déracinés;
« Accablons ce vainqueur, dont l'orgueil téméraire
« Marche l'égal des dieux et brave ma colère.
« Que sa valeur, sa force et sa mâle beauté,
« Que ses armes, présent d'une divinité,
« De nos coups fraternels ne puissent le défendre;
« Abîmons ce géant aux gouffres du Scamandre,

« Aux recherches des Grecs que son corps échappé
« Sous nos sables profonds repose enveloppé;
« Offrons ce monument au vainqueur de Lyrnesse,
« Et du soin de sa tombe affranchissons la Grèce. »

Vers Achille, à ces mots, le Fleuve s'élançant,
Le couvre d'eau, d'écume, et de morts et de sang.
Les flots, avec fracas, entourent Eacide;
Sur sa tête élevée, une montagne humide
Bouillonne en grossissant, tombe et l'ensevelit.
La reine de l'Olympe, à cet aspect, pâlit;
Un long cri d'épouvante échappe de sa bouche.
Elle implore Vulcain. « Si ma douleur te touche,
« Du Xanthe débordé consume les torrens;
« Accours, vomis tes feux; j'appellerai les Vents.
« La Tempête est soumise à mon céleste empire.
« Des gouffres de la mer, l'Auster et le Zéphyre
« Sortent à mon signal; par leur souffle attisés
« Tes grands feux brûleront tous ces corps embrasés.
« Cours, Vulcain, du Scamandre enflamme les rivages,
« Que lui-même il succombe à tes puissans ravages;
« Tranquille à sa menace et sourd à ses terreurs,
« N'enchaîne qu'à ma voix tes rapides fureurs. »

Le monarque des feux accourt, et sur le Xanthe
Vomit à flots ardens la flamme obéissante. (10
La rive est dévorée; un affreux sifflement
S'est élancé du fond de l'humide élément.
Comme des aquilons la pénétrante haleine
Tarit les noires eaux qui dormoient dans la plaine,
Lorsqu'aux jours de l'automne, un torrent orageux
A couvert les guérets de son limon fangeux;
Le laboureur sourit, l'espoir naît dans son âme :
Tels ces champs sont séchés par la rapide flamme.

Le tamarin, le saule, honneur de ces beaux lieux,
L'orme altier, l'humble jonc, tout périt dans les feux.
Par les feux assailli, l'hôte muet des ondes
Dans les plus creux détours des cavernes profondes,
Cherchant un vain abri, se plonge en bondissant.
Sous ses roseaux, le Fleuve exhale un cri perçant:
« Arrête, c'est assez, ô Vulcain; ta puissance
« De tout autre immortel domte la résistance.
« Arrête, épargne-moi; périsse le Troyen:
« Au salut d'Ilion dois-je immoler le mien? »
Mais Vulcain le consume, et les ondes fumantes
S'élèvent dans les airs en vapeurs écumantes:
Telle de la brebis et du porc succulent (1)
La graisse à gros bouillons fuit de l'airain brûlant,
Lorsqu'un bois sec nourrit la flamme pétillante.
Le Fleuve vers Junon tend sa main défaillante:
« Parmi tant de rivaux offerts à son courroux,
« Pourquoi seul de ton fils épuisé-je les coups?
« Tant d'autres immortels armés contre la Grèce
« Ont-ils moins provoqué sa haine vengeresse?
« Qu'il éteigne sa flamme, et j'enchaîne mes flots.
« Oui, la torche à la main, le vainqueur de Lesbos
« Renversât-il les murs et les tours de Pergame,
« Junon, mes flots soumis respecteront la flamme. »
La déesse l'entend: « Mon fils, éteins ces feux,
« Et pour d'humbles humains n'accablons pas les dieux. »
Docile aux saints accens de la voix maternelle,
L'immortel se retire, et du Xanthe fidèle
En son paisible lit l'onde pure a coulé.

III. Com- Mais dans les champs Troyens la Discorde a volé.

Les dieux contre les dieux ont allumé la guerre,
De leur choc redoutable ils ébranlent la terre;
L'Olympe épouvanté répète ce fracas,
Et Jupiter sourit au signal des combats.
Mars, agitant l'airain de sa terrible lance,
Le premier, sur Pallas avec courroux s'élance :
« Quel délire t'anime à diviser les cieux?
« Rien ne peut-il fléchir ton cœur audacieux?
« Quand Tydide a sur moi levé son fer impie,
« Ta fureur le guidoit; que ta fureur s'expie. »
Il dit; son javelot vole et siffle dans l'air.
L'égide, impénétrable aux coups de Jupiter,
A repoussé le dard; Minerve frémissante
Enlève, en reculant, une pierre pesante,
Bloc raboteux et noir, qu'aux limites des champs
Sur sa base ont assis les hommes du vieux temps.
D'un bras impétueux, Minerve courroucée
La jette, et du dieu Mars la force est terrassée.
La poudre ensevelit son front déshonoré;
Le fer de son armure, en éclats séparé,
D'un effroyable bruit fait retentir la plaine,
Et son corps monstrueux couvre une immense arène.
La superbe Pallas l'insulte avec mépris.
« Quel orgueil téméraire a troublé tes esprits?
« Te mesurer à moi! Qu'ainsi sur les perfides
« Tombe le bras d'airain des pâles Euménides!
« Transfuge de nos camps qui reçurent ta foi,
« Va servir tes Troyens : ils sont dignes de toi. »
Elle a dit, et de Mars couché sur la poussière
Se détournent ses yeux rayonnans de lumière.
Cypris le voit, frissonne, et, s'élançant vers lui,
De sa céleste main lui tend le doux appui.

bat des dieux.

Mars accablé soupire et se relève à peine;
En sanglots étouffés s'échappe son haleine.
Mais Junon : « Qu'ai-je vu? souffriras-tu, Pallas,
« Qu'à travers le désordre et l'horreur des combats,
« Une molle déesse ose avec insolence
« Secourir l'ennemi qu'a frappé ta vengeance?
« Poursuis-les. » A ces mots, Pallas vole en courroux,
Et sur Vénus tremblante appesantit ses coups.
Le couple entraîné tombe, et Minerve s'écrie :
« Contemplez Cythérée affrontant ma furie;
« Quelle audace à la fois et quelle humilité!
« Si tous vos cœurs ainsi dépouilloient la fierté,
« Superbes habitans des voûtes immortelles,
« Qui prêtez aux Troyens vos javelots rebelles,
« De Pergame bientôt j'écraserois les tours. »
L'orgueilleuse Junon sourit à ce discours.
— « Nous aussi, des combats éprouvons la fortune, »
Dit au dieu de Chrysa le turbulent Neptune.
« Plus jeune, attaque-moi, puisque ta lâcheté
« Dans les rangs phrygiens sans pudeur t'a jeté.
« Ne te souvient-il plus qu'un châtiment trop rude
« Abaissa nos destins jusqu'à la servitude?
« Un an nous avons pu, dans un triste abandon,
« Subir les dures lois du fier Laomédon.
« Tandis que, trop soumis au maître du tonnerre,
« Je construisois ces murs où nous portons la guerre,
« L'Ida vit sous ta garde errer sur ses coteaux
« Le bœuf au pied flexible et les bêlans agneaux;
« Et, quand le char léger des Heures secourables
« Eût amené la fin de ces jours déplorables,
« L'insolent menaça de nous charger de fers,
« D'exiler ta jeunesse en de lointains déserts,

« De nous déshonorer par d'infâmes blessures,
« Des mortels les plus vils honteuses flétrissures!
« Notre indignation jura de le punir;
« Et des affronts ainsi tu perds le souvenir!
« Au plus juste courroux ta mollesse infidèle
« Protége dès Troyens la ville criminelle!
« Ah! plutôt viens te joindre à nos bras triomphans;
« Viens sous leurs murs détruits écraser leurs enfans. »
Le dieu calme répond: « Ma superbe démence
« N'appelle pas l'Olympe à venger mon offense.
« Moi, t'attaquer! pour qui? pour de foibles humains,
« Misérables jouets du pouvoir des destins,
« Dont l'espèce, semblable à la feuille nouvelle,
« Naît, se nourrit, s'accroît, se dessèche comme elle!
« Non; spectateurs des dieux, ne les imitons pas. »
Respectueux, il dit et détourne ses pas.
Mais Diane, sa sœur, dont les dards sanguinaires
Frappent les fiers lions et les biches légères,
Accuse, par ces mots, sa timide langueur:
« Tu fuis, dieu sans courage, et Neptune est vainqueur!
« N'arme plus ton carquois de roseaux inutiles;
« Ton ardeur s'évapore en menaces stériles. »
Le dieu qui lance au loin les flèches de la mort
Dédaigne de répondre à ce fougueux transport.
Mais Junon sur Diane avance courroucée.
« M'oses-tu bien combattre, ô déesse insensée?
« Cours déchirer la biche au milieu des forêts;
« Que les femmes en foule expirent sous tes traits;
« Redoutable lion dans un troupeau timide,
« Voilà de quels combats ton cœur doit être avide.
« Mais lorsque ton audace affronte mon pouvoir,
« Ta foiblesse à mes coups te livre sans espoir. »

En proférant ces mots, l'implacable déesse
Comprime ses deux mains d'une main vengeresse,
Arrache son carquois, ravit son arc doré,
Et, frappant de ses traits son front décoloré,
Voit ses pleurs et sourit; Diane fugitive
Vers l'Olympe s'échappe, éperdue et craintive,
Comme on voit la colombe, aux fentes d'un rocher,
Devant l'autour féroce, en tremblant se cacher.
La déesse des bois laisse épars sur l'arène
Et cet arc et ces traits qui la rendoient si vaine.
Mercure, poursuivi par Latone en fureur,
A ses coups se dérobe, et fuit avec terreur.
« Vante-toi, lui dit-il, d'étonner ma vaillance;
« Femme de Jupiter, je cède à ta puissance. »
Latone, cependant, par des soins empressés,
De Diane assemblant les roseaux dispersés,
Suit dans le sein des airs sa fille désolée.
Diane, en revoyant la demeure étoilée,
Se jette dans les bras du souverain des dieux.
Elle gémit; des pleurs s'échappent de ses yeux;
Son sein se gonfle, ému sous le poids qui l'oppresse.
Le monarque du ciel l'embrasse avec tendresse.
« Quelle divinité te fait verser des pleurs? »
— « Junon, répond Diane, a causé mes douleurs;
« Ses superbes excès sont connus, et c'est elle
« Qui toujours désunit la famille immortelle. »
Tandis qu'elle parloit, le prudent Apollon
Visite les remparts et les tours d'Ilion;
Il tremble que des Grecs la valeur déchaînée
N'embrase avant le temps sa ville infortunée.
Mais déjà tous les dieux au paternel séjour,
Ou vainqueurs ou vaincus, remontent tour à tour,

Et fiers de leur triomphe, humbles de leur disgrâce,
Sur des trônes brillans ils ont repris leur place.

IV. Achille poursuit Apollon caché sous les traits d'Agénor.

Cependant Eacide, aux campagnes de Mars,
Renverse sous ses coups les soldats et les chars.
Telles on voit courir sur une ville immense
Les flammes que du ciel alluma la vengeance;
Un torrent de fumée, annonçant leurs fureurs,
Roule, et le désespoir a saisi tous les cœurs;
Les peuples sont livrés à la mort dévorante.
Du sommet de la tour, sur les rives du Xanthe,
Le malheureux Priam attache au loin ses yeux.
Comme un géant terrible, il voit le fils des dieux
Chasser dans la campagne au milieu du carnage
Ses Phrygiens, fuyans sans force et sans courage.
Il gémit, il descend, et, les bras étendus :
« Gardes, ouvrez ces murs aux guerriers éperdus.
« Mais qu'à l'instant sur eux la ville refermée
« Dérobe au fier vainqueur les débris de l'armée.
« Hâtez-vous; le temps presse. » A peine il a parlé,
Sur leurs gonds mugissans les portes ont roulé.
Des bataillons Troyens favorisant la fuite,
Vers le hètre sacré Phébus se précipite.
Poudreuse et pâle, on voit la phalange accourir.
Achille la poursuit; Pergame alloit périr,
Si Phébus, arrêtant un vainqueur si funeste,
N'eût au sein d'Agénor versé son feu céleste.
Sous l'ombrage d'un hêtre, il veille à ses côtés.
Agénor, recueillant ses esprits agités,
Voit le fils de Pélée; il s'arrête immobile.
« Que faire, malheureux! fuir?.. En ma course agile

« Ce héros va m'atteindre, et sa terrible main
« Plongera sans effort sa lance dans mon sein;
« Comme ce vil troupeau, je deviendrai sa proie.
« Mais par delà le fleuve et les remparts de Troie,
« Si, détournant ma fuite au milieu de ces champs,
« Les rochers de l'Ida me cachoient dans leurs flancs,
« Quand je verrois la nuit sur nos tours redescendre,
« J'y rentrerois, lavé par les eaux du Scamandre?
« Vain espoir! du vainqueur comment tromper les yeux?
« Comment parer les coups de son bras furieux?
« Achille, des guerriers est le plus redoutable.
« Qu'ai-je dit? ce héros n'est pas invulnérable.
« Osons l'attendre; au pied de nos divins remparts,
« D'un combat glorieux subissons les hasards.
« Il est mortel, dit-on; malgré son grand courage,
« Les traits jusqu'à son cœur peuvent trouver passage,
« Et cette force enfin dont il marche si fier,
« Sa gloire, ses exploits viennent de Jupiter. »
Il demeure, à ces mots : telle on voit la panthère
Au devant des chasseurs sortant de son repaire,
Tranquille aux cris affreux qui troublent les forêts,
S'abandonner sans crainte à la fureur des traits;
Nul péril ne l'étonne, et le dard qui la blesse
Irrite à chaque pas son ardeur vengeresse.
Couvert de son pavois et le fer à la main :
« Quelle espérance, Achille, a pu naître en ton sein? »
Dit le héros. « Avant que le fer la dévore,
« Pergame aux peuples Grecs sera funeste encore.
« Pour sauver leurs enfans, leurs femmes et leurs dieux,
« Mille autres, après moi, t'attendent en ces lieux;
« Ils t'apportent la mort, la mort inévitable. »
Il dit, et d'un bras sûr, lance un trait redoutable

Qui va frapper au pied son superbe ennemi.
Du cothurne divin le métal a frémi.
Le fer émoussé tombe; Achille en vain s'élance:
Phébus au fils des dieux dérobe sa vengeance;
Il enlève Agénor dans un nuage épais;
Puis bientôt, empruntant et sa taille et ses traits,
Il se laisse approcher, échappe, et par sa fuite
Du Grec loin des Troyens égare la poursuite.
Ces débris, dérobés aux fureurs du héros,
Dans la ville, en tremblant, se poussent à grands flots.
Nul guerrier, ralenti dans sa course inquiète,
N'ose des plus tardifs protéger la retraite;
Palpitans sous Achille, à peine les fuyards
Se croiront-ils sauvés au fond de leurs remparts.

FIN DU VINGT-UNIÈME LIVRE.

NOTES

DU LIVRE VINGT-UNIÈME.

Dans aucune partie de l'*Iliade*, les batailles ne sont dessinées à plus grands traits qu'au commencement de ce vingt-unième livre, où il sembleroit que les forces du poète dussent être épuisées. Nous avons vu plus haut avec quelle adresse il a ménagé ses ressources, en transportant le siége des combats de la plaine d'Ilion dans les retranchemens des Grecs; ici le même art préside encore à ses conceptions. Quoique toute l'action de l'*Iliade* se soit passée sur les bords du Xanthe, Homère a évité d'en parler, afin de se réserver de nouveaux effets. C'est peu que l'Olympe descende sur la terre pour prendre part aux batailles dans lesquelles Achille se signale, il faut que la nature toute entière soit mise en mouvement dans une circonstance aussi grande, et le fleuve lui-même va devenir le théâtre des plus brillans exploits. Le premier est la mort de Lycaon, l'un des morceaux les plus dramatiques de l'antiquité. La mort d'Astéropée, qui suit immédiatement, présente un beau contraste, en opposant la fierté intrépide de ce guerrier à la foiblesse du jeune fils de Priam. Dans le combat d'Achille et du Xanthe, l'imagination d'Homère est impétueuse comme le fleuve, et brillante comme le héros. Après des scènes si riches et si variées, il étoit impossible que le combat des dieux se soutînt à la hauteur où l'esprit est monté; et quoique le poète ait prodigué dans ce tableau les plus grandes images, il laisse quelque chose à désirer, soit parce qu'on est fatigué de ces conti-

nuelles batailles, soit parce que les extrémités auxquelles se portent les dieux les uns contre les autres, répugnent trop ouvertement à nos idées.

[1]) De meurtres fatigué, l'impitoyable Achille.

Sulmone creatos
Quattuor hîc juvenes, totidem, quos educat Ufens,
Viventes rapit, inferias quos immolet umbris,
Captivoque rogi perfundat sanguine flammas.
Enéide, 10, 518.

[2]) Pour le contour d'un char une branche légère.

Le grec dit : « un rameau de figuier sauvage, » et madame Dacier suppose que ce bois étant peu propre à la construction d'un char, les Troyens s'en servoient parce que la guerre les avoit privés de tout autre bois. Il y a plus de subtilité que de justesse dans cette observation. Il paroît que le figuier sauvage étoit employé par les anciens dans la construction des jantes de leurs chars, ainsi qu'on peut le voir dans la vingt-septième *Idylle* de Théocrite. Le poète décrivant le combat d'Hercule contre le lion de Némée, compare la vitesse des élancemens du monstre à l'impétuosité avec laquelle s'échappe de la main de l'artiste le *figuier sauvage* qui, après avoir été amolli au feu pour former les roues d'un char, est courbé ensuite avec effort.

[3]) Le bois impétueux sur son dos a glissé.

Virgile a imité cette scène pathétique et terrible; mais combien la copie est froide et pâle à côté de l'original! Le poëte romain n'avoit point d'Achille pour animer un pareil tableau :

Inde Mago procul infensam cùm tenderet hastam,
Ille astu subit, ac tremebunda supervolat hasta :

Et genua amplectens effatur talia supplex:
Per patrios manes et spem surgentis Iuli,
Te precor, hanc animam serves natoque patrique.
Est domus alta: jacent penitùs defossa talenta
Cælati argenti: sunt auri pondera facti
Infectique mihi: non hîc victoria Teucrûm
Vertitur, aut anima una dabit discrimina tanta.
Dixerat. Æneas contrà cui talia reddit:
Argenti atque auri memoras quæ multa talenta,
Gnatis parce tuis: belli commercia Turnus
Sustulit ista prior, jam tum Pallante perempto.
Hoc patris Anchisæ manes, hoc sentit Iulus.
Sic fatus, galeam lævâ tenet, atque reflexâ
Cervice orantis capulo tenus applicat ensem.

Enéide, 10, 521.

[4]) Mais Achille : « Tais-toi; c'est trop m'importuner.

Cette réponse foudroyante d'Achille a été traduite par Racine fils, à qui j'ai emprunté un beau vers :

Tu parles de rançon : crois-tu, par ta prière,
Retenir ma vengeance et ma main meurtrière?
Tu pleures! de pitié peux-tu me soupçonner?
Quand Patrocle vivoit, j'aimois à pardonner;
Il n'est plus aujourd'hui de voix qui m'attendrisse :
Que tout fils de Priam, que tout Troyen périsse.
Meurs; Patrocle est bien mort. Moi, qui vais t'immoler,
Moi qui sème l'horreur et qui fais tout trembler,
Oui, moi, fils de Thétis, fille du dieu suprême,
Ici, dans peu de jours, je dois mourir moi-même;
Meurs donc.

[5]) Eh! quoi, Patrocle est mort, qui valoit mieux que toi.

Lumina sic oculis etiam bonus Ancu' reliquit,
Qui melior multis, quam tu fuit, improbe, rebus.
. . . .
Ipse Epicurus obit decurso lumine vitæ

Qui genus humanum ingenio superavit, et omnes
Præstinxit stellas, exortus ubi æthereus sol;
Tu vero dubitabis, et indignabère obire,
Mortua quoi vita est, prope jàm vivo atque videnti!

LUCRÈCE, 3, 1058.

Réponds, fils de Fingal, as-tu peur de mourir?
Ne sais-tu pas encor que le guerrier célèbre
Et le guerrier obscur doivent tous deux périr?
. . . .
L'inexorable Mort a-t-elle été touchée
Des attraits de Rino, du courage d'Oscar?
Fillan, comme une fleur de sa tige arrachée,
Ne s'est-il point flétri sur les bords du Lesbar?
Et toi, Barde insensé, tu voudrois fuir la tombe?
Sous l'âge et les douleurs ta foiblesse succombe;
Meurs.

OSSIAN, *dernière Hymne.*

6) Sur les Péoniens, reste pâle et tremblant.

La traduction de ce bel épisode, par M. Parseval, est placée à la suite de ses *Amours épiques.*

Catulle, dans sa prophétie des destinées et des exploits d'Achille, n'oublie point son combat contre le Xanthe.

Testis erit magnis virtutibus unda Scamandri
Quæ passim cupido diffunditur Hellesponto,
Cujus iter cæsis angustans corporum acervis
Alta tabefaciet permixtâ flumina cæde.

Poëme des *Noces de Thétis et de Pélée.*

La belle prosopopée du Rhin, dans l'épître de Boileau, sur le passage de ce fleuve, est une imitation évidente de cette fiction d'Homère.

7) De morts et de débris vois regorger mes ondes.

Cùm Troïa Achilles
Exanimata sequens impingeret agmina muris,

Millia multa daret letho, gemerentque repleti
Amnes, nec reperire viam atque evolvere posset
In mare se Xanthus.

Enéide, 5, 804.

[8]) Tel le cultivateur, du sommet d'un coteau.

Virgile a converti en précépte cette peinture charmante.

Deindè satis fluvium inducit rivosque sequentes;
Et cùm exustus ager morientibus æstuat herbis,
Ecce supercilio clivosi tramitis undam
Elicit; illa cadens raucum per levia murmur
Saxa ciet, scatebrisque arentia temperat arva.

Géorg. 1, 104.

[9]) Que sous le fer d'Hector ton fils n'est-il tombé?

Magnos superat virtute dolores,
Quod tamen ignavo cedat et sine sanguine letho
Mœret.

Ovide, *Métam.* 8.

Ah! que n'ai-je péri sous ton bras redouté!
Par les Bardes lointains mon nom seroit chanté:
Mais je meurs inconnu, la gloire m'est ravie.

Ossian.

[10]) Vomit à flots ardens la flamme obéissante.

On peut comparer cette description magnifique avec celle qu'Ovide a faite, au deuxième livre des *Métamorphoses*, des embrasemens de la terre sous le char de Phaéton. Le poète latin s'est approprié plusieurs des richesses du poète grec.

[11]) Telle de la brebis et du porc succulent.

Magno veluti cùm flamma sonore
Virgea suggèritur costis undantis aheni,

Exultantque æstu latices : furit intus aquæ vis
Tumidus atque alti spumis exuberat amnis :
Nec jam se capit unda ; volat vapor ater ad auras.
Eneide, 7, 462.

Qual suole il fiammeggiar de le cose unte
Muoversi pur sù per l'estrema buccia.
DANTE, *Enfer*, ch. 19.

Così nel cavo rame umor che bolle
Per troppo foco, entro gorgoglia e fuma :
Nè capendo in se stesso, alfin s'estolle
Sovrà gli orli del vaso, e inonda, e spuma.
Jérusalem déliv., ch. 8, st. 74.

Le docteur Lowth, dans son excellent *Traité sur la poésie sacrée des Hébreux*, cite avec inexactitude ce passage d'Homère. Il suppose que le poète compare le bouillonnement des eaux du fleuve avec celui de l'onde dans un vase placé sur le feu, et il en conclut qu'Homère a eu tort de rapprocher ainsi, dans une similitude, deux objets de *même nature*. Ce reproche, comme on voit, porte à faux. Sans doute Virgile appliquant l'image des eaux qui bouillonnent, aux agitations de l'âme de Turnus, offre une combinaison plus savante : ce progrès de l'art appartient à la différence des temps.

FIN DES NOTES DU VINGT-UNIÈME LIVRE.

LIVRE VINGT-DEUXIÈME.

SOMMAIRE DU LIVRE VINGT-DEUXIÈME.

I. Discours de Priam et d'Hécube à Hector, pour l'empêcher de combattre Achille. — II. Mort d'Hector. — III. Désespoir de Priam, d'Hécube et d'Andromaque à la vue d'Hector traîné sur la poussière.

L'ILIADE.

LIVRE VINGT-DEUXIÈME.

I. Discours de Priam et d'Hécube à Hector pour l'empêcher de combattre Achille.

PAR la Fuite chassés comme des faons timides,
A l'ombre de leurs murs, les Phrygiens avides
Etanchoient de leur soif la dévorante ardeur,
Et d'un trop court repos savouroient la douceur;
Et, tandis que les Grecs, dans le champ des batailles,
Couverts du bouclier, s'approchoient des murailles,
Hector seul, dans la plaine, enchaîné par le sort,
Ose au vainqueur superbe opposer son effort;
Devant la porte Scée il s'arrête immobile.
  Apollon se retourne, et, contemplant Achille :
« Mortel, quel vain transport précipite tes pas?
« Ton rival est un dieu que le fer n'atteint pas.
« Ta course au loin s'égare, et dans les murs de Troie
« Les Phrygiens rentrés te dérobent ta proie. »
  — « Dieu funeste et jaloux, dit Achille indigné,
« Des remparts d'Ilion tu m'as donc éloigné!
« Tu sauves tes Troyens; tu me ravis ma gloire.
« Exalte, dieu trompeur, ta facile victoire;
« Mais sois sûr que déjà ce fer m'auroit vengé,
« Si ce fer dans ton sein pouvoit être plongé. »
  Sa fureur, à ces mots, l'emporte dans la plaine.
Tel, sur le char vainqueur faisant voler l'arène,

S'élance aux champs d'Elide un superbe coursier.
Priam, du haut des tours, l'aperçoit le premier;
L'armure de Vulcain, de feux étincelante,
Par sa clarté sinistre imprimoit l'épouvante.
Moins terrible, dardant de moins brillans éclairs, (1
L'astre orageux d'automne apparoît dans les airs;
Au sein des sombres nuits quand ses feux resplendissent,
Des astres éclipsés tous les flambeaux pâlissent;
Glorieux, mais funeste, il traîne sur ses pas
Les maux contagieux, ministres du trépas.
De sanglots suffoqué, ce vieillard déplorable (2
A frappé de ses mains sa tête vénérable.
Il appelle son fils, cet intrépide Hector
Qui ne craint point Achille, et l'ose attendre encor.
Levant les bras vers lui, dans sa douleur amère,
Il exhale en ces mots sa touchante prière:
« Hector, ô mon cher fils, seul, loin de tes soldats,
« Devant le fils des dieux ne te présente pas.
« Tu ne peux éviter le sort qu'il te prépare;
« Il est plus fort que toi, tu mourras. Le barbare!
« Des dieux, comme de moi, que n'est-il détesté?
« Son corps, par les vautours, sur ces bords disputé,
« D'un spectacle d'horreur consterneroit la Grèce,
« Et mon cœur oppressé connoîtroit l'allégresse.
« Combien de fils je pleure, ou frappés par son bras,
« Ou captifs, et vendus en de lointains climats!
« Lycaon, Polydore!.. En vain je les appelle;
« S'ils ne sont point couverts de la nuit éternelle,
« Les trésors de leur mère et les miens répandus...
« Mais Achille combat; non, mes fils ne sont plus.
« Cher Hector, quel que soit le malheur de nos armes,
« Mon peuple, si tu vis, pourra sécher ses larmes.

« Rentre dans tes foyers, je t'en conjure encor.
« Sauve un peuple expirant, mais surtout sauve Hector ;
« Dérobe à l'ennemi son plus noble trophée.
« Que la pitié dans toi ne soit pas étouffée !
« Ton vieux père, accablé sous le poids de ses maux,
« Doit succomber un jour sous des malheurs nouveaux.
« De mes fils égorgés l'effroyable carnage,
« Mes filles, du vainqueur assouvissant la rage,
« Par des bras furieux leurs palais embrasés,
« Leurs enfans au berceau sur la pierre écrasés,
« Ce spectacle m'attend ; et, dans ce jour suprême,
« Percé de mille coups, je périrai moi-même.
« Les chiens que j'ai nourris, de mon sang altérés,
« Traîneront de mon corps les lambeaux déchirés.
« Ah ! qu'un jeune héros meure en ces champs funestes,
« La terre sans horreur peut étaler ses restes ;
« Mais, foible et sans défense, un vieux roi massacré,
« Mais son corps aux vautours indignement livré,
« C'est le dernier excès de l'humaine misère. »
Tels éclatoient au loin les sanglots d'un vieux père.
Il outrage son front, arrache ses cheveux ;
L'inexorable Hector est sourd à tous ses vœux.

A côté du monarque, Hécube gémissante (3
Déchiroit, en pleurant, sa robe éblouissante :
« Hector, voilà le sein dont tu fus allaité ;
« De ton pieux amour sera-t-il respecté ?
« J'ai nourri ton enfance et soigné ta jeunesse ;
« Conserve-moi mon fils, pour prix de ma tendresse.
« Viens ; du haut de nos tours repousse ce guerrier ;
« Dans la plaine, imprudent, pourquoi le défier ?
« Si tu meurs sous ses coups, ton épouse, ta mère,
« Ne pourront point, hélas ! d'un cyprès funéraire

« Ombrager ta dépouille, et les dogues hurlans
« Sur les vaisseaux des Grecs déchireront tes flancs. »

11. Mort d'Hector. Vaine prière, hélas! d'un œil fier et tranquille,
Hector vers les remparts voit s'avancer Achille.
Comme un serpent féroce et nourri de poisons, (4
Entend venir le pâtre auprès des noirs buissons,
Se déroule, et, caché sous les ronces perfides,
Darde sa triple langue en flèches homicides;
Tel Hector, animé d'un courage fatal,
Ose seul affronter son terrible rival.
Son pavois brille au pied de la tour avancée
Dont l'épais boulevard défend la porte Scée.
« Le voici, se dit-il en son noble courroux.
« Rentré dans Ilion, si j'évite ses coups,
« Polydamas m'attend; sa sévère sagesse
« Condamne par ses cris mon imprudente ivresse.
« Il vouloit dans nos murs ramener les Troyens;
« Mon orgueil indocile a fait périr les miens.
« Comment revoir ce peuple? il m'accuse; il s'écrie:
« La fougue d'un seul homme a perdu la patrie.
« Non, dans les murs Troyens rentrons victorieux,
« Ou recevons d'Achille un trépas glorieux.
« Mais, au pied des remparts dépouillant mon armure,
« Si, du fier Ménélas pour expier l'injure,
« J'offrois de rendre Hélène et les riches trésors
« Qu'une flotte adultère a vomis sur ces bords?
« Si les Grecs partageoient nos immenses richesses,
« Et si par des sermens je scellois mes promesses?
« Qu'ai-je dit? on verroit Hector humilié,
« Du dédaigneux Achille implorer la pitié!

« L'implorer vainement! périr comme une femme!
« Sauvons de cette honte et moi-même et Pergame.
« Le vengeur de Patrocle et l'appui de ces tours,
« Sont en présence enfin, non pour ces vains discours
« Du rocher fabuleux et du chêne sauvage,
« Frivoles entretiens permis au premier âge:
« Combattons; mon espoir repose sur ce fer,
« Le triomphe ou la mort, aux mains de Jupiter. »
Et cependant Achille avec fureur s'avance;
Sur son front menaçant son cimier se balance,
Et le frêne homicide, en ses mains agité,
Des feux naissans du jour égale la clarté.
A son aspect terrible, Hector ému frissonne;
De son cœur étonné l'audace l'abandonne.
Il fuit; Achille vole, et poursuit le guerrier.
Tel le tyran des airs, le cruel épervier, (5
Jetant des cris aigus, ouvrant un bec avide,
Poursuit dans ses détours la colombe timide.
Ils ont déjà franchi ces coteaux verdoyans
Où le figuier sauvage est battu par les vents.
Déjà, d'un pied léger, précipitant leur course,
Tous deux ont du Scamandre atteint la double source,
Dont l'une, à flots glacés, l'été, fuit dans les mers;
L'autre, d'une eau bouillante étonne les hivers.
Là, dans deux grands bassins, les heureuses Troyennes,
Avant que Mars encore eut désolé ces plaines,
Rendoient à leurs habits la fraîcheur et l'éclat;
Ces bords vont maintenant contempler un combat.
Quel combat! quels rivaux! mais surtout quel salaire!
Cette course n'est point une course vulgaire (6
Où l'on dispute un vase, un bœuf, un trépied d'or:
Le prix à conquérir, ce sont les jours d'Hector.

Ainsi qu'autour du but volent à pas rapides,
Dans les funèbres jeux, les coursiers intrépides;
Un prix superbe attend leur généreux effort:
Tel un fort ennemi que poursuit un plus fort,
Trois fois prêt à subir le combat qu'il évite,
Autour des murs sacrés a prolongé sa fuite.
Sur eux de tout l'Olympe ils attachent les yeux.
« O sort! s'est écrié le monarque des dieux,
« Je vois fuir ce héros qui des grasses génisses
« Tant de fois sur l'Ida m'offrit les sacrifices.
« Si vaillant, si pieux, Hector doit-il tomber,
« Ou les dieux au trépas vont-ils le dérober? »
Pallas s'écrie : « O toi, qui du sein des nuages
« Déchaînes le tonnerre et les bruyans orages,
« Dieu souverain, quel mot de ta bouche est sorti?
« Quoi! nous verrions du sort le décret démenti!
« Un mortel braveroit le pouvoir de la Parque?
« Satisfais ton désir, impérieux monarque;
« Indigne tous les dieux et trompe les destins. »
— « Minerve, lui répond le père des humains,
« Je ne veux point du sort changer la loi suprême;
« Cours aux champs Phrygiens l'exécuter toi-même. »
Pallas vers Ilion dirigeant son essor,
Voit Achille emporté sur les traces d'Hector.
Tel le dogue, animé d'un généreux courage, (7
A travers les forêts presse un chevreuil sauvage.
Ardent à l'éviter, en vain dans les buissons
L'animal éperdu précipite ses bonds;
La trace le décèle, et sa ruse inutile
Le livre à l'ennemi dans son dernier asile.
Vainement le Troyen s'élançant vers ses tours,
De ses braves amis imploroit les secours;

Toujours devant ses pas le fougueux Eacide
Se jette, et le repousse à la plaine homicide,
Sans pouvoir le saisir, mais sans être évité.
Tel par l'erreur d'un songe un mortel agité (8
S'efforce de courir, et, respirant à peine,
Fatigue en vain ses pieds que le sommeil enchaîne.
Hector, sans Apollon qui soulève ses pas,
A la mort si long-temps ne se soustrairoit pas.
Les Grecs lancent sur lui des flèches meurtrières;
Mais Achille contient ses phalanges guerrières;
Achille ne veut pas, de sa gloire jaloux,
Ou perdre ou partager l'honneur des premiers coups.
Tous deux ils ont revu les sources du Scamandre,
Voici l'instant fatal fatal, que rien ne peut suspendre.
Le monarque des dieux, dans ses balances d'or, (9
Pèse le sort d'Achille et les destins d'Hector :
Le poids du Phrygien descend vers le Ténare;
Apollon l'abandonne à Proserpine avare.
Minerve s'approchant du vainqueur de Lesbos :
« Mortel chéri des dieux, magnanime héros,
« Nos bras vont se couvrir d'une gloire éclatante,
« En immolant enfin, sur les rives du Xanthe,
« Cet Hector, des Troyens défenseur acharné.
« Aux genoux de son père Apollon prosterné
« Ne le fléchiroit pas; mais je vais, dans la plaine,
« Te livrer l'ennemi... Respire, et prends haleine. »
Le grand cœur du héros tressaille en l'écoutant;
Appuyé sur sa lance, il s'arrête, il attend.
A ses regards soudain Minerve se dérobe;
Elle emprunte les traits du vaillant Déiphobe,
Et de sa voix tonnante imitant les accens,
A l'oreille d'Hector porte ces mots puissans :

« O mon frère, Eacide étincelant de flamme,
« Te poursuit, furieux, sous les murs de Pergame;
« Que notre force unie ose le défier. »
— « Cher Déiphobe, ô toi, lui répond le guerrier,
« Toi qu'honoroit déjà ma tendre préférence,
« Quels droits ce jour te donne à ma reconnoissance!
« Quand mes frères nombreux contemplent mon danger,
« Toi, généreux ami, tu viens le partager! »
— « Noble Hector, dit Pallas, mortel que je révère,
« Mon père, à mes genoux, et ma tremblante mère,
« Mes amis les plus chers et mes frères en pleurs,
« Ont fait parler envain leurs timides douleurs;
« De tes périls ému, j'ai bravé leurs prières;
« Allons, n'épargnons pas nos lances meurtrières;
« De dépouilles chargé, qu'il retourne vainqueur,
« Ou que ton glaive enfin lui déchire le cœur. »
En achevant ces mots, la trompeuse immortelle
Le précède, et son œil de fureur étincèle.
En présence d'Achille, Hector n'a point frémi. (10
« Trois fois tu m'as vu fuir, ô superbe ennemi,
« Mais je ne fuirai plus; devant toi je m'arrête;
« Je vais ou t'immoler ou te livrer ma tête.
« Attestons les grands dieux, garans de notre foi!
« Si tu meurs sous mes coups, ton armure est à moi;
« Ton corps à tes guerriers est rendu sans outrage....
« Qu'un semblable serment envers Hector t'engage. »
Achille lui lançant des regards irrités :
« Des sermens entre nous! entre nous des traités!
« Quels traités, quels sermens aux termes où nous sommes?
« As-tu vu les lions s'unir avec les hommes?
« Jamais le foible agneau, dans le fond des forêts, (11
« Du loup qui le poursuit a-t-il reçu la paix?

« Avant que les traités d'Hector et d'Eacide
« Frappent d'étonnement ce rivage homicide,
« Mars, l'effroyable Mars; misérable Troyen,
« Sera désaltéré de ton sang ou du mien.
« Rappelle ta vertu, ranime ton courage,
« Foible insensé; Pallas t'abandonne à ma rage.
« Viens, tu vas, de ta lance expiant les forfaits,
« Payer les maux affreux que ta fureur m'a faits;
« Vengeur de mes amis, ce javelot t'immole. »
Achille a dit; son dard dans les airs siffle et vole.
Hector le voit, se courbe : il échappe au trépas.
Le fer s'égare au loin; la rapide Pallas
L'arrache de la terre, et, d'une main céleste,
Aux mains du fils des dieux remet l'arme funeste.
Devant les yeux d'Hector un nuage abaissé
Lui cache la déesse; il répond courroucé :
« Toi qui te promettois un triomphe facile,
« Ton fer s'est égaré, présomptueux Achille!
« Jupiter, disois-tu, t'a livré mes destins;
« Ah ! ta langue est trompeuse et tes coups incertains.
« Sans doute tu pensois, par ta vaine menace,
« Etonner ma valeur et glacer mon audace;
« En lâche, en fugitif tu croyois me percer :
« Voilà mon sein, c'est là que ton fer doit passer;
« Frappe, si quelque dieu t'en donne la puissance.
« Frappe, dis-je, ou péris, traversé par ma lance.
« Plût au ciel que déjà son airain meurtrier
« Fût dans ton sein féroce englouti tout entier!
« Ce coup, libérateur de ma triste patrie,
« Des combats inhumains éteindroit la furie. »
Il dit; son javelot, avec force poussé,
Sur le pavois divin retentit émoussé.

Hector frémit, s'arrête; il appelle son frère;
Son frère a disparu. Quel jour affreux l'éclaire!
Il s'écrie : « Ah! les dieux m'ont conduit à la mort.
« Déiphobe, ô prestige! il partageoit mon sort.
« Minerve m'a trompé; le trépas m'environne;
« Jupiter, Apollon, l'Olympe m'abandonne.
« Mourons, mais avec gloire, et qu'un grand souvenir
« De l'éclat de mon nom remplisse l'avenir. »

Il parle, et, saisissant sa redoutable épée,
Se précipite... Ainsi, d'une roche escarpée, [12]
A travers le nuage, un aigle à l'œil perçant
Dans la plaine s'abat sur l'agneau bondissant.

Eacide a senti bouillonner sa vengeance;
Frissonnant de courroux, contre Hector il s'élance,
Sous le céleste abri de son grand bouclier.
Resplendissant des feux d'un quadruple cimier,
Son casque d'or s'agite, et l'aigrette mouvante
De funèbres clartés sème au loin l'épouvante;
De la terrible lance ébranlée en sa main,
Plus de feux ont jailli, qu'aux portes du matin,
N'en fait jaillir Hesper au milieu des étoiles
Dont la nuit ténébreuse a parsemé ses voiles.
Il parcourt le héros de ses yeux enflammés; [13]
Mais au fer menaçant les chemins sont fermés;
De Patrocle vaincu l'armure impénétrable
Protège du Troyen le corps invulnérable.
Enfin il s'aperçoit que le col découvert
Laisse à l'airain fatal un passage entr'ouvert;
Palpitant, il l'y plonge, et la pique en furie
Etanche enfin sa soif aux sources de la vie.
Hector chancèle et tombe, à grand bruit renversé.
Et cependant l'airain, dans sa gorge enfoncé,

N'a pas à la victime, achevant sa vengeance,
De la parole encore enlevé la puissance;
Sa langue, en se glaçant, peut former quelques mots.
  Eacide avec rage insulte le héros :
« Insensé! quand Patrocle a péri sous ta lance,
« Tu fiois ton salut à ma tranquille absence!
« Tu n'étois point saisi des terreurs du trépas!
« Tu t'avançois superbe, et tu ne pensois pas
« Que, du fond des vaisseaux, sortoit, pour ta ruine,
« Un vengeur, animé d'une force divine!
« En présentant Patrocle aux saints honneurs des morts,
« J'offrirai ta dépouille aux vautours de ces bords. »
  — « Achille, dit Hector d'une voix affoiblie,
« Par toi, par ton vieux père un mourant te supplie.
« Aux outrages des Grecs ne livre point mon corps; [14]
« De Priam et d'Hécube accepte les trésors.
« Daigne leur rendre un fils; que la pitié te touche! »
  Mais Achille sur lui jette un regard farouche :
« Et tu crois m'attendrir! et tes derniers accens,
« Misérable, osent bien invoquer mes parens!
« Meurtrier de Patrocle, ah! dans ma rage extrême,
« Je voudrois aux corbeaux te disputer moi-même.
« Sur tes restes fumans je les vois s'assouvir;
« A leur horrible faim rien ne peut te ravir.
« Dût Pergame, à mes pieds déposant ses richesses,
« Joindre aux dons éclatans d'éclatantes promesses;
« Dût Priam consentir, pour revoir son Hector,
« A peser ton cadavre au poids même de l'or,
« Je ne permettrai point qu'une plaintive mère
« Place ton corps sanglant au bûcher funéraire;
« Tu ne dormiras pas dans l'urne des tombeaux,
« Et j'ai promis aux chiens tes livides lambeaux. »

Hector frissonne et dit : « Je reconnois Achille ;
« Je devois m'épargner une plainte stérile.
« Mais les dieux puniront tes barbares mépris. (15
« Que te sert ta vaillance? Apollon et Pâris,
« L'arc en main, pour venger mon ombre courroucée,
« Vont t'attendre tous deux devant la porte Scée. »
Il dit; la Mort l'entraîne avec de longs efforts,
Et son âme en courroux s'envole aux sombres bords,
Déplorant sa fierté, sa force et sa jeunesse.
« Meurs, Hector, crie Achille en sa bouillante ivresse,
« Et moi, quand le voudront les arbitres du sort,
« De leur main, sans frémir, je recevrai la mort:
« Que les décrets des dieux règlent ma destinée. »
Sur Hector, à ces mots, sa rage est déchaînée;
D'un pied robuste et fier il lui foule le sein;
De sa large blessure il fait sortir l'airain,
Le dépose à l'écart, et, d'une main sanglante,
Arrache au Phrygien l'armure étincelante.
La foule entoure Hector, admirant sa beauté.
« Le voilà ce héros si long-temps indomté ;
« Qu'il est docile et doux, le vengeur de Pergame! (16
« Sa main sur nos vaisseaux ne porte plus la flamme. »
Et leur fer à l'envi dans ce corps s'est plongé.
Debout, au milieu d'eux, de dépouilles chargé,
Le superbe vainqueur crie avec allégresse :
« Guerriers, lorsque les dieux protecteurs de la Grèce
« Ont livré, par mon bras, au monarque infernal
« Un mortel, plus que tous, à nos armes fatal,
« Voyons si ces Troyens, que la douleur accable,
« Privés du seul appui qui nous fut redoutable,
« Vont nous céder Pergame, ou si du fier Hector
« Dans leurs murs belliqueux l'âme respire encor....

« Patrocle, où m'égaroient des transports téméraires,
« Quand ta dépouille attend les honneurs funéraires!
« Tant qu'un souffle de vie animera mon corps,
« Je garde ton image, et, dût aux sombres bords
« De la sainte amitié s'évanouir la flamme,
« Ton souvenir jamais ne mourra dans mon âme.
« Retournons vers la flotte; ô guerriers, hâtez-vous;
« Que les débris d'Hector y rentrent avec nous.
« Marchons, en répétant l'hymne de la victoire:
« Quel triomphe immortel! quel honneur! quelle gloire! (17
« O Troie, Hector te dit un éternel adieu;
« Sous nos coups est tombé ton vengeur et ton dieu! »
Ainsi chantoit Achille, et son aveugle rage
Prépare au noble Hector un odieux outrage.
Ses deux pieds, par le fer indignement percés, (18
D'un lien flétrissant déjà sont traversés.
A son char il les lie, et la poudre fumante
Ensevelit ce front qui portoit l'épouvante.
Eacide, étalant un trophée orgueilleux,
Monte, en pressant du fouet ses coursiers belliqueux;
Le char rapidement vole dans la carrière.
Les beaux cheveux d'Hector traînent sur la poussière,
Et sa tête, emportée au gré du char roulant,
Dans le sable humecté trace un sillon sanglant,
Tant ce corps, où brilloient la grâce et le courage,
Aux affronts est livré sur son propre rivage!

Du haut des tours, Hécube, à ce spectacle affreux, III. Désespoir de Priam, d'Hécube et d'An-
Déchire ses bandeaux, arrache ses cheveux;
La plaine retentit des clameurs d'une mère.
Priam, roi malheureux et plus malheureux père,

dromaque à la vue d'Hector traîné sur la poussière.

En douloureux accens répond à ses sanglots.
La foule autour du roi presse ses larges flots.
Quel désordre! on diroit que le fer et la flamme [19]
Font crouler les remparts de l'antique Pergame.
Priam aux vaisseaux grecs veut se précipiter; [20]
A peine ses amis peuvent-ils l'arrêter.
Sur la poudre étendu, le vieillard les implore :
« Cruels amis, pourquoi me retenir encore?
« Non, non, que mes périls cessent de vous toucher;
« Des vaisseaux argiens seul je veux approcher.
« Montrant mes cheveux blancs à ce mortel farouche,
« Eprouvons si des dieux le saint respect le touche.
« Pélée encor lui reste; il croira le revoir;
« Sur lui ce souvenir aura quelque pouvoir.
« Pour ma ruine, hélas! il a reçu la vie.
« Ciel! de combien de fils m'a privé sa furie!
« Le dernier de ses coups est celui du trépas;
« Non, mon Hector, Priam ne te survivra pas;
« Je te suis dans la tombe. O comble de misère!
« Que n'a-t-il expiré dans les bras de son père?
« Par de funèbres soins nous pourrions l'honorer,
« Et du moins sur sa cendre on nous verroit pleurer. »
Il dit; tout Ilion pousse un cri lamentable.
De femmes entourée, Hécube inconsolable
Redouble ses sanglots.... « Je t'ai perdu, mon fils;
« Et mon Hector n'est plus, misérable! et je vis!
« Il meurt, lui, révéré comme un dieu tutélaire! »
Mais, au profond réduit de son toit solitaire, [21]
Assise, et sur le lin nuançant quelques fleurs,
Seule encore, Andromaque ignore ses malheurs.
Ses femmes, à sa voix, dans les cuves profondes,
Pour le bain du héros ont fait tiédir les ondes;

Pour le bain du héros! et cet infortuné
Au char de son vainqueur dans la poudre est traîné.
D'épouvantables cris Andromaque frappée
Laisse fuir de ses mains la navette échappée;
Elle pâlit, se lève, et tressaillant d'effroi:
« Dieux! les clameurs d'Hécube arrivent jusqu'à moi!
« Dans mon sein palpitant mes entrailles frémissent.
« Mes genoux enchaînés se glacent, se roidissent;
« Femmes, venez. Sachons quels coups frappent encor
« Les enfans de Priam et surtout mon Hector.
« Mon cher Hector! hélas! que je crains son courage!
« Seul, peut-être, d'Achille il a bravé la rage,
« Et lorsque de ses murs il implore l'appui,
« Son ennemi s'élève entre ses murs et lui!
« Tel est Hector; jamais sa superbe imprudence
« N'a dans le sein des rangs contenu sa vaillance;
« Les plus affreux périls, voilà ceux qu'il poursuit. »
Du palais vers la tour, à ces mots, elle fuit;
Elle fuit, égarée, et, comme une Bacchante,
Fendant des Phrygiens la foule frémissante,
Elle arrive, et regarde à travers les créneaux.
Grands dieux! de son Hector les livides lambeaux
Par les coursiers divins traînés sur la poussière!....
Elle tombe; un nuage obscurcit sa paupière.
Autour d'elle ont roulé ses tresses, ses réseaux,
Et ce voile, tissu pour des destins plus beaux,
Dont l'orna Cythérée, en ce moment prospère
Où, de la Cilicie et du palais d'un père,
Hector avec orgueil l'emmenant à sa cour,
Par de riches présens signala son amour.
Les filles de Priam, autour d'elle pressées,
Réchauffent sur leur sein son corps, ses mains glacées.

Enfin, rouvrant au jour des yeux baignés de pleurs,
En sanglots répétés elle dit ses douleurs :
« O déplorable époux ! ô femme infortunée !
« Ainsi donc, pour subir la même destinée,
« Nous naquîmes tous deux, toi, dans cet Ilion,
« Moi dans Thèbe, au palais où mon père Etion,
« Près de rians coteaux couverts d'une ombre immense,
« Avec des soins si doux éleva mon enfance !
« Ah ! faut-il que mes yeux se soient ouverts au jour ?
« Cher époux, tu descends en ce fatal séjour
« Où pour tous les humains la Mort creuse un abîme,
« Et moi, je reste ici, solitaire victime,
« Mère d'un orphelin qui, foible et sans appui, [22]
« Ne peut rien pour Hector, comme Hector rien pour lui !
« Ah ! dût-il échapper aux guerres homicides,
« Les termes de ses champs vont par des mains avides
« Etre enlevés bientôt ; l'orphelin délaissé
« Marche les yeux en pleurs, le front triste et baissé.
« Va-t-il à ces ingrats qu'attiroit sa fortune,
« Privé de tout, montrer sa misère importune,
« S'attacher à leur robe, implorer des secours ?
« Il trouve tous les cœurs insensibles et sourds,
« Ou de sa lèvre aride un moment approchée,
« Sans mouiller son palais, la coupe est arrachée.
« Des enfans étrangers vont insulter mon fils.
« A nos brillans festins Hector n'est plus assis,
« Ton père ne vit plus, supporte la misère. »
« Lui diront-ils, heureux de croître sous un père.
« Ils le repousseront ; et foible veuve, hélas !
« Je le verrai pleurant, accourir dans mes bras,
« Lui que sur ses genoux le tendre Hector sans cesse
« Nourrissoit de ses mains avec délicatesse,

« Et qui, dans ces momens où d'un sommeil heureux
« Le charme interrompoit ses plaisirs et ses jeux,
« Dans les bras caressans d'une esclave empressée,
« Mollement reposoit sur la plume entassée.
« Il lui reste à présent pour unique soutien
« Le nom d'Astyanax, donné par le Troyen,
« Contre l'ingratitude appui foible et stérile,
« Lorsque ta lance, Hector, ne défend plus la ville,
« Quand sur la plage inculte et loin de tes parens,
« Ta dépouille est livrée aux oiseaux dévorans,
« Quand l'insecte hideux va déchirer tes restes!
« Somptueux vêtemens, qu'en des temps moins funestes,
« Mes mains avoient tissus pour parer mon Hector,
« Sur votre pourpre, hélas! je faisois briller l'or,
« Tandis qu'un linceul manque au vengeur de Pergame!
« Eh bien, que votre luxe étouffé par la flamme,
« Pour ses mânes errans honneur infructueux,
« Atteste au moins le deuil d'un amour vertueux! »
Ainsi pleuroit l'épouse, et sa suite fidèle
Sur la mort de l'époux gémissoit auprès d'elle.

FIN DU VINGT-DEUXIÈME LIVRE.

NOTES

DU LIVRE VINGT-DEUXIÈME.

ENFIN le héros du poëme et son digne rival sont en présence, et tout ce qui précède concourt à la grandeur et à l'intérêt de cette situation. Je ne connois point de tragédie plus touchante que ce livre; la terreur et la pitié y sont portées aussi loin qu'elles puissent aller, par les moyens simples, nobles et naturels que l'art ne désavoue pas. Pope remarque avec raison que si le lecteur est insensible à de si grandes beautés, il faut, ou qu'il soit tout à fait sans goût, ou que le traducteur soit tout à fait sans verve et sans talent. Le même poète cherche à expliquer par le secours de l'allégorie la trahison de Minerve envers Hector; je ne puis me ranger à cette opinion; j'aime mieux croire, par une interprétation moins subtile, que la mort du héros troyen étant écrite dans le livre des destinées, les dieux pouvoient concourir à l'exécution de cet arrêt, et que Minerve en cela satisfait à sa haine ardente et invétérée. Cet Hector, d'ailleurs, est si intéressant, qu'il ne m'est pas désagréable de penser qu'Achille lui-même n'ait pu triompher de lui sans le concours céleste. Remarquez avec quelle force, au moment du combat, ce malheureux guerrier insiste pour que le vaincu jouisse des honneurs funèbres. Cette préparation, qui a pour objet de soutenir l'intérêt du dernier livre de l'*Iliade*, remonte de beaucoup plus loin. En effet, au septième livre, lorsqu'Hector

va se mesurer contre Ajax, il a grand soin d'établir pour première condition, que s'il succombe, son corps sera rendu à sa famille pour qu'il jouisse des honneurs de la sépulture. Et des hommes dénués de sens ont pu prétendre que l'*Iliade* n'étoit pas d'une seule main!

[1]) Moins terrible, dardant de moins brillans éclairs.

Qualis ubi Oceani perfusus Lucifer undâ,
Quem Venus ante alios astrorum diligit ignes,
Extulit os sacrum cœlo, tenebrasque resolvit.
Enéide, 7, 587.

Non secus ac liquidâ si quando nocte cometæ
Sanguinei lugubre rubent, aut sirius ardor;
Ille, sitim morbosque ferens mortalibus ægris,
Nascitur, et lævo contristat lumine cœlum.
Id., 10, 272.

[2]) Priam a frissonné; ce vieillard déplorable.

Combien ce pathétique est affoibli dans l'imitation de Virgile: *Turne, per has ego te lacrymas*, etc. Voyez *Enéide*, 12, 56.

[3]) A côté du monarque, Hécube gémissante.

La strophe d'Horace, inspirée par ce passage, est une de ses plus belles:

Illum ex mœnibus hosticis
Matrona bellantis tyranni
Prospiciens, et adulta virgo
Suspiret: Eheu! ne rudis agminum
Sponsus lacessat regius asperum
Tactu leonem, quem cruenta
Per medias rapit ira cædes.
Ode 2, liv. 3.

[4]) Comme un serpent féroce et nourri de poisons.

Qualis ubi in lucem coluber, mala gramina pastus,
Frigida sub terrâ tumidum quem bruma tegebat,
Nunc positis novus exuviis, nitidusque juventâ,
Lubrica convolvit sublato pectore terga
Arduus ad solem, et linguis micat ore trisulcis.
Enéide, 2, 471.

Stà su la porta il rè d'Algier, lucente
Di chiaro acciar, che'l capo gli arma, e'l busto
Come uscito di tenebre serpente
Poi ch' ha lasciato ogni squallor vetusto,
Del nuovo scoglio altero, e che si sente
Ringiovenito, e più che mai robusto;
Tre lingue vibra, ed ha negli occhi foco;
Dovunque passa, ogn' animal dà loco.
ARIOSTE, ch. 17, st. 11.

[5]) Tel le tyran des airs, le cruel épervier.

Remis adurgens, accipiter velut
Molles columbas, aut leporem citus
Venator.
HORACE, ode 37, liv. 1.

[6]) Cette course n'est point une course vulgaire.

C'est ainsi qu'au quatrième acte de la tragédie d'*Electre*, Euripide fait dire par cette princesse à son frère Oreste : « Reçois des mains de ta sœur cette glorieuse couronne. Ce « n'est pas en franchissant le stade d'une course inutile, que « tu l'as méritée, mais en tuant l'odieux Egysthe, le meur-« trier d'Agamemnon. »

Neque enim levia aut ludicra petuntur
Præmia, sed Turni de vitâ et sanguine certant.

Toute cette fin du douzième livre de l'*Enéide* est calquée sur Homère.

7) Tel le dogue, animé d'un généreux courage.

Inclusum veluti si quando flumine nactus
Cervum, aut Puniceæ septum formidine pennæ,
Venator cursu canis et latratibus instat:
Ille autem, insidiis et ripâ territus altâ,
Mille fugit refugitque vias; at vividus Umber
Hæret hians.

Enéide, 12, 746.

Tollor eo, capioque novi spectacula cursus:
Quo modò deprendi, modò se subducere ab ipso
Vulnere visa fera est; nec limite callida recto
In spatiumque fugit, sed decipit ora sequentis
Et redit in gyrum, ne sit suus impetus hosti.
Imminet hic, sequiturque parem; similisque tenenti
Non tenet, et vacuos exercet in aëra morsus.

Ovide, *Métam.*, liv. 7.

Il y a plus de concision, de force et de franchise dans l'expression de Virgile; plus de luxe et de recherche dans celle d'Ovide. Le poète des *Métamorphoses* semble s'être peint lui-même dans le chien qui tourne sans cesse autour de sa proie et qui la laisse quelquefois échapper.

8) Tel par l'erreur d'un songe un mortel agité.

Ac velut in somnis, oculos ubi languida pressit
Nocte quies, nequidquam avidos extendere cursus
Velle videmur, et in mediis conatibus ægri
Succidimus; non lingua valet, non corpore notæ
Sufficiunt vires; nec vox aut verba sequuntur.

Enéide, 12, 908.

Je n'ai pas besoin de faire remarquer la beauté de cette coupe, *velle videmur*, et avec quel art la césure brisée imite les efforts impuissans d'une course imaginaire. Le Tasse ne reproduit point, dans son imitation, ce mérite d'harmonie imitative :

Come vede talor torbidi sogni
Ne' brevi sonni suoi l' egro o l'insano:
Pargli ch' al corso avidamente agogni
Stender le membra, e che s' affanni invano:
Che ne' maggiori sforzi, a suoi bisogni
Non corrisponde il piè stanco, e la mano.
Scioglier talor la lingua, e parlar vuole;
Ma non segue la voce, o le parole.

Le Tasse, 20, st. 105.

9) Le monarque des dieux, dans ses balances d'or.

Voici encore une de ces belles fictions qui ont produit des imitations nombreuses. Les plus connues sont celles du douzième livre de l'*Enéide*, du quatrième du *Paradis perdu*, et du cinquième de la *Boucle de Cheveux enlevée*. Rhulières a parodié cette fiction avec beaucoup d'esprit et de grâce, dans son poëme des *Jeux de mains*.

L'image des balances de Dieu est souvent employée dans l'Ecriture sainte. Balthasar ayant été pesé dans la balance, ne fut pas trouvé de poids. *Voyez* Daniel, v. 27. La même idée est encore plus clairement exprimée dans les livres d'*Esther* et de *Job*.

10) En présence d'Achille, Hector n'a point frémi.

Voyez au premier chant des *Amours épiques* de M. Parseval, le récit de la mort d'Hector. Peut-être sera-t-on bien aise de voir de quelle manière ce grand événement est raconté par Joseph Iscanus ou Scann, dans son poëme très-peu connu de la *Guerre de Troie*. Voici un fragment de son cinquième livre :

Postquàm perventum propius, fisusque dearum
Robore, fulmineum præceps nudaverat ensem
Æacides, trepidi coëunt hinc inde manipli,
Ipsaque sponté hærent retrò data prælia regum

In campi majoris opus: mox sævus utrinquè
Clamor, utrinque metus; cupiunt vidisse furentes,
Et vidisse timent: facibus confligere jactis
Fulmina bina putes. Prior occupat Hector Achillem,
Fraxineamque trabem vibrat: volat illa, femurque
Hens humili nimis acta manu, nimis invida cæptis
Lethiferis, hostile ferit: pudor aggerat iram
Frustratæque manus; at stricto dedecus hastæ
Purgasset gladio, quum vulneris acrior irâ
AEacides ensem librat, divûmque suâque
Proturbat virtute virum: vix Martia tandem
Indignante animâ, gelidos mens deserit artus.

On chercheroit envain dans ce récit froid et étranglé, quelques étincèles de la flamme d'Homère; mais ces vers du treizième siècle ne sont point mal faits, et il en est plusieurs qu'Ovide, selon moi, n'auroit pas désavoués.

[11]) Jamais le foible agneau, dans le fond des forêts.

« Les dieux ne veulent pas que nous mettions fin à la « guerre, avant que le loup s'unisse à la brebis. »

Aristophane, *la Paix*, acte 2, sc. 6.

Lupis et agnis quanta sortito obtigit,
Tecum mihi discordia est.

Horace, *Epodes*, 4, 1.

[12]) . . . . . Ainsi d'une roche escarpée.

Qualis ubi aut leporem aut candenti corpore cycnum
Sustulit alta petens pedibus Jovis armiger uncis.

Enéide, 9, 563.

[13]) Il parcourt le héros de ses yeux enflammés.

Partes rimatur apertas
Quâ vulnus letale ferat.

Enéide, 11, 748.

14) Aux outrages des Grecs ne livre point mon corps.

Unum hoc, per, si qua est victis venia hostibus, oro,
Corpus humo patiare tegi.
Enéide, 10, 203.

15) Mais les dieux puniront tes barbares mépris.

Ille autem exspirans: Non me, quicumque es, inulto,
Victor, nec longùm lætabere; te quoque fata
Prospectant paria, atque eadem mox arva tenebis.
Ad quem subridens mixtâ Mezentius irâ:
Nunc morere: ast de me divûm pater atque hominum rex
Viderit.
Enéide, 10, 739.

16) Qu'il est docile et doux, le vengeur de Pergame!

Quantùm mutatus ab illo
Hectore, qui redit exuvias indutus Achillis,
Vel Danaûm Phrygios jaculatus puppibus ignes!
Enéide, 2, 272.

La même apostrophe se trouve au quatorzième chapitre d'*Isaïe*: « Ceux qui te verront se pencheront vers toi, et « diront en te contemplant : est-ce là cet homme qui a « troublé la terre, ébranlé les royaumes, etc.? »

17) Quel triomphe immortel! quel honneur! quelle gloire!

Sénèque rapporte, au premier livre de ses *Controverses*, deux vers de Caïus Silo, qui sont la traduction de ce chant de triomphe :

Ite, agite, ô Danaï, magnum Pæana canentes:
Ite triumphantes, belli mora concidit Hector.

18) Ses deux pieds par le fer indignement percés.

Raptatns bigis, ut quondam, aterque cruento
Pulvere, perque pedes trajectus lora tumentes.
Enéide, 2, 272.

19) Quel désordre! on diroit que le fer et la flamme.

Non aliter quàm si immissis ruat hostibus omnis
Carthago, aut antiqua Tyros, flammæque furentes
Culmina perque hominum volvantur perque deorum.
Enéide, 4, 669.

Confusamente si bisbiglia intanto
Del caso reo nella rinchiusa terra.
Poi s'accerta e divulga: e in ogni canto
Della città smarrita il romor erra
Misto di gridi, et di femmineo pianto:
Non altramente che se presa in guerra
Tutta ruini: e'l foco, e i nemici empj
Volino per le case, e per i tempj.
Le Tasse, 12, st. 100.

20) Priam, aux vaisseaux grecs veut se précipiter.

On peut comparer avec ce passage le désespoir d'Arsète, au huitième chant de la *Jérusalem délivrée*, et les gémissemens de Cadmus sur la mort de son fils, v. 1307 et suiv. des *Bacchantes* d'Euripide, morceau l'un des plus remarquables de l'antiquité, par son charme touchant et sa grâce naïve.

21) Mais au profond réduit de son toit solitaire.

Le désespoir et les gémissemens de la mère d'Euryale, au neuvième livre de l'*Enéide*, sont imités de ce passage; il est inutile de citer des vers que tout le monde sait par cœur. On peut voir aussi au cinquième livre de Quintus de Smyrne, les plaintes de Tecmesse sur la mort de son époux; au quarante-troisième chant de l'Arioste, les gémissemens

de Fleurdelis sur le corps de son cher Brandimart; et au huitième chant de la *Henriade*, le désespoir de l'épouse du jeune d'Ailly. La comparaison de ces manières différentes plaît et intéresse.

[22]) **Mère d'un orphelin qui, foible et sans appui.**

Œdipe, dans ses adieux à ses filles, au cinquième acte de l'*Œdipe roi* de Sophocle, leur adresse les mêmes plaintes: combien nous sommes plus loin que les anciens, de la nature et de la vérité!

FIN DES NOTES DU VINGT-DEUXIÈME LIVRE.

LIVRE VINGT-TROISIÈME.

SOMMAIRE DU LIVRE VINGT-TROISIÈME.

I. L'OMBRE de Patrocle apparoît en songe à son ami. — II. Funérailles de Patrocle. — III. Jeux funéraires : la course de chars, le ceste, la lutte, la course à pied, le combat singulier, le disque, l'arc, le javelot.

L'ILIADE.

LIVRE VINGT-TROISIÈME.

I. L'ombre de Patrocle apparoît en songe à son ami.

Ainsi le deuil régnoit dans Pergame éplorée,
Et des Grecs aux vaisseaux la phalange rentrée
Goûtoit enfin le calme après tant de travaux;
Mais Eacide aux siens prescrit des soins nouveaux.
« Thessaliens, dit-il, compagnons de ma gloire,
« Avant d'abandonner le char de la victoire,
« Avant de prendre place à de tristes banquets,
« Donnons à mon ami des pleurs et des regrets;
« A la cendre des morts payons ce juste hommage. »
Il dit; par lui guidés sur le poudreux rivage,
Trois fois, en gémissant, ces favoris de Mars (1
Autour du corps livide ont promené leurs chars.
Thétis redouble en eux le deuil insatiable;
Le soldat consterné pousse un cri lamentable,
Et le sable profond de ses pleurs est mouillé.
Du sang de sa victime Achille encor souillé
Sur le corps de Patrocle étend ses mains fumantes;
Sa douleur se soulage en plaintes déchirantes.
« O Patrocle, salut! que ma voix chez les morts
« Apaise ta grande ombre errante aux sombres bords!
« Je tiens tous mes sermens : sous les remparts de Troie
« Des chiens et des vautours Hector sera la proie,

« Et douze Phrygiens sur ta tombe égorgés
« Calmeront le courroux de tes mânes vengés. »
Par son ordre, à ces mots, Hector avec outrage
Près du lit de Patrocle est jeté sur la plage,
Et les Thessaliens, dételant leurs chevaux,
Sans armes sont assis à l'ombre des vaisseaux.
Du funèbre banquet la fête est disposée;
Ardens à réparer leur vigueur épuisée,
Ils cèdent à Cérès; sous les tranchans couteaux
Tombent, en mugissant, les robustes taureaux; (2
La bêlante brebis et la chèvre sauvage
Ont des flots d'un sang noir inondé le rivage.
De la foule des rois Eacide entouré
Est aux vaisseaux d'Atride avec peine attiré.
Le monarque pour lui fait tiédir l'onde pure;
Il veut qu'un bain sacré purge enfin sa souillure.
Mais lui : « Par le plus grand, par le meilleur des dieux
« Ma voix le jure, il n'est ni juste ni pieux
« Qu'avant de déposer dans l'urne funéraire
« Les restes du héros que ma douleur révère,
« Avant qu'à son bûcher soient livrés mes cheveux,
« O noble Agamemnon, je souscrive à tes vœux.
« Non, tant que je vivrai sur cette terre humaine,
« Nulle peine jamais n'égalera ma peine.
« Que les Grecs, cependant, préparent leur festin;
« Auguste roi des rois, que tes soldats demain
« Abattent sur les monts et le frêne et l'yeuse,
« Et d'un vaste bûcher quand la flamme pieuse
« Aura de mon ami brûlé les ossemens,
« Ramenez aux combats les coursiers écumans. »
Ses désirs sont remplis, et des fils de la Grèce
Cérès et le repos raniment la foiblesse.

De ses Thessaliens Achille environné
Se jette sur la rive, où du flot mutiné
Expire, en se brisant, la colère impuissante.
Il mêle au bruit des eaux sa douleur gémissante,
Et du sommeil bientôt le charme impérieux
Repose et rafraîchit son front victorieux.
Patrocle à ses regards tout à coup se présente;
C'est lui : voilà ses traits, ses yeux, sa voix touchante, [3]
Ses vêtemens.... Penché sur le front du guerrier :
« Tu dors, tu dors, Achille, et tu peux m'oublier!
« Vivant, je te fus cher, et mort, tu me délaisses!
« Place-moi dans la tombe; accomplis tes promesses.
« Des spectres pâlissans me ferment l'Achéron;
« Errant, j'assiége en vain le palais de Pluton. [4]
« Mais donne-moi ta main; quand les honneurs funèbres
« M'auront fait pénétrer au séjour des ténèbres,
« Je ne foulerai plus la terre des vivans.
« Plus de ces doux projets, de ces discours touchans, [5]
« Alors que nous versions dans nos âmes fidèles
« Nos plaisirs partagés, nos douleurs fraternelles.
« Cette fatalité qui, dès mon premier jour,
« S'apesantit sur moi, m'enchaîne au noir séjour.
« Toi-même, dans ces champs, ô sort irrévocable,
« Toi-même vas tomber sous la faux implacable.
« Exauce, ô mon ami, le dernier de mes vœux;
« Ici qu'un seul tombeau nous enferme tous deux!
« Ton palais a vu croître, a formé mon enfance;
« Depuis qu'au sein des jeux ma fatale imprudence
« D'un meurtre involontaire eût affligé mon cœur,
« Aux bords thessaliens je portai ma douleur.
« Le généreux Pélée eut pitié de mes larmes;
« Il me fit ton émule et ton compagnon d'armes.

« Ne brisons point les nœuds qui nous ont resserrés,
« Et que nos ossemens ne soient pas séparés!
« Que la même urne d'or, présent de la déesse,
« Dans le même tombeau les enferme et les presse! »
— « Est-ce toi, dit Achille, et viens-tu des enfers
« Exciter ma tendresse à des devoirs si chers?
« Ce jour, ce jour verra ma promesse accomplie;
« Le serment que j'ai fait, crois-tu que je l'oublie?
« Mais d'un embrassement permets-moi les douceurs;
« Confondons nos regrets, nos soupirs et nos pleurs. »
Il lui tendoit les bras; soudain l'ombre plaintive, (6
Pareille à la vapeur dans les airs fugitive,
S'échappe, et sous la terre avant de se plonger,
Soupire à son oreille un murmure léger.
Il s'éveille, il s'agite : « O puissance éternelle,
« Il est donc vrai, dit-il, notre âme est immortelle. (7
« D'un corps inanimé ce simulacre vain
« Conserve sa lumière et son souffle divin!
« Patrocle s'est offert à ma vue attendrie;
« Mon devoir m'est tracé par une ombre chérie. »
Il parloit, et déjà dans l'enceinte des camps
Sa plainte a réveillé les regrets déchirans.
Sa suite l'environne, et la naissante aurore
Près des restes glacés les voit pleurer encore.

II. Funérailles de Patrocle.

Bientôt mille guerriers, conduits par Mérion,
Marchent vers la forêt qui couronne Ilion.
La hache est dans leurs mains, et le mulet docile,
Devant eux cheminant d'un pas sûr et tranquille,
Franchit les rocs, les monts, les ravins tortueux.
Sous les coups redoublés le pin majestueux (8

Tombe avec un fracas que l'écho renouvelle.
De longs rameaux chargé, le lourd mulet chancèle;
A pas lents il descend les obliques sentiers,
Et les troncs sous leur poids accablent les guerriers.
Ces fardeaux vont rouler sur la rive homicide
Où doit dormir Patrocle à côté d'Eacide.
  Cependant le héros, assemblant ses soldats,
Leur a fait revêtir l'armure des combats.
Les poudreux bataillons, selon l'usage antique,
Suivent des chars brillans l'appareil magnifique.
Au milieu, sont portés par les amis en deuil
Les restes du guerrier couché dans le cercueil,
Et de leurs longs cheveux les boucles entassées
Couvrent avec respect ces dépouilles glacées.
Achille enfin, courbé sous le poids des douleurs,
Soutient le front livide et le baigne de pleurs.
  Près des lieux désignés la marche lente arrive.
Achille avec tristesse a contemplé la rive,
Et, coupant les anneaux de ses cheveux dorés,
Au divin Sperchius autrefois consacrés,
Il soupire et s'écrie : « O fleuve tutélaire,
« Rapide Sperchius, vainement mon vieux père,
« Pour prix de mon retour au sein de mes foyers,
« Promit avec transport à tes flots nourriciers
« De mes cheveux coupés les pieuses prémices,
« Jurant que de son fils les nombreux sacrifices,
« Du pur sang des béliers, du pur sang des taureaux,
« Honoreroient ta source et rougiroient tes eaux;
« En rejetant le vœu de sa triste vieillesse,
« Tu m'affranchis du soin d'accomplir sa promesse;
« Mon malheureux ami, passant le Phlégéton,
« Va porter mon offrande au palais de Pluton! »

Dans les mains de Patrocle, à ces mots, il dépose
Ses cheveux ondoyans qu'une eau lustrale arrose,
Et ce touchant spectacle éveille les sanglots.
La nuit au sein du deuil eût surpris ces héros,
Mais Achille en secret parle au roi de Mycène:
« Les Grecs te sont soumis; que ta voix souveraine
« Disperse cette foule et l'appelle aux banquets.
« Ne retiens que les chefs; aux funèbres apprêts
« De ces enfans des dieux le zèle va suffire. »
Au signal de son roi la foule se retire.
Les chefs ont entassé les chênes, les cyprès;
Le bûcher fastueux, dépouille des forêts,
Sur quatre flancs égaux d'une immense étendue,
S'élève en pyramide et se perd dans la nue,
Et par les tristes soins des héros empressés,
Les restes de Patrocle au sommet sont placés. (9
Sous les couteaux sacrés au même instant succombe
Des bœufs et des brebis la fumante hécatombe.
Achille au lit funèbre avance en frémissant;
De lambeaux arrachés, et de graisse et de sang,
Il couvre son ami; sa main religieuse
L'arrose de miel pur et d'olive onctueuse; (10
Il abandonne aux feux quatre coursiers chéris,
Deux superbes limiers que lui-même a nourris;
Enfin, douze Troyens, ô vengeance effrénée!
Succombent sous les coups de sa main forcenée;
Et, tandis que Vulcain seconde ses fureurs,
Ses bras rouges de sang, ses yeux noyés de pleurs
Se lèvent vers Patrocle; à grands cris il l'appelle:
« Chez les morts entends-moi; salut, ami fidèle! (11
« Accepte tout le sang que pour toi j'ai versé!
« Sur le bûcher promis ma douleur t'a placé;

« Mais Hector n'ira point dans la demeure sombre,
« De son aspect fatal importuner ton ombre;
« Privé des feux sacrés et des pieux tombeaux,
« Sa dépouille est promise à la faim des corbeaux. »
Il menaçoit; Vénus a su tromper sa rage.
Des vautours et des chiens pour repousser l'outrage,
Sur le corps du héros par Achille immolé,
L'olive et les parfums nuit et jour ont coulé,
Tandis que du soleil écartant le ravage,
Apollon sur Hector balance un doux nuage.
Mais l'ami de Patrocle, en sa bouillante ardeur,
De la flamme tardive accuse la tiédeur.
Sur la rive implorant et Zéphyr et Borée,
Il promet à ces dieux une offrande sacrée;
Par ses libations, par ses vœux, par ses cris,
Le guerrier les appelle, et la céleste Iris
Jusqu'au séjour des vents va porter sa prière.
Du monarque des cieux la rapide courrière,
Dans l'antre de Zéphyr, au milieu des banquets,
D'Éole a rencontré les orageux sujets.
Sur la pierre du seuil la déesse s'arrête;
La cohorte se lève et l'invite à sa fête.
« Non, je cours respirer, sur les bords africains,
« L'encens offert aux dieux par de sages humains;
« Mais vous, Zéphyr, Borée, allez d'un vol agile
« Embraser le bûcher du compagnon d'Achille. »
Elle fuit à ces mots. Les deux vents dans les airs
Déchaînent la tempête, et traversent les mers.
L'onde s'enfle et mugit sous leur puissante haleine,
Et, d'Ilion bientôt troublant la vaste plaine,
Sur le bûcher plaintif ils font siffler les feux.
Durant la nuit entière, à leur souffle fougueux,

L'embrasement s'irrite, et la plaine enflammée
Vomit des tourbillons de cendre et de fumée.
Achille, cependant, la coupe d'or en main,
De l'urne intarissable épand des flots de vin.
Il appelle Patrocle, et dit sa plainte amère :
Moins vive et moins profonde est la douleur d'un père
Déposant sur le cèdre un fils infortuné,
Qu'aux autels de l'hymen la Parque a moissonné.

Quand l'astre du matin, sortant du sein de l'onde,
Vient annoncer la vie et la lumière au monde,
Quand, sur ses pas, l'Aurore a, dans l'azur des cieux,
Fait briller les rubis de son char radieux,
Du bûcher languissant les flammes apaisées
Tombent ; les vents ont fui des rives embrasées,
Sous leur vol orageux l'Océan s'est enflé.

De douleur, de fatigue, Eacide accablé
Se couche sur la plage : un repos salutaire
Vient suspendre un moment sa douleur solitaire ;
Mais l'approche des rois, au lever du soleil,
A bientôt de ses yeux écarté le sommeil.
Il se lève : « O guerriers, ornement de la Grèce,
« Venez, de mes regrets consolant la tristesse,
« Verser des flots de vin sur ces débris fumans,
« Et dans l'urne enfermer de sacrés ossemens.
« Nos yeux pourront, hélas ! les distinguer sans peine.
« Un modeste gazon, sur la plage Troyenne,
« Va suffire à Patrocle, et lorsque le destin
« De ma vie agitée aura marqué la fin,
« Qu'un pompeux monument, sur ces rives funestes,
« Unisse pour jamais nos déplorables restes ! »

Les rois marchent soudain sur les pas du héros.
Les vins sur le bûcher coulant à larges flots, (12

Font crouler sous leur poids les cendres affaissées.
Les chefs silencieux, de leurs mains empressées,
Au fond de l'urne d'or enferment en pleurant
Les ossemens blanchis par le feu dévorant;
Ils les couvrent d'un voile, et l'escorte pieuse
Porte au camp du héros l'urne religieuse.
Le rivage a revu ces pasteurs des humains;
Un rustique tombeau s'élève sous leurs mains.
Tristes, ils s'éloignoient: Achille les arrête,
Et des funèbres jeux le spectacle s'apprête.

Les prix sont rassemblés du fond de ses vaisseaux; (13 III. Jeux funéraires.
Des vases, des trépieds, du fer, de forts taureaux,
Des coursiers belliqueux, de modestes captives,
D'un nouvel appareil ont enchanté ces rives.
Les chars vont dans l'arène essayer leur essor. (14 La course des chars.
Une captive habile, un riche trépied d'or,
Telle est la noble palme au vainqueur présentée.
Une cuve d'argent des flammes respectée,
Une jeune cavale, un vase, deux talens,
Des rivaux moins heureux sont les prix consolans.
Le fils des dieux se lève: « Elite de la Grèce,
« Voilà par quels présens j'honorerai l'adresse.
« Si les funèbres jeux que je vais célébrer,
« Dans la lice avec vous me permettoient d'entrer,
« Les chevaux que Neptune a donnés à mon père
« Passeroient tous les chars dans leur course légère;
« Mais le deuil les abat: l'huile, à flots onctueux,
« Par les soins d'un héros ne coule plus sur eux;
« Le front baissé, l'œil morne, ils ont fui la carrière,
« Et leurs crins négligés traînent sur la poussière.

« Vous qui vous confiez en vos coursiers ardens,
« Guerriers, de l'aiguillon venez presser leurs flancs. »
Un groupe de rivaux dans l'arène s'élance.
Fils de la belle Alceste, Eumèle les devance,
Eumèle, ce héros savant dans l'art heureux
De faire auprès du but tourner un char poudreux.
Diomède le suit; à son char il attèle
Ces fiers coursiers, issus d'une race immortelle,
Qu'à son bras intrépide ont livrés les combats.
Après eux, dans la lice a paru Ménélas.
Le vigoureux Podarge, Ethé, jeune cavale,
Des autans dans sa course orgueilleuse rivale,
Soumettent au frein d'or leur farouche fierté.
Offerte au roi des rois, la belliqueuse Ethé,
Par un honteux tribut, des périls de Bellone
Affranchit lâchement le roi de Sicyone.
Enfin la gloire appelle à ces combats nouveaux
Mérion, Antiloque, impatiens rivaux.
Nestor s'est approché; sa craintive sagesse
D'un fils impétueux veut éclairer l'adresse.
« Antiloque, dit-il, écoute mes vieux ans.
« Neptune et Jupiter, protecteurs bienfaisans,
« Eux-mêmes t'ont guidé dans cet art difficile
« Dont la palme t'attend sous les regards d'Achille.
« Tu sais près de la borne habilement tourner;
« Il est peu de conseils qu'on te puisse donner;
« Mais tes chevaux vieillis ont roidi leur souplesse,
« Et des jeunes coursiers la bouillante vitesse
« Volera vers le but d'un essor plus léger:
« Cette injure du temps, l'art peut la corriger;
« L'art peut tout: il enseigne à la barque fragile
« A sillonner les mers avec la rame agile,

« A braver le caprice et la fureur des vents;
« Il dirige la main des constructeurs savans;
« Il supplée à la force et souvent la dépasse :
« Mais le char emporté par une aveugle audace,
« Egarant au hasard son vol impétueux,
« Trace dans la carrière un sillon tortueux,
« Du temps et des moyens il méconnoît l'usage;
« La victoire le fuit, et s'attache au plus sage,
« Qui, guidé vers la borne où tendent ses travaux,
« La double avec adresse aux yeux de ses rivaux.
« Cette borne, Antiloque, il faut te la dépeindre;
« Ecoute. Auprès du but que tu brûles d'atteindre,
« Sur deux rocs, à la pointe où tourne le chemin,
« Est appuyé le tronc d'un chêne ou d'un vieux pin.
« Le sol brille aplani dans cet étroit passage;
« Et, soit quelque tombeau d'un héros du vieux âge,
« Soit qu'un antique but se montre à nos regards,
« Achille l'a marqué pour le terme des chars.
« Quand tu l'approcheras, que tes mains prévoyantes
« Laissant flotter soudain les rênes ondoyantes,
« Du coursier de ta droite animent les transports;
« Puis, pesant sur son frère impatient du mors,
« Que la pierre, à ta gauche, obliquement serrée,
« Soit par l'essieu rapide, en fuyant, effleurée. (15
« Mais si contre les rocs ta roue alloit heurter,
« Je vois ton char se rompre et le rire éclater.
« O mon fils, arme-toi de toute ta sagesse.
« Si tu suis les conseils de ma longue vieillesse,
« Ne crains pas qu'un rival te ravisse le prix;
« Dût-il, aimé des dieux et de la gloire épris,
« Guider avec orgueil devant son char rapide
« Le céleste Arion, ce beau coursier d'Alcide,

« Ou les nobles jumens qu'en ses nombreux haras
« Laomédon formoit à braver les combats. »
Dans le cirque, à ces mots, il a repris sa place.
Des héros sur leurs chars on voit briller l'audace.
Et cependant les sorts dans un casque jetés
Sont par la main d'Achille avec force agités.
Antiloque est le nom que d'abord il proclame;
Eumèle, dévoré d'une héroïque flamme,
Suit le fils de Nestor; Ménélas après eux
Entend l'air retentir de son nom glorieux;
Des Crétois honoré, Mérion leur succède,
Et le dernier de tous est le fort Diomède.
Les rangs sont occupés; chaque illustre rival,
De front, à la barrière, attend l'heureux signal.
Achille à leurs regards a montré la limite,
Et, par son ordre, assis sur la borne prescrite,
Le fidèle Phœnix observera les jeux.
Au signal éclatant, tous, d'un transport joyeux,
Ont fait siffler leurs fouets, et les coursiers rapides
S'élancent dans l'arène à la voix de leurs guides.
On voit flotter leurs crins agités par les vents;
La poudre sous leurs pieds s'élève à flots mouvans,
Comme ces tourbillons ou ces épais nuages
Qui dans les airs troublés précèdent les orages.
Les chars rasent la plaine, ou s'élancent par bonds.
Haletans et penchés sur les poudreux timons,
D'un espoir inquiet les conducteurs palpitent;
Sur les flancs des coursiers les fouets mordans s'irritent.
Déjà, le but tourné laissant revoir les chars,
Eumèle triomphant va fixer les regards.
Diomède le suit, le presse, le harcèle;
Ses coursiers tout en feu semblent couvrir Eumèle.

L'écume qui jaillit de leurs naseaux brûlans
Humecte son épaule et coule sur ses flancs.
Il est prêt à céder : le dieu de la lumière,
Arrêtant Diomède en sa noble carrière,
Fait tomber de sa main le fouet ensanglanté.
De ce fatal revers le héros irrité
Mouille de pleurs ses yeux enflammés de colère ; (16
Et tandis qu'il voit fuir son heureux adversaire,
Son char se ralentit ; l'aiguillon sous ses lois
Ne tient plus des coursiers rebelles à la voix.
  Mais la fière Pallas, par son amour guidée,
Du céleste séjour vole au fils de Tydée
Et, replaçant le fouet dans sa brûlante main,
De l'arène à son char aplanit le chemin.
  Bientôt, obéissant au courroux qui l'agite,
Vers le Thessalien Pallas se précipite ;
Elle a frappé le joug ; il se brise, et soudain
S'arrêtent les coursiers débarrassés du frein ;
Le long timon s'abat, sur la poussière il traîne ;
Eumèle renversé va mesurer l'arène ;
Ses bras sont déchirés ; son visage est meurtri.
Des pleurs baignent ses yeux ; il veut jeter un cri ;
Sa voix glacée expire. Et cependant Tydide
Vole au but, sur les pas de son céleste guide ;
Ménélas suit de près la trace du héros.
  Aux coursiers de Nestor Antiloque, en ces mots,
Rappelle leur courage et leur vigueur première :
« Volez, élancez-vous au bout de la carrière.
« De l'heureux Diomède ou plutôt de Pallas (17
« Je ne vous prescris point de précéder les pas ;
« Mais de vous devancer Atride auroit la gloire !
« Une cavale, Ethé, vous ravir la victoire !

« Quel opprobre pour vous! que vos superbes fronts
« Ne soient point abaissés sous de pareils affronts;
« Craignez, craignez Nestor; ce monarque sévère,
« Punissant des coursiers dont l'ardeur dégénère,
« Plongeroit dans vos flancs un glaive furieux.
« Pressez du char léger l'élan victorieux;
« Je vous seconderai par mon heureuse adresse. »
Les coursiers, à sa voix, redoublent de vitesse.
Un ravin, que l'hiver a creusé de ses eaux,
Ouvroit un précipice aux deux ardens rivaux.
Ses bords étroits, bourbeux, amollis par l'orage,
Présentoient à l'audace un périlleux passage.
Ménélas, évitant la rencontre des chars, (18
De ce sentier glissant veut tenter les hasards.
Antiloque l'atteint, de sa roue il le presse;
Sur le char fugitif son char léger s'abaisse.
Le monarque pâlit: « Tu nous perds tous les deux,
« Imprudent! de ton char retiens l'essor fougueux.
« Tu pourras devancer mes coursiers dans la plaine;
« Bientôt devant tes pas va s'élargir l'arène. »
Il s'arrête à ces mots: tous les deux renversés
Pourroient s'ensevelir sous leurs chars fracassés.
Mais Antiloque avance, et, comme un trait rapide,
Dépasse, en l'effleurant, le monarque timide.
« Il n'est point de mortel plus insensé que toi, »
S'écrie Atride, ému de fureur et d'effroi.
« Voilà cet Antiloque, admiré dans la Grèce,
« Ce guerrier dont j'aimois à vanter la sagesse.
« Mais nous verrons bientôt si ton impiété
« Unira le parjure à la témérité.
« Et vous, nobles coursiers que la douleur enchaîne,
« Pour ressaisir le prix, lancez-vous dans la plaine;

« Fils des airs, devancez des chevaux vieillissans. »
De fureur, à sa voix, ses coursiers frémissans
Atteignent Antiloque en sa fuite légère.
Et cependant les rois, assis à la barrière,
De l'œil suivoient au loin les chars ambitieux;
Mais un poudreux nuage a couvert tous les yeux.
Sur un tertre placé, le monarque de Crète
Promène dans la lice une vue inquiète.
Il écoute, il entend un des jeunes guerriers
Par des cris menaçans enflammer ses coursiers,
Il reconnoît sa voix; même à son œil fidèle
Des chevaux éclatans la couleur étincèle;
Il distingue un d'entr'eux, dont le front rougissant
Porte un signe d'albâtre et pareil au croissant.
« O favoris de Mars, s'écrie Idoménée,
« Ou par l'éloignement ma vue est fascinée,
« Et mon œil méconnoît les coursiers et les chars,
« Ou les mêmes objets ont frappé vos regards.
« Celui qui, le premier, dévoroit la carrière,
« Ne s'offre plus à moi sous des flots de poussière;
« Quelque revers sans doute arrête son essor.
« Levez-vous; moi j'ai peine à distinguer encor
« Le superbe vainqueur dont l'heureux char s'avance;
« Vous-mêmes, à travers une longue distance,
« Voyez; c'est Diomède; il s'élance vers nous. »
Mais le fils d'Oïlée, enflammé de courroux :
« Est-ce à toi d'en juger? ton imprudence oublie
« Que par le temps jaloux ta vue est affoiblie;
« Cesse de t'égarer en frivoles discours;
« Eumèle est devant nous; il triomphe toujours;
« Dans ses légères mains je vois briller les rênes. »
Le Crétois, qu'irritoient ces paroles hautaines,

S'écrie avec colère : « O mortel insolent,
« Toi le dernier des Grecs et le plus turbulent,
« Engageons un trépied ; qu'Agamemnon prononce. »
Ajax alloit parler ; sa bouillante réponse
Eût pu d'un camp paisible ensanglanter les jeux ;
Achille avec douceur les modérant tous deux : (19
« Contenez-vous, dit-il, Ajax, Idoménée ;
« De vos esprits trop prompts que l'ardeur enchaînée
« Epargne aux jeux sacrés de scandaleux discords ;
« Vous-même, en vos soldats blâmeriez ces transports.
« Le char vainqueur approche, et bientôt sa présence
« Va de vos vains débats terminer l'imprudence. »
Il parloit ; Diomède, à coups retentissans,
Frappant de l'aiguillon ses coursiers bondissans,
A paru ; son char fuit, et sur la molle arène
Trace un sillon léger que l'œil découvre à peine ;
Enfin, soufflant le feu de leurs naseaux ouverts,
Ses chevaux haletans et de sueur couverts,
Sous des torrens épais d'une humide poussière,
Aux cris joyeux du peuple, ont touché la barrière.
Il s'arrête épuisé ; l'écume, à flots brûlans,
Inonde des coursiers le poitrail et les flancs.
Il s'élance, il reçoit le prix de la victoire ;
Sthénélus qui l'embrasse, a joui de sa gloire,
Il détèle le char, et, de son bras nerveux,
Traîne, avec le trépied, l'esclave aux noirs cheveux.
Au but, après Tydide, Antiloque s'élance.
Ménélas, qu'a vaincu sa fougueuse imprudence,
Le touche d'aussi près qu'un généreux coursier
Touche le char superbe où l'attache un guerrier.
Qu'un dieu, de quelques pas, eût prolongé la lice,
Ethé du sort jaloux corrigeoit l'injustice.

Loin d'eux est Mérion ; ses coursiers trop pesans
Ont trahi du héros les efforts impuissans.
Eumèle, de son char qu'avec lenteur il traîne,
Ramène les débris sur la poudreuse arène. (10
Son aspect a d'Achille ému le noble cœur.
« Ce char, si malheureux, devoit être vainqueur ;
« Que la seconde palme, à son maître accordée,
« Marque du moins son rang près du fils de Tydée. »
Ainsi parle Eacide, et le cirque applaudit.
Antiloque frissonne : « Achille, qu'as-tu dit ?
« Le fils des immortels connoîtroit l'injustice !
« Le noble prix m'est dû ; j'ai vaincu dans la lice.
« Eumèle renversé pleure en vain son malheur ;
« Que n'a-t-il des grands dieux invoqué la faveur ?
« Si tu veux consoler sa disgrâce éclatante,
« Que l'or amoncelé dans ta superbe tente,
« Tes femmes de Lesbos, tes troupeaux bondissans,
« Tes immenses trésors l'apaisent : j'y consens ;
« Mais ce prix m'appartient, ma gloire en est avide ;
« Je ne cède à personne un présent d'Eacide :
« C'est en me combattant qu'il faudra le saisir. »
Le fils des dieux sourit ; il voit sans déplaisir
D'un guerrier qu'il aimoit l'emportement sauvage.
« Fils de Nestor, dit-il, ne crains aucun outrage.
« Qu'on retire à l'instant du fond de mes vaisseaux
« Le prix consolateur que mérite un héros.
« Il va d'Astéropée obtenir la cuirasse,
« Où l'argent magnifique avec l'airain s'enlace ;
« Qu'Eumèle soit calmé par un si noble don. »
Docile au fils des dieux, l'agile Automédon
Apporte ce présent ; le héros de la Grèce
L'offre au Thessalien transporté d'allégresse.

Cependant Ménélas exhale ses chagrins. (21
Il se lève, on se tait; le sceptre est dans ses mains.
« Fils du sage Nestor, par ta fougue insensée,
« La gloire de mon nom sera-t-elle éclipsée?
« Non, je ne puis fléchir sous cette injuste loi.
« Prononcez, ô guerriers, entre un rival et moi.
« Sur la seule équité mon espoir se repose.
« Je ne veux point qu'on dise : au secours de sa cause
« Il appèle la brigue, et, des honneurs épris,
« Par un honteux mensonge il achète le prix.
« Mais plutôt, que lui-même Antiloque décide;
« Qu'il touche ses coursiers sous les yeux d'Eacide,
« Et jure par le dieu dont le courroux ardent
« Fait tressaillir les mers sous les coups du trident,
« Que, fidèle au devoir, fidèle à la justice,
« Il n'a point triomphé par un lâche artifice. »
Antiloque s'écrie : « O modèle des rois,
« Pardonne; un cœur bouillant s'égare quelquefois.
« Tu connois la jeunesse et sa folle imprudence;
« Plus sage, à tes vertus joins l'heureuse indulgence.
« Reçois le noble prix par ma fougue usurpé;
« Et si, pour satisfaire à ton espoir trompé,
« De quelqu'un de mes biens l'offrande est nécessaire,
« O nourrisson du ciel, ô roi que je révère,
« Il n'est point de trésor qui remplace à mes yeux
« Le bonheur de te plaire et d'honorer les dieux. »
Ainsi que la rosée, aux campagnes du Xanthe,
Relève des épis la tige languissante,
Tel on te vit sourire, auguste Ménélas.
« Je fais grâce, Antiloque, à d'imprudens éclats,
« Dit-il, l'âge égaroit ton esprit doux et sage;
« Aux chefs plus grands que toi désormais rends hommage.

« Des guerriers de la Grèce, aucun, j'en fais serment,
« N'eût ainsi triomphé de mon ressentiment;
« Mais ton bras me sert bien, mais ta valeur m'est chère;
« Ma cause doit beaucoup à Nestor, à ton frère;
« Mon cœur est satisfait; que le prix qui m'est dû,
« Puisque tu l'as cédé, soudain te soit rendu.
« Vous le voyez, ô Grecs, le repentir me touche;
« Je n'ai point un orgueil inflexible et farouche. »
Les prix sont décernés; la coupe reste encor.
A travers tous les rangs, s'avançant vers Nestor,
Le fils des dieux lui dit : « Mon père, que ce gage (22)
« De Patrocle au tombeau te retrace l'image!
« Parmi les Grecs, hélas! tu ne le verras plus.
« Ce prix, sage Nestor, je l'offre à tes vertus.
« La Grèce n'attend pas qu'au milieu de l'arène,
« L'énorme ceste en main, ton courage t'entraîne;
« La course aux pieds légers, les javelots pesans,
« Tous ces pénibles jeux ont quitté tes vieux ans. »
— « Mon fils, il est trop vrai; ma force évanouie
« Ne laisse plus en moi que l'ombre de la vie,
« Dit Nestor. Que ne suis-je au printemps de mes jours,
« Tel que je me montrai dans ces nobles concours,
« Dans ces funèbres jeux où la Grèce empressée
« Honoroit les vertus du brave Amaryncée!
« L'Elide, l'Etolie, et Thèbes et Pylos,
« M'opposèrent en vain des milliers de héros;
« Vainqueur dans tous les jeux, j'ai cédé la victoire
« A ces deux seuls gémeaux, favoris de la gloire,
« Fougueux enfans d'Actor, dont le char radieux
« Présentoit aux mortels l'éclat des demi-dieux;
« Contre deux j'étois seul. Vous, l'espoir de l'armée,
« Triomphez dans la lice à mes vieux ans fermée.

« Vos pères ont long-temps vu briller mes exploits;
« Mais l'âge enfin m'accable et je cède à ses lois;
« Je ne puis retenir la vigueur qu'il m'enlève :
« De ces funèbres jeux que la pompe s'achève.
« Je vois avec plaisir que de ton vieux Nestor
« Tu daignes, ô mon fils, te souvenir encor.
« Je reçois cet hommage avec reconnoissance;
« L'appui des immortels sera ta récompense. »

Le ceste. Achille vers l'arène a reporté ses pas,
Et du ceste sanglant ordonné les combats. (23
« Grecs généreux, dit-il, et vous, puissans Atrides,
« Que deux braves guerriers, athlètes intrépides,
« Descendent dans la lice, et que les nobles prix
« D'une ardeur magnanime enflamment leurs esprits.
« Je destine au vainqueur cette cavale altière,
« Qui jamais au timon n'a soumis sa crinière,
« Et je veux, par ce vase, ornement des banquets,
« D'un moins heureux athlète adoucir les regrets. »
Il finissoit à peine, Epéus se présente,
Epéus, orgueilleux de sa taille imposante:
Sur la cavale il porte un bras audacieux,
Et fait entendre au loin ces mots impérieux :
« Je m'empare du prix, il est à moi.... J'atteste
« Que je n'ai point d'égaux aux jeux sanglans du ceste;
« C'est assez qu'Epéus soit obscur dans les rangs.
« Qui peut unir des dieux tous les dons éclatans?
« Je briserois les os du rival téméraire
« Qui voudroit dans la lice affronter ma colère.
« Qu'il vienne, et que les siens, attachés à ses pas,
« Soient prêts à l'emporter dans leurs fidèles bras. »
Il a parlé; des Grecs la foule épouvantée
Pâlit, tremble et se tait; le fils de Mécistée,

De ce roi qui, jadis, plein d'une noble ardeur,
Sur le tombeau d'OEdipe illustra sa valeur,
Et, disputant le prix dans ces jeux funéraires,
Sut vaincre les plus forts des Thébains téméraires,
Euryale, animé par Tydide en courroux,
Seul, du superbe athlète ose affronter les coups.
De l'espoir du triomphe échauffant son audace,
Tydide vole à lui, l'encourage, l'embrasse;
Il attache à ses mains deux gantelets pesans,
Et d'un lin délicat couvre ses larges flancs.

Sur le corps des guerriers déjà l'horrible ceste
Grave, en traces de sang, son empreinte funeste.
La sueur les inonde; ardens à s'attaquer,
On voit leurs bras s'étreindre et leurs dents se choquer.
Courbant son large front, vainement Euryale
Croit tromper d'Epéus la menace fatale;
Epéus, en faisceau réunissant ses bras,
De ses deux poings armés le frappe avec fracas,
Et, malgré sa vigueur, sa taille et son audace,
Sur l'arène fumante à grand bruit le terrasse.
Tel, quand les aquilons se jouant dans les airs,
Ont ridé mollement la surface des mers,
L'hôte muet des eaux, sorti de son asile,
Bondit, enveloppé par le cristal mobile,
Tel bondit Euryale en sa chute brisé;
Des traces de son sang le sable est arrosé.
Le généreux vainqueur, au fils de Mécistée
Tend, pour le relever, sa main ensanglantée.
Les amis d'Euryale, à son aide accourant,
Dans leurs bras empressés le soutiennent mourant.
Sa tête se renverse, et tout son corps chancèle;
De sa bouche livide un sang épais ruissèle;

Loin des funestes jeux le héros emporté
Reçoit du second prix l'honneur trop mérité.
La lutte. Mais d'autres jeux guerriers vont réjouir la rive.
Un trépied magnifique, une jeune captive,
Que Minerve combla des ses dons favoris,
Des lutteurs vigoureux seront les nobles prix. (24
Bientôt, d'un pas léger, descendent dans la lice,
Et le robuste Ajax et le prudent Ulysse.
De blancs tissus de lin ceignent leurs flancs pressés.
De ses bras musculeux avec force enlacés,
Chacun d'eux saisit l'autre, il l'étreint, le balance:
Tels, d'un toit élevé portant le poids immense,
Deux chênes vigoureux, l'un dans l'autre enserrés,
Résistent aux fureurs des autans conjurés.
Sous le choc de leurs mains leurs os froissés gémissent;
De leurs pieds, de leurs bras les muscles se roidissent;
De livides tumeurs s'élèvent sur leurs flancs,
Et la sueur jaillit de leurs membres sanglans.
Une lutte fougueuse, acharnée, éternelle
Dispute ce trépied, dont l'argent étincèle.
Ulysse en vains détours fatigue son ardeur;
Ajax en vains assauts consume sa vigueur.
Ajax enfin : « Tentons un effort moins vulgaire;
« J'aspire à soulever mon puissant adversaire;
« Du souverain des dieux la victoire dépend. »
D'un bras ferme, à ces mots, dans l'air il le suspend:
Mais le fils de Laërte à la ruse est fidèle;
Sur son jarret nerveux Ajax frappé, chancèle;
Il tombe, et dans sa chute Ulysse est entraîné:
L'effroi fait tressaillir tout le cirque étonné.
Poudreux et frémissant, Ulysse se relève;
Il saisit son rival, l'ébranle, le soulève;

Ajax résiste; Ulysse, après de longs efforts,
De ses genoux roidis fait plier les ressorts,
Le renverse, et sur lui roule dans la poussière.
Les lutteurs relevés palpitoient de colère;
Achille les arrête : « Athlètes courageux,
« Je dois d'un prix égal vous honorer tous deux.
« Que d'un combat plus doux l'appareil se prépare. »
Les guerriers, respectant l'ordre qui les sépare,
Font tomber la poussière attachée à leurs flancs,
Revêtent leurs habits et rentrent dans les rangs.
Aux regards des héros le fils des dieux présente,
Pour le prix de la course, une cuve éclatante, [25]
Chef-d'œuvre qui, jadis, des remparts de Sydon,
Dans Lemnos apporté, racheta Lycaon.
Achille, par ce prix, dans les champs de la gloire,
Veut de son cher Patrocle honorer la mémoire.
Un demi-talent d'or, un taureau vigoureux,
Sont les prix destinés aux rivaux moins heureux.
Eacide se lève; à la course il invite
Des fils de Danaüs l'impétueuse élite.
Ulysse accourt, suivi, dans son bouillant essor,
Du chef des Locriens et du fils de Nestor,
D'Antiloque, effaçant tous les Grecs en vitesse.
De front ils sont rangés; le fils de la déesse,
Leur traçant la carrière ouverte à ces combats,
Du doigt montre la borne où vont tourner leurs pas.
Tous, au signal donné, s'élancent dans la lice.
Ajax est près du but; l'impatient Ulysse
Le touche d'aussi près qu'en ses humbles travaux,
La fileuse à son sein fait toucher ses fuseaux.
Ses pieds pressant Ajax en sa course légère,
Sur les pas du héros étouffent la poussière;

La course à pied.

Son souffle haletant l'humecte, ([26] et tous les rois
Secondent son élan du geste et de la voix.
Devant les trois rivaux expiroit la carrière,
Lorsque Ulysse à Minerve élevant sa prière :
« O déesse, dit-il, précipite mes pas ! »
Ses vœux sont arrivés au trône de Pallas.
Pallas, le revêtant de force et de jeunesse,
Rend à ses pieds légers leur première souplesse;
L'espoir et la constance ont animé son corps.
Et cependant Ajax trompoit ses vains efforts,
Quand sur le sol mouillé du sang de l'hécatombe,
Poussé par la déesse, il fléchit, glisse et tombe.
Ulysse le devance et s'empare du prix.
Ajax (ô ! quel courroux agite ses esprits !)
Se relève, essuyant d'une main son visage,
Et, de l'autre, appuyé sur le taureau sauvage.
« Ainsi, grâce à Minerve, Ulysse est triomphant, »
Dit-il; « que cette mère aime bien son enfant !
« Sa main me fait tomber, quand j'atteins la barrière. »
Le rire en longs éclats répond à sa colère.
  Antiloque après eux vole au but : « Mes amis,
« S'écrioit-il, au sort modestement soumis,
« Toujours, vous le savez, à la sage vieillesse
« Des équitables dieux la faveur s'intéresse.
« Ajax m'a devancé; plus prompt ou plus heureux,
« Ulysse avec orgueil triomphe de tous deux;
« Il trouve à ses désirs le ciel doux et facile,
« Et ne seroit vaincu que par le seul Achille. »
De ce discours flatté, le noble fils des dieux
Double le dernier prix étalé sous ses yeux;
Le héros s'en saisit, transporté d'allégresse.
Le com- Un combat redoutable est offert à la Grèce; ([27]

Une lance éclatante, un casque, un bouclier, bat singulier.
Resplendissent aux yeux dans le cirque guerrier.
Patrocle à Sarpédon, héros de la Lycie,
Arracha cette armure en arrachant la vie.
« Que deux nobles rivaux, dit le fils de Thétis,
« Couverts d'un fort airain, se disputent ce prix :
« Ils le partageront ; du brave Astéropée
« Le vainqueur recevra la formidable épée,
« Et sous mes pavillons, au milieu des banquets,
« Tous deux, la coupe en main, cimenteront la paix. »
Du premier des Ajax affrontant la vaillance,
Dans l'arène, à ces mots, Diomède s'élance.
Ces guerriers sont armés; leurs yeux étincelans
Font frissonner d'effroi les spectateurs tremblans.
Trois assauts redoublés signalent leur audace.
Du fils de Télamon la robuste cuirasse
Toujours de Diomède a bravé le courroux;
L'Etolien fougueux précipite ses coups,
Et, du long bouclier trompant la résistance,
A la gorge d'Ajax il a porté sa lance.
Arrêtant par ses cris l'un et l'autre rival,
Le cirque pour tous deux demande un prix égal :
Plus juste, le héros donne au fils de Tydée
L'épée éblouissante au vainqueur accordée.
Une masse de fer, orbe lourd, raboteux, (28 Le disque.
Qu'agitoit comme un disque Etion dans ses jeux,
Sur l'arène sonore à grand bruit est jetée.
Achille en ses vaisseaux jadis l'avoit portée,
Quand de Thèbes fumante il brûla les remparts.
Les Grecs sur cette masse attachent leurs regards,
Et le héros s'écrie : « Elèves de la gloire,
« Venez, nobles guerriers, disputer la victoire.

« Du triomphe éclatant dont vos cœurs sont épris,
« Je vous offre à la fois l'instrument et le prix.
« Quels que soient du vainqueur les immenses domaines,
« Ce fer suffit, cinq ans, à sillonner ses plaines;
« Ses laboureurs, livrés au seul travail des champs,
« N'iront point aux cités chercher leurs socs tranchans.
« Accourez tous. » Ces mots sont proférés à peine,
D'un pas impétueux s'élancent dans l'arène
Quatre guerriers fameux par l'éclat de leur nom,
Polypète, Epéus, le fils de Télamon,
Et Léontée enfin, dont la force divine
Révèle à tous les yeux sa céleste origine.
Par Epéus d'abord le disque balancé,
Aux cris des spectateurs, dans la plaine est lancé.
Tout le cirque applaudit, alors que Léontée
Fait tournoyer la masse, au loin précipitée;
Par des cris répétés il applaudit encor,
Lorsqu'Ajax près du but en a guidé l'essor;
Mais quels transports joyeux, quand le fort Polypète
Sur la borne elle-même avec vigueur la jette
Aussi facilement qu'au penchant des coteaux,
La houlette lancée arrête les troupeaux!
Dix bras, réunissant leur force redoutable,
Portent à ses vaisseaux ce poids qui les accable.
L'arc. Pour un nouveau spectacle aux guerriers annoncé,
Au milieu de l'arène un haut mât est dressé. (29
Au nœud qui l'asservit la colombe rebelle,
Se débat sur le but en agitant son aile.
« Ces haches d'un bois dur et d'un fer précieux,
« Je les offre à l'adresse, » a dit le fils des dieux.
« Qu'elles soient des guerriers la digne récompense. »
Excité par ces mots, dans l'arène s'élance

Le fils de Télamon, l'impétueux Teucer;
Mérion lui succède et dispute ce fer.
Les noms sont agités dans le casque d'Achille.
Teucer (à son désir la fortune est docile,)
Le premier tend son arc, et lance un trait ailé;
La flèche au sein des airs, en sifflant, a volé.
Mais Teucer n'a pas su flatter par sa prière
L'inventeur de ces jeux, le dieu de la lumière.
Le trait fuit, et, coupant les flexibles tissus,
Permet un libre essor à l'oiseau de Vénus.
Glissant le long du mât, la corde fugitive
Coule, et mille clameurs font retentir la rive.
Cependant Mérion saisit l'arc de Teucer.
Déjà son trait rapide est dirigé dans l'air.
Au dieu puissant du jour vouant une hécatombe,
Dans son vol, le guerrier de l'œil suit la colombe;
Le trait part, la traverse et fuit ensanglanté:
L'oiseau tombe mourant sur le mât agité,
Bat de l'aile, retombe, et sur la terre expire;
Immobile et muet, le spectateur admire.
Teucer et Mérion portent à leurs vaisseaux
D'un succès différent les deux prix inégaux.
Un arc, un dard brillant, dépouilles de Pergame, Le javelot.
Un précieux trépied qu'a respecté la flamme,
Etalés sur l'arène aux yeux des combattans,
Du javelot lancé sont les prix éclatans. (30
A disputer la palme Agamemnon s'apprête;
Mérion suit ses pas; Achille les arrête.
« Agamemnon, dit-il, des Grecs illustre roi,
« Ton adresse est connue et la palme est à toi:
« La Grèce à ta puissance offre ce juste hommage.
« Qui pourroit du combat te ravir l'avantage?

« Permets qu'à tes vaisseaux le prix soit transporté. »
L'auguste roi des rois, de ces respects flatté,
A pas majestueux vers Mérion s'avance,
Dans les mains du Crétois remet l'arc et la lance,
Et par Talthybius au sein de ses vaisseaux
Est porté le trépied, don brillant d'un héros.

FIN DU VINGT-TROISIÈME LIVRE.

NOTES
DU LIVRE VINGT-TROISIÈME.

L'unité d'action de l'*Iliade* a été attaquée et défendue par des subtilités. On a prétendu que le sujet du poëme étant la colère d'Achille, la réconciliation de ce héros avec Agamemnon terminoit tout, et qu'ainsi les cinq derniers livres étoient une superfétation. A cela les commentateurs ont répondu que la colère d'Achille subsistoit toujours, et qu'elle n'avoit fait que changer d'objet en se tournant contre Hector. Cette défense est aussi misérable que l'attaque est injuste. Si Achille eût désarmé sa colère au neuvième livre, lorsque les députés des Grecs vont lui offrir des présens, sans doute l'action eût été terminée au moment où le fils des dieux et le roi des rois se seroient rapprochés; mais comme cette réconciliation n'est due qu'à la mort de Patrocle, tué par Hector, la vengeance de cette mort est le complément nécessaire de l'action. Cette combinaison donne lieu d'admirer encore l'art profond d'Homère, qui, sentant la nécessité d'opposer le tableau des exploits d'Achille à celui de son oisiveté, a lié cette dernière partie de son poëme à la première, par un nœud aussi étroit que savamment tissu. Quant à ce vingt-troisième livre et au suivant, qui ont pour objet les funérailles de Patrocle et la sépulture d'Hector, sans doute ils pourroient rigoureusement être supprimés; mais lors même que les grandes beautés dont ils étincèlent ne demanderoient pas grâce pour leur conservation, ils seroient

suffisamment justifiés par l'habitude qu'avoient les anciens de donner à l'action de leurs poëmes les derniers développemens dont elle étoit susceptible, et d'en arrondir le dénouement. Nous en avons un exemple frappant dans l'*Œdipe roi*, de Sophocle, dont le cinquième acte est uniquement consacré aux adieux de ce malheureux père à ses enfans; et pour rentrer plus directement encore dans notre sujet, les deux derniers actes de l'*Ajax furieux* n'ont-ils pas pour seul objet la sépulture de ce héros? Le même poète a fondé sur un intérêt semblable sa tragédie d'*Antigone*. Cette extrême importance attachée par les anciens aux honneurs funèbres, concourt à motiver les deux derniers chants de l'*Iliade*.

On a comparé plusieurs fois les jeux funéraires de ce poëme avec ceux de l'*Enéide*; l'opinion des meilleurs critiques paroît être qu'on trouve dans Homère des incidens plus naturels et plus variés, une peinture plus animée des passions et des caractères, et dans Virgile plus d'art, de gradation dans les détails, et surtout plus de pompe de versification. Le traducteur du poète grec, qui chercheroit à transporter dans sa version le luxe et l'éclat du poète latin, se présenteroit à la multitude avec plus d'avantages, mais sans doute satisferoit moins les connoisseurs que celui qui s'attacheroit, comme j'ai voulu faire, à conserver à l'original la franchise et la rondeur un peu négligée de sa physionomie.

[1]) Trois fois, en gémissant, ces favoris de Mars.

Ter circùm accensos, cincti fulgentibus armis,
Decurrêre rogos; ter mœstum funeris ignem
Lustravêre in equis, ululatusque ore dedêre.
Enéide, 11, 188.

[2]) Tombent en mugissant les robustes taureaux.

Multa boum circà mactantur corpora morti;
Setigerosque sues, raptasque ex omnibus agris
In flammam jugulant pecudes.

Enéide, II, 197.

[3]) C'est lui; voilà ses traits, ses yeux, sa voix touchante.

Racine, dans *Athalie*, a bien profité de ce beau mouvement :

Je l'ai vu; son même air, son même habit de lin,
Sa démarche, ses yeux et tous ses traits enfin;
C'est lui-même.

Virgile, au deuxième livre de l'*Enéide*, Ossian, au chant cinquième de la *Bataille de Témora*, et le Tasse, au douzième chant de la *Jérusalem délivrée*, ont fait usage de la même fiction.

[4]) Errant, j'assiége envain le palais de Pluton.

Eripe me his, invicte, malis: aut tu mihi terram
Injice, namque potes, portusque require Velinos:
Aut tu, si qua via est, si quam tibi diva creatrix
Ostendit, ...
Da dextram misero, et tecum me tolle per undas,
Sedibus ut saltem placidis in morte quiescam.

[5]) Plus de ces doux projets, de ces discours touchans.

Rien de plus attendrissant que ce regret; Malherbe s'exprime à peu près de même dans ses stances à l'ombre de Damon :

L'Orne, comme autrefois, nous reverroit encore,
Ravis de ces pensers que le vulgaire ignore,
Egarer à l'écart nos pas et nos discours.

6) Il lui tendoit les bras; soudain l'ombre plaintive.

Ter conatus ibi collo dare brachia circùm :
Ter frustrà comprensa manus effugit imago,
Par levibus ventis, volucrique simillima somno.
Enéide, 2, 792.

Gli stendea poi con dolce amico affetto
Tre fiate le braccia al collo intorno :
E tre fiate invan cinta l' imago
Fuggia, qual leve sogno od aer vago.
Le Tasse, ch. 14, st. 6.

7) Il est donc vrai, dit-il, notre âme est immortelle.

Sunt aliquid manes, lethum non omnia finit,
Luridaque evictos effugit umbra rogos.
Properce, *Elégie* 8, liv. 4.

Le poète romain, après ce début, raconte que l'ombre de Cinthie lui est apparue en songe, et lui reproche de l'avoir oubliée; elle lui annonce que bientôt leurs cendres confondues reposeront dans le même tombeau. Properce ému lui tend les bras; mais l'ombre gémissante lui échappe :

Hæc postquam querulâ mecum sub voce peregit,
Inter complexus excidit umbra meos.

L'imitation est sensible.

8) Sous les coups redoublés, le pin majestueux.

Itur in antiquam silvam, stabula alta ferarum :
Procumbunt piceæ; sonat icta securibus ilex,
Fraxineæque trabes, cuneis et fissile robur
Scinditur; advolvunt ingentes montibus ornos.
Enéide, 6, 179.

Voici les mêmes détails empruntés de Stace :

Cedit ardua fagus,
Chaoninmque nemus, brumæque illæsa cupressns,
Procumbunt piceæ, flammis alimenta supremis,
Ornique, iliceæque trabes, metuendaque sulco
Taxus, et infandos belli potura cruores
Fraxinus, atque situ non expugnabile robur :
Hinc andàx aliàs et odoro vulnere pinus
Scinditur; inclinant intonsa cacumina terræ
Alnus amica fretis, nec inhospita vitibus ulmus.

Homère ne jette dans sa description que le trait nécessaire; Virgile donne à cette image un peu plus de développement, et Stace la paraphrase avec la puérile surabondance d'un rhéteur.

9) Les restes de Patrocle au sommet sont placés.

Fit gemitus : tum membra toro defleta reponunt;
Purpureasque super vestes, velamina nota,
Conjiciunt. Pars ingenti subiere feretro,
Triste ministerium, et subjectam (more parentum)
Aversi tenuêre facem : congesta cremantur
Thurea dona, dapes, fuso crateres olivo.
Enéide, 6, 220.

10) L'arrose de miel pur et d'olive onctueuse.

Inferimus tepido spumantia cymbia lacte,
Sanguinis et sacri pateras, animamque sepulchro
Condimus, et magnâ supremùm voce ciemus.
Enéide, 3, 66.

Vinaque fundebat pateris, animamque vocabat
Anchisæ magni, manesque Acheronte remissos.
Id., 5, 98.

11) Chez les morts entends-moi; salut, ami fidèle!

Salve, sancte parens; iterum salvete, recepti
Nequicquam cineres, animæque umbræque paternæ.
Enéide, 5, 79.

[12]) Les vins sur le bûcher coulant à larges flots.

Postquam collapsi cineres, et flamma quievit,
Relliquias vino et bibulam lavere favillam,
Ossaque lecta cado texit Chorinæus aheno.
Enéide, 6, 226.

[13]) Les prix sont rassemblés du fond de ses vaisseaux.

Munera principio ante oculos, circoque locantur
In medio sacri tripodes, viridesque coronæ,
Et palmæ, pretium victoribus; armaque, et ostro
Perfusæ vestes, argenti aurique talenta.
Enéide, 5, 109.

[14]) Les chars vont dans l'arène essayer leur essor.

On peut voir la description d'une course de chars dans Sophocle, *Electre*, acte 2, sc. 2; dans Quintus de Smyrne, liv. 4; dans Nonnus, liv. 37; dans Stace, *Thébaïde*, liv. 5; dans Fénélon, *Télémaque*, liv. 5. Plusieurs de ces récits sont une imitation plus ou moins fidèle de celui d'Homère.

Virgile, soit pour éviter la concurrence avec Homère et Sophocle, soit pour offrir un spectacle plus intéressant à un peuple navigateur, comme étoient alors les Troyens, a substitué une course de vaisseaux à celle des chars; mais il a placé les traits les plus brillans des deux poètes grecs dans cette comparaison :

Non tam præcipites bijugo certamine campum
Corripuêre, ruuntque effusi carcere currus;
Nec sic immissis aurigæ undantia lora
Concussêre jugis, pronique in verbera pendent.
Enéide, 5, 144.

Et dans le morceau suivant du troisième livre des *Géorgiques :*

Nonne vides, cùm præcipiti certamine campum
Corripuêre, ruuntque effusi carcere currus;
Cùm spes arrectæ juvenum, exsultantiaque haurit
Corda pavor pulsans? Illi instant verbere torto,
Et proni dant lora; volat vi fervidus axis:
Jamque humiles, jamque elati sublimè videntur
Aëra per vacuum ferri, atque assurgere in auras.
Nec mora, nec requies: at fulvæ nimbus arenæ
Tollitur; humescunt spumis flatuque sequentûm;
Tantus amor laudum, tantæ est victoria curæ!

v. 103.

De plus, il a calqué sur la course des chars décrite par Homère, les détails et les incidens de sa joûte navale.

15) Soit par l'essieu rapide, en fuyant, effleurée.

Metaque fervidis
Evitata rotis.

HORACE, ode 1, liv. 1.

16) Mouille de pleurs ses yeux enflammés de colère.

Tum verò exarsit juveni dolor ossibus ingens;
Nec lacrymis caruêre genæ.

Enéide, 5, 172.

17) De l'heureux Diomède, ou plutôt de Pallas.

Non jàm prima peto Mnestheus, neque vincere certo:
Quamquam ô! sed superent quibus hoc, Neptune, dedisti;
Extremos pudeat rediisse: hoc vincite, cives,
Et prohibete nefas.

Enéide, 5, 194.

18) Ménélas évitant la rencontre des chars.

Sed cæca Menœtès
Saxa timens, proram pelagi detorquet ad undas.
Quò diversus abis? iterum, pete saxa, Menœte,
Cum clamore Gyas revocabat. Et ecce Cloanthum
Respicit instantem tergo, et propiora tenentem.
Enéide, 5, 164.

19) Achille avec douceur les arrêtant tous deux.

Quel magicien que cet Homère, qui nous montre ici le bouillant Achille jouant le rôle de Nestor! Celui qui ne s'apercevroit pas que la querelle d'Ajax et d'Idoménée n'a été imaginée que pour amener cette frappante situation, seroit loin de pénétrer tout l'artifice caché des conceptions du grand poète.

20) Ramène les débris sur la poudreuse arène.

Amissis remis, atque ordine debilis uno,
Irrisam sine honore ratem Sergestus agebat.
Enéide, 5, 271.

21) Cependant Ménélas exhale ses chagrins.

Hic totum caveæ confessum ingentis, et ora
Prima patrum magnis Salius clamoribus implet;
Ereptumque dolo reddi sibi poscit honorem.
Enéide, 5, 340.

22) Le fils des dieux lui dit: « Mon père, que ce gage.

Lætum amplexus Acesten
Muneribus cumulat magnis, ac talia fatur:
Sume, pater: nam te voluit rex magnus Olympi
Talibus auspiciis exsortem ducere honores.
Ipsius Anchisæ longævi hoc munus habebis,
Cratera impressum signis, quem Thracius olim
Anchisæ genitori in magno munere Cisseus
Ferre sui dederat monumentum et pignus amoris.
Enéide, 5, 531.

[25]) **Et du ceste sanglant ordonné les combats.**

Virgile, Quintus de Smyrne, Nonnus, Stace et Fénélon, ont décrit le combat du ceste.

[24]) **Des lutteurs vigoureux seront les nobles prix.**

Nous avons plusieurs brillantes descriptions de la lutte. Voyez au neuvième livre des *Métamorphoses* d'Ovide, celle d'Hercule et d'Achéloüs; au quatrième livre de la *Pharsale* de Lucain, celle d'Hercule et d'Antée; au sixième livre de la *Thébaïde* de Stace, celle de Tydée et d'Agyllée; au quatrième chant de la *Guerre de Troie*, de Quintus de Smyrne, celle d'Ajax et de Diomède, entièrement imitée d'Homère; au trente-septième livre des *Dionysiaques* de Nonnus, celle d'Eaque et d'Aristée, copiée de l'*Iliade* non moins fidèlement; au quatrième chant du *Roland furieux*, celle de Roger et de Rodomont; enfin, au cinquième livre de *Télémaque*, celle de ce prince avec un Rhodien.

L'exercice de la lutte est familier aux nègres de l'Afrique, particulièrement aux Mandingues : « Les spectateurs, dit « M. Mungo Park, forment un grand cercle autour des lut- « teurs, qui sont toujours des hommes jeunes, agiles, ro- « bustes, et sans doute accoutumés dès l'enfance à cet exer- « cice. Ils n'ont d'autres vêtemens qu'une paire de caleçons « courts, et avant de combattre ils oignent leur corps avec « de l'huile ou du beurre végétal. Ceux que je vis, s'appro- « chèrent l'un de l'autre, s'évitèrent, étendirent un bras « pendant long-temps; enfin l'un d'eux s'élança et saisit son « adversaire par le genou. Ils montrèrent tous les deux beau- « coup d'intelligence et de jugement, mais la force triompha. « Je crois que très-peu d'Européens auroient été en état de « se mesurer avec le vainqueur. Il est nécessaire de remar-

« quer que les combattans étoient animés par la musique « d'un tambour, dont la cadence régloit assez bien leurs « mouvemens. »

Voyage dans l'intérieur de l'Afrique, t. 1, p. 62.

25) Pour le prix de la course, une cuve éclatante.

Voyez encore Virgile, Stace, Quintus de Smyrne et Nonnus.

26) Sur les pas du héros étouffent la poussière,
Son souffle haletant l'humecte. . . . . .

Ovide s'est approprié deux fois cette image.

Tergoque fugacis
Imminet et crinem sparsus cervicibus afflat.
Ovide, *Métam.*, 1.

Sed certè sonitusque pedum terrebat, et ingens
Crinales vittas afflabat anhelitus oris.
Id. 5.

Pope l'a rendue avec autant de force que de précision dans la *Forêt de Windsor* :

And now his shorter breath, with sultry air,
Pants on her neck, and fans her parting hair.

27) Un combat redoutable est offert à la Grèce.

Stace décrit le même combat au sixième livre de la *Thébaïde*.

28) Une masse de fer, orbe lourd, raboteux.

Quintus de Smyrne, Stace et Nonnus ont aussi placé dans leurs jeux le combat du disque.

29) Au milieu de l'arène un haut mât est dressé.

Le combat de l'arc est brillant dans Virgile. Stace, Nonnus et Quintus ne l'ont point oublié. M. Delille le rappelle au premier livre de son poëme de l'*Homme des Champs :*

Et vous, archers adroits, prenez le trait rapide;
Un pigeon est le but. L'un de l'oiseau timide
Effleure le plumage, un autre rompt ses nœuds;
L'autre le suit de l'œil et l'atteint dans les cieux.
L'oiseau tourne dans l'air sur son aile sanglante,
Et rapporte en tombant la flèche triomphante.

30) Du javelot lancé sont les prix éclatans.

Je ne connois dans les poètes anciens que Quintus de Smyrne qui ait décrit, après Homère, le combat du javelot.

FIN DES NOTES DU VINGT-TROISIÈME LIVRE.

LIVRE VINGT-QUATRIÈME.

SOMMAIRE DU LIVRE VINGT-QUATRIÈME.

I. Jupiter dispose Achille à rendre à Priam le corps de son fils. — II. Priam se rend la nuit au camp des Grecs. — III. Priam aux pieds d'Achille. — IV. Priam retourne à Troie avec le corps de son fils.

L'ILIADE.

LIVRE VINGT-QUATRIÈME.

I. Jupiter dispose Achille à rendre à Priam le corps de son fils.

Mais les jeux sont finis; la foule dispersée
Dans le sein des vaisseaux se retire empressée;
Un autre soin l'appelle, et des nombreux banquets
Sous les tentes déjà sont dressés les apprêts;
La nuit verse aux guerriers un repos favorable.
Achille seul nourrit son deuil inconsolable.
Le sommeil tout-puissant en vain presse ses yeux;
L'image d'un ami si vaillant, si pieux,
Leurs fraternels travaux dans ces guerres fameuses,
Et dans ces longs trajets sur des mers périlleuses,
Tant de grands souvenirs irritant ses douleurs,
L'assiégent dans son lit arrosé de ses pleurs.
Il se tourne, il se roule, et, changeant de supplice,
Envain demande aux dieux que son œil s'assoupisse.
Tout à coup, agité par des soins dévorans,
De sa couche il s'élance, et fuit à pas errans.
Chaque jour, du matin devançant la lumière,
Impétueux, terrible et pâle de colère,
Autour du monument trois fois il a traîné
Le corps glacé d'Hector à son char enchaîné;
Calmé par cet outrage, il s'enferme en sa tente,
Et sa haine a laissé dans la poudre sanglante

Sans honneur étendus ces restes précieux.
Mais sur eux Apollon veille du haut des cienx.
L'immortel secourable, aux fureurs d'Eacide
Oppose l'or divin de sa brillante égide:
Tant il chérit Hector, même après son trépas!
  L'aveugle rage ainsi ne se fatiguoit pas.
Mais de tant de fureur les immortels frémissent;
Sur le héros troyen leurs âmes s'attendrissent;
Ils veulent qu'à ses pieds fixant ses ailes d'or,
Mercure aille enlever la dépouille d'Hector.
Pallas seule et Minerve, et Junon souveraine,
Nourrissent dans leurs cœurs une implacable haine.
De Priam, de ses fils et de tout Ilion,
Leur vieux ressentiment veut la destruction.
Aux déesses surtout la vengeance rappelle (1)
Ce jour qui les couvrit d'une honte éternelle,
Quand sur l'Ida, Pàris, ivre de volupté,
Par un fatal refus insulta leur beanté.
  Mais douze fois l'aurore a brillé renaissante.
Dans le conseil des dieux Apollon se présente:
« Hector, vous le savez, barbares immortels,
« De victimes sans nombre a chargé vos autels,
« Et vous ne rendez pas sa dépouille sacrée
« Aux pleurs d'un père, aux cris d'une épouse adorée,
« Aux sanglots d'une mère, aux funèbres honneurs
« Qui des peuples Troyens calmeroient les douleurs!
« Vous servez un mortel dont l'horrible furie
« D'outrages odieux sans pudeur est nourrie,
« Plus cruel qu'un lion qui, par la faim poussé,
« Fond sur un grand troupeau dans les champs dispersé.
« La pudeur, des humains ce frein si respectable,
« A perdu tout pouvoir sur son âme implacable.

« Combien d'objets plus chers, des frères ou des fils,
« A l'amour des mortels, chaque jour, sont ravis!
« Ils gémissent; le temps affoiblit leur souffrance;
« La Parque au cœur de l'homme a mis la patience.
« Mais lui, du noble Hector par sa lance percé
« Attachant à son char le cadavre glacé,
« Autour d'un monument avec rage il le traîne.
« Tout fort qu'il est, des dieux qu'il redoute la haine.
« Sur la mort il s'acharne, et l'aveugle courroux
« Profane une poussière insensible à ses coups. »
Mais Junon : « Que prétend cette plainte inutile?
« Qu'un même honneur confonde Hector avec Achille,
« Hector qu'une mortelle en ses flancs a porté,
« Achille, illustre fils de cette déité
« Que j'élevai moi-même, et que l'heureux Pélée
« A du beau nom d'épouse en sa cour appelée?
« Quand tous les immortels à leur hymen fameux
« Assistèrent jadis, dans ces festins, comme eux,
« Ne t'avons-nous pas vu, dieu perfide et funeste,
« Prodiguer les doux sons de ta lyre céleste? »
— « Junon, modère-toi, lui répond Jupiter;
« Calme l'emportement de ton discours amer.
« De ces divisions équitables arbitres,
« Les dieux ne confondront ni les rangs ni les titres;
« Mais entre les Troyens je chérissois Hector.
« Sa main reconnoissante, il m'en souvient encor,
« Sur mes nombreux autels couverts de ses génisses
« Faisoit toujours fumer l'encens des sacrifices,
« Hommage de la terre à la grandeur des dieux.
« Mais d'Achille irrité comment tromper les yeux?
« Il veille sur sa proie, et Thétis éperdue
« Porte auprès de son fils sa douleur assidue.

« Si quelqu'un d'entre vous, des humides lambris
« Vers mon trône appeloit la fille de Doris,
« Je la verrois; Achille, à ses ordres fidèle,
« De Priam accueillant la douleur paternelle,
« Recevroit ses présens et lui rendroit son fils. »
A ce discours du dieu, l'impatiente Iris,
Dans sa course égalant les rapides orages,
Fuit, comme un tourbillon, du séjour des nuages,
Fend les airs, et, rasant les rochers de Samos,
D'un vol précipité se plonge dans les flots:
Tel le plomb du pêcheur, chargé d'un mets perfide,
S'enfonce et disparoît sous la plaine liquide.
Dans sa grotte profonde, au milieu de ses sœurs,
De son lit nuptial accusant les malheurs,
Thétis pleuroit un fils, un héros magnanime
Que la Parque, avant l'âge, a choisi pour victime,
En promettant sa tombe à des bords étrangers.
« Lève-toi, dit Iris, presse tes pas légers;
« A ses conseils secrets le roi des dieux t'appelle. »
Thétis répond : « Que veut sa puissance immortelle?
« Sous le poids des ennuis mon cœur est accablé;
« Puis-je paroître aux yeux de l'Olympe assemblé?
« Mais Jupiter m'attend; je pars, rien ne m'arrête. »
En achevant ces mots, la nymphe sur sa tête
Jette un voile, plus noir que la plus sombre nuit,
Et du palais humide, en pleurant, elle fuit.
Au-devant de ses pas la céleste courrière
Des flots respectueux abaisse la barrière;
Rapide, elle a volé jusqu'au séjour des cieux.
Jupiter sur son trône, entouré des grands dieux,
Fait asseoir près de lui la fille de Nérée.
Pallas cède sa place à Thétis honorée;

Junon, compâtissant à son accablement,
Lui verse à flots de pourpre un nectar écumant.
« Thétis, dit Jupiter, la douleur te consume;
« De tes ennuis secrets je connois l'amertume;
« Mais apprends quel dessein t'appelle parmi nous.
« Ton fils, sur un cadavre exerçant son courroux,
« Livre aux divisions les habitans célestes.
« Ils vouloient que, d'Hector lui dérobant les restes,
« Mercure les sauvât par un larcin pieux;
« Moi, je veux que ton fils se montre enfant des dieux.
« Va le trouver; dis-lui que son aveugle rage
« En révoltant l'Olympe, et m'irrite et m'outrage.
« Qu'il domte, s'il me craint, ses superbes esprits.
« Au palais de Priam je fais descendre Iris;
« Le vieillard va bientôt, à mes ordres docile,
« Pour racheter son fils, tomber aux pieds d'Achille. »
Thétis respectueuse et soumise à ses lois,
Court des dieux indignés faire entendre la voix.
Dirigeant vers les Grecs sa course impatiente,
Elle aborde Eacide enfoncé sous sa tente.
De longs gémissemens s'échappoient de son sein;
Egorgeant près de lui la brebis du festin,
Ses amis s'empressoient... La plaintive déesse,
Assise à son côté, de la main le caresse :
« O mon fils, ô héros si tendrement aimé,
« Pourquoi d'un deuil sans fin pleures-tu consumé?
« Tu fuis Cérès, tu fuis le Sommeil, l'Amour même,
« L'Amour, des noirs chagrins consolateur suprême.
« Insensé! vois la Mort et le sanglant Destin
« De ces jours que tu perds précipiter la fin;
« Ces bords vont dévorer ta jeunesse et ma joie.
« Mais écoute, ô mon fils, le roi du ciel m'envoie.

« Les dieux, et Jupiter plus que les dieux encor,
« S'indignent des affronts dont tu flétris Hector;
« Rends sa froide dépouille aux trésors de son père. »
Achille lui répond : « J'obéis à ma mère;
« Je cède aux volontés du monarque des dieux;
« Qu'on traîne loin de moi ces restes odieux. »

II. Priam se rend la nuit au camp des Grecs.

Cependant l'immortel qui lance le tonnerre,
Presse le vol d'Iris aux plaines de la terre:
« Va, dit le roi des cieux, va, diligente Iris,
« Franchis d'un vol léger les célestes lambris.
« Vaincu par tes accens, que, des murs de sa ville,
« Priam marche, la nuit, vers les vaisseaux d'Achille,
« Seul, et portant d'un fils l'opulente rançon.
« A côté du vieillard, dans les champs d'Ilion,
« Qu'un héraut, des autels ministre tutélaire,
« Guide du char sacré la course solitaire.
« Que Priam (ma pitié prendra soin de son sort,)
« Chasse de son esprit les terreurs de la mort.
« Mercure vers Achille est prêt à le conduire;
« Que jusque dans sa tente il ose s'introduire;
« Son superbe ennemi respectera ses jours;
« Que le vieillard se fie à ses nobles secours.
« Il n'est point insensé; sa pieuse prudence
« Des droits des supplians révère la puissance. »
Iris, fendant les airs avec rapidité,
Abaisse vers Priam son vol précipité;
Elle arrive au palais, du deuil lugubre asile. (3
Les yeux baignés de pleurs, le front morne, immobile,
Autour du vieux Priam, dans la cour sont assis
Tout ce que les combats lui laissèrent de fils.

Lui, couvert d'un long voile et fuyant la lumière,
Souille son front royal de cendre et de poussière,
Et, du fond du palais, poussant d'affreux sanglots,
Les filles du vieillard pleurent sur les héros.
Iris est près de lui; l'indulgente déesse,
D'un prince infortuné ménageant la foiblesse,
Emprunte, en lui parlant, le souffle de Zéphir;
Mais, à ce souffle même, elle l'a vu frémir.
« Rassure-toi, Priam; des demeures célestes
« Jupiter s'attendrit sur tes destins funestes.
« Va déposer aux pieds du fils puissant des dieux,
« Pour la rançon d'Hector, tes trésors précieux.
« Marche seul, sans escorte; un héraut vénérable
« Conduira sur tes pas, ô père inconsolable,
« Le char qui doit porter les restes de ton fils.
« Que nul effroi surtout ne glace tes esprits.
« Mercure, obéissant au monarque suprême,
« Aux vaisseaux du guerrier te guidera lui-même.
« Sans terreur et saus trouble ose approcher de lui;
« Loin d'attaquer tes jours, il sera leur appui.
« Ce n'est point un barbare, un mortel inflexible;
« Aux pleurs d'un suppliant son cœur sera sensible. »
Iris fuit, à ces mots, d'un vol céleste et prompt.
Priam, de la poussière a relevé son front;
Il ordonne à ses fils, d'une voix imposante,
De placer sur son char une arche éblouissante,
D'atteler ses coursiers... Lui-même en son palais,
Que le cèdre parfume et décore à grands frais,
Il va trouver Hécube. « O déplorable mère,
« J'ai vu de Jupiter l'auguste messagère.
« Il veut que je dépose aux pieds du fils des dieux
« Pour la rançon d'Hector, mes trésors précieux;

« Que t'inspire ton cœur? déjà le mien docile
« Avec ardeur s'élance aux pavillons d'Achille. »
Mais Hécube, à ces mots, poussant d'horribles cris :
« Qu'entends-je, et quel délire égare tes esprits?
« Dieux puissans, est-ce là cette rare sagesse
« Que révéroit l'Asie et qu'admiroit la Grèce?
« Seul, braver de tes fils l'exécrable assassin!
« Te mettre en son pouvoir! Ton cœur est-il d'airain?
« Penses-tu, s'il te voit, que ce monstre sauvage
« Respecte tes malheurs, ta couronne et ton âge?
« Viens au fond du palais, viens pleurer notre Hector.
« Ce sein dont il sortit le renfermoit encor,
« Et la Parque aux vautours promettoit leur pâture!
« Que ne peut ma fureur, d'une avide morsure,
« Impitoyable Achille, ensanglanter ton flanc,
« En arracher ton cœur, le dévorer sanglant?
« Hécube, Hécube alors seroit mère et Troyenne,
« Et ma rage du moins égaleroit la tienne :
« Car il n'a point en lâche abandonné le jour;
« Pour nous, pour les objets de son pieux amour,
« Il a reçu la mort sans crainte et sans foiblesse.
— « Ah! ne mets point d'obstacle au désir qui me presse, » [4]
Lui répond le vieillard calme et religieux.
« Je dois remplir mon sort et me soumettre aux dieux;
« Leur voix étouffe en moi tes présages sinistres.
« S'ils s'étoient révélés par un de leurs ministres,
« Je nommerois l'oracle un mensonge odieux;
« Mais lorsqu'un dieu me parle et se montre à mes yeux, [5]
« Je cours avec transport où son ordre m'appelle.
« Heureux si, te pressant d'une main paternelle,
« Hector, et du vainqueur enflammant le courroux,
« Dans cet embrassement j'expirois sous ses coups! »

Sur la pourpre éclatante, à ces mots, il étale
De ses trésors ouverts la pompe orientale,
Douze manteaux brillans aux fêtes réservés,
Par ses balances 'dor dix talens éprouvés,
Quatre vases d'argent, dix tapis magnifiques,
Douze voiles pompeux, vingt légères tuniques,
Et deux riches trépieds d'une immense grandeur,
Et cette coupe enfin qu'aux jours de sa splendeur,
Ambassadeur auguste et guerrier plein d'audace,
Il reçut autrefois des respects de la Thrace,
Et qui va racheter les restes de son fils.
 Le peuple, du palais inondoit les parvis.
Le vieillard, accablé du poids de l'infortune,
Repousse avec dédain cette foule importune :
« Loin d'ici, malheureux, cessez de m'entourer;
« N'avez-vous point chez vous de pertes à pleurer ?
« Jupiter sur moi seul verse-t-il sa colère,
« Et la mort de mon fils vous est-elle étrangère?
« Bientôt vos murs détruits... ([6] Avant ce jour d'effroi,
« La tombe heureusement se fermera sur moi. »
 Par son sceptre, à ces mots, la foule repoussée,
S'enfuit loin du vieillard, tremblante et dispersée.
Il appèle ses fils : « Déiphobe, Agathon,
« Pâris, Dius, Polite, Hippothoüs, Pammon,
« Opprobre de ma race, accourez, je l'ordonne.
« Impitoyables dieux, dont l'appui m'abandonne,
« Au lieu de mon Hector, dans la nuit du trépas
« Que n'avez-vous plongé ces indignes soldats?
« Roi, père malheureux, faut-il que je respire?
« J'eus des fils, le soutien, l'honneur de mon empire,
« Le généreux Troïle et le brave Mestor,
« Et toi, dieu sur la terre, ô magnanime Hector,

« Mars à mes cheveux blancs les ravit, et sa rage
« N'a laissé près de moi que des fils sans courage,
« Qui, dans l'oisiveté consumant leurs destins (?
« Plongés dans les amours, les jeux et les festins,
« Pour payer les excès de leur folle jeunesse,
« De mon peuple écrasé dévorent la richesse :
« Allez, indignes fils, Troyens dégénérés,
« Que par vos lâches mains mes chars soient préparés. »
L'ordre est exécuté dans un morne silence.
Leurs mains sur un char neuf placent un coffre immense;
Ils détachent du mur le joug d'un buis doré,
D'une large bossette et d'anneaux décoré,
Le joignent au timon dont la flèche brillante
Accouple les mulets à la marche pesante,
Et sur le char déjà le trésor est porté.
Un autre char attend le monarque agité.
La triste Hécube approche, et dans l'urne fumante
Versant d'un vin sacré la liqueur écumante :
« Roi, puisque ton courage, au mépris de mes pleurs,
« D'un farouche ennemi va braver les fureurs,
« Par des libations implore au moins, dit-elle,
« Du monarque des dieux la puissance immortelle.
« Que son bras, t'arrachant à de cruels guerriers,
« Ramène ta vieillesse au sein de tes foyers!
« Que le dieu qui commande aux ténébreux nuages,
« Et, des sommets d'Ida, veille sur ces rivages,
« A ta droite, abaissant son aigle au vol léger,
« Par un présage heureux daigne t'encourager!
« S'il refuse à nos vœux ce favorable augure,
« Demeure, cher époux : ma douleur t'en conjure. »
— « Oui, prions, dit le roi; tendons nos foibles mains
« Vers le grand Jupiter, arbitre des humains! »

Il dit, et sur ses doigts l'onde pure est jetée.
Il prend la coupe d'or par Hécube apportée,
Et, les yeux élevés vers le séjour des dieux :
« O toi, qui sur l'Ida règnes parmi les feux,
« Jupiter, roi puissant que la gloire environne,
« Fais que je voie Achille et qu'Achille pardonne ;
« Et, pour qu'un gage heureux dissipe mon effroi,
« Que ton aigle s'abaisse et vole devant moi ! »
Le père des humains a reçu sa prière.
Soudain du haut des cieux s'élance l'aigle altière,
Oiseau cher à Diane, et dont le vol sacré
Des présages divins est le plus révéré.
Rapide, elle s'abaisse, et sur les murs de Troie
De ses ailes de jais la largeur se déploie,
Ainsi que sur le seuil d'un palais éclatant
La porte fastueuse ouvre un double battant.
Tous les cœurs sont émus d'une sainte espérance.
Priam franchit la cour, et du portique immense
Sous les deux chars roulans la voûte a résonné.
Par quatre forts mulets le premier char traîné
Porte de la rançon l'appareil magnifique ;
Idéus le conduit de sa main pacifique.
Le vieux monarque, armé du fouet souple et noueux,
Guide du second char l'essor impétueux.
De ses nombreux amis glacés par les alarmes,
La foule l'accompagne en répandant des larmes,
Le suit avec terreur au-delà des remparts,
Et d'un adieu plaintif a salué les chars.
Mais le grand Jupiter, de la voûte éthérée,
Déplore sa vieillesse au désespoir livrée.
« O Mercure, l'ami, le sauveur des humains,
« Vole vers ce vieillard ; que ses pas incertains

« Par toi-même conduits jusqu'aux vaisseaux d'Achille,
« Pénètrent ignorés dans ce fatal asile. »
Il a parlé; le dieu, préparant son essor, (8
A ses pieds éclatans fixe ces ailes d'or
Dont il fendoit les airs, quand, rival de Borée,
Il voloit sur la terre ou sur l'onde azurée.
Armé du caducée, ornement précieux
Qui tour à tour de l'homme ouvre et ferme les yeux,
Il s'élance, il descend sur les rives profondes
Que l'Hellespont bruyant fatigue de ses ondes,
Et sous d'aimables traits, où brilloient à la fois (9
La fleur de la jeunesse et la fierté des rois,
S'avance dans ces champs qu'a désolés la guerre.
Les voiles de la nuit enveloppoient la terre. (10
Près du tombeau d'Ilus, les timides vieillards,
Arrêtant un moment le vol fougueux des chars,
Abreuvoient leurs coursiers des ondes du Scamandre.
Idée (et dans son cœur l'effroi vient se répandre)
Idée a vu Mercure, et, d'un souffle léger :
« O roi, que ta sagesse écarte ce danger, »
Dit-il, « je vois un Grec dont la taille et l'audace
« Semblent d'un sûr trépas nous porter la menace.
« Fuyons sur nos coursiers son terrible courroux,
« Ou, pour le désarmer, tombons à ses genoux. »
Il dit. Priam tremblant vouloit fuir : il s'arrête;
Ses cheveux hérissés se dressent sur sa tête.
Soudain le dieu s'approche, et, lui prenant la main :
« O mon père, dit-il, par quel fatal chemin,
« Lorsque le doux sommeil étend partout son ombre,
« Diriges-tu ces chars au sein de la nuit sombre?
« De ces trésors chargé, peux-tu voir sans effroi
« Tant de fiers ennemis campés autour de toi?

« L'âge affoiblit ton bras; tu trembles; ton vieux guide
« Sauroit mal te soustraire aux vengeances d'Atride;
« Suis mes pas, ne crains rien; d'un père vertueux
« Ton front m'a retracé le front majestueux. »
— « Mon fils, dit le monarque, oui, le péril me presse,
« Mais un dieu, je le vois, protége ma vieillesse!
« Un dieu compâtissant et soigneux de mes jours,
« D'un guide tel que toi m'offre l'heureux secours.
« Quel feu doux et brillant dans tes yeux étincèle!
« Non, non, tu n'es point né d'une race mortelle. »
Mercure lui répond : « Les dieux veillent sur toi.
« Mais pour sauver cet or, sans terreur parle-moi,
« Vas-tu le déposer sur un lointain rivage?
« Le plus grand des héros fameux par leur courage,
« Ton fils, a succombé... Les Troyens abattus
« Désertent-ils des murs qu'Hector ne défend plus? »
Mais Priam : « Ainsi donc, ô mortel magnanime,
« Des rigueurs du destin tu sais quelle victime
« S'offre à tes yeux... Quel sang t'a fait naître, ô mon fils,
« Toi qui sais honorer même tes ennemis? »
— « Vieillard, loin de blâmer ta juste défiance,
« Je vais la satisfaire; Hector, par sa vaillance,
« S'est fait connoître à moi dans le champ des combats.
« Combien de fois mes yeux ne le virent-ils pas,
« Portant sur notre flotte et le fer et la flamme,
« Relever l'espérance et le sort de Pergame?
« Achille, de mon bras enchaînoit les travaux;
« Car Achille est mon roi; ses rapides vaisseaux,
« Des plaines de Larisse aux rivages du Xanthe,
« Sur les mers ont guidé ma jeunesse bouillante.
« Je suis Thessalien; mon père Polyctor
« Est riche, et chargé d'ans comme celui d'Hector.

« Les dieux ont accordé sept fils à sa tendresse.
« Lorsqu'Achille quitta les rives de la Grèce,
« Le sort interrogé désigna parmi nous,
« Pour voguer vers ces bords, le plus jeune de tous.
« J'observois vos remparts au sein de la nuit sombre;
« Sur eux, dès que le jour aura dissipé l'ombre,
« Les Grecs feront tomber tont le poids des combats;
« L'assaut qu'ils demandoient est permis aux soldats. »
—« Toi, serviteur d'Achille! ah! réponds-moi sans feinte,
« Des tentes du vainqueur la tutélaire enceinte
« Reçoit-elle mon fils, ou ses tristes lambeaux
« Sont-ils abandonnés à la faim des corbeaux?
« Hector est-il des chiens l'effroyable pâture?
— « Non, les dieux à ton fils épargnent cette injure;
« Ses restes étendus dans le sein des vaisseaux,
« N'attirent point sur eux les voraces oiseaux.
« Douze fois du matin la naissante lumière
« L'a vu par son vainqueur traîné sur la poussière;
« Mais ces outrages vains, cette aveugle fureur,
« Ne peuvent altérer sa céleste fraîcheur.
« Ton fils est respecté des insectes avides
« Qui rongent des guerriers les dépouilles livides.
« Toi-même admirerois ce prodige puissant;
« Son corps n'est plus souillé par des traces de sang;
« Percé par mille mains de vengeance animées,
« Ses blessures sans nombre à nos yeux sont fermées:
« Tant, même après sa mort, il est chéri des dieux! »
— « Ainsi, s'est écrié le monarque pieux,
« L'encens offert au ciel n'est donc jamais stérile!
« Mon fils, si j'eus un fils, à ses lois fut docile;
« Jamais, dans les honneurs de ses jours éclatans,
« Il n'oublia les dieux de l'Olympe habitans,

« Et la pitié des dieux, par un retour fidèle,
« Ne l'a point oublié dans la nuit éternelle!
« Ah! par ces mêmes dieux qu'implorent mes vieux ans,
« Près du fils de Thétis guide mes pas tremblans;
« De cette coupe immense accepte la richesse. »
Le dieu répond : « Tu veux éprouver ma jeunesse;
« Moi, recevoir un don qui ne m'est pas permis!
« Aux volontés d'Achille avec respect soumis,
« Me préserve le ciel d'allumer sa vengeance.
« Près de moi, cependant, reste avec confiance;
« Viens; fallût-il braver, jusques aux champs d'Argos,
« Les périls de la terre et les écueils des flots,
« Je conduirai tes pas; marchons : nul téméraire
« N'oseroit de ton guide affronter la colère. »
Sur le char, à ces mots, Mercure s'élançant
Saisit les rênes d'or et le fouet menaçant,
Des coursiers de Priam il presse la vitesse,
Et pénètre aux remparts élevés par la Grèce.
Les gardes apprêtoient leur nocturne repas.
L'immortel dans leurs rangs précipite ses pas,
Des chaînes du sommeil accable leurs paupières,
Et du camp devant lui fait tomber les barrières.
Les deux vieillards troyens et les dons précieux
Entrent aux pavillons du noble fils des dieux.
Le sapin, des forêts dépouille vénérable,
Etend sur les contours sa masse impénétrable.
Le jonc marécageux, le chalumeau des prés,
En recouvrent le faîte; un rang de pieux serrés
Trace une large cour, dont la porte mobile
Cède sans résistance au moindre effort d'Achille,
Tandis qu'aux lourds battans suspendus à la fois
Six bras pourroient à peine en ébranler le poids.

Les chars, en la touchant, roulent dans son enceinte.
Le dieu s'élance à terre, et, dépouillant la feinte:
« Mercure est devant toi; le monarque des cieux
« M'a prescrit de guider tes pas silencieux.
« Tu me retrouveras, lorsque ton char rapide,
« Pour rentrer dans Pergame, aura besoin d'un guide.
« Je fuis l'œil du héros; toujours des dieux sauveurs
« L'auguste majesté doit cacher ses faveurs.
« Tombe aux genoux d'Achille, et mèle à ta prière
« Les souvenirs touchans et d'un fils et d'un père. »
L'immortel, à ces mots, à l'Olympe est rendu.

III. Priam aux pieds d'Achille.

Seul, de son char brillant, le vieillard descendu,
Laissant près des coursiers son compagnon timide,
Pénètre, en frissonnant, sous le toit d'Eacide.
Assis, il soupiroit; ses guerriers à l'écart,
Sur sa morne douleur composoient leur regard.
Alcime, Automédon le servoient en silence;
Le héros, de son deuil calmant la violence,
Avoit enfin permis à leur zèle empressé
Qu'un modeste repas sous ses yeux fût dressé.
La table, de ses mets étoit couverte encore.
Le vieillard, confiant dans le ciel qu'il implore,
Sans être vu s'approche; il se montre, et soudain,
Tombant aux pieds d'Achille, a, de sa foible main,
Monarque humilié, pressé les mains sanglantes
Du meurtre de ses fils encor toutes fumantes.
Achille a tressailli; ses amis étonnés
Se regardent, les yeux de stupeur fascinés.
Telle on voit frissonner une foule immobile,
Lorsqu'à des bords lointains demandant un asile,

Sous le toit généreux d'un prince hospitalier
Pénètre, l'œil hagard, un pâle meurtrier.
Mais le roi suppliant : « Souviens-toi de ton père,
« Achille, égal aux dieux ; respecte ma misère !
« Ton père, ainsi que moi, traîne le poids des ans ;
« Peut-être, tourmenté par des voisins puissans,
« Il est seul, sans appui ; pour venger son outrage,
« Envain ses cheveux blancs implorent ton courage :
« Mais il sait que tu vis ; chaque jour, de te voir
« Lui porte l'espérance.... et pour moi plus d'espoir !
« Cinquante fils (jamais postérité si belle
« N'avoit flatté d'un roi la fierté paternelle)
« Croissoient dans mon palais, quand sur nos tristes champs
« Descendirent des Grecs les courageux enfans.
« Presque tous sont tombés sous le fer de Bellone.
« Un héros me restoit, appui de ma couronne,
« Mon Hector.... O destins de ma gloire jaloux !
« En vengeant son pays, il est mort sous tes coups.
« Je viens redemander à ton âme attendrie
« De cet infortuné la dépouille chérie.
« Je dépose à tes pieds des dons religieux ;
« Achille, reçois-les et respecte les dieux.
« Prends en pitié mes maux, ma vieillesse isolée ;
« Que Priam gémissant te retrace Pélée :
« Que dis-je, au même sort quel mortel fut soumis ?
« J'ai pu baiser la main qui fit périr mes fils ! »
Achille, à ce discours, sent mourir sa colère ;
En lui s'est réveillé le souvenir d'un père.
Le guerrier, détournant son humide regard,
Doucement de la main repousse le vieillard.
De tous deux ont saigné les blessures mortelles ;
Priam laisse couler ses larmes paternelles,

Et le jeune héros tour à tour a gémi
Sur son malheureux père et sur son tendre ami;
L'air retentit au loin de leurs lugubres plaintes.
Enfin, de sa douleur dissipant les atteintes,
Vers Priam gémissant Eacide incliné
Prend sa main, le relève, et d'un œil étonné
Contemple ces cheveux et ce front vénérable.
« Que n'as-tu point souffert, ô vieillard déplorable!
« Tu viens, bravant la mort au milieu de nos camps,
« Chercher le meurtrier de tes nombreux enfans!
« Parmi tes ennemis te voilà sans défense,
« Seul!... ô noble courage! ô céleste constance!
« Ton cœur est-il armé d'un invincible airain?
« Repose-toi; calmons notre cruel chagrin;
« C'est verser trop long-temps des larmes inutiles.
« Seuls toujours fortunés, seuls constamment tranquilles,
« Les dieux, en épanchant le fleuve de nos jours,
« De peines, de douleurs, en ont grossi le cours.
« Jupiter fit placer, au séjour du tonnerre, (11
« Deux urnes dont les bords s'inclinent vers la terre:
« L'une verse les biens, l'autre répand les maux.
« Si du double bassin les tributs sont égaux,
« De joie et de tourmens notre vie est mêlée;
« Si des maux sur nos fronts l'urne est seule écoulée,
« L'infortune nous presse à toute heure, en tous lieux.
« Dédaignés des mortels et détestés des dieux,
« Sous le poids du malheur notre force succombe;
« Il nous trouve au berceau, nous quitte dans la tombe.
« Qui, plus que mon vieux père, eut un brillant destin?
« Il paroissoit formé pour un bonheur sans fin.
« Un royaume puissant, des honneurs, des richesses,
« Une épouse choisie au séjour des déesses,

« Tant de biens le plaçoient au-dessus des malheurs :
« Les malheurs sont venus, source amère de pleurs.
« De son auguste hymen unique et triste gage,
« Je ne puis protéger, consoler son vieil âge.
« Fléau de ton pays, bourreau de tes enfans,
« Ici je dois périr à la fleur de mes ans.
« Et toi qui, contemplant Pergame florissante,
« Souriois à l'éclat de ta maison puissante,
« Et, roi de la Phrygie et du vaste Hellespont,
« Voyois germer les fruits de ton hymen fécond,
« Il n'étoit point, aux jours de ton destin prospère,
« De plus riche monarque et de plus heureux père;
« Mais depuis que les dieux, sans terme et sans repos,
« Sur toi de l'urne amère ont répandu les flots,
« De meurtres et d'horreurs Pergame environnée
« Voit de ses combattans l'élite moissonnée.
« Sous le poids de tes maux, ah ! cesse de fléchir;
« De la commune loi rien ne peut t'affranchir :
« Roi d'Ilion, modère un désespoir extrême,
« Inutile à ton fils et funeste à toi-même.
« Place-toi sur ce siége et calme tes douleurs;
« Pluton ne rendra point ton Hector à tes pleurs.
— « Laisse-moi, dit Priam, embrasser la poussière,
« Tant que mon fils, privé de la douce lumière,
« Lui-même, sur l'arène est couché sans honneur.
« Mais c'est trop différer une triste faveur,
« Fils des dieux, rends-le moi, sans tarder davantage.
« Que mes trésors offerts deviennent ton partage;
« Porte-les dans la Grèce, et que bientôt les dieux,
« Quand tu m'as conservé la lumière des cieux,
« Te guident vers les bords de ta belle patrie ! ».
Sa prière a d'Achille éveillé la furie.

« Vieillard audacieux, ah! c'est trop insister; (12
« Laisse agir ma clémence et crains de m'irriter.
« Je te rendrai ton fils; oui, le ciel qui m'éclaire
« M'a prescrit ce devoir par la voix de ma mère.
« Je sais qu'en ton projet un dieu t'a secondé,
« Qu'une céleste main devant moi t'a guidé.
« Quel bras robuste, aidé de sa vigueur première,
« Eût de mes pavillons pu briser la barrière?
« Mais d'un cœur déchiré respecte les tourmens.
« Tremble, s'il s'abandonne à ses emportemens,
« Qu'il n'ose méconnoître, en ses fureurs extrêmes,
« Les droits des supplians et l'ordre des dieux mêmes. »
Il dit, s'élance, et sort comme un fougueux lion.
L'épouvante saisit le vieux roi d'Ilion;
Soumis, il s'est levé. Sur les pas d'Eacide
Se sont précipités d'une course rapide
Alcime, Automédon, fidèles écuyers
Que sa faveur distingue entre tous les guerriers.
Ils détellent les chars, et guidant sous la tente
Du héraut phrygien la marche chancelante,
Aux chars éblouissans enlèvent le trésor
Que Priam a livré pour la rançon d'Hector.
Seulement, pour couvrir le défenseur du Xanthe,
Leur piété dépose une robe éclatante,
Et deux riches manteaux de pourpre décorés.
Eacide s'avance; à ses ordres sacrés,
De captives bientôt une foule empressée
Parfume du Troyen la dépouille glacée;
Mais leurs mains à l'écart remplissent ce devoir;
Achille, de Priam craint l'affreux désespoir;
Il craint sa propre rage, et que son glaive impie
Du protégé des dieux n'ose trancher la vie.

Les restes, arrosés des flots sacrés du vin,
Sont entourés déjà de blancs tissus de lin.
Achille sur le char les a placés lui-même;
Il soupire, il gémit. « Patrocle, ombre que j'aime,
« Pardonne, en apprenant au séjour de Pluton,
« Que de ton meurtrier j'accepte la rançon!
« Je le rends, cher Patrocle, à son malheureux père:
« Mais des dons précieux apaisent ma colère,
« Et ces dons, que le ciel défend de refuser,
« Au tombeau d'un ami je veux les déposer. »
Il dit, et vers Priam retournant sous sa tente:
« Reçois le corps d'un fils; je remplis ton attente.
« Sur un lit il repose; aux premiers feux du jour,
« Tu reverras l'objet de ton pieux amour;
« Mais rends quelque soutien à ta force abattue;
« Niobé, comme toi, par la douleur vaincue,
« De Cérès cependant accepta les bienfaits.
« Ses douze enfans chéris croissoient dans son palais;
« Fière de leur beauté, cette superbe reine
« Ose insulter Latone et provoquer sa haine;
« Les flèches de Diane et les traits d'Apollon
« Portent la solitude en sa triste maison.
« Ses filles et ses fils, neuf jours, sur le rivage,
« Sanglans et confondus dans un affreux carnage,
« Demeurèrent privés des funèbres honneurs;
« Jupiter inflexible avoit durci les cœurs.
« Il fallut qu'à la fin la pitié des dieux même
« Daignât creuser leur tombe... A sa douleur extrême
« Niobé succomboit, et, lasse de pleurer,
« Des secours de Cérès on la vit s'entourer;
« Mais, déplorable mère, au sommet du Sipyle,
« Des Naïades en chœurs mystérieux asile,

« Transformée en rocher par le courroux des dieux,
« De larges pleurs encor s'échappent de ses yeux.
« Aux besoins de la vie obéissons comme elle;
« Distrait, un seul moment, de ta douleur cruelle,
« Répare la langueur de tes sens affoiblis;
« Rentré dans Ilion, tu pleureras ton fils. »
Il égorge, à ces mots, une brebis nouvelle.
Alcime la prépare, et, serviteur fidèle,
Aux deux illustres rois, en de riches bassins,
Automédon s'empresse à présenter les pains.
Le banquet est fini; sur le jeune Eacide
Le monarque troyen jette un regard avide.
Quels traits nobles, divins! quel imposant aspect!
Eacide pour lui sent naître un doux respect;
Il admire ce front qu'ennoblit la vieillesse,
Et ses discours touchans dictés par la sagesse.
Priam se lève enfin. « Consens, ô fils des dieux,
« Qu'aux charmes du repos j'abandonne mes yeux.
« Depuis qu'à mon Hector tu ravis la lumière,
« Jamais le doux sommeil n'a fermé ma paupière,
« Et si de mon palais par la douleur séché,
« J'ai permis qu'un moment la coupe ait approché,
« J'ai respecté ton ordre et craint de te déplaire.
« L'enceinte de ma cour m'a vu, malheureux père,
« De mes seuls pleurs nourri, sur la cendre étendu,
« Nuit et jour appeler le fils que j'ai perdu. »
A la voix d'Eacide, au milieu du portique,
Sont élevés deux lits; un tissu magnifique
Les couvre mollement de son tendre duvet,
Et du plus riche éclat la pourpre les revêt.
Mais Achille, affectant une pieuse crainte:
« De ma tente, ô vieillard, abandonne l'enceinte. »

« Et le jour et la nuit, nos chefs, nos souverains
« Viennent m'y consulter sur leurs secrets desseins.
« Si dans mes pavillons ta foiblesse repose,
« Aux regards des guerriers cet asile t'expose,
« Et, par eux averti, l'orgueilleux roi des rois
« Peut d'un pouvoir jaloux faire entendre la voix.
« Mais aux funèbres jeux quel temps est nécessaire?
« Dis-le moi; respectant le deuil sacré d'un père,
« Tant que des soins pieux honoreront Hector,
« Des Grecs dans leurs vaisseaux j'enchaînerai l'essor. »
— « Fils des dieux, dit Priam avec reconnoissance,
« Le prix d'un tel bienfait n'est plus en ma puissance.
« De nombreux ennemis mes peuples entourés
« Sont, par de longs chemins, de l'Ida séparés;
« Neuf jours, dans nos maisons, loin du fracas des armes,
« Sur mon malheureux fils nous verserons des larmes;
« Le bûcher, au dixième, embrasé par les feux,
« De la funèbre pompe éclairera les jeux;
« Le suivant, du tombeau peut achever l'ouvrage;
« Et, quand douze soleils auront vu ce rivage,
« Erinnys, qui préside à nos cruels débats,
« Rouvrira, s'il lui plaît, la lice des combats. »
— « Je souscris à tes vœux, » répond le noble Achille,
Et sa main, du vieillard pressant la main débile,
Par ce gage sacré dissipe son effroi.
Le héraut vénérable et son auguste roi
Cèdent au doux sommeil, cependant qu'Eacide
Tranquillement repose auprès de Briséide.

Le sommeil a vaincu les guerriers et les dieux; IV. Priam retourne
Mais en vain de Mercure il veut fermer les yeux,

à Troie avec le corps de son fils.

Le vigilant Mercure, aux humains favorable,
Veut, des gardes du camp fermant l'œil redoutable,
Ramener dans Pergame un père infortuné.
« O vieillard, lui dit-il sur sa tête incliné,
« Le péril t'environne, et ton âme est tranquille !
« Entouré d'ennemis, sous la garde d'Achille
« Tu reposes; d'Hector il reçoit la rançon;
« Mais trompe l'œil des Grecs et l'œil d'Agamemnon,
« De peur que les enfans laissés à ta vieillesse,
« Pour racheter tes jours, n'épuisent ta richesse. »
Le vieillard, frémissant à ce sage conseil,
Dégage son héraut des chaînes du sommeil.
Par Mercure attelé, le char fuit invisible,
Il fuit, et lorsqu'il touche au rivage paisible
Qu'embellit le Scamandre en détours sinueux,
Soudain le dieu s'échappe et se perd dans les cieux.
Les rayons du matin s'épanchoient sur la terre;
Les vieillards protégés par le dieu du tonnerre
S'approchent des remparts d'Ilion consterné;
Par les pesans mulets le cadavre est traîné.
Des créneaux de la tour, Cassandre échevelée,
La première aperçoit la marche désolée,
Cassandre, dont l'éclat le dispute à Vénus.
Idée est sous ses yeux; voilà ses traits connus;
A ses affreux tourmens ce vieillard qui succombe,
C'est son père; ce corps dont la tête retombe,
C'est son Hector... Errante, elle éclate en sanglots:
« Accours, ô peuple, et viens contempler ton héros;
« Tu l'entourois aussi, lorsqu'aux remparts de Troie,
« Vainqueur, il apportoit l'espérance et la joie. »
D'un deuil inconsolable, à sa voix agités,
Guerriers, femmes, enfans, de leurs murs désertés

Ont inondé la plaine, et la foule empressée
Arrête les deux chars devant la porte Scée.
Mais deux femmes soudain descendent des remparts,
Le sein meurtri, l'œil cave et les cheveux épars;
C'est la veuve d'Hector, et d'Hector c'est la mère.
Voyez-les s'élancer sur le char funéraire,
Et serrer dans leurs bras l'objet de leur amour.
Le soleil se plongeant au liquide séjour
Dans le même désordre auroit pu les surprendre;
Mais, au milieu des siens, Priam s'est fait entendre:
« Peuple, à ces chars pieux ouvrez vos larges flots;
« A loisir vous pourrez, dans les murs du héros,
« Rassasier de pleurs un désespoir si juste. »
Il dit; la foule cède à cette voix auguste.

Bientôt dans le palais le corps est descendu;
Sur un lit somptueux il repose étendu.
En sons alternatifs, de longs hymnes funèbres
Déplorent le guerrier, chantent ses faits célèbres,
Et les femmes en chœur, de momens en momens,
Répondent à ces voix par des gémissemens.

Andromaque s'approche, et, d'une main tremblante,
Pressant de son Hector la dépouille sanglante,
Fait retentir au loin les cris du désespoir:
« Hector, en cet état devois-je te revoir?
« Tu péris; dans sa fleur ta vie est moissonnée.
« Tu laisses sans appui ta veuve infortunée,
« Et ton malheureux fils, gage de nos amours,
« Que le trépas menace au printemps de ses jours.
« Avant qu'il touche, hélas! à son adolescence,
« Ilion va tomber; Hector sous sa défense
« Prenoit la chaste épouse et le timide enfant;
« Hector ne combat plus, nul bras ne nous défend.

« Bientôt les Grecs vainqueurs, loin de ces tristes rives,
« Sur des bords étrangers nous conduiront captives;
« Et toi, mon fils, peut-être enchaîné près de moi,
« D'un travail flétrissant subiras-tu la loi;
« Ou peut-être, ô douleur! affreuse destinée!
« Un barbare ennemi, d'une main forcenée,
« Vengeant un frère, un fils, par Hector immolés,
« Te précipitera de nos murs désolés.
« Dans les sanglans combats, terrible fut ton père.
« Il n'est plus, et sa mort comble notre misère.
« Ses parens.... Ah! surtout c'est à moi de pleurer.
« Hector, d'un bras mourant tu n'as pu me serrer.
« Je n'ai point recueilli sur ta bouche glacée
« Quelque douce parole à moi seule adressée,
« Quelques mots consolans, dont j'aurois, nuit et jour,
« Et charmé ma souffrance et nourri mon amour! »
Ainsi se lamentoit l'épouse infortunée.
Elle appeloit Hector; sa suite consternée
D'affreux gémissemens fait retentir les airs.
Hécube lui succède et pleure ses revers.
« Mon cher Hector, dit-elle, ô fléau de la Grèce!
« Toi qu'entre tous mes fils préféroit ma tendresse,
« Tu fus aimé des dieux; leurs soins compâtissans
« Environnent encor la tombe où tu descends.
« Tes frères généreux, qu'un courage inutile
« A livrés au pouvoir de l'exécrable Achille,
« Traînent obscurément dans Imbre ou dans Lemnos
« Des fers injurieux à la main des héros;
« Toi du moins, disputant une illustre victoire,
« Tu péris en guerrier dans les champs de la gloire.
« Par ses cruels transports ton vainqueur égaré,
« A d'indignes affronts vainement t'a livré;

« Offert à son ami, cet hommage barbare
« N'arrache point Patrocle aux gouffres du Ténare.
« Et cependant, mon fils, la céleste bonté
« Conserve de ton corps la fraîcheur, la beauté;
« On diroit que la main du dieu de la lumière
« Au sein d'un doux repos a fermé ta paupière. »
De longs torrens de pleurs interrompoient ces mots,
Et le peuple éclatoit en lugubres sanglots.
Près des restes d'Hector, la misérable Hélène
Vient unir sa douleur aux douleurs de la reine.
« De mon cruel destin quelle est donc la rigueur!
« O des fils de Priam le plus cher à mon cœur,
« Mon frère!... Car le nœud d'un fatal hyménée
« Au sort du beau Pâris joint une infortunée,
« Qui, sur les mers errante, auroit béni les dieux,
« Si la mort l'eût frappée avant de voir ces lieux!...
« Vingt ans sont écoulés, depuis qu'une Furie
« M'entraîna loin des champs de ma douce patrie,
« Sans que jamais, Hector, du plus léger affront,
« Ta haine légitime ait fait rougir mon front.
« Si quelquefois Hécube, ou ses fils, ou ses filles,
« Me reprochoient les maux versés sur leurs familles,
« (J'eus toujours dans Priam le père le plus doux,)
« De leurs cœurs ulcérés tu calmois le courroux.
« Tu n'es plus!.. Malheureuse, ah! comment vivre encore?
« Je n'ai pas un ami; tout me fuit et m'abhorre! »
Mais Priam suspendant les douloureux regrets:
« O peuple, que le fer dépouille les forêts.
« Ne craignez rien des Grecs; les promesses d'Achille
« A nos devoirs sacrés laissent un cours tranquille. »
Il dit; les lourds mulets aux chars sont attelés.
Neuf jours, le fer tranchant frappe, à coups redoublés,

Le sapin vénérable et le robuste chêne.
Du dixième matin les feux brilloient à peine,
De larmes inondés, les descendans de Tros
Elèvent du palais les restes du héros.
Aux funèbres honneurs la dépouille livrée
Par la flamme ondoyante est soudain dévorée.
Quand le soleil renaît, près des restes d'Hector
Les peuples consternés se rassemblent encor.
Des flots d'un vin fumant répandus sur la flamme
Eteignent le bûcher du vengeur de Pergame.
Placés dans l'urne d'or, ses ossemens blanchis
Sont couverts de tissus par la pourpre enrichis;
D'intarissables pleurs les guerriers les arrosent;
Leurs mains dans le tombeau saintement les déposent,
Et des blocs, arrachés à l'Ida sourcilleux,
S'élèvent par leurs soins sur le tertre orgueilleux.
Des gardes, cependant, la foule répandue
Défend les murs troyens d'une attaque imprévue,
Tandis que le monarque, en son triste palais,
Appelle les guerriers aux lugubres banquets.
Ainsi par l'appareil des saintes funérailles
Les Troyens honoroient l'appui de leurs murailles.

FIN DU VINGT-QUATRIÈME ET DERNIER LIVRE.

NOTES
DU LIVRE VINGT-QUATRIÈME.

Dans ce livre et dans le précédent, suivant la remarque de Pope, les scènes tumultueuses et violentes sont passées; nous pouvons, avec un plaisir mêlé d'horreur, envisager les effets de la colère d'Achille, et voir combien de maux elle a produits dans l'espace de dix-neuf jours. Troie et la Grèce sont dans le deuil; le ciel et la terre, les dieux et les hommes ont également souffert. Il semble que le lecteur, après une affreuse tempête, soit amené sur la rive pour y considérer les débris d'un grand naufrage. Depuis le commencement de l'*Iliade*, les passions ont été mises en un continuel mouvement; le poète n'a pas laissé au lecteur le temps de respirer; à présent il adoucit ses accords, et laisse pour dernières impressions l'attendrissement et la pitié. Les scènes décrites dans ce chant, le départ de Priam qui va demander le corps de son fils, son arrivée dans la tente d'Achille, son retour à Troie, sont au-dessus de tous les éloges, et l'admiration constante des siècles les a placées au rang de ce que les arts ont produit de plus beau.

1) Aux déesses surtout la vengeance rappelle.

Manet altâ mente repostum
Judicium Paridis, spretæque injuria formæ.
Enéide, I, 27.

2) Va le trouver; dis-lui que son aveugle rage.

Voici la traduction de ce passage par M. de La Harpe :

Dites à votre fils que son aveugle rage
A blessé tous les dieux, en prodiguant l'outrage
Au cadavre d'Hector dans la fange traîné.
Tout l'Olympe en murmure, et j'en suis indigné.
Allez, qu'il rende Hector à son malheureux père,
S'il ne veut s'exposer aux traits de ma colère.

[3]) Elle arrive au palais, du deuil lugubre asile.

Jàm vero in tectis prædivitis urbe Latini
Præcipuus fragor, et longi pars maxima luctûs :
Hic matres, miseræque nurus, hic cara sororum
Pectora mœrentûm, puerique parentibus orbi,
Dirum exsecrantur bellum, Turnique hymenæos.
Enéide, 11, 213.

[4]) Ah! ne mets point d'obstacle au désir qui me presse.

Ne, quæso, ne me lacrymis, neve omine tanto,
Prosequere in duri certamina Martis euntem.
Enéide, 12, 72.

Absiste morari :
Quò deus, et quò dura vocat fortuna, sequamur.
Id., 676.

[5]) Mais lorsqu'un dieu me parle et se montre à mes yeux.

Nunc etiam interpres divûm, Jove missus ab ipso,
(Testor utrumque caput) celeres mandata per auras,
Detulit; ipse deum manifesto in lumine vidi
Intrantem muros, vocemque his auribus hausi.
Enéide, 4, 356.

[6]) Bientôt vos murs détruits. . . . . . .

Ademptus Hector
Tradidit fessis leviora tolli
Pergama Graiis.
HORACE.

[7]) Qui, dans l'oisiveté consumant leurs destins.

At non in venerem segnes nocturnaque bella,
Aut, ubi curva choros indixit tibia Bacchi,
Exspectare dapes et plenæ pocula mensæ,
Hîc amor, hîc studium.

Enéide, 11, 736.

Vobis picta croco et fulgenti murice vestis;
Desidiæ cordi; juvat indulgere choræis;
Et tunicæ manicas et habent redimicula mitræ.

Enéide, 9, 614.

Choræis âptior et jocis
Ludoque dictus, non sat idoneus
Pugnæ.

HORACE, ode 19, liv. 2.

[8]) Il a parlé; le dieu préparant son essor.

Dixerat; ille patris magni parere parabat
Imperio; et primùm pedibus talaria nectit
Aurea, quæ sublimem alis, sive æquora supra,
Seu terram, rapido pariter cum flamine portant.
Tum virgam capit: hâc animas ille evocat Orco
Pallentes, alias sub tristia Tartara mittit.

Enéide, 4, 238.

Parva mora est, alas pedibus, virgamque potenti
Somniferam sumpsisse manu, tegimenque capillis.
Hæc ubi disposuit, patriâ Jove natus ab arce
Desilit in terras.

OVIDE, *Métam.* 1.

Tu pias lætis animas reponis
Sedibus, virgâque, levem coërces
Aureâ turbam, superis deorum
Gratus et imis.

HORACE, ode 17, liv. 1.

Tùm dextræ virgam inseruit, quâ pellere dulces
Aut suadere iterum somnos; quâ nigra subire
Tartara, et exangues animare assueverat umbras.

STACE, *Thébaïde*, I, 306.

9) Et sons d'aimables traits, où brilloient à la fois.

Le Tasse évidemment a jeté les regards sur cette figure céleste de Mercure, pour former celle de son ange Gabriel, au premier chant de la *Jérusalem délivrée.*

La sua forma invisibil d'aria cinse,
Ed al senso mortal la sottopose.
Umane membra, aspetto uman si finse
Ma di celeste maestà il compose.
Trà giovane e fanciullo, età confine
Prese, ed ornò di raggj il biondo crine.

L'imitation est même assez sensible pour que M. de La Harpe ait, ce me semble, eu tort de dire qu'il n'existoit point de modèle de cette peinture dans la poésie ancienne. « Au-« cun poète de l'antiquité, dit-il, n'a peint un ange. » Qu'est-ce donc que le Mercure d'Homère?

10) Les voiles de la nuit enveloppoient la terre.

J'étois déjà très-avancé dans ma traduction, lorsqu'un passage de Voltaire est venu m'effrayer; le voici: « Je suis « persuadé que nous avons deux ou trois poètes en France « qui traduiroient bien Homère; mais en même temps je « suis très-convaincu qu'on ne les lira pas s'ils ne changent, « s'ils n'adoucissent, s'ils n'élaguent presque tout. » Voltaire fait l'application de ce système à la belle scène de Priam aux pieds d'Achille, dont il présente la traduction. Je n'ai pu me défendre, je l'avoue, d'une première impression de découragement. Quoi! me suis-je dit, un aussi grand poète désespère de faire passer avec succès Homère dans notre langue,

sang élaguer presque tout, et pour exemple il choisit l'un des plus beaux morceaux de l'*Iliade*! Quelle faveur puis-je donc espérer, moi qui ose lutter contre Homère dans les passages les plus arides et les plus ingrats? Cependant, après avoir lu le fragment traduit par Voltaire, je me suis ranimé, en pensant qu'il offroit plutôt la condamnation que la preuve de son système; il me semble que si le poète françois avoit suivi fidèlement le poète grec, il auroit produit le tableau d'un grand maître au lieu d'une simple esquisse. Le lecteur en va juger :

L'horizon se couvroit des ombres de la nuit;
L'infortuné Priam, qu'un dieu même a conduit,
Entre, et paroît soudain dans la tente d'Achille.
Le meurtrier d'Hector, en ce moment tranquille,
Par un léger repas suspendoit ses douleurs.
Il se détourne; il voit ce front baigné de pleurs,
Ce roi jadis heureux, ce vieillard vénérable,
Que le fardeau des ans et le malheur accable,
Exhalant à ses pieds ses sanglots et ses cris,
Et lui baisant la main qui fit périr son fils.
Il n'osoit sur Achille encor jeter la vue;
Il vouloit lui parler, et sa voix s'est perdue.
Enfin il le regarde, et parmi ses sanglots,
Tremblant, pâle et sans force, il prononce ces mots:
« Songez, seigneur, songez que vous avez un père. »
Il ne peut achever. Le héros sanguinaire
Sentit que la pitié pénétroit dans son cœur.
Priam lui prend les mains: « Ah! prince, ah! mon vainqueur,
« J'étois père d'Hector, et ses généreux frères
« Flattoient mes derniers jours et les rendoient prospères.
« Ils ne sont plus.... Hector est tombé sous vos coups....
« Puisse l'heureux Pélée, entre Thétis et vous,
« Prolonger de ses ans l'éclatante carrière!
« Le seul nom de son fils remplit la terre entière;
« Ce nom fait son bonheur ainsi que son appui:
« Vos honneurs sont les siens, vos lauriers sont à lui.

« Hélas! tout mon bonheur et toute mon attente
« Est de voir de mon fils la dépouille sanglante,
« De racheter de vous ces restes mutilés,
« Traînés devant mes yeux sous nos murs désolés.
« Voilà le seul espoir, le seul bien qui me reste.
« Achille, accordez-moi cette grâce funeste,
« Et laissez-moi jouir de ce spectacle affreux. »
Le héros qu'attendrit ce discours douloureux,
Aux larmes de Priam répondit par des larmes:
« Tous nos jours sont tissus de regrets et d'alarmes,
« Lui dit-il; par mes mains les dieux vous ont frappé.
« Dans le malheur commun moi-même enveloppé,
« Mourant avant le temps loin des yeux de mon père,
« Je teindrai de mon sang cette terre étrangère.
« J'ai vu tomber Patrocle, Hector me l'a ravi:
« Vous perdez votre fils, et je perds un ami.
« Tel est donc des humains le destin déplorable;
« Dieu verse donc sur nous la coupe inépuisable,
« La coupe des douleurs et des calamités;
« Il y mêle un moment de foibles voluptés,
« Mais c'est pour en aigrir la fatale amertume. »

Peut-être sera-t-on bien aise de voir le commencement de cette même scène traduite plus fidèlement par Louis Racine:

Priam rompt par ces mots ce silence terrible:
« Souviens-toi de ton père, ô mortel invincible!
« Lorsqu'accablé de maux je gémis devant toi,
« Lui-même chargé d'ans peut-être, comme moi,
« D'ennemis insolens redoutant la furie,
« Sans secours.... Mais que dis-je? il te sait plein de vie;
« Il sait (combien de maux soulage un tel espoir!)
« Qu'un fils, que chaque jour il s'attend à revoir,
« Fait partout de son bras admirer la puissance;
« Et moi, dans mes malheurs je suis sans espérance.
« J'ai vu dans mon palais briller cinquante fils,
« L'impitoyable Mars me les a tous ravis.
« Reste de ma famille, un seul faisoit ma joie,
« Hector étoit l'amour et le rempart de Troie:

« Tu viens de m'en priver ; de son corps à tes yeux
« C'est la rançon que j'offre. Achille, crains les dieux !
« Quand je baise tes pieds et tes mains triomphantes,
« Du sang de mes enfans ces mains encor fumantes,
« Songe à ton père, et vois en quel état cruel
« L'impérieux destin peut réduire un mortel. »
Ce discours, qui d'Achille étouffe la colère,
Retrace à son esprit l'image de son père ;
Il soupire, et par lui repoussé doucement,
Priam quitte les pieds qu'il baisoit humblement.
Un triste souvenir, dans les mêmes alarmes
Plonge alors ces deux rois qui se livrent aux larmes.
Plein d'Hector, dont l'image est toujours dans son cœur,
Lorsque Priam le pleure aux pieds de son vainqueur,
Un père chargé d'ans et Patrocle sans vie,
D'Achille tour à tour frappent l'âme attendrie.

M. Lemercier a retracé, dans son poëme d'Homère, l'entrevue d'Achille et de Priam :

Mais quel est ce vieillard malheureux,
Qui, dans l'ombre, ose entrer sous la tente d'Achille ?
C'est Priam, c'est ce roi d'une superbe ville,
Dont l'Asie admira les destins fortunés,
Père de tant de fils que Mars a moissonnés,
Qui, pour son cher Hector troublé de soins funestes,
Vient à son meurtrier en demander les restes.
A ces mots du vieux roi blanchi dans les douleurs :
« Songe à ton père, Achille, et respecte mes pleurs. »
Ces deux grands ennemis, qu'un sort fatal assemble,
Tristement embrassés, pleurent soudain ensemble ;
L'un regrettant son fils devant lui massacré,
L'autre son père absent et Patrocle expiré.

Ch. I.

On peut compléter ces comparaisons par la lecture de l'épisode de Priam aux pieds d'Achille, extrait de la traduction de feu M. Cabanis, et lu dans la séance publique de la

classe de la langue et de la littérature françoise de l'Institut, du 21 décembre 1808.

11) Jupiter fit placer, au séjour du tonnerre.

Amyot, dans son vieux langage, a traduit ce morceau ainsi qu'il suit :

Le haut tonnant sur le senil de son huys,
Là sus au ciel a estalé deux muids
Des dons qu'il donne. En l'un de ces deux gisent
Les bons, en l'autre il a mis ceux qui nuisent.
Or, ceux à qui pêle-mêle il départ
Tantôt de l'un, tantôt de l'autre part,
Il leur advient quelquefois de liesse,
Et quelquefois rencontre de tristesse;
Mais cil à qui des mauvais il fait don
Tant seulement, n'a jamais rien de bon,
Honte le suit, et par toute la terre
Male famine après lui va grand'erre :
Il n'est des dieux ni des hommes prisé,
Ainçoit de tous fort défavorisé.

Si la prose d'Amyot n'étoit pas plus agréable à lire que ses vers, les éditions de son Plutarque seroient beaucoup moins multipliées.

La poésie des Hébreux présente une allégorie à peu près semblable : « Le Seigneur tient en sa main une coupe de vin « pur, pleine d'amertume, et quoiqu'il en verse tantôt à « l'un, tantôt à l'autre, la lie n'en est pas pourtant encore « épuisée, tous les pécheurs de la terre en boiront. » Ps. 74. De là, comme l'observe madame Dacier, ces expressions si fréquentes dans les prophéties : la *coupe de la colère*, la *coupe de l'indignation.*

Voltaire ne pensoit pas que l'allégorie des tonneaux pût

être transportée en françois dans la haute poésie; il en a fait un opéra comique.

[12]) Vieillard audacieux, ah! c'est trop insister.

Quelle admirable vérité dans ce coup de pinceau! Homère, en grand peintre, a senti qu'un caractère aussi fortement tracé que celui d'Achille, ne pouvoit pas éprouver une vive et subite révolution sans quelques teintes habilement ménagées, et ce brusque retour vers la violence et la férocité, est une des plus belles et des plus heureuses combinaisons que l'art ait pu dérober à l'observation de la nature. Ce lion qui menace encore, au moment qu'il s'apaise, nous fait frissonner de terreur; déjà nous apercevons Pyrrhus dans Achille, et nous anticipons par la pensée sur cette horrible catastrophe de la mort de Priam, décrite par Virgile en vers si harmonieux et si touchans. Je vais en mettre sous les yeux du lecteur une traduction qui aura du moins pour lui le mérite de la nouveauté; mérite d'autant plus grand ici, que cette version nouvelle de l'*Enéide* n'est point destinée à voir le jour. Son auteur, voué depuis long-temps aux nobles fonctions de l'enseignement public, sent et reconnoît trop bien l'immense supériorité de M. Delille, pour tenter le danger d'une pareille concurrence; et quoique son entreprise fût commencée, et presque entièrement achevée long-temps avant la publication du beau travail de M. Delille sur l'*Enéide*, les vers que l'on va lire sont les premiers et les seuls qu'il ait fait paroître jusqu'ici. Je les dois à son amitié, mais je n'ai pu en obtenir la permission de le nommer.

Au centre du palais, sous la voûte du ciel,
Ombragé d'un laurier s'élevoit un autel:

Là gémissoient Hécube et ses filles plaintives.
Ainsi nous voyons fuir les colombes craintives,
Quand la noire tempête a grondé sur les mers,
Et de son voile obscur enveloppé les airs.
Hécube voit Priam, et lui tient ce langage:
« Où vas-tu, cher époux? et quel triste courage
« Arme aujourd'hui tes mains de ces traits impuissans?
« Eh! que peux-tu pour nous dans ces dangers pressans?
« Ce cher et digne objet de l'amour le plus tendre,
« Hector lui-même, Hector pourroit-il nous défendre?
« Laisse aux pleurs d'une épouse ébranler ton dessein;
« Comme nous, laisse aux dieux le soin de ton destin.
« Qu'auprès de nos enfans cet autel nous rassemble;
« Il nous sauvera tous, ou nous mourrons ensemble. »
Elle dit; Priam cède; et l'asile sacré
Recueille avec respect ce vieillard révéré.
Mais ô spectacle affreux! ô comble de misère!
Polite, l'un des fils de ce malheureux père,
Sanglant, percé des traits du farouche Pyrrhus,
Vient s'offrir tout à coup à ses yeux éperdus.
Il fuit; l'ardent Pyrrhus sur ses traces s'élance,
Le serre, le poursuit, le presse de sa lance,
Et le jeune guerrier, atteint du coup mortel,
Chancèle, tombe, expire aux marches de l'autel,
Dans le sein de ses dieux et sous l'œil d'une mère.
Priam ne contient plus sa bouillante colère;
Envain de tous côtés la mort brille à ses yeux,
Il exhale, en ces mots, ses transports furieux:
« Barbare! que du ciel l'éternelle justice
« A l'horreur du forfait égale ton supplice,
« Toi dont le bras féroce et fier de nos débris,
« A pu souiller mes yeux du meurtre de mon fils!
« Achille, dont le sang, dis-tu, coule en tes veines,
« Ne t'a point enseigné ces fureurs inhumaines.
« De la loi des traités fidèle observateur,
« Sa pitié, sans orgueil, accueillit ma douleur.
« Touché de mes regrets, fléchi par ma prière,
« Il rendit mon Hector aux larmes de son père,
« Et permit mon retour au sein de mes états. »
Il dit, et, par un trait lancé d'un foible bras,

Il croit venger son fils et punir son injure;
Mais le trait, repoussé par la terrible armure,
Vient aux pieds de Pyrrhus expirer sans vigueur.
« Va donc, lui répondit le superbe vainqueur,
« Va sur les sombres bords raconter à mon père
« A quel point, dans son fils, sa valeur dégénère,
« Et qu'indigne héritier d'un sang si glorieux,
« Je fais rougir Achille et ses nobles aïeux.
« Meurs. » Il dit, et d'un bras cruel, impitoyable,
Entraîne vers l'autel ce prince vénérable,
Qui tombe, à chaque pas, dans le sang de son fils:
Il saisit ces cheveux que les ans ont blanchis,
Le renverse, le frappe, et le glaive en furie
Va chercher dans son flanc un vain reste de vie.
Ainsi périt ce roi, etc.

PARVENU au terme d'une longue carrière, semblable au voyageur qui, après avoir franchi des Alpes redoublées, s'arrête au dernier sommet et contemple avec ravissement l'immense horizon qui l'environne, je jette un œil d'admiration sur les beautés que j'ai parcourues, et je vois se rassembler en un vaste et merveilleux tableau tous les grands objets dont le spectacle m'avoit successivement frappé. Je me représente l'*Iliade* sous la forme d'une chaîne de hautes montagnes, telles que ces fameuses Cordillères qui, couvertes à leur surface des productions de tous les climats, et riches à la fois des fruits de toutes les saisons, recèlent encore dans leur sein des mines intarissables de métaux précieux.

Nos premiers regards en ouvrant ce grand poëme, sont saisis de l'aspect le plus magnifique. Le lieu de la scène est cette campagne de Troie, mère des belles fictions et des grands souvenirs. Dans l'enfoncement, nous apercevons les

montagnes célèbres d'Ida, qui nourrirent la jeunesse fatale de Pâris, et d'où partit la foudre qui devoit consumer Ilion. Au pied du Gargare, cette reine de l'Asie élève ses tours orgueilleuses. A gauche, sont les deux sources du Scamandre; à droite, au bas de Callicoloné, coule le Simoïs. Entre ces deux fleuves, se déploie la vaste plaine, théâtre fameux des combats. Voici la porte Scée, et tout auprès, le hêtre de Jupiter. Un peu plus bas, sur la gauche, un monticule est couronné par le tombeau d'Ilus; le sépulcre de Myrinne occupe le milieu de la plaine, et, vers la gauche encore, non loin du confluent des deux fleuves, est placé sur une hauteur ce monument d'Esyète, d'où les Troyens épient les mouvemens de l'ennemi. A droite, sur le premier plan, les bouches réunies du Scamandre et du Simoïs, séparent les promontoires Rhétée et Sigée, au pied desquels est réunie sur trois rangs de vaisseaux la flotte superbe des Grecs. L'espace entre les vaisseaux et le Scamandre, est couvert de leurs pavillons, et doit bientôt être entouré de retranchemens protecteurs des tentes et des vaisseaux. C'est là que le pontife Chrysès vient offrir la rançon de sa fille; là qu'il appelle, sur le refus des Grecs, la vengeance d'Apollon; là que devant les Grecs assemblés naît la dispute d'Agamemnon et d'Achille, et la séparation de ces deux grandes puissances.

Bientôt Agamemnon, bravant l'absence d'Achille, conduit ses peuples au combat, et le fier, le généreux Hector, s'avance contre lui. Dans une belle revue, se développent tribus par tribus, les phalanges des deux nations. Cet artifice vous fait connoître les forces des deux armées, les mœurs diverses des peuplades, l'attitude et la physionomie des chefs. On marche, on s'approche, on va combattre; tout à coup un incident combiné par un art profond, suspend et

promet d'éteindre les haines, ouvre aux spectateurs charmés l'intérieur d'Ilion, leur montre les figures majestueuses de Priam et de ses vieillards, et dessine à côté d'eux la ravissante beauté d'Hélène.

Mais l'espoir de la paix s'évanouit bientôt; le poète est un magicien qui nous a fait apparoître une courte illusion pour rendre plus effrayant l'effet de la vérité. Le vaste champ des combats est ouvert, et se varie par une infinité d'épisodes. Tandis qu'au milieu de la plaine s'engage la sanglante mêlée, des guerriers sortent des rangs, s'insultent, se provoquent et forment des groupes animés, dont les attitudes fortes et terribles se combinent de mille manières différentes. Quelques scènes, ou héroïques, ou gracieuses, ou pathétiques, rompent admirablement l'uniformité des batailles. Ici c'est Diomède échangeant ses armes avec Glaucus; là, le jeune Astyanax effrayé du panache d'Hector, et sa mère s'efforçant en vain de retenir le héros; bientôt un combat singulier vient s'emparer de l'attention générale, et rassembler autour de deux guerriers l'immense multitude des soldats devenus paisibles spectateurs; puis la fête religieuse de la sépulture des morts; puis des convois de vivres arrivant à l'armée grecque, et répandant au sein des camps la joie tumultueuse des banquets; à travers toutes ces choses, l'Olympe entr'ouvert nous montre les passions des dieux agitant les destinées des peuples, et la volonté immuable de Jupiter dirigeant à son gré les événemens. Telles sont les ressources d'Homère, tous les secrets du talent, toutes les inspirations du génie.

Cependant le retour immédiat des scènes guerrières apporteroit à la fin de la fatigue et du dégoût. Le repos de la nuit offre au poète d'admirables contrastes, et l'ambassade vers Achille, l'expédition d'Ulysse et de Diomède au camp

d'Hector, étalent à nos regards une succession de magnifiques tableaux tout différens de ce qui précède et de ce qui suit.

Et pourtant ces précautions ne suffisent point encore; le grand poète qui, dans ses larges combinaisons, ne veut pas se ressembler un seul moment, ne nous retracera point les combats sur le même théâtre, et ne bornera plus ses moyens de diversion à des épisodes devenus insuffisans pour varier l'uniformité du fond. Des retranchemens construits par les Grecs attirent sur eux les armes victorieuses d'Hector, et c'est le siége d'une ville grecque que nous allons contempler dans la plaine de Troie. A ce milieu de sa carrière, le poète, semblable à l'astre du jour, verse des torrens de lumière et de feux. Hector, couvert des rayons de la victoire, va-t-il donc éclipser Achille? L'intérêt du sujet et l'art profond d'Homère ne le permettent pas. Une grande divinité va s'interposer entre Jupiter et le héros troyen; mais la force ne peut rien contre Jupiter; c'est à l'artifice à triompher, et la ceinture merveilleuse accompagnant Junon sur l'Ida, endort dans ses bras le maître des dieux. Triomphe foible et passager! le réveil de Jupiter est terrible; la Grèce expie par de plus grands désastres le succès usurpé d'un moment. C'est alors que s'élève dans le grand cœur d'Achille cette pitié que n'ont pu émouvoir les supplications d'Agamemnon; c'est alors que, cédant aux pleurs de Patrocle, il le revêt de ses armes, et lui permet d'aller délivrer les vaisseaux; et dès lors, se précipite le dénouement du grand drame de l'*Iliade*. Patrocle emporté par son courage, trouve la mort au sein de la victoire; Achille, armé du casque et du bouclier forgés par Vulcain, reparoît parmi les Grecs, disperse et écrase les Troyens jusque dans les flots du Scamandre, combat lui même contre le Fleuve, person-

nifié par une grande prosopopée, modèle sublime de celle du géant Adamastor, et mettant en mouvement le ciel et la terre, entraîne dans sa lutte les dieux moins grands que lui. Depuis ce moment, l'imagination brûlante du poète ne se refroidit pas. Ce n'est plus l'art fréquent de féconder des choses stériles, et de varier des détails monotones; c'est la plus riche matière mise en œuvre par le plus beau génie. La mort d'Hector, les funérailles de Patrocle, les jeux, et surtout la sublime et touchante tragédie de Priam aux pieds d'Achille, seront l'éternel objet de l'admiration des hommes.

Qu'il me soit permis de demander aux partisans des beautés brutes et sauvages, qui croient que la perfection du travail nuit aux élans du génie, dans quelles pages de leurs auteurs favoris, ils ont découvert une situation égale par son effet frappant et inattendu, à celle du vieux Priam traversant la plaine de Troie dans le silence de la nuit, apparoissant tout à coup aux regards d'Achille, tombant et pleurant à ses pieds, excitant tour à tour la pitié et la colère du héros, et obtenant enfin le cadavre de son fils, que la même main qui naguère le profanoit, revêt religieusement d'un blanc tissu de lin? De si grandes, de si originales conceptions, seroient-elles donc gâtées à leurs yeux, parce qu'elles sont tracées avec le langage des dieux mêmes, et que la plus légère disparate ne détruit point l'harmonie d'un si beau tout? S'il est vrai, comme il est facile de le démontrer, que les poètes les plus réguliers sont aussi les plus sublimes, ne dédaignons point sans doute ceux qui, moins favorisés ou par leur pays ou par leur siècle ou par la nature, ont terni leur éclat par de grandes taches; mais gardons-nous de les placer à côté de leurs maîtres, et sachons régler notre enthousiasme.

Mais tout, dans Homère, est-il donc admirable, et n'a-

t-il payé aucun tribut à la foiblesse de l'humanité? Je suis loin de le prétendre. Sans nous attacher aux sophismes ingénieux et mille fois réfutés, des Lamotte et des Terrasson, disons que les beautés d'Homère sont de deux sortes. Les unes, et c'est le plus grand nombre, appartiennent à tous les temps et à tous les lieux; ce sont celles qui le feront vivre à jamais dans la mémoire des hommes; les autres, plus particulières à son siècle et à son pays, ou s'évanouissent à nos regards, ou même s'y transforment en défauts: ainsi quelques excursions de Nestor et de Phœnix dans l'histoire des temps fabuleux, quelques détails trop répétés de combats, seroient retranchés pour nous avec avantage. Si Homère eût fondu en un seul les quatrième et cinquième livres de l'*Iliade*, s'il eût abrégé les onzième et treizième, si surtout il se fut moins étendu sur les éternels combats autour du corps de Patrocle, qui occupent tout le dix-septième livre, son poëme resserré en vingt chants acquerroit, à nos yeux, plus de mouvement et de rapidité. Voilà ce qu'il faut avoir le courage de dire, au risque de faire frémir les superstitieux et rugir les fanatiques. Ajoutons toutefois que c'est dans les traductions, et surtout dans la mienne, que ces défauts sont particulièrement sensibles. Ceux qui lisent en original les vers harmonieux d'Homère, ne voudroient pas en retrancher un seul. Puisse quelque étincèle de leur flamme s'être répandue sur les miens! puisse le charme que m'a fait éprouver mon travail, passer un peu dans l'âme de mes lecteurs! Je dis d'Homère ce qu'a dit de Corneille, l'un de nos poètes les plus spirituels, M. Andrieux, dans ses Etudes sur les comédies de ce grand homme:

Si je n'y puis atteindre, heureux d'en approcher!

O! s'il me restoit assez d'haleine, si les événemens, les

circonstances de la vie qui maîtrisent impérieusement la volonté de l'homme, me permettoient d'accomplir le plus cher de mes vœux, après avoir décrit les combats des Grecs devant Troie, je suivrois sur l'Hellespont les courses errantes d'Ulysse et de Télémaque, j'assisterois aux travaux pieux de Pénélope, aux festins scandaleux des prétendans, j'essaierois de marier les accords de ma lyre aux chants divins de Phémius, et de contempler encore l'astre éclatant d'Homère, plus doux et presque aussi admirable à son couchant qu'à son midi; mais j'abandonne cette belle entreprise à quelqu'un des jeunes poètes que notre âge voit éclore, et dont il encourage les essais. Animé de la vive ardeur qui se manifeste de toutes parts dans la renaissance des saines études, il cueillera cette palme vierge, et un rameau du laurier d'Homère s'inclinera pour ombrager son front.

FIN DES NOTES DU VINGT-QUATRIÈME ET DERNIER LIVRE.

DESCRIPTION

DE LA PLAINE DE TROIE.

La plaine de Troie, suivant Homère, et les batailles de l'Iliade expliquées; extrait du Voyage de M. le Chevalier dans la Troade, *troisième partie, t. II, ch.* 1.er

Le camp des Grecs s'étendoit entre deux promontoires, sur le rivage de l'Hellespont (1). La ville de Troie étoit située sur une éminence (2), au fond d'une plaine fertile (3): elle étoit éloignée du rivage de la mer (4), et entourée de rochers escarpés (5). Elle n'étoit attaquable que du côté de l'Erinéos ou de la colline des figuiers sauvages (6). Près de cette colline, on voyoit les jardins de Priam (7) et les sources du Scamandre, dont l'une étoit chaude et fumante, et dont l'autre étoit froide en été, comme la neige ou la grêle (8) : le Pergama étoit un lieu élevé dans la ville, et qui dominoit sur la plaine (9). Le tombeau d'Hector couvert de pierres, devoit se trouver dans l'enceinte ou dans

(1) *Iliade*, XIV, 35, 36.

(2) *Iliade*, III, 305; VIII, 499, XII, 115; XIII, 724; XVIII, 174; XXIII, 64, 297.

(3) *Iliade*, 74, 257; VI, 315; XVI, 461; XXIV, 86; IX, 328; XVIII, 67; XXIII, 215.

(4) *Iliade*, XVIII, 256.

(5) *Odyssée*, VIII, 504.

(6) *Iliade*, VI, 433; XXII, 145.

(7) *Iliade*, XXI, 36.

(8) *Iliade*, XXII, 148.

(9) *Iliade*, IV, 508; VI, 512; VII, 20; XXIV, 700.

les environs de la ville (1). Celui de la courageuse Myrinna étoit en face et tout près des murailles (2); celui d'Aisyètes étoit à quelque distance de la ville, et assez à portée du camp des Grecs, pour que de son sommet on pût en distinguer les mouvemens (3). Celui d'Ilus se trouvoit sur la route qui conduisoit du camp à la ville (4); celui qui fut élevé en commun aux guerriers grecs, étoit proche du camp (5). Ceux d'Achille, de Patrocle et d'Antiloque, étoient sur le haut rivage de l'Hellespont (6); celui d'Ajax étoit dans la plaine de Troie (7). Le Throsmos, qui étoit sans doute aussi quelque ancien tombeau, étoit près des vaisseaux (8). La vallée de Thymbra, où les alliés des Troyens étoient campés (9), pendant qu'Hector tenoit conseil sur le tombeau d'Ilus, ne pouvoit pas être fort éloignée de ce tombeau, et étoit par conséquent située entre les vaisseaux et la ville.

La belle colline, appelée *Callicoloné*, s'étendoit en face de la ville, sur les bords du Simoïs (10).

La plaine dans laquelle on voyoit tous ces objets remarquables, s'élevoit par degrés depuis le rivage de la mer jusqu'à la ville (11), et elle étoit arrosée par le Simoïs et le Scamandre(12). Le premier de ces deux fleuves étoit un torrent impétueux qui déracinoit les arbres et entraînoit les

---

(1) *Iliade*, XXIV, 797.

(2) *Iliade*, II, 811.

(3) *Iliade*, 792.

(4) *Iliade*, XI, 166, 371.

(5) *Iliade*, VII, 337.

(6) *Iliade*, VII, 86; XXIII, 125, 255, 256. *Odyssée*, XXIV, 84.

(7) *Odyssée*, III, 109.

(8) *Iliade*, X, 160; XI, 56; XX, 3.

(9) *Iliade*, X, 430.

(10) *Iliade*, XX, 53, 151.

(11) *Iliade*, XXIV, 329.

(12) *Iliade*, V, 774; VII, 329; XI, 498.

rochers (1). Les rives de l'autre étoient couvertes de fleurs; ses eaux étoient claires et limpides comme le cristal(2). Ces deux fleuves embrassoient la plaine dans presque toute son étendue, et réunissoient leurs eaux vers sa partie inférieure (3). C'est entre leurs rives que se donnèrent les plus terribles combats (4). Le chemin qui conduisoit des portes Scées ou des portes du couchant au rivage de la mer, passoit près du Hêtre, de l'Erinéos, des sources du Scamandre et du tombeau d'Ilus (5). Il falloit nécessairement traverser le Scamandre pour aller de la ville au camp des Grecs et pour en revenir (6).

D'après cette esquisse topographique tracée par Homère lui-même, nous pouvons, il me semble, suivre les guerriers dans tous leurs exploits, et avoir une idée claire des différens mouvemens des deux armées.

La guerre entre les Grecs et les Troyens avoit duré neuf années. Les premiers étoient campés dans le voisinage de Troie, lorsque la querelle entre Achille et Agamemnon occasionna une division dans l'armée. Jusqu'alors les Troyens étoient restés dans leur ville, suivant l'avis des vieillards qui prévoyoient les difficultés que les Grecs auroient à vaincre pour en faire le siége; mais encouragés par la retraite d'Achille, dont ils eurent connoissance, ils sortirent enfin de leurs murailles et allèrent à la rencontre de l'ennemi. Cette sortie des Troyens devoit satisfaire la vengeance d'Achille et flatter son orgueil, puisqu'elle étoit un hommage rendu à sa valeur. Les deux armées en viennent aux

(1) *Iliade*, XXI, 308; XII, 23.
(2) *Iliade*, XXI, 345.
(3) *Iliade*, V, 774.
(4) *Iliade*, VI, 4.
(5) *Iliade*, X, 415; XXII, 147; XXIV, 849.
(6) *Iliade*, XI, 166, 372.

mains et donnent successivement quatre grandes batailles, qui forment ensemble le principal sujet de l'*Iliade*.

Dans le premier de ces combats, les Grecs occupoient la plaine du Scamandre (1); les Troyens, la colline Bathycia (2); Pâris et Ménélas ne tardèrent pas à se reconnoître; Hector provoque entr'eux un combat singulier, dont l'issue n'est pas décisive.

Les armées ne pouvoient pas être alors à une grande distance de la ville, puisque Priam, accompagné des vieillards, distingue du haut des murs les chefs des Grecs, dont Hélène lui apprend les noms. Le traître Pandarus décoche une flèche; les deux armées en viennent aux mains (3). On se battoit dans le voisinage de la ville, puisqu'Apollon, du haut du Pergama, animoit les Troyens par ses cris (4). Le sort du combat resta long-temps indécis; les armées s'avancent et se retirent alternativement entre les rives du Simoïs et du Scamandre (5). Enfin Ajax repousse les Troyens jusqu'aux portes de la ville : ils s'y rallient à la voix d'Hector et d'Enée, et font face à l'ennemi (6). Hector excité par Hélénus et frappé sans doute du danger dans lequel il se trouve, a recours aux dieux. Il entre dans la ville, et engage les femmes à implorer la protection de Minerve. Pendant ce temps-là, Glaucus et Diomède se mesurent ensemble (7). Au retour d'Hector, la bataille recommence;

(1) *Iliade*, II, 467.
(2) *Iliade*, II, 811.
(3) *Iliade*, IV, 221, 446.
(4) *Iliade*, IV, 507.
(5) *Iliade*, VI, 2, 4.
(6) *Iliade*, VI, 73.
(7) Il y a erreur en cet endroit; la rencontre de Glaucus et de Diomède est suivie non d'un combat, mais d'un échange fraternel de leurs armes; c'est un des morceaux les plus intéressans de l'*Iliade*.

on propose un combat singulier entre Ajax et Hector (1). Enfin, les Troyens se retirent dans leur ville et les Grecs dans leur camp. C'est ainsi que se termine la première journée (2).

Le lendemain on convient d'une trève pour brûler les morts, et les Grecs en profitent pour élever un rempart devant leur camp (3).

Au point du jour suivant, on donne une seconde bataille qui est bientôt suivie d'une autre entre la ville et le camp (4). Vers le milieu du jour, une terreur panique s'empare des Grecs; ils se retirent en désordre (5); ils reviennent cependant encore une fois à la charge, mais ils sont repoussés, et enfin ils s'enferment dans leurs retranchemens (6); la nuit arrive fort à propos pour eux.

Hector ne fait pas rentrer ses troupes dans la ville, mais il leur fait passer la nuit dans la plaine, sur le bord du fleuve, à quelque distance du camp, et leur ordonne d'allumer des feux. Les Grecs, suivant l'avis de Nestor, veillent aussi de leur côté dans cette même nuit. Les Grecs envoient des ambassadeurs à Achille; Ulysse et Diomède sont chargés d'aller à la découverte.

La situation du camp des Troyens dans cette circonstance est décrite avec précision.

Hector, avec les chefs des Troyens, tient conseil au tombeau d'Ilus (7). Les auxiliaires dorment; mais les Troyens

(1) Ceci n'est pas encore exact; c'est Hector qui défie le plus vaillant des Grecs, et le sort désigne Ajax pour se mesurer avec lui.

(2) *Iliade*, VII, 1.

(3) *Iliade*, VII, 325.

(4) *Iliade*, VIII, 60.

(5 *Iliade*, VIII, 68.

(6) *Iliade*, VIII, 336, 343.

(7) *Iliade*, X, 415.

veillent auprès des feux qu'ils ont allumés (1). Les Lyciens et les Mysiens sont vers la vallée de Thymbra (2), c'est-à-dire, sans doute à l'aile droite, en face du poste d'Ajax. Les Cariens et les Péoniens sont vers la mer (3), c'est-à-dire, à l'aile gauche, vis-à-vis le poste d'Achille. Les Thraces, sous la conduite de Rhésus, devoient être aux avant-postes et près du camp des Grecs; car Ulysse et Diomède, en suivant les bords du Simoïs, les surprennent les premiers, et reviennent au point du jour à leur camp, d'où ils étoient partis long-temps après minuit.

Le lendemain les Troyens attaquent le camp des Grecs. Pour bien comprendre les différentes actions qui ont lieu dans le cours de cette journée, il est nécessaire de connoître la disposition des vaisseaux et la fortification que les Grecs viennent de construire.

Les vaisseaux étoient rangés sur deux lignes (4), entre les promontoires (5), et ils avoient la poupe tournée vers la terre. Ajax étoit à l'aile gauche du camp, et Achille avec les Myrmidons à la droite. Il ne peut y avoir aucun doute, comme on le démontrera plus particulièrement dans la suite, sur la position des troupes placées aux deux promontoires; mais il n'est pas facile de déterminer aussi exactement l'ordre de celles qui occupoient l'espace intermédiaire. Il est probable cependant qu'Idoménée avec les Crétois (6) étoit à la droite d'Ajax; que celui-ci étoit suivi de Nes-

---

(1) *Iliade*, X, 417.

(2) *Iliade*, X, 430.

(3) *Iliade*, X, 428.

(4) L'opinion du plus grand nombre est que la ligne des vaisseaux étoit au moins triple.

(5) *Iliade*, XIV, 35.

(6) *Iliade*, X, 112.

tor avec les Pyliens, puis de Ménesthée avec les Athéniens, ensuite d'Ulysse avec les Argiens, et enfin d'Achille avec les Myrmidons et les autres Thessaliens.

Cet ordre de bataille jette un grand jour sur plusieurs incidens du poëme.

Lorsque Machaon blessé se fait conduire dans la tente de Nestor, Achille est à une telle distance qu'il ne peut le reconnoître. Patrocle, envoyé par Achille pour prendre des informations, et, revenant du poste de Nestor, passe près des vaisseaux d'Ulysse; il trouve Euripide blessé, qui retournoit sans doute à l'aile droite où étoient les Thessaliens. Machaon, quoique Thessalien, étoit conduit dans la tente de Nestor par Nestor lui-même, parce qu'il étoit sans doute trop affoibli pour gagner l'aile droite. Les vaisseaux d'Ulysse étoient au centre, et lorsqu'il appeloit les troupes aux armes (1), sa voix se faisoit entendre aux deux extrémités du camp.

L'ordre des vaisseaux dans le catalogue paroît avoir du rapport avec la disposition des troupes dans le camp.

Les Béotiens en effet et ceux qui les suivoient, jusqu'aux Salaminiens, commandés par Ajax, appartenoient à l'aile gauche. Les Argiens et ceux qui se trouvoient auprès d'eux, jusqu'aux Crétois, aux Rhodiens et autres insulaires, composoient le centre; les Thessaliens avec les Myrmidons formoient l'aile droite.

L'ordre de bataille est un peu différent.

Agamemnon se précipite au milieu des combattans, et, après avoir dépassé quelques troupes qui ne sont pas nom-

(1) Le soin d'appeler les troupes appartenoit au seul Agamemnon, qui montoit alors au vaisseau d'Ulysse.

mées, il arrive à Idoménée, qui commandoit les Crétois, puis à Ajax, sous qui les Salaminiens combattoient; ensuite à Nestor, à Ménesthée, à Ulysse, et enfin à Diomède.

Ulysse étoit tellement éloigné de la partie du camp attaquée par les Troyens, qu'il ne fut point instruit de leur approche. (1)

Le camp des Grecs occupoit donc, comme on vient de le voir, tout l'espace compris entre les deux promontoires. Comme ils n'avoient point eu de succès dans la première bataille, Nestor, frappé de la valeur d'Hector, en songeant d'ailleurs au vide que la retraite d'Achille laissoit dans l'armée, propose de fortifier le camp. Cette précaution avoit été jusqu'alors inutile, puisque les Troyens s'étoient tenus enfermés dans leurs murailles.

D'après le peu de temps qu'on mit à construire ce retranchement, on peut juger que cet ouvrage n'étoit pas d'une grande importance; mais comme il est le plus ancien modèle de fortification connu, il mérite à ce titre quelque attention. Il étoit construit en terre, percé de plusieurs portes, et flanqué de tours bâties en pierre et eu bois. (2) Il devoit être assez loin des vaisseaux, puisqu'il se donna une bataille très-meurtrière dans l'espace même qui les séparoit (3). La principale porte par où les Grecs sortoient dans la plaine, étoit à l'aile gauche. (4) Ce retranchement étoit fort peu élevé, (5) puisque Sarpédon en atteint les créneaux avec la main. Il étoit défendu dans toute sa longueur par un

---

(1) *Iliade*, IV, 331.

(2) *Iliade*. XII, 29, 255.

(3) *Iliade*, XII, 136; XIV, 30.

(4) *Iliade*, XII, 118; XIII, 326.

(5) *Iliade*, XIII, 682; XII, 397.

fossé profond et garni de palissades, qui lui étoit immédiatement contigu. (1)

Revenons maintenant à l'assaut du camp.

Au point du jour, les Grecs en sortent et laissent leurs chars derrière eux; (2) les Troyens étoient sur le Throsmos. Le sort de la bataille reste indécis jusqu'au milieu du jour. Alors les Troyens sont repoussés; ils s'enfuient à travers la plaine, passent près du tombeau d'Ilus, (3) près de l'Erinéos, (4) et ne s'arrêtent qu'aux portes Scées. (5) Ici le combat se renouvelle (6) et dure pendant tout le jour. Agamemnon se distingue par plusieurs actions d'éclat; enfin il est blessé; les Troyens alors reprennent courage et repoussent les Grecs jusqu'au-delà du tombeau d'Ilus, où Pâris, en embuscade, blesse Diomède d'un coup de flèche (7). La bataille devient générale et s'étend à une grande distance sur la plaine, puisqu'Hector combattant à l'aile gauche vers le Scamandre, ne savoit rien des succès que Diomède, Ulysse et Ajax obtenoient sur les Troyens vers le Simoïs. (8) Il vole au secours des siens, et Ajax lui-même est forcé de reculer. (9) Les Grecs s'enfuient vers leur camp et s'y renferment. Hector les poursuit, se dispose à les attaquer, à mettre le feu à leurs vaisseaux et à détruire toute l'armée grecque.

Les Troyens ignoroient comment conduire l'attaque d'un camp retranché; mais sur l'avis de Polydamas, (10) les chefs

(1) *Iliade*, VII, 341; XII, 54, 63.

(2) *Iliade*, XI, 48.

(3) *Iliade*, XI, 166.

(4) *Iliade*, XI, 167.

(5) *Iliade*, XI, 170.

(6) *Iliade*, XI, 211.

(7) *Iliade*, XI, 370.

(8) *Iliade*, XI, 498.

(9) *Iliade*, XI, 555.

(10) *Iliade*, XII, 75.

descendent de leurs chars, partagent l'infanterie en cinq colonnes et la mènent vers le retranchement. Asius seul reste sur son char, et jetant les yeux sur la gauche des vaisseaux, (1) il observe que la porte par laquelle les Grecs sortoient de leur camp se trouvoit ouverte; il y fait une attaque, mais sans succès. (2) Les autres divisions attaquent sur d'autres points; (3) et comme les colonnes des Troyens étoient au nombre de cinq, on suppose communément que les postes du retranchement étoient au même nombre. La division d'Hector s'attache particulièrement à démolir le rempart autour d'une des portes. (4) Sarpédon dirige ses coups vers la partie défendue par Ménesthée, le chef des Athéniens; (5) celui-ci appelle à son secours Ajax et Teucer, qui combattoient contre Hector. L'absence de ces deux adversaires laisse au fils d'Hécube la facilité d'enfoncer la porte avec un quartier de rocher, et de pénétrer dans le camp. (6)

Les Grecs épouvantés se retirent dans leurs vaisseaux. Ici les deux Ajax s'étoient réunis; ils rallient les fuyards et les ramènent au combat. Cette colonne des Grecs donne la première idée d'une phalange, car les troupes les plus braves commencèrent à serrer les rangs, et attendirent l'approche de l'ennemi. (7) Au moyen de cette manœuvre, les Troyens sont promptement repoussés.

Pendant que le combat est le plus acharné parmi les vaisseaux, (8) Idoménée, accompagné de Mérion, passe à l'aile gauche et fait tête aux troupes d'Asius.

(1) *Iliade*, XII, 119.
(2) *Iliade*, XII, 110.
(3) *Iliade*, XII, 175.
(4) *Iliade*, XII, 291.
(5) *Iliade*, XII, 331.
(6) *Iliade*, XII, 445.
(7) *Iliade*, XIII, 126.
(8) *Iliade*, XIII, 312.

Les Troyens en même temps se rassemblent de toutes parts au lieu où Hector combattoit. Ce guerrier, suivant l'avis de Polydamas, assemble un conseil ; (1) il en sort pour aller chercher les chefs les plus braves, avec leurs bataillons, (2) et il s'avance avec eux contre Ajax. (3)

Hector croyoit avoir atteint l'objet de ses vœux, lorsque les généraux grecs, après avoir pansé leurs blessures, reviennent au combat. (4) Hector lui-même est blessé, et les Troyens sont repoussés jusqu'au-delà du retranchement. (5) Il les rallie, attaque encore une fois le fossé, le franchit, et renouvelle le combat entre les vaisseaux et les tentes. (6) Les Grecs battus cherchent un abri derrière le premier rang des vaisseaux, et écartent les Troyens à coups des rames. (7) Ajax s'avance hardiment contre Hector; enfin, celui-ci saisit la poupe du vaisseau qui avoit apporté Protésilas, et y met le feu. (8)

Mais ici le succès des Troyens est à son terme. Patrocle s'avance à la tête des Myrmidons, partagés en cinq colonnes serrées; les Troyens sont bientôt forcés de battre en retraite; (9) la déroute se met dans leurs rangs; ils prennent la fuite. Patrocle traverse leur armée, en arrête une partie, et fait un grand carnage entre les vaisseaux, le fleuve et la ville. (10) Enivré de sa victoire et oubliant les ordres d'Achille, il poursuit les fuyards jusqu'aux murailles de Troie, et tente même l'assaut de la ville. (11) Hector ayant fait halte aux portes Scées, fond à son tour sur les Grecs,

(1) *Iliade*, XIII, 726.
(2) *Iliade*, XIII, 754.
(3) *Iliade*, XIII, 789.
(4) *Iliade*, XIV, 128, 365, 387.
(5) *Iliade*, XV, 1.
(6) *Iliade*, XV, 367, 384.
(7) *Iliade*, XV, 653.
(8) *Iliade*, XV, 704; XVI, 124.
(9) *Iliade*, XVI, 366.
(10) *Iliade*, XVI, 398.
(11) *Iliade*, XVI, 698, 710.

tue Patrocle, et poursuit les fuyards jusqu'à leur camp; ils emportent néanmoins le corps de Patrocle. (1) Achille se présente sans armes aux Troyens. La seule vue de ce guerrier les arrête; ils passent la nuit dans la plaine en face du camp. (2) Polydamas leur conseille de se retirer dans la ville; Hector s'y oppose. (3) Au point du jour, Achille revêtu de sa nouvelle armure, sort du camp. Ici se donne la quatrième et dernière bataille. D'abord les deux armées déploient une valeur égale, mais enfin les Troyens cèdent et fuient vers le Scamandre. Achille les poursuit et les sépare en deux troupes; l'une est assez heureuse pour se sauver dans la ville; l'autre est poussée dans le fleuve. Achille s'approche alors de la ville, où les Troyens étoient déjà entrés; Hector seul reste devant les murailles, et périt de la main d'Achille, près des sources du Scamandre. (4) *

(1) *Iliade*, XVII, 736.
(2) *Iliade*, XVIII, 243.
(3) *Iliade*, XIII, 274.
(4) *Iliade*, XXII, 147.

* Je regrette de ne pouvoir conférer avec ces recherches celles du savant abbé Spallanzani qui, l'*Iliade* à la main, a visité la plaine de Troie et noté, sans doute avec une sagacité profonde, les lieux décrits par Homère; mais malheureusement le manuscrit de son *Voyage dans la Troade* n'a point été publié. Espérons que bientôt quelque éditeur nous fera jouir de ces richesses. Spallanzani est un des hommes qui ont le mieux entendu et senti les beautés du texte d'Homère; il ne cessoit de le lire et de le méditer. Son premier ouvrage et le seul qu'il ait publié en littérature, est une critique de la traduction de Salvini, critique aussi savante que judicieuse, mais qui, ne portant que sur des détails, n'auroit pas empêché l'ouvrage de vivre, s'il avoit été animé du feu sacré. Cette production de Spallanzani est fort bien appréciée dans l'éloge de cet homme célèbre par M. le docteur Alibert, qui réunit aussi les lettres à la science, et dont les écrits sont d'autant plus profitables qu'on les lit avec plus d'intérêt.

FIN DE LA DESCRIPTION DE LA PLAINE DE TROIE.

TABLE
DES SOMMAIRES
DU SECOND VOLUME.

LIVRE DOUZIEME.

LIVRE TREIZIEME.

LIVRE QUATORZIEME.

LIVRE QUINZIÈME.

LIVRE SEIZIEME.

LIVRE DIX-SEPTIÈME.

LIVRE DIX-HUITIÈME.

LIVRE DIX-NEUVIÈME.

LIVRE VINGTIÈME.

LIVRE VINGT-UNIEME.

LIVRE VINGT-DEUXIÈME.

LIVRE VINGT-TROISIÈME.

LIVRE VINGT-QUATRIÈME.

FIN DE LA TABLE DES SOMMAIRES DU SECOND VOLUME.

TABLE POÉTIQUE,

INDIQUANT LES MORCEAUX LES PLUS REMARQUABLES

DE L'ILIADE.

(Le chiffre romain désigne le volume, et le chiffre arabe, la page.)

ALLÉGORIES.

COMPARAISONS.

DESCRIPTIONS.

GENRE GRACIEUX.

GENRE ÉLEVÉ.

GENRE SUBLIME.

DÉTAILS TECHNIQUES.

DISCOURS.

APOLOGIES.

CHANTS DE TRIOMPHE.

EXHORTATIONS.

IMPRÉCATIONS.

INVECTIVES.

ORDRES.

PLAINTES.

PRIÈRES.

PROVOCATIONS.

SERMENS.

ÉPISODES.

RÉCITS.

GENRE COMIQUE.

FIN DE LA TABLE POÉTIQUE.

TABLE
DES PERSONNAGES
ET
DES MATIÈRES.

(Le chiffre romain indique le volume, le chiffre arabe, la page.)

A.

B.

C.

D.

E.

G.

I.

J.

L.

M.

N.

O.

P.

R.

S.

T.

U.

X.

FIN DE LA TABLE DES PERSONNAGES ET DES MATIÈRES.

Nota. Il est inutile de rappeler que Troie fut prise peu de temps après la mort d'Hector, par le stratagème du cheval de bois, ainsi qu'il est décrit au deuxième livre de l'*Enéide*, et dans les Paralipomènes de l'*Iliade*, par Quintus Calaber, de Smyrne.

Achille, percé au talon d'une flèche que Pâris lui avoit lancée, périt devant les murs de Troie de la manière prophétisée par Hector mourant.

Le malheureux Priam fut massacré de la main de Pyrrhus, fils d'Achille.

Ajax, ayant succombé dans sa dispute contre Ulysse, relativement aux armes d'Achille, se tua de fureur et d'indignation.

Hélène, après la mort de Pâris, épousa son frère Déiphobe, et après la prise de Troie, elle le trahit pour se réconcilier avec Ménélas, son premier époux, qui eut la bonté de la recevoir.

Agamemnon, à son retour dans son palais, fut cruellement assassiné par Égysthe, à l'instigation de Clytemnestre, qui avoit déshonoré le lit nuptial.

Diomède, après la prise de Troie, fut repoussé de son propre pays, et n'échappa qu'avec peine aux embûches d'Egiale, son adultère épouse; enfin il fut reçu par Daunus en Italie, où il fonda un royaume; on ignore le genre de sa mort.

Nestor vécut en paix à Pylos avec ses enfans.

Ulysse, après d'innombrables périls sur la terre et sur mer, régna paisiblement dans Ithaque; ses aventures sont le sujet de l'*Odyssée*.

TABLE
DES AUTEURS CITÉS.

(Le chiffre romain indique le volume, le chiffre arabe, la page.)

C.

D.

E.

F.

FIN DE LA TABLE DES AUTEURS CITÉS.

DE L'IMPRIMERIE D'ADRIEN ÉGRON.

« Offert à son ami, cet hommage barbare
« N'arrache point Patrocle aux gouffres du Ténare.
« Et cependant, mon fils, la céleste bonté
« Conserve de ton corps la fraîcheur, la beauté;
« On diroit que la main du dieu de la lumière
« Au sein d'un doux repos a fermé ta paupière. »
De longs torrens de pleurs interrompoient ces mots,
Et le peuple éclatoit en lugubres sanglots.
Près des restes d'Hector, la misérable Hélène
Vient unir sa douleur aux douleurs de la reine.
« De mon cruel destin quelle est donc la rigueur!
« O des fils de Priam le plus cher à mon cœur,
« Mon frère!... Car le nœud d'un fatal hyménée
« Au sort du beau Pâris joint une infortunée,
« Qui, sur les mers errante, auroit béni les dieux,
« Si la mort l'eût frappée avant de voir ces lieux!...
« Vingt ans sont écoulés, depuis qu'une Furie
« M'entraîna loin des champs de ma douce patrie,
« Sans que jamais, Hector, du plus léger affront,
« Ta haine légitime ait fait rougir mon front.
« Si quelquefois Hécube, ou ses fils, ou ses filles,
« Me reprochoient les maux versés sur leurs familles,
« (J'eus toujours dans Priam le père le plus doux,)
« De leurs cœurs ulcérés tu calmois le courroux.
« Tu n'es plus!.. Malheureuse, ah! comment vivre encore?
« Je n'ai pas un ami; tout me fuit et m'abhorre! »
Mais Priam suspendant les douloureux regrets:
« O peuple, que le fer dépouille les forêts.
« Ne craignez rien des Grecs; les promesses d'Achille
« A nos devoirs sacrés laissent un cours tranquille. »
Il dit; les lourds mulets aux chars sont attelés.
Neuf jours, le fer tranchant frappe, à coups redoublés,

Le sapin vénérable et le robuste chêne.
Du dixième matin les feux brilloient à peine,
De larmes inondés, les descendans de Tros
Enlèvent du palais les restes du héros.
Aux funèbres honneurs la dépouille livrée
Par la flamme ondoyante est soudain dévorée.
Quand le soleil renaît, près des restes d'Hector
Les peuples consternés se rassemblent encor.
Des flots d'un vin fumant répandus sur la flamme
Eteignent le bûcher du vengeur de Pergame.
Placés dans l'urne d'or, ses ossemens blanchis
Sont couverts de tissus par la pourpre enrichis;
D'intarissables pleurs les guerriers les arrosent;
Leurs mains dans le tombeau saintement les déposent,
Et des blocs, arrachés à l'Ida sourcilleux,
S'élèvent par leurs soins sur le tertre orgueilleux.
Des gardes, cependant, la foule répandue
Défend les murs troyens d'une attaque imprévue,
Tandis que le monarque, en son triste palais,
Appelle les guerriers aux lugubres banquets.
Ainsi par l'appareil des saintes funérailles
Les Troyens honoroient l'appui de leurs murailles.

FIN DU VINGT-QUATRIÈME ET DERNIER LIVRE.



